LES BEAUX CHATEAUX DE FRANCE

DEUXIÈME SÉRIE

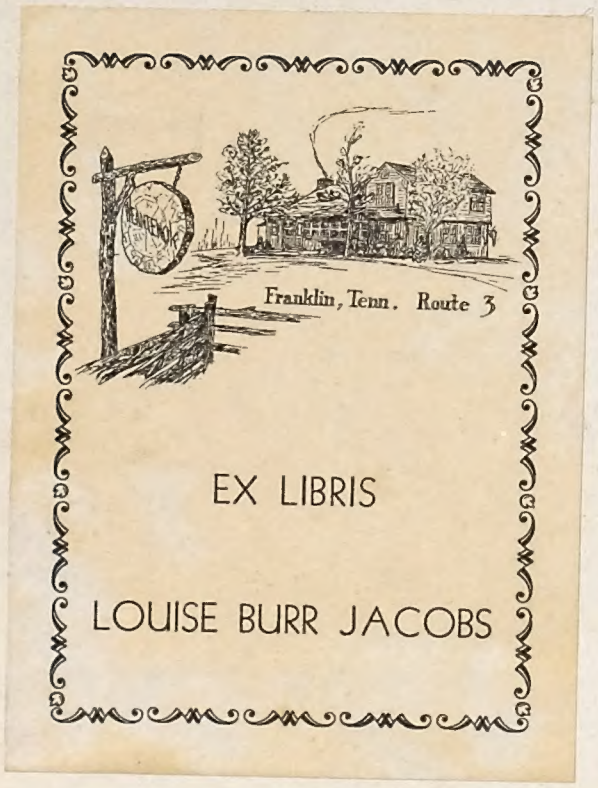
LIBRAIRIE HACHETTE

3 0081 012 728 410

Central Library
The Jean and Alexander
Heard Library
Nashville, Tennessee

Gift of
Prof. Dillard Jacobs
In Memory of
Louise Burr Jacobs

Arts
Oversize
NA
7735
.B4



DATE DUE

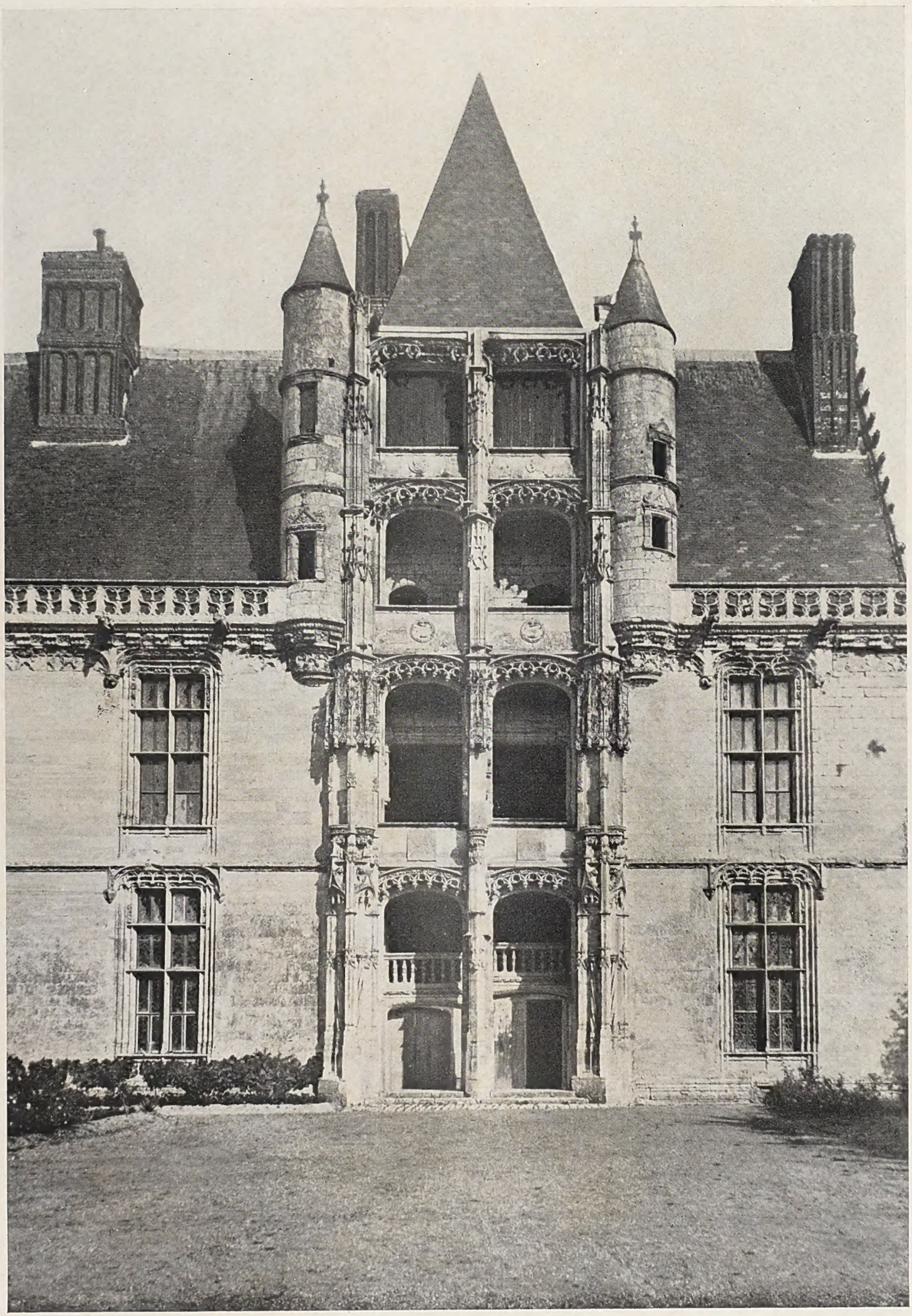
DEMCO NO. 38-298

AFC 9/13/87

VANDERBILT UNIVERSITY LIBRARY
NASHVILLE, TENNESSEE

LES BEAUX

CHATEAUX DE FRANCE



L'ESCALIER D'HONNEUR au château de Châteaudun. Dans cet ensemble de proportions admirables, on devine encore sous l'élégance Renaissance la sévérité moyenâgeuse. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LES BEAUX CHATEAUX DE FRANCE

DEUXIÈME SÉRIE

HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette 1930.

PRÉFACE

Le premier volume des Beaux Châteaux de France *a mis sous les yeux du lecteur quelques-uns des joyaux du trésor architectural de la France. Ce second volume le fait encore pénétrer dans de magnifiques demeures, vestiges du noble passé de notre pays, qui, pour le pittoresque, ne le cèdent en rien aux châteaux déjà évoqués par le texte et par l'image.*

A lire ce nouveau volume, à regarder les belles reproductions photographiques qui l'illustrent, on aura la même impression de richesse et de variété qu'en tournant les pages du précédent.

La variété! C'est l'un des traits caractéristiques et une des séductions des Châteaux de France. D'une province à l'autre les aspects et les styles diffèrent. Voici en Guyenne et en Languedoc des châteaux forts du XIVe et du XVe siècle avec donjons, tours carrées et crénelées, chemins de ronde et mâchicoulis. En Touraine et en Périgord règne la Renaissance : tours rondes, fenêtres à meneaux, escaliers ajourés, portes majestueuses comme des arcs de triomphe, ornementation où abondent figures et emblèmes mythologiques. Dans l'Ile-de-France dominent les pures et sobres lignes classiques, la belle symétrie du XVIIe et du XVIIIe siècle. En d'autres provinces, telles que la Normandie et la Bourgogne, aucune époque, aucun style n'ont imposé leur suprématie; tous les âges y ont laissé leurs traces et elles apparaissent comme des raccourcis de notre histoire monumentale, des musées comparés d'architecture. Ajoutez, comme source de diversité, à la pluralité des styles, les influences locales qui donnent toujours un caractère particulier, qu'il s'agisse d'aménagements spéciaux du plan, de la décoration, ou encore de l'emploi de telle matière : ici la pierre taillée, ailleurs la brique, ailleurs encore le granit ou le basalte.

Souvent l'originalité d'un château, ce qui le distingue de tous les autres, est due à la collaboration providentielle des siècles et à la mêlée des conceptions architecturales. Si l'on excepte quelques illustres demeures, édifiées d'un seul jet au XVIIe ou au XVIIIe siècle après qu'on eut rasé les constructions préexistantes, — c'est le cas, par exemple, pour le château de Dampierre, — la plupart des châteaux de France ne sont pas l'œuvre d'une seule époque; ils se sont élaborés peu à peu, au cours des âges, comme nos cathédrales. Sur des soubassements datant des XIIIe ou XIVe siècles, on a dressé un bâtiment Louis XIII. Parfois, dans un même château, voisinent des pignons gothiques, des tours Renaissance, des ailes Louis XIV et Louis XV, et cela fait l'ensemble à la fois le plus original et le plus harmonieux. Loin de produire un effet de disparate, un ensemble heurté et de mauvais goût, cette association des styles réalise les plus piquantes des merveilles, une synthèse architecturale où chaque style met sa note, comme chaque instrument la donne dans un orchestre.

Même lorsque, dans une province, les châteaux offrent tous comme un air de famille, — ainsi en est-il en Touraine, — les dissemblances dans les dimensions du plan, tantôt vaste et imposant, tantôt menu et gracieux, la physionomie du terrain, uni ou se relevant en mamelon ou en coteau, le décor ambiant groupant de cent façons diverses forêts et eaux, parcs et jardins, donnent à chacun son accent. Le château d'Amboise, par exemple, commandant la vallée de la Loire, ne diffère-t-il pas de Chenonceaux qui s'allonge d'une rive à l'autre du Cher en mirant ses arcades dans les eaux de la rivière? Azay-le-Rideau, d'une grâce si délicate dans ses proportions réduites, est-il comparable à Ussé, exactement de même style, mais qui élève sur un fond de verdure sa masse puissante et ses innombrables tours pressées comme les troncs plusieurs fois séculaires d'une forêt géante?

Un château de France, ce n'est pas seulement une silhouette fière et élégante, ou robuste et grandiose qui se découpe sur l'horizon et trace sur le ciel une capricieuse « arabesque » — pour employer le terme familier aux jeunes écoles de peinture, — un miracle de proportions, une harmonie secrète et savante de surfaces et de lignes, une suite de salons et de galeries où lambris sculptés et dorés, plafonds où planent dieux et déesses, portraits de magnifiques seigneurs cuirassés d'acier et de belles et hautaines marquises, meubles précieux, éclat des tapis et des parquets, marbres et glaces, composent une éblouissante féerie, c'est aussi de l'histoire.

Nous ne songeons pas seulement aux grands événements, à ceux qui changent le destin d'un royaume et rendent à tout jamais fameux les lieux qui en ont été le théâtre, mais aux mille faits dont est tissé le passé d'un pays et d'un peuple. Scruter les annales d'un château, en rédiger la chronique, en retracer les fastes et les vicissitudes, ainsi que cela est fait pour chacune des demeures décrites et étudiées dans ce nouveau volume, c'est aussi pénétrer les secrets de l'histoire sociale et morale, souvent encore si obscure. Fouiller les archives d'un antique demeure, c'est

vivre dans l'intimité de telle famille d'autrefois, la suivre à travers ses fortunes et ses infortunes, ses grandeurs et ses gloires, ses éclipses ou sa décadence, et c'est embrasser d'un regard l'évolution de la France de l'Ancien Régime.

Quelle lueur projetée sur les faits et les figures ! Ici l'on mesure quel fut le merveilleux pouvoir d'une favorite et ailleurs à quelle hauteur s'élevaient les ambitions de tel ministre à qui souriaient le Roi et le destin. A parcourir la liste des propriétaires successifs d'un château, on se rend compte des révolutions sociales accomplies au cours des âges, de l'élévation des uns et de l'abaissement des autres.

Que d'observations l'on est à même de faire ! On sait qu'il n'y a guère, dans le Midi, de châteaux postérieurs au XVI^e siècle. Mieux que tous les essais historiques, cette simple constatation montre combien fut rapide à s'établir, dès le début du XVII^e siècle, le prestige des Bourbons et de leur Cour. Dès lors un chef de riche et noble maison éloignait de lui l'idée de construire un somptueux logis loin du Louvre, — plus tard loin de Versailles, — loin des yeux de celui qui dispensait honneurs, titres, cordons, grades et pensions.

Contemplez les façades, si imposantes et si fastueuses des grands châteaux de l'Ile-de-France, et en même temps parcourez leur histoire. Presque tous ont été construits ou reconstruits au XVII^e siècle par des parlementaires de haut rang ou, au XVIII^e siècle, par des fermiers généraux, et vous saisissez aussitôt à quelle puissance et à quelle richesse étaient parvenus, entre 1650 et 1750, les plus éminents représentants de la noblesse de robe ou de finance qui, cent ans auparavant, n'étaient encore que bourgeois sans armoiries.

Sur notre sol, les vieux et beaux châteaux sont les plus évocateurs et les plus éloquents des témoins du passé. Les villes, à l'exception de quelques cités privilégiées restées en dehors des grands mouvements de transformation moderne, ont perdu leur antique visage. Mutilées, bouleversées, elles ne gardent plus le souvenir des siècles évanouis. Certains des châteaux sans doute ont subi des dommages causés par les guerres ou les révolutions, sans oublier le vandalisme des restaurateurs. Mais bien souvent ils ont été respectés par les événements destructeurs et la fureur dévastatrice des hommes. Isolés, ils continuent de se dresser au haut des collines ou à l'horizon des plaines, conservant au milieu de la France d'aujourd'hui un peu de la France d'autrefois.

DÉTAIL de l'escalier d'honneur de Châteaudun. Panneaux encadrés de colonnettes et ornés d'arabesques taillées dans la pierre. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

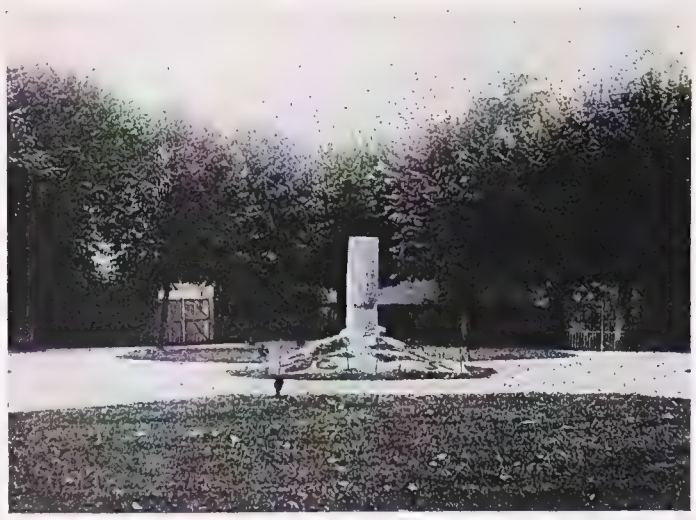
LE CHATEAU DE VIC-SUR-AISNE. Cette construction de large envergure est du plus pur caractère des demeures seigneuriales qui remplacèrent à peu près partout, au XVII^e siècle, les châteaux forts démantelés. Sur la façade intérieure, représentée ici, le style de l'époque est nettement accusé. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DE VIC-SUR-AISNE

Vic-sur-Aisne (Aisne)

ENTRE Compiègne et Soissons, au sommet d'un mamelon dominant le cours de l'Aisne et sur lequel s'étagent les maisons basses du gros bourg de Vic-sur-Aisne, s'élève, au delà de larges fossés, un antique et pittoresque Donjon qui précède une demeure d'un caractère moins austère. C'est le Château de Vic-sur-Aisne, dont l'origine remonte à une époque fort ancienne.

HISTORIQUE. — Séduits par cette situation exceptionnelle, qui commandait la rivière en même temps que la grande voie antique, reliant jadis Soissons à Noyon et à Amiens, les Romains, dès l'origine de la conquête des Gaules, y avaient établi un poste fortifié. Une borne milliaire, qui se dresse encore dans la grande cour du Château, et d'anciennes pièces de monnaies frappées dans la localité même, viennent attester ce qu'était jadis cette importante et solide position. Les rois de France de la première race n'eurent garde de méconnaître son importance stratégique. Par une charte datée de 814, Charlemagne fit don à la princesse Berthe, sa fille, de la terre et du château. Ce fut des mains de cette princesse que les religieux de Saint-Médard reçurent ce domaine, dont ils devaient conserver la possession pendant plus de neuf siècles, malgré les émeutes et les guerres, les massacres et les révolutions.



LA BORNE MILLIAIRE DANS L'UNE DES COURS DU CHATEAU. Cette borne, posée par l'armée romaine conquérante, en 210 après Jésus-Christ, sous le règne de Caracalla, indiquait la septième lieue depuis Soissons.

En 889, le roi Eudes, qui avait sous sa « mandeburde » l'abbaye de Saint-Médard et ses dépendances, fit construire une forteresse pour se protéger contre les incursions des Normands, et, pendant deux cents ans, le Château, pris et repris tour à tour, fut le théâtre des luttes les plus meurtrières.

Au XII^e siècle, les religieux de Saint-Médard, redoutant les projets ambitieux de la maison de Coucy, se mirent sous

la sauvegarde des seigneurs de Pierrefonds, qui, en échange d'avantages, s'engagèrent à installer à Vic un gouvernement militaire et à y tenir garnison. Les Guerres de religion, qui, à la fin du XVI[e] siècle, bouleversèrent la France tout entière, amenèrent à Vic-sur-Aisne de nouveaux désastres. En 1590, le roi Henri IV fit mettre le siège devant le Château, à ce moment entre les mains des Ligueurs, après avoir été en possession des Calvinistes commandés par le prince de Condé. Puis le Château, emporté de vive force par l'armée royale, fut, quelques mois plus tard, repris par le duc de Mayenne.

C'était le dernier siège qu'il devait subir ; mais ces deux assauts successifs avaient causé bien des ruines ; la forteresse avait été saccagée et la garnison massacrée. De cette époque date la transformation du Donjon, dont les tours furent découronnées, les créneaux, les mâchicoulis et les chemins de ronde furent démolis, les étroites meurtrières remplacées par de larges fenêtres.

Vers la fin du règne de Louis XIV, Charles-Henry de Pomponne était abbé protonotaire de Saint-Médard. Ancien ambassadeur à Venise, membre de l'Académie française, chevalier du Saint-Esprit, le fastueux prélat entreprit de grands travaux de restauration et réédifia une partie du Château, où de superbes portes, dorées et peintes à l'instar de Versailles, portent encore sur un cartouche ses initiales entrelacées.

En même temps, il construisait des ponts, traçait des voies nouvelles dans le pays et créait de nombreuses institutions charitables qui subsistent encore.

Le successeur de l'abbé de Pomponne fut le cardinal de Bernis. Victime de la politique, le ministre tout-puissant de Louis XV, tombé en disgrâce, fut envoyé en exil à Vic-sur-Aisne, et y resta près de six années consécutives (de 1758 à 1764). Malgré sa suite nombreuse et son train de maison princier, la solitude dut peser souvent d'une façon bien lourde au galant cardinal, favori de Mme de Pompadour, qui avait fait les beaux jours de la Cour de Versailles ; pourtant, d'après ses lettres et ses mémoires publiés par Frédéric Masson, il semble qu'il ait pris son mal en patience et se soit accoutumé à sa paisible retraite. Il parle de la chambre de la tourelle, de sa jument « Marquise » et du parc ombreux et tranquille où il prend plaisir à chasser aux petits oiseaux.

FAUNE JOUANT DE LA FLUTE, PAR COYSEVOX. Statue en terre cuite de l'époque.

LA SALLE A MANGER, aux admirables boiseries Louis XV et Louis XVI, avec attributs sculptés. Toute blanche, rehaussée de gris pâle, cette pièce a été reconstituée selon le plus pur style de l'époque qu'elle rappelle, style dont la délicate harmonie est toujours si appréciée. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Au commencement du siècle dernier, le Château de Vic appartenait à M. Clouet, père du général baron Clouet, qui s'est illustré dans les guerres de Vendée. Ancien régisseur des Poudres et Salpêtres pour le Roi, il avait épousé la comtesse de Fromont, qui avait deux filles de son premier mariage avec le comte de Fromont, premier maître d'hôtel de Louis XVI. Ce fut l'une d'elles que le lieutenant général vicomte de Reiset, alors capitaine de dragons, qui commanda plus tard les Gardes du corps de Louis XVIII, vint épouser en 1809.

Plus tard, au milieu de ses enfants, c'est à Vic-sur-Aisne que le vaillant guerrier aimait à venir se reposer entre deux campagnes, et c'est là qu'il occupa ses loisirs lorsqu'il eut brisé son épée en 1830.

Son petit-fils, le vicomte de Reiset, qui a publié sur son illustre aïeul trois volumes de curieux souvenirs, possède aujourd'hui le Château de Vic-sur-Aisne, où il fait chaque année de nombreuses restaurations.

LES DÉPENDANCES. — Le Château, entièrement enserré par les rues de la petite ville, renferme dans une même enceinte le Donjon, l'habitation, le parc et les servitudes. Des fossés profonds et un rempart formant terrasse ont été soigneusement conservés et en constituent la clôture ; mais, des tours de défense, trois seulement, rasées à mi-hauteur, subsistent près du pont-levis.

Le Donjon, qui date des XII[e] et XIII[e] siècles, se compose d'un corps de bâtiment central flanqué de trois tours rondes

ENDYMION, PAR COUSTOU. Statue en terre cuite de l'époque.

et d'une tour carrée soutenues par de puissants contreforts.

Par sa forme et sa construction, il rappelle la Tour du Temple. Sa hauteur dépasse encore 25 mètres, malgré les mutilations dont il a été l'objet.

L'escalier intérieur de pierre, en spirale, et les plafonds à poutrelles peintes ont été admirablement restaurés. De vastes souterrains s'étendent sous le Château et l'ancienne Place d'armes ; ils débouchaient autrefois, dit-on, à une grande distance ; mais ils sont murés pour la plupart depuis le siècle dernier. Les parties qui subsistent ont conservé leurs voûtes du XII[e] et du XIII[e] siècle et donnent une idée de leur importance.

Le Château, relié jadis au Donjon par un rempart surmonté d'un chemin de ronde et dont les sous-sols sont de l'époque romane, date en grande partie de Louis XIV, époque à laquelle il subit de profondes transformations.

Un des caractères les plus typiques de cette propriété, située au centre même du village qu'elle domine, grâce à ses hauts murs d'enceinte, sur trois de ses côtés, c'est de paraître complètement isolée en rase campagne, tant les plantations furent savamment aménagées. C'est ainsi que, du fond des fossés latéraux opposés à l'entrée, on accède directement et de plain-pied dans les rues de Vic.

On arrive au Château par la place du village, l'ancienne Place d'Armes. Immédiatement se dresse la masse imposante du Donjon, fort bien conservé, restauré et aménagé en appartements dans le style de l'époque.

C'est à peine si, du dehors, on aperçoit le Château proprement dit, caché en partie par la forteresse et par une allée de tilleuls qui sépare la Cour d'honneur de l'Esplanade du Donjon, dans laquelle est maintenant dessiné un petit parterre.

A l'angle du large fossé qui sépare le Donjon et le Château de la solitaire et classique Place d'Armes, et de l'enceinte où se groupent, au milieu de vastes cours, le Donjon et le Château, s'ouvre, en deux pilastres de pierre dominés par deux lions héraldiques, une haute grille toute simple, aux robustes barreaux carrés, dont les fers de lance et les panaches dorés sont d'un grand caractère. Entre deux pavillons bas qu'enveloppe un tissu de feuillage de vigne vierge, elle donne accès dans une première cour, la « cour verte », entourée sur trois côtés de tilleuls taillés en avenue. Bordée sur trois faces par la succession des bâtiment des service et la clôture du parc, elle est séparée de la Cour d'honneur par les fossés du Château.

Dans l'axe de deux allées en croix séparant quatre parterres de gazons bordés de buis et dessinés à la française se trouve la borne milliaire, l'une des mieux conservées que l'on connaisse.

Le *Dictionnaire d'Architecture* de Bosc lui donne 7 pieds de haut sur 5 de circonférence. Elle porte l'inscription suivante en caractères romains :

Imperante Cæsare, Marco Aurelio, Antonio pio, Augusto, Britannico Maximo, tribunitia potestate decimum quartum, imperatore secundum, consule quartum, patre patriæ, proconsule ab Augusta, Suessionum lenga septima.

« Sous l'empire de César, Marc Aurèle, Antonin le Pieux, Auguste, vainqueur de la Grande Bretagne, très grand prince, revêtu pour la quatorzième fois de la puissance tribunitienne, empereur pour la deuxième fois, consul pour la quatrième fois, père de la patrie et proconsul depuis Augusta, des Suessons la septième lieue. »

De cette inscription et de son complément d'abréviations, on peut conclure que cette pierre fut posée l'an 210 après Jésus-Christ, sous le règne de Caracalla.

Franchissant à droite les douves sur un pont de pierre, remplaçant le pont-levis, qui s'abaissait entre les deux tours de défense, subsistant encore, mais rasées à mi-hauteur, une grille ancienne en fer forgé, d'un très beau travail de

LA SALLE DE MARBRE du rez-de-chaussée, au dallage en grand damier. Un superbe poêle du XVIII[e] siècle est encastré dans d'admirables boiseries. De chaque côté, et dans tous les panneaux, de grands tableaux et de très beaux portraits représentent les personnages illustres de la famille du propriétaire.
(Cl. *Vie à la Campagne.*)

LES SPHINX DU GRAND PERRON, de Visseaux, célèbre sculpteur-décorateur qui a dirigé la restauration des principaux châteaux historiques de la France.

ferronnerie, s'ouvre, et l'on pénètre dans la Cour d'honneur.

Celle-ci, qui forme un long rectangle, est bordée à gauche par le bâtiment principal du Château, au fond par une aile en retour, à droite par le Donjon et par la ligne de tilleuls taillés. Entre le Donjon et le bâtiment de service, prolongement de l'aile du fond, une autre petite plate-forme s'avance jusqu'au mur crénelé qui domine le fossé.

Par la porte basse d'une ancienne poterne à l'extrémité d'une voûte étroite, donnant sur la terrasse du Donjon, on pénètre dans les fossés, dont les tapis de gazon, sertis par de très larges traits de sable jaune et rouge, sont harmonieusement arrangés en dessins Renaissance.

Le lierre, qui habille si bien les ruines, mais qui donne parfois un caractère de tristesse et de délabrement aux demeures les mieux conservées, vient aussi apporter sa note pittoresque. Mais sa végétation est maintenue dans de justes limites. On lui permet de monter à l'assaut des hautes murailles du Donjon et de la Tour du Cardinal, de vêtir celles des fossés et le soubassement du Château jusqu'au gros boudin de pierre qui le termine ; mais ailleurs, la pierre grise, si joliment patinée par le temps, sur laquelle s'inscrivent des souvenirs, reste partout dégagée et apparente.

LA FAÇADE.— La plus belle façade du Château donne sur le Parc. Elle se présente un peu en retrait entre ses deux tours carrées et massives, surmontées d'un superbe fronton du XVII[e] siècle récemment édifié au centre : la Force et le Courage entourés d'attributs guerriers soutiennent un double blason. Ce fronton fut reconstitué par M. Visseaux, le sculpteur décorateur bien connu, en avant des hautes toitures et des combles pour remplacer les lucarnes de pierre, supprimées au commencement du XIX[e] siècle, à la suite d'une fâcheuse restauration.

Un perron monumental, décoré de robustes balustres et de grands vases de pierre, lui donne accès de ce côté. Il part de la grande terrasse, qui s'étend en avant, séparée des douves sèches par des grilles en fer forgé du XVII[e] siècle reliées entre elles par des pilastres de granit. Deux sphinx majestueux gardent les degrés qui descendent au Parterre.

Cette façade fort bien ordonnée, avec son superbe fronton et l'ampleur de son perron, est d'une belle allure, malgré la grande simplicité de ses lignes. Haussée sur les parterres en contre-bas, elle se dégage de la plus heureuse façon.

LE DONJON. Ses tours, hautes de 25 mètres, bien conservées, sont d'importants vestiges de la forteresse, qui fut saccagée par deux sièges successifs en 1590. Au XVII[e] siècle, de larges fenêtres remplacèrent les meurtrières, et les tours furent découronnées.

LE PARC.— Si le Parc n'a pas l'étendue de ceux des grands domaines seigneuriaux, il a sur beaucoup d'entre eux la supériorité et la noblesse de son architecture classique. Son parterre, reconstitué aujourd'hui, fut signé Le Nôtre, comme en témoigne un plan déposé à la Bibliothèque Nationale.

Bordé d'un côté par l'ancien rempart formant terrasse et, de l'autre, par un fossé profond, le Parc comporte, en effet, un tracé régulier : d'abord une grande avenue bordée de platanes, axée sur la cour des communs, puis une autre qui la croise vers le milieu de son parcours, paraissent être, avec la grande allée du Parterre, la base du dessin général. D'autres allées droites se branchent sur elles ou les coupent, enserrant les carrés de futaies ou les tapis de gazon. Une allée en terrasse suit le mur de l'ancien rempart et forme une promenade délicieuse qui a vraiment grand air. Enfin, dans le bas du Parc,

(Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE PARC DE VIC-SUR-AISNE, VU DU PERRON DU CHATEAU.

une allée d'extrémité, bordée de très hauts feuillages, se ferme par un massif formant fond à la colonnade ; sur cet épais rideau de verdure se découpent les lignes nerveuses d'une statue.

Grâce à la situation du Parc, à quelques trouées habilement faites, le regard passe au-dessus des maisons invisibles pour atteindre directement la chaîne des coteaux en hémicycle : vaste cadre dont les arbres, enveloppés parfois d'une brume bleuâtre, rappellent les tonalités des paysages de Vernet.

Au Château de Vic-sur-Aisne comme ailleurs, l'engouement pour les jardins naturels, tant vantés par J.-J. Rousseau, devait faire disparaître l'œuvre du grand architecte de jardins ; le joli parterre, les bosquets de Le Nôtre devaient être détruits au commencement du XIX^{e} siècle. A leur place serpentèrent les allées sinueuses d'un jardin paysager, — de l'inévitable et banal jardin paysager d'autrefois, avec sa pelouse elliptique — là où se développaient les deux tapis du parterre et la belle allée droite dans la rectitude et l'impeccabilité de leurs lignes. Aux architectures des bosquets, on substitua des groupements irréguliers d'arbres et d'arbustes qui prétendaient esquisser quelque forêt en miniature. (Une gravure du début du XIX^{e} siècle montre le Château avec le premier plan de ces jardins véritablement sans intérêt.)

Heureusement, le grand perron et le mur de terrasse taient restés intacts, ce qui permit de reconstituer le Parc dans son caractère et ses contours primitifs.

Le Parterre, qu'encadrent de grands arbres et dont l'allée centrale part du perron, est composé de quatre parties : les deux plus grandes, près du Château, sont entièrement découvertes ; dans les deux autres ont été conservés des arbres, massifs et groupés de l'ancien jardin paysager.

Séparés par la grande allée centrale que termine une gracieuse et blanche colonnade en hémicycle, des tapis verts s'étendent à droite et à gauche. Des ifs symétriques les bordent ; ils émergent de larges ourlets de plates-bandes semées de fleurs aux couleurs vives.

Deux allées latérales qui vont se rejoindre à l'extrémité en suivant les dessins des décrochements les entourent, ainsi qu'une large esplanade sablée, au pied de la grande terrasse. Un rond-point est ménagé au croisement des deux lignes. Le petit mur de terrasse se vêt, de chaque côté du large escalier, d'un rideau de feuillage au pied duquel s'épanouissent aussi, au delà d'une bande de gazon, des fleurs aux couleurs éclatantes.

Les plates-bandes, jalonnées de sombres pyramides d'ifs et de rosiers-tiges, sont cernées par un noir filet de buis et séparées du tapis de gazon central par un passe-pied sablé.

Aucun miroir ni effet d'eau — la disposition de la propriété en aurait rendu l'alimentation difficile — n'anime le parterre, mais des statues et des vases complètent l'ensemble de leur précieuse décoration.

Ce sont d'abord les grands vases de pierre alternés avec de grosses boules fleurdelysées qui accompagnent le perron et couronnent les piliers des balustrades le long des douves sèches, puis les deux Sphinx, d'une fort jolie facture, mais peut-être un peu petits par rapport à l'ampleur de la terrasse et de la partie sablée qui la précède.

A droite et à gauche, au centre des deux tapis verts, deux statues à l'antique de la plus grande beauté, terres cuites anciennes admirablement conservées, ce qui suppose

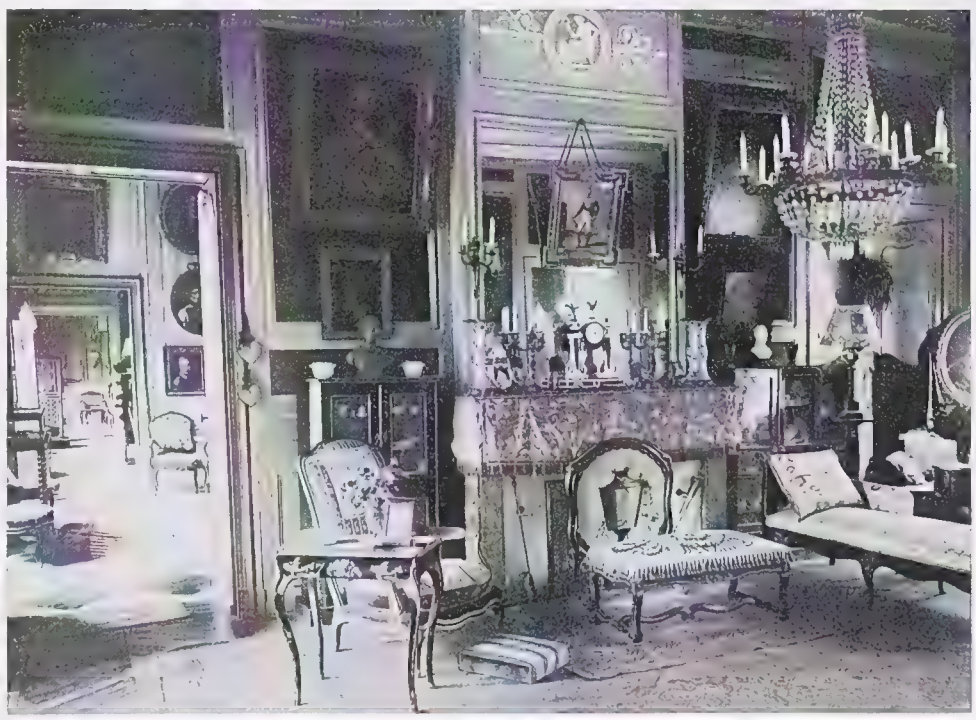
LA CHAMBRE DU CARDINAL DE BERNIS. Cette chambre, située dans la tour qui porte le nom du Cardinal, a été conservée telle quelle, avec le mobilier de l'époque et ses objets familiers. Le portrait du Cardinal de Bernis et celui du Cardinal Fleury sont de Rigaud.

LE PERRON ET LE FRONTON DE LA FAÇADE VUE DU PARC. Le perron est décoré de robustes balustres et de grands vases de pierre. Le fronton du XVII^e siècle représente la Force et le Courage entourés d'attributs guerriers et soutenant un double blason. Ce fronton, reconstitué par Visseaux, a remplacé les lucarnes de pierre détruites autrefois à la suite d'une fâcheuse restauration. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

une autre matière que celle des terres cuites modernes. Elles dressent leur fine silhouette sur de hauts socles de briques et la patine du temps leur a donné l'apparence et les reflets du bronze. Ces statues représentent des divinités mythologiques et sont signées : l'une Coustou (1725), l'autre Coysevox. Malgré leur aspect masculin, elles sont si délicieuses de lignes, les jambes sont tellement fines quoique musclées, les mouvements si gracieux qu'on les dirait posées par des femmes.

La colonnade qui termine l'allée centrale n'existait pas et Le Nôtre ne semble pas l'avoir prévue ; il est probable, cependant, que, conformément aux traditions du XVIII^e siècle, un motif d'architecture avait dû être projeté pour amuser et retenir la vue sur cette partie centrale. Quoi qu'il en soit, cette colonnade est parfaitement à sa place ; elle est également une œuvre de Visseaux.

Au bout de la grande avenue de platanes, et bien en valeur sur la haute charmille du fond, est dressé un admirable vase Médicis. Ailleurs, pour justifier les extrémités d'allées en impasses, trônent quelques autres statues, au milieu des feuillages : une « baigneuse » d'Allegrain, l'hamadryade de Coysevox, la mélancolique « Polymnie ». Disposés sur les tapis de gazon ou dans les palissades de verdure, des bancs de pierre invitent au repos, et l'on découvre çà et là, discrètement enfouis dans les bosquets, quelques précieux vestiges des ruines de Sainte-Léocade, chapelle miraculeuse que le poème de Gauthier de Courcy, prieur de Vic-sur-Aisne, avait rendue célèbre dès le XII^e siècle.



LE SALON ROUGE. L'un des six salons d'enfilade du rez-de-chaussée. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LES INTÉRIEURS. — La noble architecture des jardins compose une belle préface à la décoration du Château. Son propriétaire actuel — le petit-fils du général vicomte de Reiset, com-

mandant des Gardes du corps de Louis XVIII — a rétabli le caractère propre de cette décoration intérieure dans toutes les parties où il avait pu être altéré. Chaque pièce est d'une belle unité ; les meubles, les œuvres d'art, les objets apparentés soit par le style, soit par la valeur, soit par les souvenirs qu'ils rappellent, tout, jusqu'au moindre bibelot, est groupé pour éviter la disparate.

La porte d'entrée du grand perron du côté du Parc donne directement accès à la pièce la plus importante du rez-de-chaussée : la salle de marbre. A gauche de cette pièce se trouvent un salon et un boudoir, puis le vestibule s'ouvrant sur la Cour d'honneur et correspondant avec le grand escalier. Enfin, au delà de la salle à manger, à droite, sont deux autres salons, et tout au fond, dans la tour qui porte son nom, la chambre du cardinal de Bernis.

Dans la salle de marbre — au dallage en grand damier, — des tableaux militaires encadrés d'admirables boiseries représentent des ancêtres illustres des propriétaires. D'autres portraits, qu'accompagnent mille souvenirs de famille, sont accrochés contre les panneaux qui encadrent un superbe poêle du XVIII[e] siècle. Le grand portrait du maréchal de Beurnonville est dû au pinceau de Bailly. On remarque encore, dans les deux salons qui se font suite, un magistral portrait de Mme de Maintenon, un *Philippe V* et une *Duchesse d'Orléans*, de Rigaud ; un petit Fragonard, un *Louis XVII* par Greuze, un pastel de La Tour, plusieurs portraits de femmes attribués à Nattier. Un autre salon est entièrement décoré de grands panneaux de Vernet.

La chambre du cardinal de Bernis a été conservée telle qu'elle était de son temps, avec le mobilier de l'époque et ses objets familiers. On y voit son portrait et celui du cardinal de Fleury, tous deux de Rigaud.

La salle à manger, aux très belles boiseries Louis XVI avec attributs sculptés, toute blanche rehaussée de gris-perle, est d'une délicate harmonie.

L'escalier, paré de portraits du XVI[e] siècle, conduit à la galerie du premier étage où sont de riches œuvres d'art, des antiquités, des tapisseries et des meubles précieux du XVIII[e] siècle ; citons le portrait de Mme Dubarry avec son nègre Zamore, peint par Drouais. Parmi les autres pièces de l'étage, une petite chambre a été constituée avec des meubles authentiques de la Restauration et de curieux souvenirs de Mme la Duchesse de Berry, sur laquelle M. de Reiset a publié un très intéressant volume.

Il est peu de châteaux qui présentent un ensemble aussi harmonieux : Vic-sur-Aisne s'enorgueillit de réunir, dans un cadre de beaucoup de caractère, une demeure ancienne d'une belle architecture, bondée d'œuvres d'art qui, avec ses murs, évoquent tant de choses et de faits. Cet ensemble est à la fois si intéressant, si discret et si bien ordonné qu'il affecte les allures d'un petit Versailles, mais d'un petit Versailles plus accueillant.

CHAMBRE A COUCHER DE LA DUCHESSE DE BERRY. De style Empire et début de la Restauration, conservée telle qu'elle fut meublée alors, cette chambre servit de pied-à-terre à la Duchesse, l'une de ces Reines de l'Émigration *dont le Vicomte de Reiset a dépeint les pérégrinations et les fugues.*

LA FAÇADE DU CHATEAU SUR LE PARC se dresse sur une terrasse dominant une pelouse. Devant les trois grandes baies centrales du salon, des marches donnent accès à cette terrasse bordée de vases fleuris. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DE REICHSHOFFEN

Reichshoffen (Bas-Rhin)

LA terre d'Alsace émeut et charme le voyageur, non seulement par ses souvenirs, mais encore par la captivante beauté de son sol fertile, par le vigoureux dessin de ses coteaux, par l'opulence de ses villages. Partout elle varie la grâce de ses parures : tantôt elle se drape dans le houblon robuste, tantôt elle se couvre du manteau sombre des forêts, tantôt elle agrémente son paysage d'une maison blanche à flanc de montagne ou d'un donjon à demi ruiné, que peuplent des nids de cigognes.

Lorsqu'on se rend à Reichshoffen (Bas-Rhin) en venant de Strasbourg, la ligne, avant et après Haguenau, s'engage dans une vallée aux vertes prairies, que barre le sillon d'une rivière argentée, à laquelle le fond de sable rose donne des reflets saumon. Cette rivière décrit mollement de longs méandres, entre deux rangées de peupliers fuselés et élagués très haut, où le soleil levant se faufile, et, tandis que les prairies s'étalent en tapis de verdures veloutées, semées çà et là de bouquets d'arbres, un hémicycle de montagnes se dresse, au Nord-Est, nimbé d'une brume bleuâtre.

J'ai suivi cette ligne par une radieuse journée de septembre ; une lumière claire et gaie faisait briller, dans l'herbe encore humide, les gouttes de rosée ; un brouillard dense flottait, presque immobile, laissant voir par endroits les maisons alsaciennes, aux toits pittoresques de tuiles patinées. Çà et là, de gigantesques colonnades de houblon s'agrippaient à de hautes perches.

Bientôt, les demeures se firent plus pressées ; la petite ville aux toits vétustes se dessina ; et, parmi les pentes douces des champs, sur un horizon de gaîté, bourgade se prélassant à l'ombre de son clocher, nous apparut Reichshoffen. Si l'on s'approche davantage, on peut voir les maisonnettes, familières et confiantes, gagner à la file les grilles du vieux Château, et cela seul suffit pour évoquer le passé dormant, un passé d'entente entre le seigneur et la commune.

LA FAÇADE SUR LA COUR D'HONNEUR est classique et jolie avec ses fenêtres à petits carreaux, ses lucarnes caractéristiques des constructions alsaciennes. Elle se raccorde à droite avec une aile basse couverte de vigne vierge. Du côté opposé, l'aile correspondante a été abattue. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

DU MOYEN AGE AU XIXe SIÈCLE. — Dès le début du XIIIe siècle, on mentionne un « village » de Reichshoffen, et Mattheus, duc de Lorraine, son seigneur, soucieux du salut de son âme, tout en conser-

LA TOUR D'ANGLE ET LA MAISON DU RÉGISSEUR, aux encadrements de baies en grès rouge, sont d'un caractère nettement alsacien. La tour est copiée sur une vieille tour de Strasbourg. Devant la maison à la porte cintrée, des rosiers sarmenteux mettent leur note gaie.
(Cl. *Vie à la Campagne.*)

vant ses droits de suzerain, l'offre en fief à l'Évêque de Strasbourg. Bientôt le village est élevé à la dignité d'une ville ; il s'enrichit d'un Château, et les documents d'archives nous renseignent sur la date de construction de ce manoir : 1296. En 1570, Reichshoffen est incorporé au territoire épiscopal. Mais les évêques se lassèrent à la longue de cette possession défavorablement située par rapport à leur siège et, en 1664, ils la vendirent aux Ducs de Lorraine. En 1761, François-Etienne de Lorraine, devenu l'époux de Marie-Thérèse, était élu empereur d'Allemagne et vendait le fief au maître de forges de Niederbronn, Jean Dietrich.

La même année où il acquérait Reichshoffen, ce dernier était anobli par Louis XV et, sous Napoléon I^{er}, il était créé baron de l'Empire. A cette époque, quinze cents ouvriers étaient employés tant dans ses hauts fourneaux que dans les forêts exploitées pour livrer le combustible à ses forges. Devenu l'un des grands propriétaires terriens de sa province, possesseur d'une immense fortune, le baron Jean de Dietrich voulut faire de Reichshoffen une résidence princière. Il avait également entrepris la construction de deux autres Châteaux ; mais, bien qu'il fût l'un des hommes les plus riches de l'Alsace, il se ruina.

Construit par l'architecte du Château de Rohan, en 1769, Reichshoffen présente les mêmes lignes d'architecture. A cette époque, deux ailes parallèles précédaient le corps de logis principal et encadraient à droite et à gauche la Cour d'honneur. Le vieux « burg » abattu, ce fut, dans le Château moderne, tout l'éclat de l'époque Louis XV, la féerie des fêtes et des réjouissances. Le mariage du prince de Nassau-Sarrebrück avec Mlle de Montbarey y servit de prétexte à de somptueux galas, et la malicieuse baronne d'Oberkirch raconte dans ses Mémoires que « le monde se crut le droit de causer » de ce mariage, à cause de l'âge des conjoints.

« Le fiancé, qui avait douze ans, ne voulut pas, au bal, danser avec sa fiancée, qui en comptait dix-huit. Il fallut lui promettre le fouet s'il continuait à crier comme une chouette, et l'inonder d'un déluge d'avelines pour qu'il consentît à lui donner la main au menuet. Il montrait au contraire une grande sympathie pour la petite Louise de Dietrich, jolie enfant plus jeune encore que lui, et retournait auprès d'elle, aussitôt qu'il parvenait à s'échapper. » Ces soirées aimables allaient avoir de terribles lendemains. Les Dietrich, balayés par l'orage révolutionnaire, virent leurs biens mis sous séquestre ; le fils, Frédéric de Dietrich, premier maire de Strasbourg, d'abord l'objet de la faveur populaire, finissait sur l'échafaud ; le père, incarcéré, ne sortait de prison qu'après Thermidor et mourait en 1795. Le petit-fils ne put même pas conserver Reichshoffen ; mis en vente le 5 Brumaire an XIII, le domaine n'atteignit pas le prix du fer qui scellait les pierres entre elles. M. Mathieu, l'acquéreur, n'avait poursuivi là qu'une transaction commerciale ; il revendait le bien en 1811, sans s'y être attaché autrement.

Entre temps, l'Alsace avait vu les soldats de Hoche enfoncer les kaiserlicks qui, tambour battant, avaient reconduit les alliés au delà des frontières, aux accents de *la Marseillaise*, née, l'année d'avant, chez le fils même du propriétaire de Reichshoffen, le baron Frédéric de Dietrich.

Mais Reichshoffen, dès lors, était sauvé. Il était devenu la propriété de M. Paul Athanase Renouard de Bussierre, Berrichon d'origine, Alsacien par son mariage.

M. de Bussierre, créé vicomte par Charles X en 1826, obtenait l'année suivante que sa terre et son domaine fussent érigés en vicomté-majorat. Alors le nouveau propriétaire songe à embellir Reichshoffen. Du temps du baron de Dietrich, le Château était entouré d'un Parc de dimensions restreintes. M. de Bussierre agrandit ce parc et le dessina lui-même. Les années passèrent ; en 1846, M. de Bussierre étant mort, son fils aîné, le vicomte Théodore Renouard de Bussierre, d'accord avec la famille, demandait l'annulation du majorat, qui fut prononcée le 19 septembre 1847, juste trois ans avant le vote de la Chambre des députés qui abolissait l'institution. En 1865, il mourut, laissant le Château à sa fille cadette ; celle-ci l'apportait alors par mariage au comte Paul de Leusse. Après s'être distingué dans la carrière des armes, ce gentilhomme s'adonnait avec succès à l'administration de ses domaines ; il entrait dans les assemblées politiques, et, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, il publiait des brochures,

des essais et des études, où l'on sent nettement l'influence de Gobineau.

SOUVENIRS DE 1870. — L'heure tragique cependant allait sonner. La guerre de 1870 éclata. Le 4 août, c'est la défaite de Wissembourg. Aussitôt Mac-Mahon décide de concentrer son corps d'armée à Reichshoffen ; il établit son quartier général au Château.

Le 5, sous la conduite du comte, le maréchal reconnaît la contrée. Les gardes forestiers signalent les masses ennemies avançant de toutes parts. On conseille la retraite : le maréchal hésite ; enfin il s'y résoud : trop tard ! Le canon tonne ; les avant-gardes ont devancé le signal de l'attaque. Et la lutte s'engage. On se porte sur Frœschwiller, pivot de l'aile gauche, et, de là, vers les coteaux qui dominent la Sauer, en face de Wœrth. Ducrot repousse les Bavarois. Au centre, les Prussiens font de vains efforts pour déboucher de Wœrth et escalader les hauteurs. Mais le maréchal observe sa droite avec inquiétude. Morsbronn tombe au pouvoir de l'ennemi ; une ferme plus rapprochée est perdue. Il faut assurer la retraite. C'est ici que se placent les charges immortelles de Morsbronn et d'Elsasshausen, que la légende a placées à tort à Reichshoffen. On sait ce que furent ces charges. La brigade Michel va se briser contre des obstacles infranchissables dans l'unique rue de Morsbronn ; les cuirassiers sont fusillés à bout portant par des Allemands en embuscade, décimés, écrasés, presque anéantis. Dans le huitième régiment, cinquante hommes restaient en selle ; dans le neuvième, on comptait cinq officiers et dix-sept hommes ! Mais, dans les derniers moments de la bataille, la division de Bonnemains est lancée ; il faut, pendant quelques instants — juste le temps nécessaire — arrêter le feu ennemi, car notre infanterie est épuisée, et pourtant on doit, à tout prix, éviter que la retraite se change en déroute. Alors, follement, héroïquement — à la Française ! — la division chargea les batteries allemandes. La mêlée fut épouvantable, le carnage affreux ; sous la mitraille, les escadrons fondaient ; mais les charges succédaient aux charges, et, sur les chevaux tombés, des hommes, le sabre haut, apparaissaient debout sur leurs étriers. Le sacrifice avait été immense ; le résultat demeura acquis : l'ennemi, décimé lui-même, arrêté dans sa marche victorieuse, n'osa pas poursuivre la Gloire vaincue. La division de Bonnemains, à Elsasshausen, avait eu environ trente officiers et cinq cents hommes hors de combat.

Le vieux Château de Reichshoffen fut, par les soins de la comtesse de Leusse, — qui possède toujours le Château, — transformé en ambulance ; des hôpitaux improvisés s'établirent dans l'église, la mairie, la maison d'école. Après l'héroïsme des hommes, le dévouement des femmes suppléait à l'insuffisance de l'organisation militaire. Et les jours funèbres commencèrent : la nouvelle de Frœschwiller, arrivée à Paris le lendemain, la chute du ministère Ollivier, Sedan, le 4 Septembre, le Siège de Paris. Aux jours succédèrent les années ; peu à peu, le temps allait cicatriser les blessures ; le petit village, dans la paix revenue, se reprit courageusement à la vie, et, maintenant, du sol où dorment tant de braves, devant les pierres du Château de Reichshoffen les souvenirs montent en foule.

UNE DEMEURE LOUIS XVI. — On les évoque ces souvenirs quand on s'en vient de la route de Haguenau vers le Château. Deux grandes entrées donnent accès dans le Parc, et la première s'ouvre sur cette route. Une longue allée, perpendiculaire aux ailes de la demeure, assure la communication entre la grille de la première entrée et la Cour d'honneur. Cette avenue, en terrasse, après avoir franchi un pont jeté sur l'allée latérale du Château, aboutit au niveau du rez-de-chaussée de celui-ci, entre le tronçon de l'aile droite — qui fut abattue par mesure d'hygiène vers 1815 — et la terrasse conservée au-dessus des sous-sols. Les soubassements de l'aile rasée avaient été en effet maintenus.

L'autre entrée fermée par une grille donne dans le village même, en pan coupé sur la maison du régisseur. Les bâtiments de la ferme se trouvent derrière. Cette maison de régisseur, à l'allure bien alsacienne, avec son rez-de-chaussée surélevé et sa porte cintrée à laquelle on accède par un double perron, et devant laquelle des rosiers mettent leur note gaie, est tout à fait pittoresque, avec ses pans de bois apparents qui lui donnent du caractère. A droite, une tour ronde, copiée sur une vieille tour de Strasbourg, se dresse, percée dans sa partie supérieure d'ouvertures en biseaux.

La grille franchie, l'allée courbe qui y aboutit passe entre un massif très épais à gauche et un fort beau groupe de platanes pour immédiatement s'évaser et constituer la Cour d'honneur ; celle-ci s'élève par une pente assez accentuée jusqu'aux trois marches qui permettent d'accéder au vestibule de l'entrée. Tout le Château et même les escaliers sont construits avec ce joli grès dur du pays, dont la teinte rose intense se patine si doucement d'un revêtement métallique en vieillissant.

Tel qu'il est actuellement, malgré son aile manquante, ce qui nuit peut-être à l'ordonnance générale de l'édifice, ce Château est à la fois très vaste et très simple de lignes, mais d'une belle allure, comme toutes les constructions Louis XVI. Le relevé du toit des lucarnes lui donne un caractère bien local. Il apparaît, au débouché de l'allée, tout rose, sous les hautes cimes des platanes qui forment là une voûte d'or vert et dont les branches inférieures s'arquent élégamment et semblent se pencher. Un caractère de sobriété presque sévère se dégage de ses façades, ajourées de hautes baies à petits carreaux et couronnées de toitures à mansardes. Mais, dans l'harmonie des lignes, dans la proportion des ensembles, une beauté se précise, avenante et noble.

A gauche, les vestiges de l'aile abattue et toute l'aile droite s'enveloppent de vigne vierge. Derrière l'aile droite

LE GRAND SALON, haut et vaste, garde cependant le caractère intime des pièces familiales, grâce à tous les meubles des époques précédentes, les tableaux et les autres œuvres d'art que les propriétaires successifs y ont rassemblés peu à peu. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LA TERRASSE SUR LE PARC. Les vases remplis de feuillages et de fleurs bordent la terrasse soutenue par un mur garni de lierre que coupe un escalier central. Le soubassement de la façade et le mur de soutien du perron sont également couverts de lierre.

sont les bâtiments de caractère alsacien ; autrefois écuries et communs du Château, ils sont aujourd'hui convertis en ferme ; sur eux donnent les fenêtres de la façade Ouest de l'aile droite, et la vue en est très curieuse. Avec la grande tour qui réunit ces bâtiments à la maison du régisseur et, à l'extrémité, à l'angle opposé, la tourelle en encorbellement, d'un si joli dessin, cette longue façade a beaucoup de caractère. Au pittoresque des bâtiments s'ajoute celui de la cour, avec son va-et-vient, l'éparpillement de ses charrettes et de son matériel de culture. Cette cour de ferme, presque plane, est très au-dessous du niveau de la Cour d'honneur, en terrasse, et se trouve à peu près dans le plan de l'allée principale du Parc, devant le terrain Sud du Château.

Si tout l'extérieur est d'un noble attrait, les intérieurs ne le lui cèdent en rien ; le seuil franchi, on retrouve cette discrétion et cette mesure particulières aux choses d'autrefois. La grande antichambre Louis XVI, sur la Cour d'honneur, à l'extrémité de l'aile droite, s'offre avec la majesté des quatre colonnes Empire qui la soutiennent. Elle est spacieuse et montre le départ d'un escalier aux larges courbes.

Cette antichambre donne accès dans le grand salon auquel succèdent de chaque côté deux pièces. A gauche, un petit salon ; à droite, la bibliothèque, emplie d'une atmosphère de recueillement où revit l'âme de ceux qui l'ont habitée, puis encore un autre petit salon.

Très hautes et très vastes, comme dans toutes les constructions de la fin du XVIII^{e} siècle, ces pièces ont une parfaite harmonie de proportions. Le décor contribue largement à créer l'intimité ; aux murs, des toiles attirent et retiennent l'attention : une Vierge attribuée à Luini, deux portraits peints par Cuyp, un splendide triptyque de l'École du Rhin, une ébauche de Rembrandt, un paysage du Poussin. Dans l'un des salons, on remarque un curieux Téniers, deux paysages attribués à Ruysdael et de jolis tableaux de l'École hollandaise. Des aquarelles montrent le Parc et le Château du temps du vicomte Athanase de Bussierre et de Frédéric de Turckheim. Des pastels, des dessins, des gravures, des miniatures gardent le souvenir des châtelains de jadis ; des meubles d'autrefois content à leur manière les jolies histoires de leur temps ; une console fouillée dit la Régence, un secrétaire Louis XVI supporte une fragile pendule à colonnes et chaînettes. Mais voici des objets historiques : une pendule de Caffieri, exécutée pour Marie-Antoinette, et qu'un garde suisse, échappé au massacre, emporta sur une brouette enveloppée dans un sac, jusqu'à Bâle, lors du pillage de Versailles. Acquise par M. de Bussierre, elle orne actuellement de sa masse monumentale la cheminée du grand salon.

Il est encore une autre relique, également précieuse, à laquelle, en passant, les âges ont réservé des fortunes diverses, mais toujours exceptionnelles. Dans l'une des chambres du rez-de-chaussée, non loin d'une cheminée que surmonte une glace à l'encadrement de style Empire, près d'un guéridon de même époque, l'ancien lit de parade du baron de Franck, ammeistre de Strasbourg, s'étend sous son dais et ses rideaux brochés. L'ensemble est fort simple, mais l'on songe que, par la petite porte blanche, des hôtes en plein rôle historique entraient, demeuraient une nuit et s'en allaient, en des heures qui ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Ceux qui passèrent ici le temps du sommeil soit à dormir, soit à penser, furent Blücher, Wellington, et, plus tard, Mac-Mahon.

Les portes-fenêtres du grand salon donnent accès au vaste perron-terrasse qui, du côté Sud, domine le Parc. Il y a une grande différence de niveau entre le devant et le derrière de la vieille demeure ; de plain-pied avec le sol dans la

Cl. *Vie à la Campagne.*)

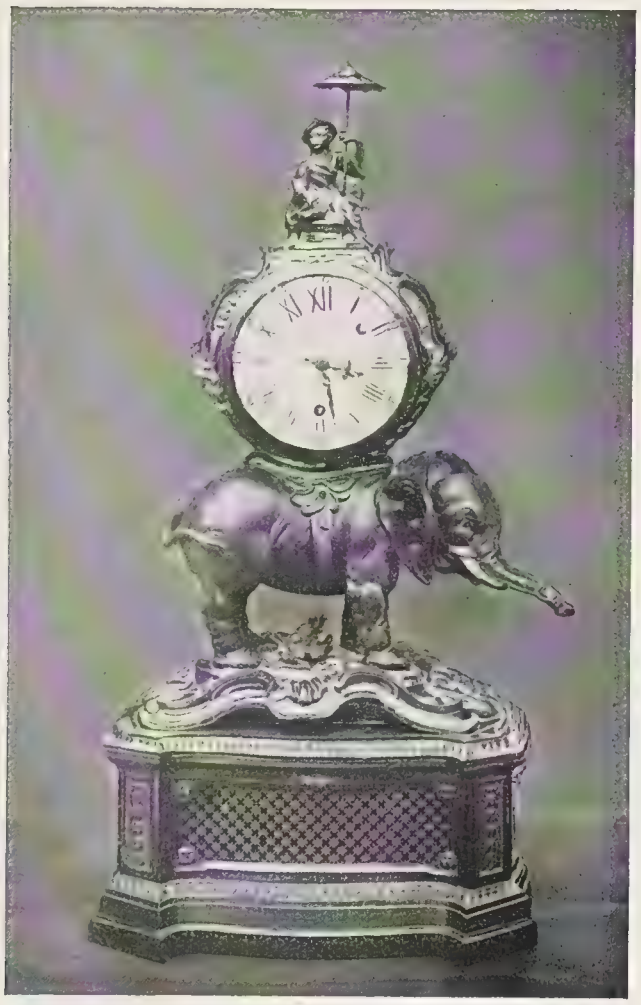
LA SCHWARTZBACH ET LA FAÇADE DU CHATEAU SUR LE PARC.

Cour d'honneur, elle se trouve en terrasse sur le Parc. Un large perron à la rampe Louis XVI, à deux révolutions, surhaussé de quelques marches, et s'étendant sur toute la largeur du salon, descend sur une ample terrasse, soutenue elle-même par un mur garni de lierre.

La margelle de ce mur supporte une ligne de curieux vases, en fonte vernissée, de style Louis XV, dont les moules furent détruits. Jean de Dietrich avait fait exécuter ces vases par la fonderie de Reichshoffen.

En son milieu, un autre perron sans balustrade donne accès aux allées du Parc. Il est flanqué, de chaque côté, de deux larges plates-bandes qui concourent à former un ensemble agréable. Au pied du Château, le Parc s'étend en une vaste prairie, qui déroule son tapis d'herbe verte, parsemé d'arbres et d'arbustes. Elle s'encadre de grands arbres à la végétation puissante qui forment un rideau vers la gauche, tandis que de grands platanes se haussent et laissent pencher leurs branches vers le sol. Au fond, vers l'Ouest, un horizon de montagnes, succession des Vosges, se dessine et s'estompe ; tout près, au bout de la prairie, une rivière au fond de sable rose sinue ; c'est la Schwartzbach qui prend sa source dans le Palatinat, un des plus grands, sinon le plus grand des massifs boisés de l'Europe. Limpide, elle traverse le Parc, tantôt glissant entre les bosquets et les pelouses, tantôt s'étalant pour laisser miroiter capricieusement sa nappe.

Je ne puis m'empêcher de demeurer longuement sur un pont, jeté sur la rivière. Au premier plan, les arbres des rives font de loin un prestigieux encadrement au Château ; plus que partout ailleurs, dans cette belle fin de journée, la rivière aux transparences de corail, dues au sable de son lit, me paraît magique. La vieille façade, sous l'or du couchant, mise en valeur par l'horizon lointain des montagnes, par les vallons verts qui l'entourent, s'y mire langoureusement, dans une symphonie de roses frais jouant sur la rivière et de roses éteints, immuables sur la pierre.



PENDULE EXÉCUTÉE POUR LA REINE MARIE-ANTOINETTE PAR CAFFIERI. Un garde suisse l'emporta de Versailles lors du pillage du château pendant la Révolution. Elle fut rachetée par M. de Bussierre.

VUE DU CHATEAU (ANGLE NORD). Près de la tour qui s'élève à l'angle Nord, vient se terminer le Grand Canal (536 mètres de long sur 26 mètres de large), alimenté par de nombreuses sources issues de la vallée de Quincy. Les eaux, tapissées de nénuphars et de plantes aquatiques, se déversent par quatre bouches dans le fossé qui baigne le pied du Château.

LE CHATEAU DE TANLAY

Tanlay (Yonne)

A NEUF kilomètres de Tonnerre, dans cette vallée fertile qu'arrosent les eaux de l'Armançon et du Canal de Bourgogne, au pied des coteaux escarpés qui, à l'automne, se parent du manteau vieil or des vignobles, le Château de Tanlay, caché au milieu de son Parc verdoyant, élève ses tours massives près du village du même nom, coquettement bâti sur le bord du Canal.

Deux rangées de Tilleuls séculaires aux frondaisons puissantes forment de chaque côté de la route qui mène au Château une allée ombreuse que ne peuvent traverser les rayons du soleil. Deux pilastres massifs, où, certes, on a sacrifié l'élégance à la solidité, supportent une grille accueillante et toujours ouverte aux visiteurs. Elle est surmontée d'un fronton de fer forgé, aux armes de la maison de Tanlay, dont l'élégante finesse contraste joliment avec la rudesse des grosses pierres des pilastres. Derrière cette grille, franchissant sur un pont un ruisseau jaseur où s'ébattent des myriades de petits poissons, on entre dans la cour qui précède l'Avant-Château, appelé aussi Petit Château.

C'est, en effet, une sorte de Château en miniature que cette construction de 24 mètres sur 11, véritable bijou architectural, qui forme transition entre les styles Renaissance et Louis XIII. Si le bas de la construction est plutôt sévère, les encoignures et le portail, ainsi que les parements des croisées, formés de bossages faits de pierres finement feuillées, fouillées par l'ouvrier avec un art minutieux, n'en sont pas moins d'une remarquable exécution.

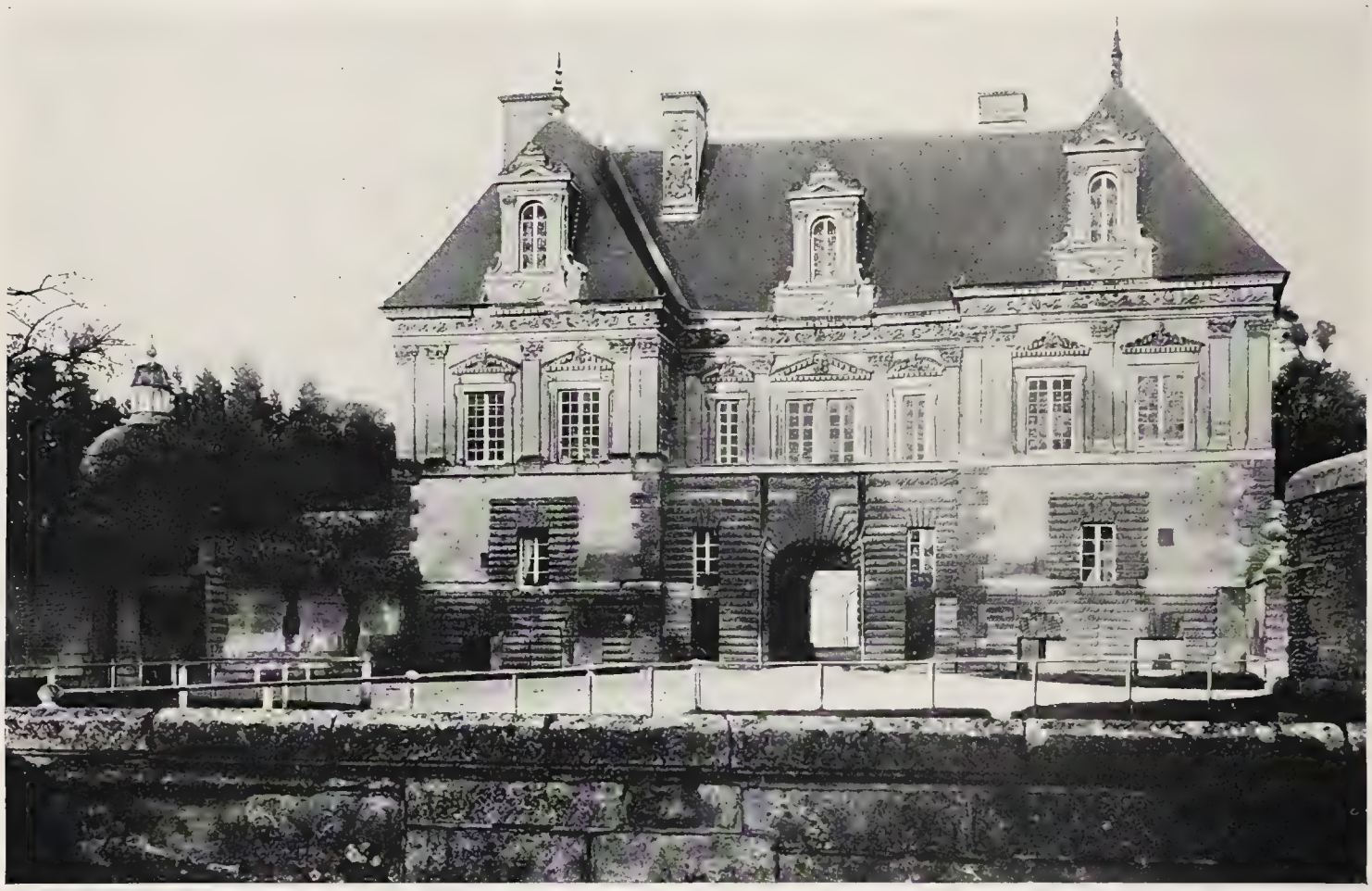
La partie supérieure, de style composite, est encore plus décorée. Aux angles du monument, entre chaque fenêtre, se détachent d'élégants pilastres dont le chapiteau est d'une grâce achevée. La riche décoration des linteaux qui surmontent les fenêtres aide encore à égayer cette façade, au-dessus de laquelle court une frise ravissante, d'une pureté d'exécution absolument remarquable, et que n'alourdit pas le moins du monde la richesse et l'abondance des détails qui la composent.

De chaque côté de ce bâtiment, deux ailes en retour, formant pavillon, sont surmontées chacune d'une ouverture se détachant du toit et dont l'ornementation n'a rien à envier à celle des autres parties du monument. Une fenêtre semblable s'élève au-dessus du corps principal.

La véritable dentelle de pierre qui pare cette construction est infiniment gracieuse[1].

On pénètre par un porche dans une grande cour, à laquelle on a donné le nom de Cour verte. De là, en se retournant, on peut encore contempler le Petit Château, qui, bien que plus simplement orné de ce côté, n'en a pas moins encore grand air, avec les hauts pilastres d'ordre toscan, qui courent sur sa façade et soutiennent l'entablement. Cette décoration, d'ailleurs, se poursuit sur le mur qui entoure cette Cour, et qui, haut de 5 mètres et demi, est orné sur tout son pourtour de trente-huit arcades séparées par des pilastres du même ordre. Ainsi que son nom l'indique, la Cour verte, de forme rectangulaire, est recouverte d'un épais tapis de gazon. Deux larges allées en croix la divisent en quatre parties. L'une de ces allées, qui la traverse dans sa largeur,

1. CHAILLOU DES BARRES, *Les Châteaux d'Ancy-le-Franc, de Saint-Fargeau, de Chastellux et de Tanlay*, Paris, 1845, in-4°.



LE PETIT CHATEAU. Le bâtiment est constitué de deux parties bien distinctes, la partie inférieure construite en 1568 par François de Coligny, seigneur d'Andelot, d'aspect sobre et même sévère ; le premier étage et la toiture, d'ordre composite, fouillés avec un ciseau délicat, annoncent déjà le pur style Louis XIII.

conduit du Petit Château à l'entrée du Parc, où l'on pénètre par une porte monumentale, dont le fronton est décoré d'attributs en relief représentant une corbeille de fruits se détachant entre deux cornes d'abondance. L'autre allée, un peu plus longue, s'étend du Château proprement dit aux communs, qui, disposés en quadrilatère, ont aussi du caractère. On y accède par une autre porte monumentale ornée sur son fronton de sculptures en relief au milieu desquelles se détache une tête de cheval. Quatre allées moins importantes, reliant les extrémités des deux allées en croix, coupent diagonalement les quatre rectangles formés par ces allées.

On arrive au Château par un pont de quatre arches, à l'entrée duquel s'élèvent deux pyramides bizarres, sortes d'obélisques quadrangulaires qui servaient, il y a quarante ans encore, à soutenir les chaînes d'un pont-levis. Ce pont conduit à un Pavillon carré et isolé, aux toits fortement inclinés et que décorent à l'avant quatre piliers et deux niches. Bien que rien, dans son aspect, ne rappelle une construction défensive, ce Pavillon est appelé le Donjon. Après l'avoir franchi, on pénètre enfin dans la Cour d'honneur.

Le Château de Tanlay, à l'origine, était une Forteresse féodale très importante, qui, après avoir appartenu aux Sires de Chappes et de Noyers, se trouvait, en 1245, entre les mains de Guillaume de Courtenay, seigneur de Tanlay, petit-fils du roi Louis le Gros, fils de Pierre de France et d'Isabeau de Courtenay, et frère de Pierre II de Courtenay, comte d'Auxerre, qui occupa le trône de Constantinople. Cette puissante famille, qui descendait des Rois de France, posséda Tanlay jusqu'en 1385, et à cette date le Château passa jusqu'en 1535 aux mains des Sires de Champigny et de Courcelles.

Louis de Montmorency, épouse de Gaspard de Coligny, acquit à ce moment la Seigneurie de Tanlay ainsi que les fiefs de Saint-Vinnemer, Ravières et autres lieux. François de Coligny, le plus jeune de ses fils, un des chefs du parti protestant, fit reconstruire en 1559, sur l'emplacement de l'ancienne forteresse des Sires de Courtenay, le corps de logis qui occupe la partie gauche de la Cour d'honneur, jusqu'au vestibule central. Un peu plus tard, il plantait le Parc, faisait bâtir, en 1568, le Petit Château que nous avons admiré en entrant, ainsi que les murs d'enceinte situés au midi et un moulin disparu aujourd'hui. A l'intérieur, il faisait peindre la galerie et le cabinet de la Ligue. Son frère, l'amiral Gaspard de Coligny, bien que n'habitant pas le Château, y fit de nombreux et longs séjours, et l'on montre encore, près de Tanlay, une vigne où les deux frères, l'amiral et d'Andelot, déguisés en paysans et la pioche à la main, durent se cacher un jour pour échapper à Gaspard de Saulx de Tavannes, maréchal de France, à qui la terrible reine Catherine de Médicis avait donné l'ordre de les arrêter peu après la paix de Longjumeau (2 mars 1568).

Le 13 septembre 1642, Claude Vignier, seigneur de Saint-Liébault et de Villemort, premier Président au Parlement de Metz, parent par alliance des Coligny, vendit la terre de Tanlay avec d'autres dépendances à Michel Particelli d'Hémery. Celui-ci appartenait à une famille d'origine italienne, venue en France au siècle précédent, après le mariage d'Henri II avec Catherine de Médicis. Fils d'un financier du Roi auquel il succéda, il sut conquérir les bonnes grâces de Richelieu, puis de Mazarin, et fut nommé par ce dernier, en 1643, Contrôleur général et, en 1647, Surintendant des Finances. Par la création de ses « édits bursaux », il fut, sinon la cause, du moins l'occasion du soulèvement de la Fronde, et il se rendit si impopulaire qu'il dut démissionner en 1648. Il est vrai qu'il employa à embellir son domaine de Tanlay cet argent qu'il extorquait au pauvre peuple de France. Il acheva le Château, créa l'Allée de tilleuls plantée dans l'axe du Petit Château, construisit la « Perspective », les hauts murs de la Cour verte et les communs.

En 1704, les Lavrilière, héritiers du surintendant d'Hémery, vendirent la terre de Tanlay à Jean Thévenin,

écuyer, conseiller ordinaire du Roy, Couronne et Maison de France et de ses finances, gouverneur de Saint-Denis. Le nouveau possesseur de Tanlay, d'origine rochelaise, obtint par lettres patentes datées de Versailles, au mois de mars 1705, pour lui et ses descendants, la confirmation du titre de marquisat précédemment concédé à la terre de Tanlay en faveur de Louis Phélippeaux, gendre du surintendant d'Hémery. La famille de Jean Thévenin a conservé cette propriété sans interruption jusqu'à nos jours.

Les merveilles déjà rencontrées, pour venir de l'entrée du Domaine à la Cour d'honneur, sont encore dépassées, s'il est possible, par la richesse d'ornementation du bâtiment principal. D'abord, c'est la façade du Château, qui s'étend sur une longueur de 44 mètres. Le rez-de-chaussée et le premier, percés de simples baies, séparées par des pilastres bigéminés, d'ordre toscan, est encore d'une architecture relativement sobre, mais — et c'est bien là un des caractères de la Renaissance française — c'est au-dessus de la corniche qu'apparaît la véritable ornementation. Les lucarnes de l'attique, au fronton richement sculpté et couronné de figures, se détachent vigoureusement sur la sombre toiture d'ardoise. Surmontant les hautes cheminées, des grenades embrasées découpent nettement sur le ciel leur profil élégant. Aux deux extrémités de la façade, à chacun des angles formés par cette façade et par les ailes en retour, qui, sur une longueur de 32 mètres, limitent la Cour d'honneur à droite et à gauche, se dresse une élégante tourelle à pans coupés, décorée, elle aussi, de nombreux pilastres et surmontée d'une coupole, à pans coupés également, qui supporte un lanternon au sommet duquel s'élève, comme une fleur délicate, un gracieux ornement en fer forgé affectant la forme d'une couronne. Dans les deux ailes en retour, s'ouvrent de larges baies surmontées d'un plein cintre et séparées, là encore, par des pilastres d'ordre toscan. A droite, sont les remises et la lingerie ; à gauche, l'office et la cuisine. Ces ailes se terminent, du côté de la Cour verte, par une grosse tour ronde, dernier vestige de l'architecture du Moyen Age, qui porte bien la marque de cette époque de transition où les châtelains, n'ayant plus à se défendre contre les attaques à main armée, songent à se donner plus d'air et de lumière, à rendre leurs habitations plus gracieuses et plus accueillantes, sans pouvoir, cependant, renoncer complètement aux tours massives d'autrefois.

Chacune de ces tours est surmontée d'un dôme terminé encore par un lanternon. Dans celle de droite, couronnée d'une croix, est renfermée la Chapelle. Celle de gauche sert de logement au régisseur. Au milieu de la façade, au-dessus de la porte du vestibule, un cartouche montre le chiffre du surintendant d'Hémery : M. P. D.

Pour visiter l'autre façade du Château, il faut revenir sur ses pas, traverser à nouveau le pont jeté sur les fossés d'eau vive, d'une largeur de 24 mètres sur près de 2 mètres de profondeur, alimentés par les eaux du Canal, qui s'y déversent par quatre bouches. De larges feuilles de nénuphars s'étalent à la surface de cette eau, qui baigne le pied des tours massives, et dans laquelle se reflète le Château tout entier. Par une porte qui s'ouvre dans le haut mur de la Cour verte, on arrive dans une allée sinueuse qui longe le Canal sur la gauche du monument. Un fin gravier couvre cette allée délicieusement fraîche, bordée d'arbres épais qui l'ombragent.

Deux autres tours, plus hautes et plus élégantes que les précédentes, s'élèvent aux deux extrémités de cette façade, appelée façade du couchant et qui regarde le Parterre. Si les fenêtres, de ce côté, sont de simples baies que ne sépare aucun pilastre, l'ornementation de la toiture est plus recherchée encore que sur la façade principale. Immédiatement au-dessus de la corniche, des lucarnes rondes et rectangulaires, aussi richement ornées que celles d'avant, émergent des toits aux pentes inclinées. Les cheminées, tout aussi élégantes, couronnées également de grenades enflammées, sont plus hautes que sur l'autre façade, et un balcon entouré de balustres s'avance hardiment au-dessus de la pièce d'eau et d'un pont à trois arches reliant le Château au Parterre.

UNE DES FAÇADES DU CHATEAU. Les caractères de l'architecture de la Renaissance se montrent ici d'une façon très nette. La partie inférieure du château est simple et sobre, tandis que la partie supérieure, la corniche ainsi que les fenêtres alternativement rondes et rectangulaires, sont richement décorées et les cheminées élégantes surmontées de grenades.

UNE DES TOURS D'ANGLE DU CHATEAU. — Projetant dans l'eau des fossés sa masse robuste, cette tour, coiffée d'une toiture hémisphérique, surmontée d'une petite lanterne, est un vestige de l'architecture du Moyen Age, où le châtelain, qui a déjà visité l'Italie, se dégage à grand'peine des idées de guerre défensive.

Celui-ci, impeccablement dessiné, borde d'un bout à l'autre l'allée qui longe le Canal. Les fleurs multicolores éclairent de leur chatoiement la pelouse qui s'étend derrière le Château et qui a pour fond un décor somptueux d'arbres magnifiques, dont les vertes frondaisons, accusées çà et là par le feuillage sombre des conifères, se massent vigoureusement sur le ciel incandescent. Mais il faut suivre cette allée jusqu'au bout ; il faut venir, par un soleil d'été, jusqu'à l'autre angle du Canal, pour sentir la beauté toute particulière de Tanlay. Alors, sous le soleil qui le baigne de ses rayons vibrants, le Château flamboie tout entier. Des coupoles et des lanternons, des lucarnes et des cheminées, la lumière irradie en tous sens, illuminant le monument qui semble poudré d'or. Les reliefs s'accusent vigoureusement ; l'ornementation qui fleurit sur les toits plaque des ombres crues sur l'ardoise embrasée.

Le Château, dans sa construction et sa décoration extérieure, montre avec netteté la transition entre le Moyen Age et les temps modernes. Sans doute, quelques survivances des anciens âges se remarquent encore dans les précautions qu'on a prises pour parer à un siège éventuel, la robustesse un peu massive des tours d'angles, ce large fossé qui baigne le pied du Château et lui forme une ceinture protectrice contre l'assaillant. Mais, à côté de cela, on sent que les seigneurs français ont depuis la fin du XV^{e} siècle visité l'Italie, où ils ont affiné leur goût et leur sens artistique en admirant les palais des Sforza et des Médicis.

L'intérieur du Château n'est pas moins intéressant à visiter. Les murs du vestibule central qui le traverse dans toute sa profondeur sont garnis de nombreux trophées cynégétiques : têtes de sangliers et bois de cerfs. Au fond du vestibule, des niches creusées dans la muraille abritent huit bustes d'empereurs romains en marbre blanc, commandés en Italie par le surintendant d'Hémery. Une admirable grille en fer forgé, provenant de l'ancienne Abbaye de Quincy, fondée au XII^{e} siècle par des Cisterciens, et qui était située à 2 kilomètres environ de Tanlay, ouvre sur le Pont qui conduit au Parterre.

A droite du vestibule, la salle de Billard, vrai cabinet de peintures, présente une magnifique collection de tableaux, signés Chardin, Leprince, Van Loo, Largillière, Nattier, Oudry, Van Ostade, ainsi qu'une jolie tapisserie. Dans le grand salon, l'une des plus belles pièces de Tanlay, l'attention du visiteur est longtemps retenue par une cheminée richement ornée, sur le manteau de laquelle la tête de l'amiral de Coligny, couverte d'un casque panaché, est sculptée entre deux Sphinx couchés, dans la tête desquels on a voulu voir les traits de Catherine de Médicis. Évocation saisissante des deux rivaux, dont l'un, l'amiral, lutta toujours loyalement, alors que l'autre, usant de ruse et de fourberie, appliqua à la lettre la devise qu'elle avait faite sienne, de son compatriote Machiavel : « Diviser pour régner ». Toute la partie inférieure de ce salon, garni d'un très beau meuble Régence en bois doré sculpté, avec des lampas ancien Louis XIV, est ornée, sur une hauteur de 2 mètres, de riches boiseries sculptées en plein bois et de beaux tableaux signés Van Loo, Janssens, Rigaud, Verkohe, Vandervelt, etc.

Dans la salle à manger, immense, une cheminée monumentale en pierres de taille où sont sculptés des trophées guerriers. Dans un superbe cadre, un portrait d'Arnauld d'Andilly, par Philippe de Champaigne ; d'autres tableaux de Panini, Schaertz, etc.

Mais, au premier étage, une Galerie, qui mesure 21 m.65 de longueur sur 5 mètres de largeur, occupe le milieu de la façade du couchant. Rien ne peut donner une idée de cette immense salle voûtée, au plafond recouvert de caissons d'un effet saisissant, décorée de peintures murales en camaïeu séparées par des pilastres, de faisceaux d'armes et d'ornements divers, qui accusent le talent des artistes italiens auxquels on attribue cette magistrale composition. Placée au fond de cette salle, se dresse une statue en marbre blanc de la Vénus de Milo.

Deux autres pièces, au même étage, possèdent chacune une cheminée qui est un véritable chef-d'œuvre de grâce et d'élégance : « Nous avons visité les vieilles résidences royales, dit Chaillou des Barres, et nous affirmons qu'elles ne possèdent rien, en ce genre, qui soit aussi beau, aussi pur, aussi admirable d'exécution. »

Dans l'une de ces chambres, la chambre d'honneur, on admire un mobilier signé Gouthière ; dans l'autre, celle du marquis de Tanlay, on trouve des meubles anciens admirablement conservés, des tableaux signés Mignard et Van Loo et des pastels de Quentin de La Tour. Le Château, défendu par les habitants pendant toute la période révolutionnaire, a échappé au vandalisme.

Mais il existe encore, au second étage, une pièce curieuse, de forme circulaire et voûtée, à laquelle on accède par un étroit corridor. Elle est éclairée par cinq ouvertures, dont les ébrasements, creusés dans la muraille, forment comme autant de cabinets distincts. « Elle offre à l'œil, dit Eugène Lambert[1], un assemblage de nudités mythologiques devant lesquelles on serait tenté de prêter à l'amiral et à d'Andelot des goûts passablement égrillards, si ces peintures n'étaient dans le goût de l'époque et si la vie privée des deux frères ne protestait contre une appréciation de ce genre... Le souci de la plastique a visiblement guidé le pinceau de l'artiste. On peut séparer les personnages en deux groupes principaux, entre lesquels trône un personnage symbolique, à double visage, le Janus antique. A sa gauche, nous reconnaissons les protestants qui ont pris les attributs de la paix. Ils ont placé dans leur camp Minerve, la Sagesse, qui accompagne une femme tenant un carquois vide et portant sur l'épaule une colombe. A ses côtés est le dieu Neptune avec son trident. Il écoute avec une attitude méditative les conseils que paraît lui donner Hercule, armé de sa massue. La légende veut qu'on découvre l'amiral sous les traits de Neptune et son frère d'Andelot sous ceux d'Hercule. Dans la partie droite de la scène sont les catholiques, et, ici, les emblèmes de la paix sont remplacés par ceux de la guerre. C'est d'abord Mars, casque en tête et revêtu d'une armure brillante. A côté de lui, des Cyclopes forgent à tour de bras armes, casques et boucliers. Si, dans le camp huguenot, l'artiste a peint Minerve, déesse de la Paix, c'est Vénus qu'il a placée dans le camp des catholiques. Sans doute, elle est toujours la déesse de la Beauté ; mais, en ce moment, elle est surtout la compagne obéie du dieu de la Guerre, car sa main droite ordonne à l'Amour de remettre les traits au carquois et, de sa gauche, elle pousse Mars vers les combats. Elle est entourée d'un essaim de beautés qui rappelle l'escadron volant de Catherine de Médicis ; Junon, avec son paon, en fait partie. Quel nom donner au dieu Mars? Il n'est pas téméraire de prononcer celui de Guise ; c'est dans cette famille que les Coligny rencontrèrent des ennemis implacables. Quant à Vénus, si la beauté doit guider dans le choix des femmes qui prirent parti dans les guerres de religion, on peut évoquer Diane de Poitiers.

« Dans le même groupe, on distingue la Justice, qui tient d'une main les faisceaux et la hache du licteur, et, de l'autre, désigne les protestants à Mercure, qui prend son élan pour porter la nouvelle.

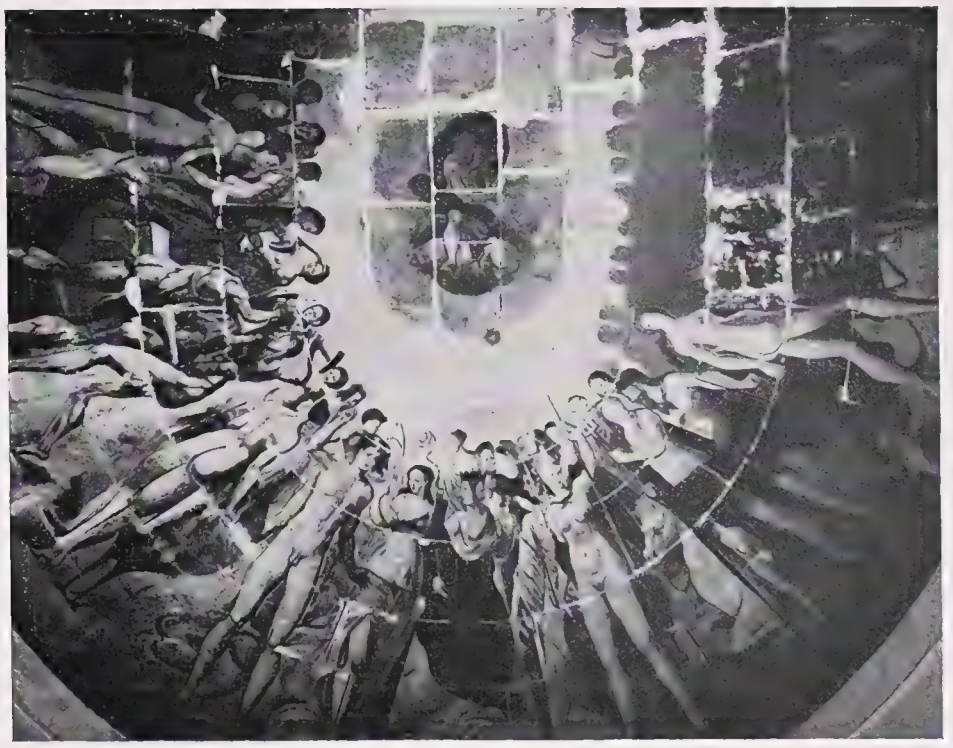
« Quelle nouvelle? Assurément celle d'une entreprise imminente contre les protestants, entreprise qui vient d'être résolue, car les portes du temple de Janus sont ouvertes, le dieu tient la clef ; il la brandit, menaçante comme une arme, du côté des protestants, auxquels, de ses deux profils, il montre le plus rébarbatif, réservant l'autre, gracieux et séduisant, aux catholiques. Jupiter lui-même ne reste pas indifférent, car ses foudres sont prêtes, et son doigt désigne les protestants. »

En quittant le Château, on peut visiter la Chapelle située dans la première tour à droite et ayant vue sur la Cour d'honneur. Quoique un peu froide, son dôme quadrangulaire, son élégante corniche et ses pilastres de style corinthien ont cependant fort grand air. Elle renferme trois tableaux remarquables : une *Descente de Croix*, attribuée au Pérugin ; un *Saint-Jean l'Évangéliste* de Jacques Marot (XVII[e] siècle), et un *Crucifiement* de l'École flamande (XVI[e] siècle).

Le Parc, entièrement clos de murs, renferme plusieurs canaux dont le principal, le Grand Canal, mesure 536 mètres de longueur sur 26 de largeur. Cette magnifique artère est alimentée par des eaux très abondantes, déversées par des mufles de lion, et qui s'échappent en cascades de l'imposant Château d'Eau, d'ordre dorique, auquel on a donné le nom de « Perspective ». De hautes avenues, bordées d'arbres plusieurs fois centenaires (puisque plusieurs d'entre eux ont été plantés par François de Coligny), longent cette pièce d'eau de chaque côté. Elles abritèrent, de leur ombre, les mystérieux conciliabules de personnages qui tiennent une si grande place dans l'histoire.

Le Château de Tanlay est la gloire de toute une région. Quand le soleil couchant éclaire d'une dernière lueur le sommet de l'édifice, les grenades des cheminées et les couronnes des tours étincellent comme des rubis. « Ce joli Château de fées, a dit Chaillou des Barres, est peut-être le plus beau spécimen de l'art au XVI[e] siècle. »

1. E. LAMBERT, *Recherches historiques sur Tanlay.*



PLAFOND DE LA TOUR DE LA LIGUE. On admet que ces curieuses peintures, attribuées au Primatice, représentent sous une forme symbolique et avec les attributs mythologiques la Cour de Catherine de Médicis.

L'ENSEMBLE DES ÉCURIES, façade Est et extrémité Nord, du Château de Chaumont. Ces bâtiments, construits en 1643 par Henriette de Laguiche, duchesse d'Angoulême, sont d'un beau style classique, avec leurs cheminées ornées, leurs lucarnes à baies rectangulaires ou à œil-de-bœuf, couronnées par des pots à feu, et par l'agencement, en façade, des deux doubles escaliers monumentaux, de part et d'autre de la porte centrale.

LE CHÂTEAU DE CHAUMONT

Saint-Bonnet-de-Joux (Saône-et-Loire)

PLUSIEURS routes qui se joignent pour donner accès au parc du Château, à proximité des remarquables écuries qui ont elles-mêmes l'importance d'un véritable château, conduisent à Chaumont. Celle qui, venant de Cluny, monte en lacet à l'assaut de la pente, traverse un véritable pan de forêt aux hêtres, pins, sapins et mélèzes superbes. Elle aboutit, dans une grande partie découverte, aux pâturages nombreux dans lesquels paissent les troupeaux des célèbres bovins du Charollais, sur la limite de laquelle s'étend la terre de Chaumont.

Dans toute cette contrée, l'histoire a très nettement marqué son empreinte. En effet, le Charollais, apanage du fils aîné des ducs de Bourgogne, après la mort de Charles le Téméraire, passa aux mains de la Maison d'Autriche, puis de la Maison d'Espagne. Celle-ci rendait hommage pour ce territoire au Roi de France. Ce fief ne fit totalement retour à la couronne de France qu'au milieu du XVIII[e] siècle. Par contre, le Mâconnais, qui limite le Charollais vers l'Est, rentra dans le Domaine royal dès 1477, partageant ainsi le sort du duché de Bourgogne.

Sur un piton situé à la frontière de ces deux anciens pays, s'élève le Château de Chaumont. Majestueux, il domine d'une centaine de mètres le pays vallonné des environs. Autrefois dénudées (Calvus Mons, Chauve Mont, Chaumont), les pentes de cette hauteur ont été plantées vers 1850, et maintenant les sapins et les mélèzes de 40 mètres de haut n'y sont pas rares. Par-dessus cette belle végétation, la vue s'étend au loin. Alors que d'un côté l'on aperçoit le Mont Blanc, de l'autre on découvre la chaîne des Puys. tandis que le Morvan barre l'horizon Nord. Plus près, les forêts célèbres par les chasses du marquis de Foudras alternent avec les prairies, riches pâturages pour le bétail. Ainsi situé à une certaine altitude et en plein terrain découvert, les différents climats s'y font sentir sans grande transition. L'hiver y est rude et la neige fréquente, tandis qu'un soleil brûlant dessèche la contrée en été.

De temps immémorial, un Château a existé à Chaumont. Il appartenait à la famille de Chaumont, dont la dernière branche, qui a habité ce coin de pays, est celle des Chaumont-Corgenon. Un reliquaire portant ses armes a été récemment retrouvé dans les décombres : c'est le dernier témoin de ces temps anciens. Le dernier Corgenon étant mort, ses héritiers cédèrent le Château, Terres et Justices de Chaumont aux seigneurs de Laguiche, déjà fixés dans le voisinage au XI[e] siècle et dont l'emplacement du fief ancestral s'aperçoit à travers les troncs des mélèzes. Depuis la fin du XIV[e] siècle, le Château fort de Chaumont n'est pas sorti de cette famille.

Quel était le Château à cette époque reculée ? Aucun plan ou dessin ne subsiste ; mais quelques documents intéressants sont encore conservés : récit d'un siège soutenu en 1434 contre les ennemis du duc de Bourgogne, devis des transformations effectuées aux diverses parties de la forteresse : « Réparation de la grosse tour neuve du Donjon, qui a bien coûté la somme de 800 écus d'or. Cet ouvrage était nécessaire pour la sûreté dudit Château. »

« Au chatel de Chaumont feist faire une salle appelée la salle du Roy, le four et la maison du four à cuire le pain, la chambre du portier pour garder ladite forteresse, la salle de dessus les fossés. Dépense : 300 écus d'or. » « Pour la garde du Château et réparations et pour l'artillerie nécessaire, 1 200 écus d'or. Pour le pontlevy qui a été fait tout à neuf, 600 écus d'or. »

LA FAÇADE SUD-EST DU CHATEAU DE CHAUMONT, avec son couronnement de mâchicoulis, sa grande tour ronde, est la partie ancienne de cette grande demeure. Le pavillon d'extrémité a été établi lors des remaniements, sous le Second Empire, alors que les fenêtres de l'ensemble avaient été modifiées à la fin du XVIII^e siècle.

Dès le début du XVI^e siècle, de 1500 à 1514, le Château fut reconstruit dans le goût de l'architecture du XV^e, par Pierre de Laguiche, ambassadeur de France à Madrid, Rome, Vienne et Londres. Pendant ses longues absences, sa femme surveilla les travaux, aidée par son oncle, Jacques d'Amboise, abbé de Cluny. C'est de cette époque que date la façade Sud-Est avec ses hautes fenêtres, lucarnes à pinacles sculptés et à meneaux, ses mâchicoulis. Au XVIII^e siècle, les fenêtres du premier étage furent agrandies, transformées. Enfin, au rez-de-chaussée, la « porte de Saillant » a été rapportée vers 1860. Elle provient du Château de Saillant, ancienne demeure du chancelier de Bourgogne Hugonnet, décapité par les Gantois en 1477. Ses armes à demi brisées se devinent encore dans l'ogive.

Accolée à cette façade, la grosse tour d'Amboise, bâtie aussi vers 1500, présente sa masse imposante. Les fenêtres basses sont défendues par des grilles de fer, forgées par les moines de Cluny. La façade Sud-Ouest, agrémentée d'une vieillotte petite tourelle à pans coupés et d'un ancien chemin de ronde, est aussi du XVI^e.

Quelques copies de documents anciens se rapportent aux divers travaux entrepris à Chaumont. « 27 avril 1510, traité avec Guillaume Civignon pour massonner en la Tour tant qu'il plaira à Monseigneur, 7 sols. Baillé aux deux massons de Charolles pour 4 journées qu'ils ont massonné en la fondation de la Tour, 32 sols. » Beaucoup d'autres ouvriers et maçons ou tailleurs de pierre travaillaient en la Tour ; la plupart pour 4 sols et 4 deniers par jour. « 24 mars 1514, Maistre Tybault Chireau de la ville d'Amboise, demeurant à la Charité, couvreur d'ardoyses, sachant et bien avisé prend en taiche et à prix faict de noble et puissant seigneur, Messire Pierre de Laguiche, seigneur dudit lieu et de Chaumont, absent, pour lequel Maistre Goilemont, maistre masson, agit et se fait fort en cette partie assaveoir de covry la Tour et les deux viz (escaliers) selon que comporte la charpenterie et faire couverture d'ardoyses et doit ferrer et dresser les chevrons par dessus. Elle dit Maistre Étienne ou non et soy faisant pour mondit Seigneur sera tenu lui faire rendre toutes les matières en place au pied du mur assaveoir le bois pour faire les chevalets et les cordages pour les chafaulx pour monter l'ardoyse et fera faire ledit Maistre Tybault les contrelattes qu'il appartient et Monseigneur payera les ouvriers qui les feront. Item mondit Seigneur lui fournira une chambre sans liz ni linge et ce pour le prix de six vingt (120 francs), monnaie courante, 25 bichets de froment et 25 bichets de seigle mesure dudit Chaumont, 3 bottes de vin, le tout payable audit Maistre Tybault tant et selon que fera ledit ouvrage. Item ledit Tybault promet avoir faict et parfaict ledit ouvraige dès la Nativité Sainct Jehan Baptiste prochain venant. Donné à Chaumont le 24^e jour de mars 1514. »

Au XVII^e et au XVIII^e siècle, des transformations importantes eurent lieu. Courtépée, qui voyageait en Bourgogne vers 1780, nous dit : « L'aile droite de la cour ornée de mille figures a été construite en 1684. On y lit ces mots : « Le Monde est renversé ». Cette belle maison a un air imposant et majestueux. » A ce moment, en effet, Chaumont se trouvait constitué par trois corps de logis qui s'agençaient en fer à cheval, encadrant une cour intérieure s'ouvrant au Nord, au centre d'une vaste cour fortifiée. Les angles en étaient marqués : deux par de robustes pavillons quadrangulaires, un autre par l'importante tour qui demeure toujours. L'enceinte enfermait encore la maison du procureur, la chapelle, le pavillon du portier, le pavillon du jardinier, un colombier, des écuries (auxquelles devaient être substituées, au XVII^e siècle, d'autres écuries monumentales presque plus importantes que le Château d'aujourd'hui), dont, çà et là, on découvre encore des substructions. Deux de ces vastes bâtiments de l'an-

LA FAÇADE D'ARRIVÉE DU CHATEAU DE CHAUMONT, vue du fond d'une pelouse qu'encadrent de grands cèdres. Cette façade, de goût et d'esprit néo-gothiques et néo-Renaissance, a été entièrement construite vers le milieu du Second Empire.

LA PARTIE CENTRALE DES GRANDES ÉCURIES DU CHATEAU DE CHAUMONT est marquée par une grande porte, aux encadrements, ornements et trophées empruntés au matériel d'artillerie, surmontée par une statue équestre de Philibert de Laguiche, grand maître de l'Artillerie de France et Gouverneur de Lyon sous Henri IV. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

cien Chaumont, posés en équerre, limitant la cour intérieure, ont été supprimés vers 1805, mais on n'a pas touché aux splendides écuries.

Depuis cette époque jusqu'en 1870, Chaumont subit encore plusieurs remaniements qui lui donnèrent son aspect actuel : adjonction d'une façade vers le Nord, dont le pavillon carré Nord-Est. Toute sa façade Nord-Ouest est la façade d'arrivée, flanquée d'une tourelle octogonale et de l'important pavillon Sud-Ouest en saillie qui se lie assez intimement avec les parties conservées. Car la mode a de ces retours inopinés ; alors que les gens de qualité, les architectes et les artistes des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles n'avaient que sarcasmes pour le style du Moyen Age, comme ceux d'aujourd'hui d'ailleurs, l'engouement romantique et troubadouresque fit adorer au XIX^e^ ce que l'on avait brûlé la veille. Et c'est ainsi que Chaumont, partiellement reconstruit et arrangé dans la seconde moitié du XIX^e^, le fut dans le style de transition néo-gothique et néo-Renaissance, florissant sous le Second Empire. La façade Nord-Ouest de Chaumont et son pavillon Nord-Est sont caractéristiquement représentatifs de cette architecture, d'une façon assez poussée, avec les vastes fenêtres à meneaux régulièrement réparties, la balustrade de même esprit et les lucarnes à pinacles aux tympans surchargés d'armes, d'écussons et de motifs sculptés. Ce coin d'esprit Second Empire l'est aussi par son entourage : une vaste pelouse elliptique, légèrement vallonnée, à laquelle les grands cèdres, les sapins, les troncs blancs des peupliers-trembles et des bouleaux font un cadre imposant. Cette pelouse et son cadre boisé, qui marquent le sommet de Chaumont, s'étendant sur ce qui était autrefois la cour intérieure et une partie de l'enceinte, la font encore désigner aujourd'hui sous le nom de « la Cour ».

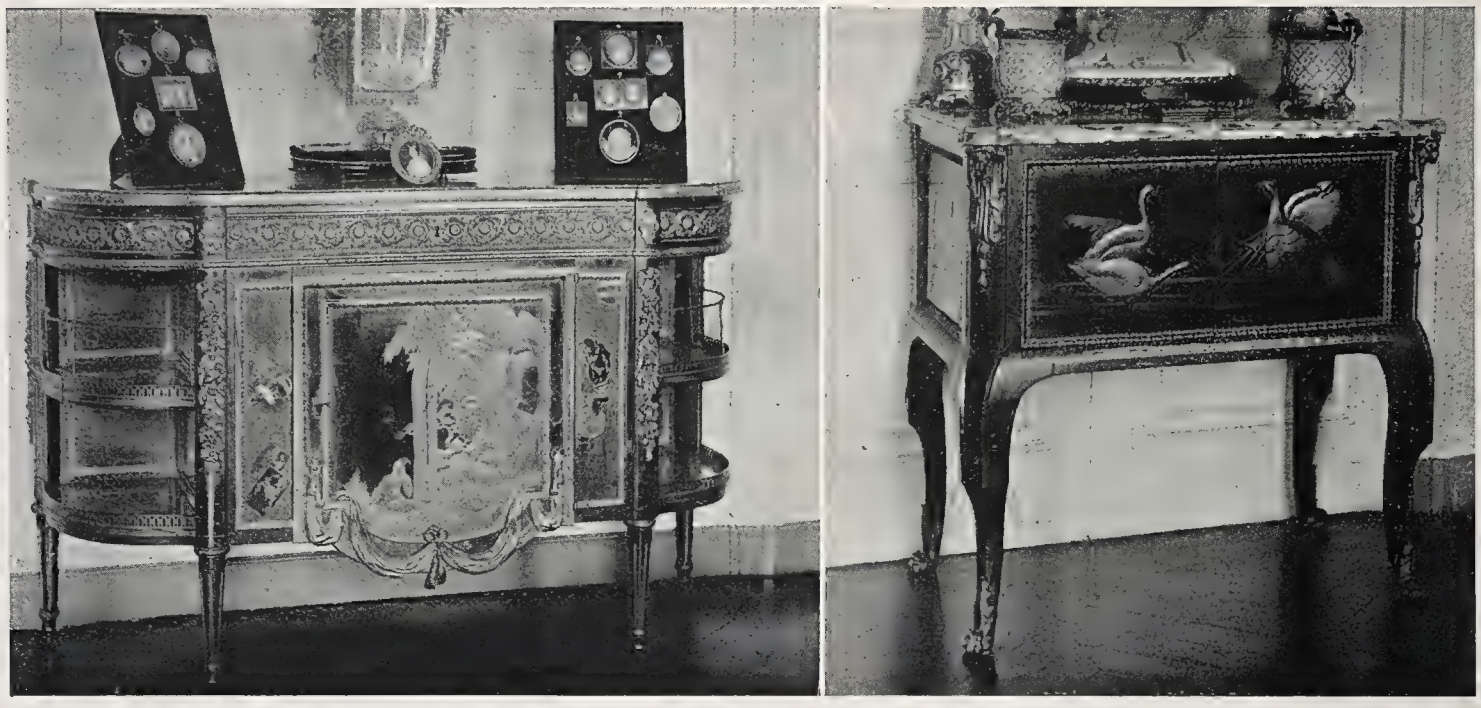
Un rideau d'arbres et d'arbustes masque de ce point le splendide bâtiment des écuries, devant la façade desquelles on passe pour se rendre au Château, alors qu'en contrebas, dissimulés devant sa façade postérieure, s'agencent les bâtiments du personnel et du faire-valoir de cette terre. Bâties en 1652 par Henriette de Laguiche, duchesse d'Angoulême, ces écuries sont d'un style transition Louis XIII-Louis XIV. Deux doubles escaliers monumentaux à balustres flanquent une belle porte centrale et encadrent des portes latérales. Au-dessus de la porte centrale s'érige la statue équestre de Philibert de Laguiche, grand maître de l'artillerie de France et gouverneur de Lyon sous Henri IV. Les hautes cheminées présentent des écussons aux armes Laguiche-Angoulême, alors que des lucarnes à baies rectangulaires et à « œil-de-bœuf », toutes couronnées de pots à feu, s'alignent à la base du toit de tuiles, et qu'à chaque extrémité s'ouvrent deux belles portes à fronton portant la date 1652. A l'intérieur, une longue salle voûtée, soutenue par 28 colonnes, pouvait autrefois abriter 99 chevaux, le Roi seul ayant le droit d'en posséder 100. Le premier étage comporte une succession de vastes pièces. L'extrait des comptes de la construction de ces écuries contient les mentions suivantes : « Besogne de charpenterie : 910 livres, 2 bottes et une asnée de vin, dix bichets de seigle et 100 livres de lard. Maçonnerie : 837 livres 4 sols et dix bichets de seigle. »

La porte d'entrée du Château s'ouvre sur une longue salle, impressionnante, qui a l'allure d'une salle de gardes. Des appartements occupent le fond de cette vaste galerie, dont la chambre de la duchesse de Joyeuse aux sobres boiseries Louis XIII, ainsi que l'ancienne cuisine avec sa large cheminée à taque du XVIII^e^ siècle. Toute l'extrémité gauche est occupée par un escalier monumental ; il aboutit au premier étage à une grande galerie, à l'extrémité de laquelle s'ouvre la salle à manger, également située dans la partie la plus nouvellement construite.

La grande galerie au plafond à la française dont le fond est marqué par une vaste cheminée est décorée de tapisseries XVII^e^ siècle, représentant des scènes champêtres et mythologiques. Aux murs sont des portraits de famille : la duchesse d'Angoulême (fille de Philibert de Laguiche), Jean-François de Laguiche, maréchal de Lapalisse, Roger de Bussy-Rabutin, Mme de Lassay, Roger-Jean de Laguiche, etc.

La salle à manger est également ornée de tapisseries : les unes, du XVII^e^, sont de la même suite que celles de la Galerie, tandis qu'une autre du XVI^e^ raconte un épisode

LE PANNEAU FACE A LA CHEMINÉE DU SALON, datant du XVIII^e siècle, supporte, au-dessus d'un petit bureau à cylindre du XVIII^e, un très beau portrait de Mme de Laguiche, peint par Mme Vigée-Lebrun. Il est flanqué de deux autres portraits, répliques d'originaux de Nattier. L'ensemble est sobre, équilibré, d'une ravissante tenue. (Cl. *Vie à la Campagne.*)



DEUX MEUBLES D'ÉPOQUE LOUIS XVI. Une des deux belles consoles en laque et bronze, au vaste panneau central de laque noire à motifs dorés, signée Claude-Charles Saunier, et une ravissante commode en laque noire, léguée en 1866 par Mme de Boigne à Philibert, marquis de Laguiche.

de la vie de Persée et présente des écussons armoriés.

Le salon blanc, aux boiseries Louis XVI, a été aménagé dans l'ancienne partie du Château, vraisemblablement à la fin du XVIII[e] siècle. Très agréablement et sobrement arrangé, il comporte de jolis meubles d'époque. D'abord deux belles consoles qui se font vis-à-vis, centrées sur deux panneaux en laque, aux pieds cannelés, à décoration de bronzes ciselés, au vaste panneau central de laque noire à motifs dorés, signés Claude-Charles Saunier, qui figuraient, ainsi qu'une commode aux panneaux du même esprit, dans la section rétrospective de l'exposition universelle de 1900. Sur ces meubles sont posés de très curieux bouquets faits avec des plumes multicolores de perroquets et d'oiseaux exotiques.

La commode de laque noire Louis XVI fut léguée en 1866 par Mme de Boigne, née d'Osmond (auteur des *Mémoires d'une Tante*) à Philibert, marquis de Laguiche, son exécuteur testamentaire. Sur cette commode est un biscuit de Sèvres, exécuté à la manufacture de Sèvres en présence de la reine Marie-Antoinette, provenant également de Mme de Boigne. Une table de bois de rose et bronze ciselé, « vendue le 16 décembre 1771 par Poirier, marchand, rue Saint-Honoré, à Mme de Laguiche ». La vieille facture, encore conservée dans le tiroir de cette table, en donne la description : « Table de 32 pouces 1/2 de long et 17 pouces 1/2 de large, en bois de rose, très richement ornée de bronze doré et d'or moulu avec dessus de marbre scracotus entourée d'un très riche cordon de bronze aussi doré et d'or moulu, ladite table de forme antique avec un seul tiroir sur le côté, de 600 livres reçues comptant pour Mme de Laguiche. » Cette précision est d'un curieux intérêt.

Le centre du panneau face à la cheminée est occupé au centre par un petit bureau à cylindre du XVIII[e], surmonté par un très beau portrait de Mme de Laguiche (née Clermont-Montoison), par Mme Vigée-Lebrun, flanqué de deux autres portraits de Hortense-Félicité Nesle et Anne de Mailly-Nesle, répliques des originaux de Marseille par Nattier ; un autre portrait représente la comtesse de Lenoncourt par Carmontelle.

Le Château de Chaumont est environné de plusieurs métairies et d'un faire-valoir direct. Ces dépendances sont l'objet d'une exploitation rurale très importante, dirigée par le propriétaire, le général marquis de Laguiche, qui s'applique surtout à développer l'exportation du bétail reproducteur charollais dans l'Amérique du Sud.

UN AUTRE ASPECT DES GRANDES ÉCURIES DE CHAUMONT, vues du côté opposé. Remarquez la robustesse de cette construction, dont les soubassements sont établis avec « fruit », en même temps que la recherche élégante du détail. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU D'ORIGNY, façade Sud. Ce Château, précédé à l'Ouest d'une cour, s'élève de ce côté au-dessus d'un vallon gazonné, remplaçant l'étang qui autrefois baignait ses murailles et lui donnait un caractère défensif. L'angle Sud-Ouest est flanqué d'une tourelle qui était la Chapelle. On pénètre dans la cour par une poterne qui, au-dessus de la prairie, remplace sans doute l'ancien pont suspendu. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU D'ORIGNY

Neuvy-lès-Moulins (Allier)

AUX portes mêmes de Moulins, cette mélancolique capitale du Bourbonnais, dont quelques monuments enchantent les touristes ; dans les prairies qui s'étendent au delà de l'Allier, s'élève le Château d'Origny. Les arbres de son Parc et de ses pâturages le masquent discrètement et l'entourent d'un bouquet de verdure, au centre de la terre du même nom, dont les 12 hectares sont bordés par les routes de Bourbon-l'Archambault et de Limoges à Moulins.

Après avoir franchi le pont, dont les arches robustes enjambent la rivière, une route qui traverse des prairies et des champs de maïs conduit à la porterie tapissée de feuillage. De là, une allée trace son ruban très net, dans le velours vert et mouvant des herbages, coupés çà et là de touffes d'arbustes et de groupes de grands arbres, de saules gris principalement. Mais les bœufs blancs de la région ne sont pas les hôtes de ces gras pâturages ; de plantureuses vaches normandes, aux mamelles gonflées et lourdes de lait, découpent ici leurs silhouettes, rousses, rouges et brunes aux grandes macules blanches.

La première allée d'accès s'arrête tout d'abord devant un vaste portail d'allure normande, flanqué à droite et à gauche de bâtiments couverts de tuiles. Ce carrefour est limité, au fond, par une ancienne laiterie modèle et bordé, sur un côté, par des massifs de sapins.

Il faut tourner tout de suite à gauche, au delà d'un pavillon de même caractère, pour trouver l'entrée du Château, que les massifs et les bouquets d'arbres masquaient jusque-là.

L'allée d'arrivée passe donc à quelque distance du front Nord de cette demeure que l'écran de verdure ne permet pas de voir. Une allée secondaire, sorte de passe-pied, se retourne d'ailleurs dans la même direction, à travers les arbres et les arbustes, le long du fossé qui borde cette façade, conduisant devant un Jardin régulier qui s'étend devant le front Est.

Le Château, sa cour d'arrivée à l'Ouest, le Jardin à l'Est, s'enfermaient autrefois dans de larges fossés remplis d'eau, communiquant avec une sorte de vaste étang au Midi. Les fossés, en partie comblés, sont aujourd'hui gazonnés et les talus sont en pente plus adoucie ; au fond de l'un d'eux une maison a été construite, dont le toit dépasse le parapet. Dans l'étang asséché, un frais tapis vert a remplacé les reflets miroitants de l'eau immobile. Seul, un ruisselet, masqué par les grandes herbes et les carex de marais, coule faiblement.

Si ce Manoir se présente avec des allures de Château fort, il n'a pourtant rien de rébarbatif.

Son appareil d'isolement, ses fossés, le mur d'enceinte de sa cour, sa poterne à l'allure de petit donjon, ses créneaux mêmes, ont dû être conçus et réalisés dans un but aussi décoratif que défensif. D'ailleurs, à quoi serviraient ces créneaux, à droite du passage qui traverse un reste de fossé et une partie basse destinés autrefois à être remplis d'eau ? Les assaillants n'auraient pas eu l'idée de forcer l'entrée de ce côté ! Aujourd'hui, ces créneaux se parent de potées de géraniums à feuille de lierre aux branches retombantes, aux bouquets d'un rose presque argenté, si doux et si brillant à la fois qu'on perd de vue l'allure guerrière. Et, malgré l'anachronisme, cet ensemble constitue un tableau plein

LE GRAND SALON. Sous le plafond aux poutres apparentes, l'ensemble, soutenu par des colonnes de bois, forme le hall répondant le mieux aux besoins de la vie moderne.

de charme lorsque le soleil éclaire la « grecque » dessinée dans l'espace par ces créneaux fleuris.

Dans son ensemble, ce Manoir se présente ainsi : le corps de logis principal, important pavillon à deux étages, dont un mansardé, flanqué d'une tour à l'angle Sud-Est et avec la saillie d'une tour carrée sur la cour ; une aile plus basse qui le prolonge dans la direction Nord ; une seconde aile partant à l'extrémité de celle-ci, mais en retour à angle droit. Ainsi, l'ensemble des constructions forme une disposition en équerre, sur la cour ; la façade principale d'arrivée du corps de logis et de son aile regardent l'Ouest, tandis que l'autre façade donne à l'Est ; la façade du second corps de logis regarde le Sud, alors que la façade postérieure s'élève au-dessus du fossé Nord. Une cour pavée quadrangulaire s'étend donc devant ces deux façades : Ouest du corps principal de logis, Sud de l'aile secondaire en retour. Ses deux autres côtés sont bordés par le parapet couronnant le mur de soutènement, au-dessus des fossés et de la prairie. Il n'est interrompu, ce parapet, que par la poterne à l'Ouest et par une tour ronde en saillie sur l'ancien étang — la tour de l'ancienne Chapelle — à l'angle Sud-Ouest. La longue coulée verte, — très encaissée, et dont le brusque relevé à l'Est est couronné d'arbres vénérables : chênes centenaires, hêtres, tilleuls, châtaigniers, — la longue coulée verte qui s'étend vers le Sud encadre les constructions au-dessus d'elle de toute la hauteur des soubassements, en faisant paraître en même temps plus élancées les tours rondes en saillie. Sur ses deux autres côtés principaux, le Château apparaît beaucoup plus bas et plus allongé.

Le Château d'Origny, élevé au centre des terres du même nom, dut être de tout temps la demeure de gentilshommes fermiers. On ignore les noms et la filiation de ses propriétaires successifs jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. M. Mioche en était alors le possesseur ; puis le domaine passa dans la famille de M. Ponthenier.

Il est à présumer aussi que cette demeure ne fut point considérée, de son temps, comme une œuvre architecturale saillante, et qu'aucun fait remarquable ne l'eut comme cadre, car l'histoire et la tradition locales ne rapportent rien, et les archives de la province et du département sont particulièrement muettes à son égard. Il est donc probable que cette terre fut celle de paisibles agriculteurs et le logis celui de gens cossus et tranquilles, puisqu'ils ne paraissent avoir aucun fait d'armes à leur actif.

Curiosité archéologique et même simplement architecturale, il ne l'est point davantage ; on ne sait quel en fut le maître d'œuvre primitif, ni l'époque réelle de sa construction. Quelques dates, cependant, se lisent sur ses façades, — sont-elles anciennes ou surajoutées ? — sur la poterne, qui fut refaite, 1641, et sur une façade du Château, 1644. Mais ces chiffres sont-ils destinés à dater la construction ou simplement des remaniements ou des restaurations ?

LA GRANDE CHEMINÉE restaurée a été conservée dans ses formes primitives. Le corps est en pierre blanche et le foyer en briques rouges.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux qu'Origny fut bâti dans l'esprit des constructions de la première période très simple de la Renaissance. Et, s'il le fut en 1644, le projet ne dut pas être établi dans le goût du jour, à la dernière mode. Il est vrai qu'à cette époque des lents courriers, la mode nouvelle, de Paris et de la Cour, ne pénétrait pas dans les provinces françaises avec la rapidité dévolue au siècle de l'automobile et de la locomotion aérienne.

Mais sur ces façades figurent d'autres dates : 1863 sur la poterne et 1872 sur l'aile. Il paraît que ce sont des dates de reconstruction ou de remaniement. D'ailleurs, cette demeure fut réparée et restaurée à différentes époques et, plus récemment, par parties. Mais on assure que, tout au moins pour les dernières remises en état, ces travaux ont toujours été effectués en respectant strictement son architec-

L'ENTRÉE DE LA COUR DU CHATEAU. Cette entrée est commandée par une importante poterne flanquée d'une jolie tourelle ronde, construite en briques, à dessins losangés. Cette poterne est précédée d'un passage au-dessus de la prairie, qu'accompagnent à gauche des créneaux de fantaisie ; ceux-ci composent un amusant décor, car ils servent de supports à d'amples potées de géraniums à feuilles de lierre. A l'angle de la cour, à droite, une tour détachée.

LA FAÇADE EST DU CHATEAU D'ORIGNY comporte un grand pavillon auquel une tour est accolée à l'angle Sud-Est. Elle est flanquée à droite d'un bâtiment plus bas, à l'extrémité duquel se relie une aile en retour dont une autre tourelle forme le point de jonction. Un jardin régulier a été dessiné il y a quelques années.

ture, sans en altérer les caractères, tant dans la distribution des pièces que dans les aspects extérieurs.

L'entrée de la cour est précédée, d'abord, d'une plate-forme demi-circulaire à droite, bordée, en guise de parapet, par la succession de ces créneaux de fantaisie dont la raideur des lignes se trouve adoucie par les feuillages et les fleurs des potées posées dessus, tandis qu'à gauche, une lisse court au-dessus du fossé, puis d'un long couloir, entre deux parapets bas, au-dessus des fossés, dans l'axe de la poterne. Ce passage plein a sans doute remplacé le pont-levis.

La poterne carrée, construction robuste en pierre, flanquée à gauche de la tourelle, en briques à dispositions losangées, dans laquelle est l'escalier, ouvre son porche surbaissé au-dessus d'un arc ogival. Son toit arqué et débordant repose sur de lourds corbeaux dont l'intervalle simule les mâchicoulis d'autrefois. L'autre façade de cette tourelle est tapissée des frondaisons épaisses et fournies de la glycine ; et, si ce n'était sa fenêtre par trop fin XIX^{e}, on ne pourrait se douter que cette poterne fut entièrement refaite en 1863. A droite, à l'angle de la cour, la tourelle de la chapelle se découpe agréablement sur le fond des arbres — c'est maintenant une sellerie.

Les réparations et les remaniements successifs n'ont pas conservé aux pièces leur aspect ancien. Seule subsiste dans le salon, dont l'entrée est soutenue par des colonnes de bois, sous les poutres apparentes du plafond, une très importante et très curieuse cheminée en pierre blanche, avec foyer en briques rouges.

La façade Est du Château s'ouvre sur un perron qui enjambe ce qui reste des douves et dont les rampes se drapent de vigne vierge. Par ce perron, on arrive au petit jardin régulier, cerné par une haie d'aubépine. Il se découpe à droite et à gauche dans des parties boisées, tandis qu'il forme emprise à l'extrémité dans la prairie. Ce Jardin, fort gentiment dessiné, d'un aspect aimable et simple, ainsi qu'il convient, est plus large que long, et comporte trois compartiments de front, dont la base est l'allée parallèle à la façade du Château.

Les parterres qui le composent ont été aménagés et garnis dans le goût de ceux que l'on tentait de réaliser au Second Empire. Des rosiers en abondance et des plantes annuelles surtout fleurissent les plates-bandes chaque été.

L'aspect du Château est tout différent sur ce côté. L'aile plus basse se soude agréablement au corps principal du logis, dont la lucarne, au fronton dans l'esprit de ceux de la fin du XVI^{e}, est amusante. Les fenêtres à meneaux, le parti de correspondance horizontale des baies qui apparaît évident, et jusqu'à la tourelle d'angle en saillie, créent une harmonie. Seule, l'aile en retour, dont le pignon se présente en retrait de ce côté et dont la jonction est assurée par une tourelle, est d'un caractère nettement différent et d'une allure plus humble, comme il convenait, sans doute, à des bâtiments destinés surtout au serviteur et aux dépendances.

Le domaine d'Origny est un des exemples les plus intéressants d'exploitation moderne substituée à un mode ancien de faire-valoir. Il reste donc, selon la tradition, une terre agricole et d'élevage actuellement gérée par son propriétaire, en même temps qu'un agréable vieux logis.

LA POTERNE. La poterne, donnant sur la cour, a été reconstruite il y a une cinquantaine d'années dans le caractère de l'ancienne. Seule la fenêtre au-dessus de la voûte est d'un esprit différent. La poterne est flanquée à l'angle Nord-Ouest d'une tourelle contenant l'escalier.

(Cl. *Vie à la Campagne.*)

LA COUR D'ARRIVÉE. On aborde le Château par le flanc de la colline contre laquelle il s'érige ; à droite, une croix ancienne s'abrite sous l'ombre d'un bosquet ; de beaux vieux arbres jaillissent de la pelouse, qu'étoilent des massifs fleuris ; de larges avenues s'amorcent sur la cour sablée, et c'est une demeure simple, presque sévère mais de grande allure, qui apparaît entre les branches. (*Cl. Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DE SAINT-CHAMANT

Saint-Chamant (Cantal)

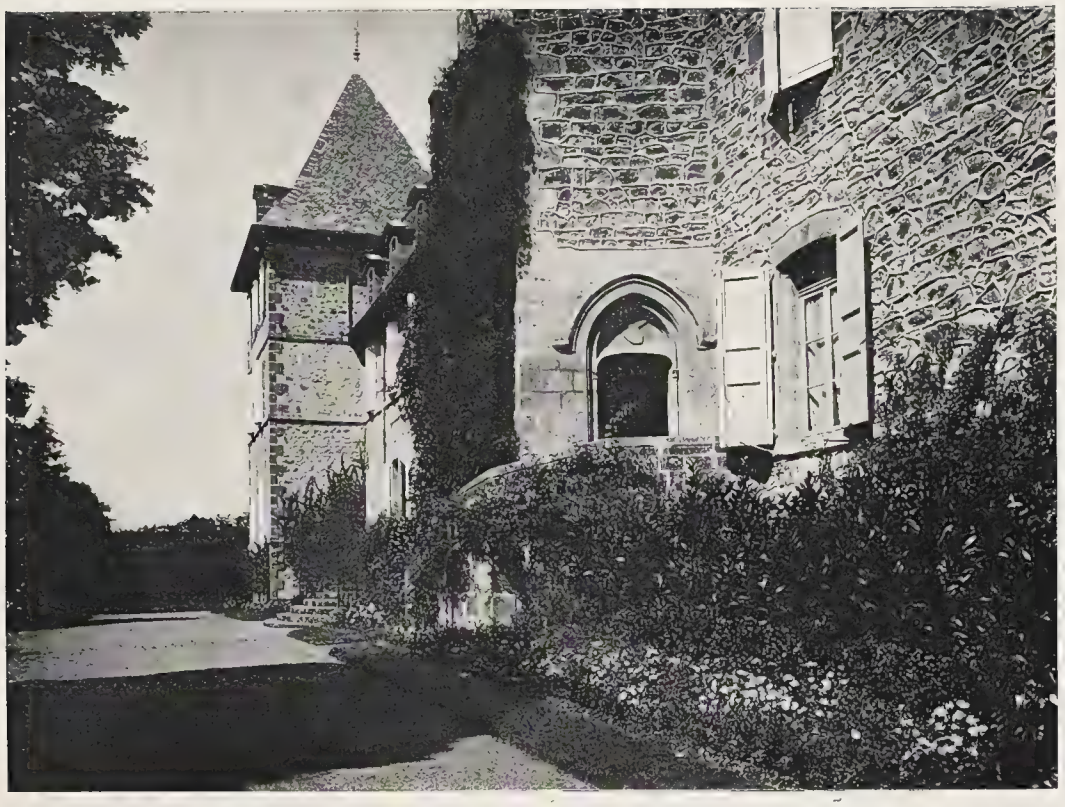
LE massif cantalien, cratère gigantesque ruiné par l'érosion, envoie vers tous les points de l'horizon des cours d'eau tumultueux qui l'entourent du rayonnement de leurs vallées étroites et profondes. Nulle part l'air n'est plus frais, l'ombre plus transparente, les bois plus touffus, l'herbe plus grasse et plus verte, que dans ces combes mystérieuses qui dévalent aux flancs ouverts du vieux volcan ; l'eau y ruisselle en jets, en cascades, en torrents, et le silence de ces solitudes alpestres n'est troublé que par le bruissement continu de l'onde qui fuit et par le rythme des clarines chantantes que des milliers de vaches brunes promènent d'un bord à l'autre de l'immense massif montagneux.

C'est au cœur de cette région de bois et de prairies, au bord d'un de ces ruisseaux limpides, engendrés par les hautes cimes voisines, que s'élève, dans un cadre intime et paisible, l'une des plus belles demeures du « haut pays », le Château de Saint-Chamant. Ce grand édifice, d'allure vraiment seigneuriale, reconstruit en partie au cours de ce XVII^e^ siècle dont le style cherche volontiers la pompe et l'apparat, devrait surprendre dans ce val solitaire que peuplent seulement quelques humbles hameaux et des « burons » isolés, perdus dans les herbages sans fin. Il y est cependant si parfaitement à sa place, sa silhouette s'harmonise si bien avec le paysage, qu'il semble que c'est pour lui permettre de mieux développer l'ordonnance de ses façades que le socle de verdure sur lequel il s'assied s'est légèrement détaché du versant méridional de la vallée.

Le lien entre le site et la demeure a été réalisé ici par une recherche, peut-être involontaire, des lignes usitées dans l'architecture locale.

LA FAÇADE DOMINANT LA RIVIERE. Le terre-plein qu'occupent le Château, ses cours et ses jardins, est nettement circonscrit par un mur sous lequel les pentes herbeuses du val glissent jusqu'à la rivière. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Les galbes des toits, leurs imbrications d'un doux gris bleuté, le dessin même des gaines de cheminées, apparentent, contre toute vraisemblance, le spacieux logis aux plus pauvres fermes cantaliennes. Ils relient, dans cette vaste construction, deux époques très différentes et qui, généralement, sympathisent peu entre elles : l'époque féodale, représentée par un massif donjon carré, et le XVII^e^ siècle qui



L'ENTRÉE DE LA TOURELLE. Un escalier prend en écharpe la tourelle engagée dans le donjon, pour atteindre une jolie porte ogivale qui rappelle les origines féodales du Château ; son parapet de pierre se pare d'arbustes grimpants et s'enfonce dans le cordon fleuri qui court autour de la demeure.

marque de son empreinte tout l'ensemble des bâtiments.

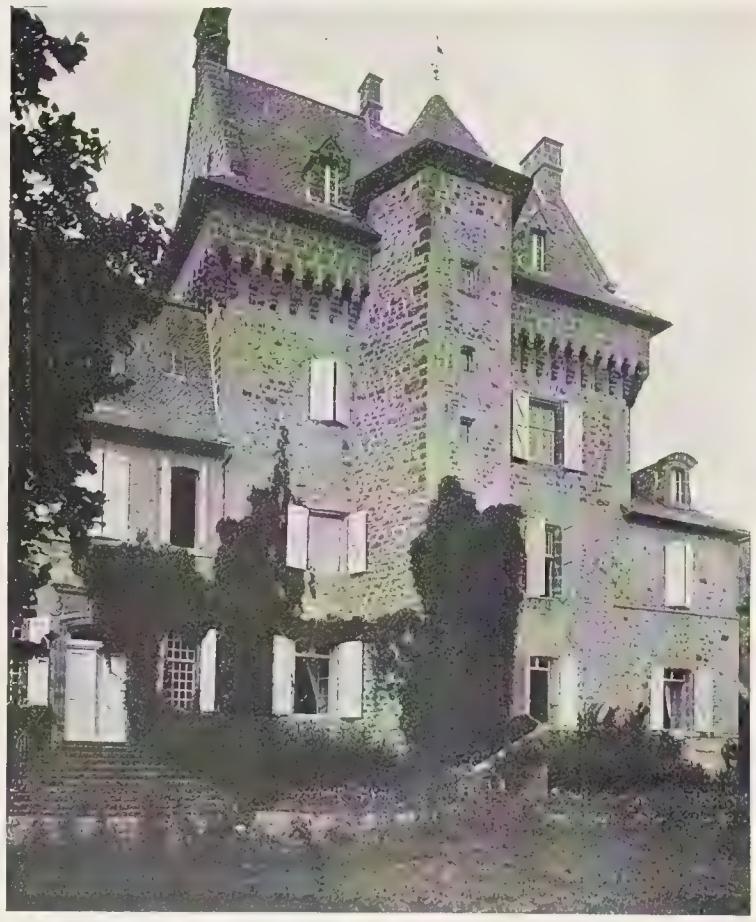
La silhouette s'enlève bien sur l'écran boisé qui lui sert de fond, mais rien, dans la composition générale, ne dénote un décor voulu, un souci de l'effet ; d'ailleurs le Château, qui domine la coulée de la Bertrande et en suit les méandres, à l'Est, jusqu'au puy de Chavaroche où elle prend sa source, à l'Ouest jusqu'à la brèche encaissée dans laquelle elle va s'unir à la Maronne, n'est visible que pour les pâtres de la montagne ; malgré qu'il jouisse d'un horizon très étendu, aucune voie civilisée ne vient lui apporter la curiosité des passants. Son nom est cependant celui du chef-lieu d'une commune, mais des lignes d'arbres coupent la perspective entre le bourg, tout proche, et le Château. Un chemin peu fréquenté unit, par 3 kilomètres, le village de Saint-Chamant à la route allant d'Aurillac à Bort. Il faut encore 18 kilomètres avant d'atteindre la gare la plus proche, Drugeac, où passe la ligne venue de Paris par Montluçon et Eygurande.

Les parties les plus anciennes du Château de Saint-Chamant paraissent remonter au XIV^e^ siècle ; il était, à cette époque, et il est resté par la suite le centre d'une terre noble fort considérable. En 1332, Bertrand d'Escorailles rend l'hommage à Robert de Comminges, évêque de Clermont, pour le fief de Saint-Chamant, lequel va ensuite à la maison de Balzac, puis à celle de Lignerac, pour entrer, en 1777, dans les mains des possesseurs actuels du Château de Saint-Chamant.

Si toutes les familles qui se sont succédé à Saint-Chamant voient leur nom lié à l'histoire du pays, celle qui a laissé les souvenirs les plus nombreux est cette turbulente lignée des Balzac à laquelle on doit des Seigneurs épris d'aventures et de combats : l'un d'eux, Robert, fut sénéchal de Gascogne et d'Agenais, sut conquérir la faveur de Louis XI et devint chambellan de Charles VIII, qui le nomma gouverneur de la citadelle de Pise, lors de l'expédition de Naples.

Pour racheter les fautes d'une vie pleine de troubles et de désordres, Robert de Balzac avait fait construire, au-dessus du bourg de Saint-Chamant, une magnifique Église ogivale et y avait attaché un chapitre auquel il avait attribué des rentes considérables. L'église et les bâtiments du chapitre, vendus et morcelés en 1793, forment aujourd'hui un hameau ; les admirables boiseries que conserve une ville voisine prouvent que, dans son repentir, Robert de Balzac avait su faire appel à des artistes d'un rare talent.

C'était aussi un seigneur de Saint-Chamant, ce « bel Entragues » qui, avec Ribérac et Schonberg, combattit, le 27 avril 1578, contre Quélus, Maugiron et Livarot. Il n'est pas seulement connu pour cette rencontre fameuse à laquelle Livarot et lui devaient seuls survivre ; sa liaison avec Marie Touchet, la maîtresse de Charles IX, les aventures de sa fille, Catherine-Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil, l'intrigante favorite de Henri IV, la part qu'il prit au complot du maréchal de Biron, en font le héros du plus romanesque roman.



LE DONJON. Du Château primitif survit un massif donjon quadrangulaire, couronné d'un cordon de mâchicoulis tréflés ; sa façade est divisée en deux parties par une tourelle hexagonale.

A l'écart dans son val paisible et solitaire, également éloigné des bruits de la cour et des grandes voies historiques que le flux et le reflux des armées couvraient périodiquement de ruines, le Château de Saint-Chamant ne paraît pas avoir participé aux agitations de ses propriétaires. Manoir plutôt que forteresse, il semble avoir été toujours une demeure heureuse que les ravages de la guerre ont épargnée ; son vieux Donjon n'a pas connu les affres des sièges dévastateurs, et c'est tout au plus si, en cherchant bien, on le trouve à deux reprises exposé aux méfaits de bandes de pil-

LE CHATEAU DE SAINT-CHAMANT garde un charme familial et simple malgré des proportions vraiment seigneuriales. L'effet agréable de cet ensemble majestueux est obtenu par l'harmonie entre les bâtiments et le paysage.

lards. Il en aurait eu chaque fois aisément raison si, par son zèle jugé intempestif, un prévôt nommé Lacarrière n'avait, dans la seconde circonstance, failli tout gâter. Ce dernier, en effet, ne jugea rien de mieux que de se porter, avec une troupe d'archers, au secours du Château ; mais le seigneur du lieu, qui était alors un Lignerac, estimant qu'il était assez fort pour se défendre seul, trouva cette intervention fort déplacée ; aussi, oubliant les malandrins qu'il avait à sa porte, c'est sur la maréchaussée qu'il tapa. On était en 1602, et ce qui montre bien les mœurs de l'époque et la persistance, chez les seigneurs d'alors, de ce vieux sang féodal dont Richelieu n'avait pas encore calmé les ardeurs, c'est que plusieurs gentilshommes qui, à ce moment, se trouvaient à Saint-Chamant, approuvèrent hautement la susceptibilité de leur hôte et prirent fait et cause pour lui. Si la belle prestance du Donjon ne nous renseignait pas sur l'importance du Château primitif, ce menu fait suffirait à nous prouver que les seigneurs de Saint-Chamant étaient jaloux de leurs privilèges et qu'ils étaient assez puissants pour les faire respecter.

Ce fut quelques années plus tard que les courtines médiévales furent jetées à terre et remplacées par le vaste bâtiment qui s'est conservé depuis sans aucun changement. Des réfections de détails ont marqué le passage du XVIII^{e} siècle sans apporter à la demeure des modifications importantes, et la plupart des magnifiques tapisseries que conserve le Château n'ont pas été déplacées depuis sa construction.

L'allée d'arrivée quitte le village de Saint-Chamant au Nord et court à flanc de coteau dans des prairies plantureuses coupées de bouquets de bois, pour arriver sur le terre-plein où s'érige le Château. Elle l'aborde du côté opposé à la rivière ; une ancienne croix de pierre, à droite, s'adosse à un bosquet ; au fond, les communs, coiffés de ces ravissantes toitures cantaliennes dont les longues pentes descendent presque au ras du sol, montrent des lucarnes identiques à celles du Château ; bâtis en contre-bas, ils sont desservis par la courbe d'une allée tracée dans la pelouse. La demeure aligne les deux étages d'une grande façade sévère, figée dans la tristesse propre aux murs que le soleil ne visite jamais, et dont l'effort de symétrie se trouve démenti par le mouvement des combles : ceux-ci indiquent deux corps de logis et laissent croire que des parties du précédent Château ont dû être utilisées lors des travaux de reconstruction.

Si une moitié de cette façade écrase les rampants qui la recouvrent, c'est peut-être aussi pour laisser émerger les élégants mâchicoulis tréflés dont se couronne le donjon ; quoi qu'il en soit, on a l'impression de deux bâtiments indépendants, dont l'un, plus massif et plus majestueux, sous son faîte à la Mansard, occupe l'angle Nord-Ouest, tandis que l'autre, au Sud-Est, s'abaisse sous l'orgueil-

LE PARTERRE. Un parterre régulier étend son tapis de verdure à l'Ouest du Château. Sa longue pelouse rectangulaire est bordée d'une marge fleurie qui, dans ce climat montagneux, devient une parure précieuse.

leuse prépondérance du donjon féodal. Un étage de lucarnes, au profil semblable, unifie, malgré ses différences, la ligne des toits. Deux portes, dominant des degrés de pierre, donnent de ce côté accès dans le Château.

La façade méridionale regardant la dépression où coule la Bertrande est d'un aspect plus riant ; les végétations qui l'envahissent disent la joie d'une exposition favorable, et les divers corps de logis juxtaposés se découpent en silhouettes imprévues et d'un réel attrait. A droite, le Donjon se campe hardiment, fier de ses jolis mâchicoulis dont l'encorbellement se borde d'un parapet continu sur lequel est posé un toit en bâtière ; une tourelle hexagonale, engagée dans le Donjon, le partage dans son milieu. Des fenêtres ouvertes au XVII[e] siècle seraient choquantes dans ces murailles féodales si le caractère réellement familial de cette aimable demeure n'excluait toute prétention de style. Les combles brisés de la façade Nord se retrouvent de ce côté dans la partie centrale qui est flanquée, au Nord-Ouest, d'un pavillon carré à trois étages dont la toiture à quatre pans s'enlève bien sur la masse des bâtiments. Un manteau de lierre et de vigne vierge, fleuri de clématites, de chèvrefeuilles et de rosiers grimpants, pare cette façade d'une grâce accueillante et pleine de charme ; il jaillit d'une marge de verdure très soignée où les feuillages luisants des houx, des fusains et des mahonias servent de fond à une broderie multicolore dans laquelle éclatent les corolles rouges, roses et blanches des fleurs qui voudraient revendiquer pour elles l'odeur capiteuse et suave distillée, à leurs pieds, par les petites touffes endeuillées des héliotropes.

Ce soubassement végétal se continue sur les quatre faces du Château, mais, étant donné le climat de montagne, c'est seulement au Sud et à l'Est qu'il atteint tout son éclat spontané; au Nord, il est contraint d'emprunter à des plantes en pots le parfum et les couleurs éclatantes que ses fleurs d'ombre seraient impuissantes à lui fournir.

Le Château et sa ceinture fleurie se détachent sur un terre-plein sablé, cour d'honneur par ses proportions, devant la façade Nord, allée aux trois autres aspects. Un cordon de rosiers nains, légèrement exhaussé par un rebord en talus, circonscrit les bandes gazonnées qui s'étalent au delà des allées, tandis que la cour d'arrivée, par les avenues courbes qui s'y amorcent, par ses beaux arbres au jet libre et puissant, par ses massifs dont l'importance et la recherche décroissent progressivement, voit s'opérer avec un rare bonheur la transition nécessaire entre le décor savamment étudié et la nature sans entrave.

Un mur de soutènement limite, du côté de la vallée, la plate-forme sur laquelle s'élève le Château; il domine des pentes gazonnées qui descendent mollement jusqu'au fil d'argent que la Bertrande fait scintiller sous le couvert frissonnant des peupliers et des ormeaux. A l'Ouest de la demeure s'étend un Parterre régulier, serti dans les frondaisons du Parc : une grande nappe de verdure, ourlée d'un ruban de sable clair, est encadrée par un bandeau de gazon symétriquement semé de fraîches corbeilles de fleurs ; les rosiers, les bégonias, les balisiers, les glaïeuls, se détachent sur le tapis serré des géraniums, des anémones, des campanules ou des œillets, et la richesse des coloris, la gracilité des tiges élancées, tirent une valeur décuplée du fond uni que leur forme la grande pelouse centrale. Ce Parterre, très sobre dans l'ensemble, très soigné et fleuri dans le détail, ouvert du côté de la vallée, fermé au Nord et à l'Ouest par des frondaisons touffues, est d'une élégance tranquille,

LE CHATEAU VU DE LA COLLINE. Un promontoire se détache de la paroi méridionale de la vallée pour servir d'assise au Château. La colline se relève ensuite, dominant la demeure dont la silhouette apparaît, malgré ses détails disparates, merveilleusement adaptée au paysage qui l'entoure. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LA SALLE A MANGER. Une étroite parenté unit la salle à manger au grand salon : proportions analogues, boiseries semblables, meubles de la même époque, et, pour compléter l'harmonie, la somptueuse série des tapisseries anciennes vues dans le grand salon, se continue ici par quatre nouveaux panneaux.

LE GRAND SALON. Des boiseries claires, sur lesquelles se détachent de superbes tapisseries d'Aubusson, encadrent cette vaste salle, qui, malgré ses proportions fastueuses et ses jolis meubles anciens, conserve cet air accueillant et familier des pièces où la vie s'écoule. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

d'un charme reposant, qui invitent aux lentes promenades à petits pas. Il s'enchâsse à merveille dans le paysage de verdure qui l'entoure, dont il rappelle la couleur d'émeraude.

Un court de tennis, enclos dans la masse compacte des chênes, des platanes, des marronniers, des tilleuls et des sycomores fermant à l'Ouest le Parterre, ne se laisse soupçonner d'aucun point ; c'est une longue salle régulière posée dans l'ombre des grands arbres.

Une terre de 650 hectares entoure le Château de ses riches herbages où, dans les parties hautes, d'immenses troupeaux vivent pendant toute la belle saison.

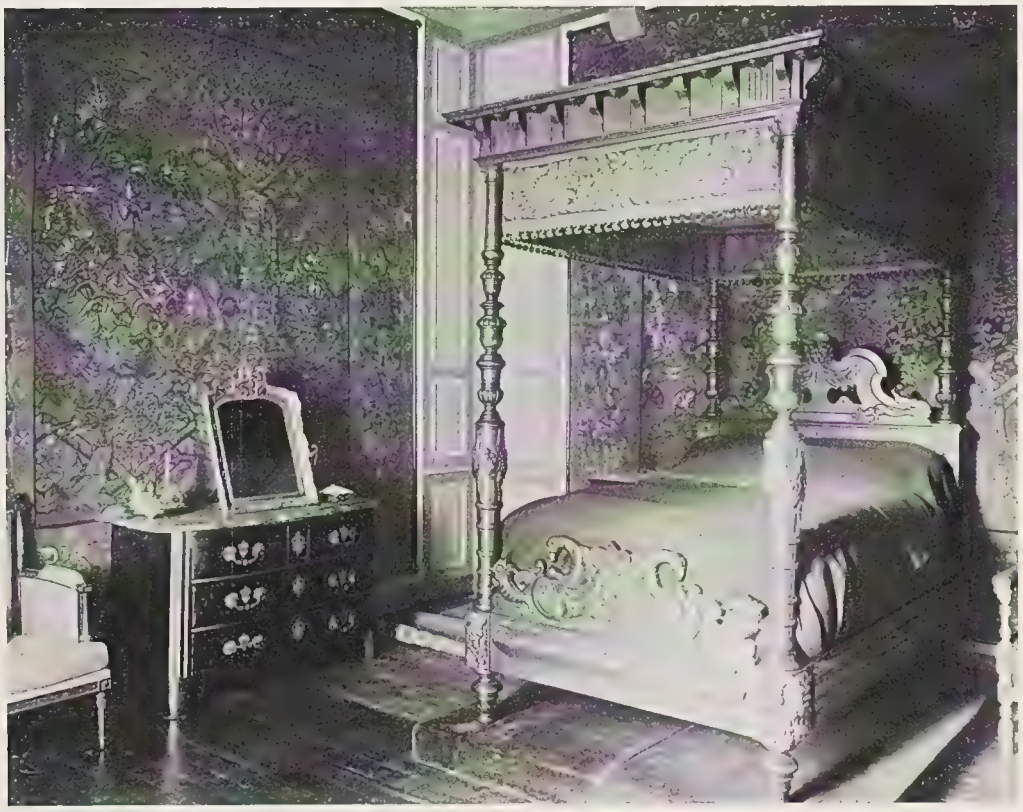
L'intérieur du Château, divisé en larges pièces hautes et claires, meublé avec un goût excellent, aménagé dans un sentiment très moderne du confort, tire un superbe caractère des splendides tapisseries qui l'enrichissent.

Le Salon, la Salle à manger et le Cabinet de travail sont décorés de neuf grands panneaux de tapisseries d'Aubusson datant du début du XVII[e] siècle, et qui représentent des scènes empruntées à la mythologie ou à l'histoire ancienne. Dans le Salon : *Vulcain forgeant les armes d'Achille*, *Vénus traînée par les trois Grâces* et *Offrandes à Bacchus* ; dans la Salle à manger : *Esther et Assuérus*, *le Sacrifice d'Iphigénie*, *la Prise de Troie* et *Achille blessé au talon* ; dans le Cabinet de travail : *la Prise de Jérusalem* et *Aman et Mardochée*. Le Cabinet de travail possède aussi un fort beau portrait de M. Humann, l'ancien ministre de Louis-Philippe, pair de France en 1837, aïeul du propriétaire actuel du Château.

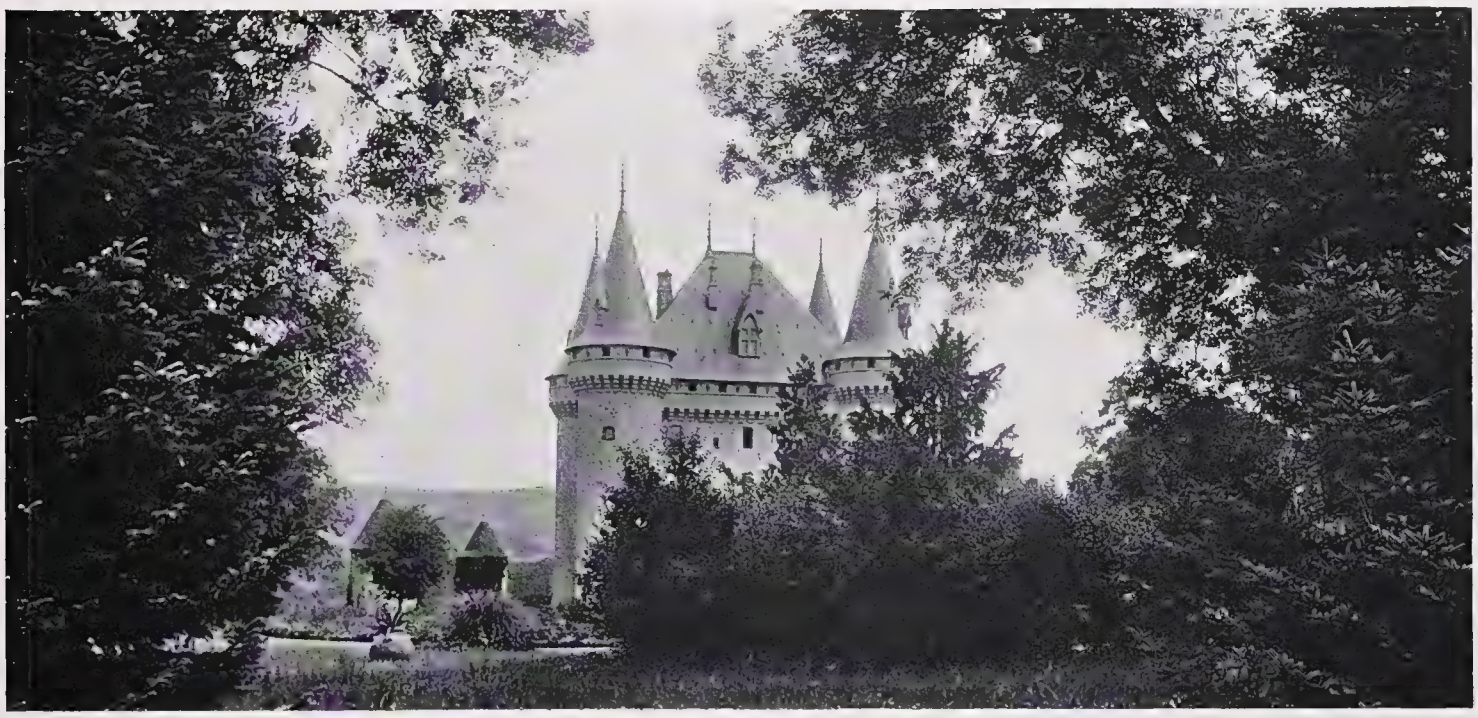
Le Billard, ainsi qu'une des Chambres, sont tendus de merveilleuses tapisseries du XV[e] siècle, parfaitement conservées et de la plus grande beauté. Elles sont chargées de fleurs et de feuillages, parmi lesquels, sous des arbres de paradis terrestre, se meuvent, avec cette perspective déformée particulière au Moyen Age, les figurants d'une arche de Noé, d'une fête champêtre et de plusieurs scènes de chasse. De très larges bordures, qui paraissent d'un style moins ancien, encadrent chaque sujet ; elles sont elles-mêmes fort remarquables par la quantité de petits personnages qu'elles représentent.

La Chambre aux tapisseries garde un beau lit Louis XIII, finement sculpté, et s'annexe un petit salon, meublé d'une façon charmante, où l'on regarde particulièrement une ravissante pendule du XVIII[e] siècle. Il convient encore de citer la Chapelle, dont le retable Louis XV, figurant la Fuite en Égypte, conserve sa dorure de l'époque.

Mais ce n'est ni la parfaite beauté des admirables objets anciens, ni la haute allure des salles lumineuses, la noble ordonnance des antichambres et du grand escalier à la rampe légère, œuvre d'un ferronnier habile, qui s'imposent au souvenir de l'hôte parti de Saint-Chamant par une brûlante journée d'été. L'impression qu'il emporte de cette demeure baignée d'air pur, de cet horizon de verdure, auquel les fraîches nuits de montagne conservent jusqu'à l'automne ses couleurs printanières, de cette solitude, que ne trouble aucune vision humaine, est celle d'une paix souveraine, d'un calme et d'un repos exquis. C'est le regret que laisse l'oasis à la caravane aveuglée de soleil, et c'est le sentiment que nulle retraite ne peut mieux résumer le programme de la villégiature estivale.



LA CHAMBRE AUX TAPISSERIES. Cette pièce, qui renferme un beau lit à colonnes du temps de Louis XIII, est entièrement tendue de splendides tapisseries gothiques, représentant des sujets de chasse, et encadrées de larges bordures fort remarquables. (Cl. *Vie à la Campagne.*)



A TRAVERS LES FRONDAISONS DU PARC, qui le cachent à demi, le Château de Flaghac élève ses toitures ardoisées ; refaites ces dernières années, elles ont cette grâce et ce galbe élégants qui, si souvent, dans les combles des derniers temps gothiques, font pressentir la recherche et la fantaisie des couronnements du début de la Renaissance. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DE FLAGHAC

Saint-Georges-d'Aurac (Haute-Loire)

ENTRE les hauts plateaux du Velay, les steppes vertes de la Margeride, les monts boisés du Luguet et les pâturages du Livradois, la vallée de l'Allier, subitement élargie, se déploie aux pieds de la jolie ville de Brioude, en un vaste jardin, riche des cultures les plus variées : les champs de froment blond succèdent aux prairies herbeuses ; les pampres dorent les coteaux ; partout des fruits lourds pendent aux branches. C'est une petite Limagne qui annonce la plaine fertile qu'un peu plus loin l'Allier va féconder.

Il fait bon vivre là ; aussi les belles demeures de campagne s'y multiplient et après Lespinasse, Paulhac, Faugère, La Chomette, Chabreuge et Cumignat, qui sont dans le bassin même de Brioude, une floraison de Parcs et de Châteaux couvre la plaine du Chaliergue, surélevée, au Sud-Est, par les derniers ressauts des montagnes vellaves. On doit en compter près d'une dizaine dans un rayon de 10 kilomètres : c'est Chassagne dans son nid de verdure, c'est la coupe ronde d'Alleret, la note blanche du joli castel de Coudert ; ce sont les frondaisons du Boucherand, les tourelles ardoisées du Chassagnon, les pavillons Louis XIII du Cluzel, les souvenirs historiques de Chavaniac-La Fayette, et c'est, surtout, l'imposante forteresse de Flaghac, l'ancienne capitale seigneuriale du Chaliergue, qui en reste encore aujourd'hui la plus belle manifestation féodale.

LA PRAIRIE dont le vaste tapis est rayé par les barrières blanches d'un paddock, forme au pied du Château, à l'Est, une déclivité qui fuit en ondes insensibles vers la plaine. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Le Fief de Flaghac, qui existait de toute ancienneté et qui dépendit longtemps des Baronnies d'Aubusson et d'Aurouze, réussit à s'annexer, au cours du XVI[e] siècle, les terres suzeraines et fut, à partir de cette époque, et sans qu'on en possède des raisons bien précises, qualifié de Comté. Il appartint successivement à cinq familles, toutes richement apanagées ; quatre d'entre elles portèrent son nom et y établirent leur résidenec habituelle. Aussi le Château n'a-t-il pas eu, comme tant d'autres, à souffrir de l'abandon ou de la ruine et, si la transformation des mœurs a nécessité, au cours des siècles, des réfections de détail, du moins le gros œuvre est resté à peu près intact et nous offre, dans son intégrité, un pur spécimen de l'architecture militaire du XV[e] siècle.

C'est la grande figure de saint Pierre de Chavanon, le célèbre fondateur de l'abbaye de Pébrac, qui domine toute la première partie de l'histoire de Flaghac. Si Blismot, dame de Flaghac, construisit, en 1062, la Chapelle romane qui se trouve dans l'enceinte actuelle du Parc, ce fut à l'instigation de saint Pierre de Chavanon. Si, deux siècles plus tard, la première famille de Flaghac, tombée en quenouille, vit relever son nom et ses armes par le descendant d'une noble lignée, ce fut dans la personne d'un arrière-neveu du saint. Et si l'abbaye de Pébrac dut à la maison de Flaghac des libéralités éclatantes, des abbés illustres et une

LES FOSSÉS GAZONNÉS, aux parois tapissées de lierre et de vigne vierge, sont devenus des tranchées vertes et fraîches, qui forment au Château un soubassement, mettant bien en valeur le socle sur lequel il s'érige.

sorte de patronage laïque; si l'histoire locale associe le nom de Flaghac à tant de fondations pieuses, il faut y reconnaître encore la même influence mystique.

Le dernier représentant des Chavanon, Louis III de Flaghac, n'eut que des filles ; l'aînée, Jeanne, son héritière universelle, épousa, le 15 juin 1508, Bernard de Châteauneuf, de Rochebonne, fils cadet d'un puissant seigneur du Vivarais, auquel elle apporta tous ses biens à la condition qu'il prendrait son nom.

Cette troisième maison de Flaghac, qui donna à la Ligue des défenseurs ardents, forme la transition entre la race essentiellement religieuse des Chavanon et la race exclusivement militaire des d'Allègre qui était appelée à lui succéder. Elle porta à son apogée l'éclat du nom de Flaghac, et, lorsque la dalle tumulaire retomba sur la dépouille mortelle du baron Pierre de Flaghac, le héros de la bataille de Cros-Roland, si aucun héritier mâle ne se leva pour revendiquer ses titres, ses deux filles pouvaient témoigner, par la grandeur de leurs unions, de la situation qu'il avait acquise dans sa province. C'est avec l'une d'elles que la terre de Flaghac entra dans l'illustre maison d'Allègre ; elle y resta jusqu'en 1765, date à laquelle elle passa dans les mains de François-Nicolas Le Normand, seigneur de la Gravière et de Maupertuy, receveur des tailles en l'élection de Riom et trésorier du marc d'or, qui continua les traditions de Flaghac et, par sa descendance, assura la durée du nom.

De ses constructions primitives, Flaghac n'a conservé que la Chapelle romane fondée au XI[e] siècle sous l'inspiration de saint Pierre de Chavanon. C'est un bâtiment rectangulaire, voûté en berceau, faiblement éclairé par d'étroites fenêtres en plein cintre, terminé par une abside hexagonale et couronné par un clocher — arcade que surmonte un fronton triangulaire portant une croix antéfixe. Une chapelle funéraire lui a été annexée au XVI[e] siècle, du côté de l'Évangile, par le baron Pierre de Flaghac dont les armes unies à celles de sa femme, Marguerite de Rostaing, ornent la clef de voûte.

Paroisse jusqu'à la Révolution, Flaghac fut réuni, au moment du Concordat, à la paroisse de Saint-Georges-d'Aurac. La Chapelle, alors abandonnée, n'a été rendue au culte que ces dernières années ; elle a été, en même temps, adroitement restaurée et compose, dans un coin ombragé du Parc, un décor intime et recueilli d'un charme très spécial.

Le Château actuel fut élevé d'un seul bloc, et il doit à cette circonstance une homogénéité dans son ordonnance générale qu'on ne rencontre que rarement dans les édifices féodaux. C'est le 14 décembre 1437 que Loys de Flaghac, chevalier, obtint de son suzerain, le baron de Beaufort-Canillac, le droit de reconstruire sur un point plus élevé sa forteresse de Flaghac, qui se trouvait « en vallée » et qui avait souffert de la guerre des Anglais. Cette permission fut confirmée par lettres patentes de Charles VII données à Montilz-les-Tours en décembre 1447.

Un mouvement du sol, s'abaissant au Levant comme pour creuser une vallée et s'étendant en plaine aux trois autres aspects, parut offrir le terrain le plus propice ; le bord dominant le val fut terrassé de façon à donner à la citadelle une assiette plane et légèrement exhaussée, et un bâtiment quadrangulaire, flanqué de cinq tours, fut placé au centre de ce terre-plein, qui se vit encadré par des murs épais, flanqués eux-mêmes de quatre tourelles d'angle ; au delà de ces murs, des douves larges et profondes enfermèrent les deux premières enceintes dans un pourtour d'eau qu'un pont-levis franchissait au Sud-Est.

Près de là, les vassaux devaient trouver, en temps de guerre, un asile sûr dans une cour carrée, également fortifiée par des murs à flanquements réguliers et par des fossés remplis d'eau. Un dernier rempart courait un peu plus loin, encerclant le Château et ses dépendances dans une ceinture résistante qui complétait son système de fortification.

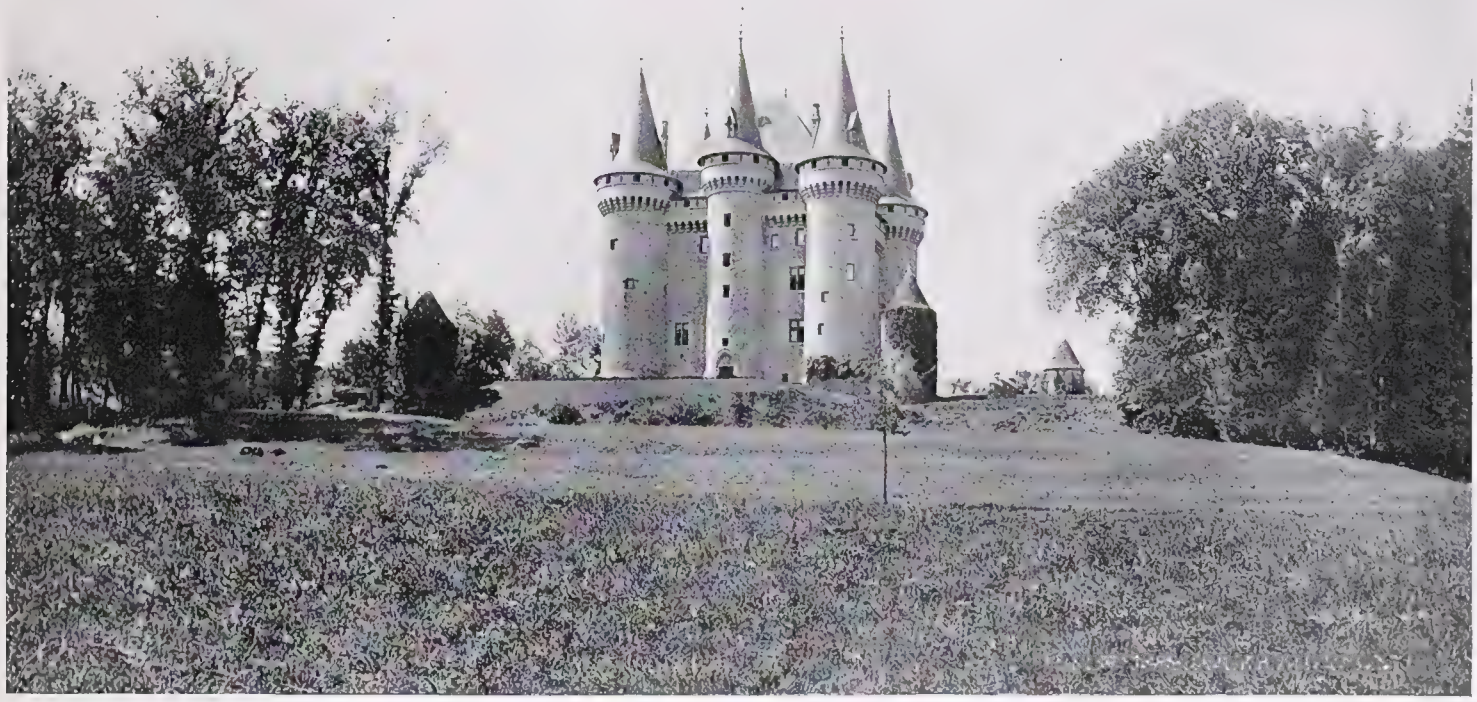
Flaghac marque la dernière étape de l'art militaire tel qu'il résultait des modes de combat et du matériel de guerre employés au Moyen Age. Il a été construit au moment même où l'invention de l'artillerie à feu allait révolutionner les méthodes balistiques, au point que, renonçant à se défendre, la plupart des Châteaux deviendraient de simples demeures de plaisance, dont créneaux et mâchicoulis ne figureraient plus qu'un ornement fantaisiste.

Aussi il est probable que l'appareil défensif qui fut déployé ici n'eut jamais la possibilité de servir : ces murs d'enceinte, ces flanquements exacts, ces bases en talus, ces archères nombreuses, tous ces procédés étudiés d'après trois siècles d'expériences, étaient admirablement combinés pour résister aux engins usités jusque-là, mais ces engins devaient être abandonnés avant que la dernière pierre de Flaghac fût posée, et c'est pour parer, dans une certaine mesure, aux nécessités imposées par les inventions nouvelles que quelques bouches de canonnières furent ouvertes, après coup, à la base des murs ; elles permettaient, avec des tirs rasants, une défense plus efficace du Château.

Rien n'annonçait le changement considérable qu'allait subir l'organisation politique de la France ; et lorsque Loys de Flaghac élevait, au centre de son Fief, le monument de haute féodalité qu'on admire encore, comment eût-il pu supposer que ses descendants renverseraient de leurs propres mains ces remparts laborieusement construits, qu'ils ouvriraient, dans ces murs épais, des baies dont la largeur lui eût paru imprudente et qu'ils convertiraient en jardins d'agrément ces douves creusées pour la défense ?

Aujourd'hui rien ne subsiste de la dernière enceinte ; le quadrilatère fortifié destiné à servir de refuge aux vassaux n'a gardé qu'une de ses tours ; ses murs ont disparu, ses fossés sont comblés. Il est remplacé par une cour entourée

UNE CHAUSSÉE A REMPLACÉ L'ANCIEN PONT-LEVIS et franchit les fossés sur trois arches enguirlandées de feuillages. Des vases pleins de fleurs surmontent le mur extérieur des fossés, des orangers en caisses ornent le terre-plein sablé qui entoure le Château.



LE CHATEAU DE FLAGHAC, flanqué de quatre tours et d'une cinquième au milieu de sa façade principale, est couronné d'un chemin de ronde crénelé, porté en encorbellement sur des mâchicoulis à console. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LA PORTE DU CHATEAU est percée au pied de la tour centrale. Les deux rangs intérieurs de l'archivolte en arc brisé reposent sur des colonnettes grêles aux chapiteaux délicatement sculptés. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

de bâtiments modernes, dans lesquels sont logés les communs.

A côté, le jardin potager, masqué par des massifs, étale ses carrés bien alignés, dont les allées étroites et la régularité géométrique font penser à un dessin d'Androuet du Cerceau.

Une chaussée a remplacé l'ancien pont-levis ; les fossés gazonnés, aux parois tapissées de lierre et de vigne vierge, sont devenus des tranchées vertes et fraîches, qui forment au Château un soubassement de verdure. Ils sont bordés par un parapet supportant, de place en place, des vases débordants de fleurs. Les tourelles qui défendaient la deuxième enceinte sont toujours debout : sentinelles détachées cachant leur vétusté sous des robes de chèvrefeuille, de vigne vierge et de rosiers grimpants, elles abritent le roucoulement des colombes sous les imbrications au rouge éteint de leurs toits en poivrières et composent une garde d'honneur décorative à souhait.

La plate-forme sur laquelle s'érige le Château l'entoure d'un terre-plein sablé qui le dégage et le met en valeur ; des orangers en caisses en constituent tout l'ornement.

A l'Ouest s'étend une esplanade convertie en parterre régulier et bordée, à droite, par une charmille formée de tilleuls séculaires qui conduit à la Chapelle, et, à gauche, par une allée ombragée ; celle-ci, après avoir côtoyé des plates-bandes très fleuries, va rejoindre la grille de l'entrée, commandée par un petit bâtiment bas, flanqué d'une tour trapue, et se prolonge en une majestueuse avenue plantée d'arbres sur un kilomètre, en ligne droite. Dans le lointain, les monts de la Margeride profilent leur ligne bleue.

Le Nord présente au Château des pelouses coupées de chênes, de frênes et d'ormeaux, où le ruban argenté d'un ruisseau serpente entre la verdure des arbres ; tout près, le Château de Chavaniac, où naquit le célèbre général de La Fayette, montre ses tours féodales.

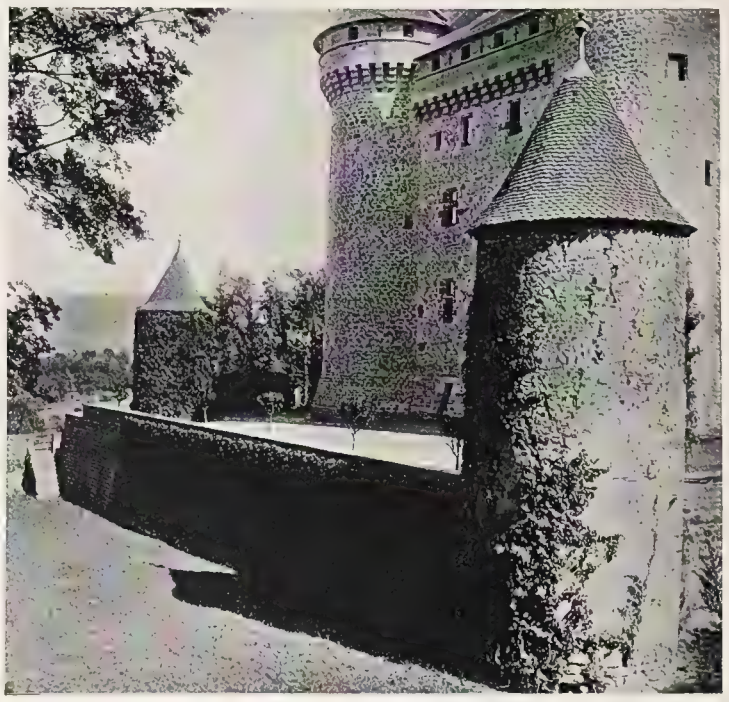
Le Midi appartient aux sports : une garenne pleine de surprises y voisine avec le « court » de tennis. Partout ailleurs, ce sont les allées finement sablées, les touffes d'arbres choisis, les massifs fleuris, les gazons de velours d'un Parc soigneusement entretenu, dont les 35 hectares donnent au Château une dépendance close où la promenade est facile et où l'alternance des parties découvertes et des parties boisées n'est jamais monotone.

Quatre grosses tours placées aux angles et une cinquième, d'un diamètre plus faible, au centre de la façade principale, flanquent le corps de logis qu'éclairent largement de nombreuses fenêtres à meneaux. Le faîte du Château est couronné par un chemin de ronde crénelé, porté en encorbellement sur des mâchicoulis à console, et sur lequel reposent les toitures. Celles-ci ont été refaites au cours de ces dernières années. Leurs poivrières sont fort élégantes.

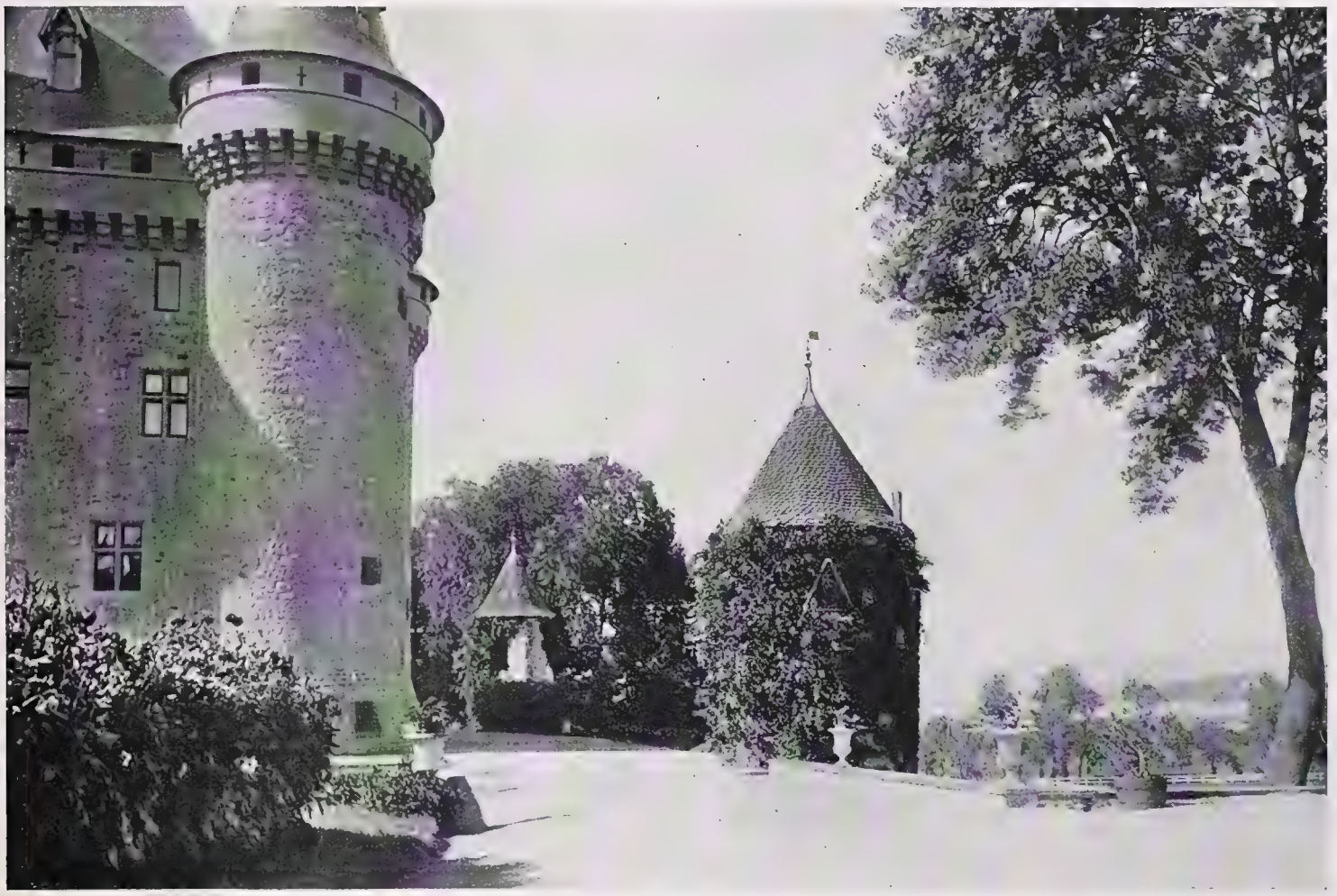
La disposition intérieure du Château a été remaniée à deux reprises différentes : une première fois au XVIII[e] siècle, et une seconde fois de nos jours. Quant aux travaux datant de la Renaissance, ils furent un achèvement et non une transformation.

De l'aménagement actuel il faudrait tout citer, car tout décèle le même soin ; le premier étage est, de tous, le plus intéressant. Une galerie très éclairée, où l'on remarque de beaux meubles, un clavecin du XVIII[e] siècle, une collection de gravures et des portes sculptées de la Renaissance, le partage en deux parties égales et ouvre, d'un côté, sur le grand salon et la salle de billard.

Ces deux pièces, réunies par une large baie, avaient déjà subi une première restauration à la fin du XVIII[e] siècle : la cheminée, le trumeau qui la surmonte, le parquet en mosaïque, une partie des boiseries, de très beaux brûle-parfums et divers meubles précieux datent de cette époque. Lorsque de récents travaux vinrent pourvoir Flaghac du confort délicat qui en fait une si agréable résidence, on hésita à répudier ces gracieux témoins du plus aimable des siècles, et partagée entre l'opportunité d'une reconstitution gothique et la tentation d'une simple réfection des salons tels que le XVIII[e] siècle les avait laissés, la baronne de Flaghac opta pour cette seconde réalisation. C'est d'ailleurs une méthode à laquelle Viollet-le-Duc apporte l'appui de sa grande autorité, lorsqu'il dit que : « le restaurateur doit être scrupuleux jusqu'à l'excès et qu'il doit plutôt faire ressortir les traces de ces modifications que de les dissimuler ».



LES TOURELLES QUI DÉFENDAIENT LA DEUXIÈME ENCEINTE sont toujours debout, sentinelles détachées cachant leur vétusté sous leur robe de chèvrefeuille, de vigne vierge et de rosiers grimpants.
(Cl. *Vie à la Campagne.*)



DE LA PLATE-FORME DU CHATEAU, à laquelle les deux vieilles tours s'appuient de ce côté, le regard s'étend sur une belle vallée, où les parties boisée alternent avec les espaces découverts jusqu'à l'horizon fermé par les montagnes. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Il n'y a que les maisons neuves qui puissent s'offrir une complète unité de style ; lorsqu'un logis a traversé quatre ou cinq siècles, qu'il a vu se succéder dans ses murs une vingtaine de générations, il n'est plus une page d'histoire, il devient un livre complet, beau de tous les reflets et de tous les souvenirs qu'il a gardés de chaque époque, intéressant par la variété même que les arts de tant de lendemains ont apportée aux arts de la veille.

Le salon de Flaghac, où l'on admire un fort beau portrait de famille et une commode remarquable, tire un grand caractère des quatre portraits en pied de Rois de France qui, placés en pans coupés dans chaque angle, font corps avec la boiserie. Louis XIII, sceptre en main et col brodé, fait face à Henri IV, dont le sourire narquois et l'allure cavalière contrastent avec la solennité de Louis XIV et de Louis XVI, l'un et l'autre représentés en costume du sacre : habit de satin gris-perle, bas de soie, talons rouges, grand manteau de velours bleu fleurdelysé d'or.

Une porte bardée de fer accède à l'ancien cabinet des Archives, qui occupe la tour Sud-Ouest et où tout a été disposé pour offrir un lieu propice à la correspondance. On y voit un curieux coffre de fer pourvu de serrures tout à fait remarquables.

De l'autre côté de la galerie, une pièce dont les boiseries et la grande cheminée de pierre remontent à l'origine du Château a été convertie en fumoir. Elle est contiguë à la chambre d'honneur, qui ramène au XVIII[e] siècle et qui est parée des plus merveilleuses tentures : elles sont formées d'un satin or recouvert d'applications polychromes d'un somptueux dessin. Cette magnifique étoffe, qui, en longs panneaux encadrés de moulures, tapisse les murs, se retrouvre à la cheminée, à la courtepointe ainsi qu'aux rideaux du lit et des fenêtres.

Le sourire du « Bien-Aimé » plane sur un délicieux mobilier du temps : cuivres et acajous, laques et tapisseries composent un ensemble sobre et de style où revit dans sa distinction et dans sa grâce une époque exquise.

La baronne de Flaghac a conduit avec une rare sagacité les travaux d'adaptation que les habitudes présentes imposaient au Château, et elle a préparé à son fils aîné une demeure admirablement agencée, où, malgré les sérieuses difficultés imposées par la configuration des lieux, on a réussi à installer tous les accessoires nécessaires à la vie actuelle. Escalier de service, monte-charges, chauffage à la vapeur, distributeurs d'eau sont des rouages invisibles qui assurent à ce logis d'un autre âge un bien-être tout moderne.

LA BELLE CHARMILLE DES TILLEULS, en bordure d'une grande pelouse, limite l'esplanade aperçue à travers les arbres, qui conduit à la Chapelle. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

De sa plate-forme, socle nettement coupé à angles droits par les arêtes des fossés, Flaghac regarde au couchant un Parterre fleuri, tapis multicolore posé entre la salle de verdure et l'allée d'arrivée, avec son voisinage de Châteaux, sa Chapelle antique, son joli Parc, Flaghac est une demeure parfaite, où les étés participent à la fraîcheur des montagnes proches, où les automnes sont tièdes et les hivers cléments.

VUE GÉNÉRALE DE TOUFFOU. Touffou dresse ses tours et son donjon altiers au-dessus de la Vienne, paisible et jolie. La Tour Saint-Jean semble placée en sentinelle avancée, masquant en partie le donjon, tandis que, sous leur protection, le Château s'étend plus calme. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DE TOUFFOU

par Bonnes (Vienne)

APRÈS avoir quitté le bourg de Bonnes, à environ 1 500 mètres de là, sur la rive gauche de la rivière, on découvre l'imposante masse du Château de Touffou où demeure enclose tant de vie d'autrefois. A travers l'onduleuse et calme vallée de la Vienne, au-dessus des eaux dans lesquelles il se mire, le Château de Touffou, comme accroché aux derniers contreforts d'un coteau qu'il domine, se présente de face à la route qui mène de Châtellerault à Chauvigny.

Son donjon et ses tours, émergeant des bouquets d'arbres et de toutes les verdures qui masquent leurs soubassements, se profilent en gris rosé sur le fond sombre d'autres arbres, dans la douceur d'un ciel lumineux.

Il semble que la nature ait voulu atténuer ici ce que l'antique forteresse pouvait avoir de rébarbatif ; et, de même que la Renaissance, au cours des siècles, a laissé dans Touffou le sceau de sa civilisation, de même le site, le temps et les saisons y ajoutent chaque jour la grâce plus affirmée de leur patine et le jeu sans cesse renouvelé de la lumière et de l'ombre.

Une longue avenue ombragée élève, à flanc de coteau, le long de la Vienne, qu'elle domine, la rampe qui va du bourg de Bonnes au Château ; elle aboutit, près de la grille d'entrée, à la pelouse qui précède l'ancien pont-levis. Tout de suite, l'œil est attiré par la variété qu'offrent les masses imposantes du Château et des tours, et aussi par l'agrément d'un panorama qui se déploie en contre-bas jusqu'au delà des rives vertes de la Vienne.

Du côté droit, l'allée qui contourne la pelouse est en bordure du mur de soutènement à pic sur la rivière ; du côté gauche, est une allée courbe — l'allée des voitures — au delà de laquelle le sol se relève. Une Diane chasseresse se dresse sur son socle, à cet endroit.

Vues de l'arrivée et malgré qu'elles ne s'ordonnent pas d'après un plan rigoureusement symétrique, les constructions ne se présentent pas moins dans un heureux accord. Voici d'abord la Tour Saint-Jean, isolée, vis-à-vis de la Tour Saint-Georges, qui se rattache à l'aile Renaissance du Château, elle-même soudée au Donjon par un bâtiment en retour.

Derrière et en retrait demeurent les vestiges de la Tour de l'Hostellerie, reliée par le rempart à la Tour de la Chapelle, maintenant rasée en partie, dominant également la Vienne.

Ainsi le Donjon se dressait et se dresse au milieu d'un quadrilatère dont chaque angle est occupé par une Tour ronde ou par des vestiges. On peut reconnaître successivement : à l'angle Sud-Est, la Tour Saint-Jean ; à l'angle Sud-Ouest, la Tour Saint-Georges ; à l'angle Nord-Est, la Tour de la Chapelle ; à l'angle Nord-Ouest, la Tour de l'Hostellerie.

Le vaste Donjon, monument rectangulaire de treize

mètres de largeur et de vingt-cinq mètres de longueur, domine également les remparts et le large fossé entre les deux Tours Saint-Jean et de la Chapelle, dressées en sentinelles le long du cours de la Vienne — le large fossé dans lequel s'arrangent le gazon et les arbustes dans le Jardin à la fois en creux et suspendu puisqu'il est en contre-bas du terre-plein du Donjon et en terrasse du côté de la rivière. La façade Ouest et une partie de la façade Sud du donjon ont encore leurs mâchicoulis, et les angles supportent de petites tourelles.

Le lierre court sur tout le bas de la façade et grimpe à deux pilastres, qui s'élèvent sur le front du Donjon. Contre l'escalier, une balustrade pleine, formée par le rempart lui-même, est également tapissée de lierre. Enfin, tout à fait dans l'angle, une passerelle, avec mâchicoulis, conduit directement à la Tour de la Chapelle, à laquelle se rattache la Chapelle ogivale.

Les siècles et les hommes n'ont pas épargné le vieux Château. Comme tant d'autres demeures, il a été endommagé par des mutilations de toutes sortes ; et, sans parler des pillards, il a subi de regrettables réfections. Ne s'imagina-t-on pas, à une époque assez rapprochée, de modifier le caractère de plusieurs baies et de substituer des fenêtres banales aux si jolies fenêtres à meneaux. La structure cependant demeure, et c'est à celle-ci que M. de Vergie s'est appliqué à redonner la physionomie à la fois rude et séduisante de jadis.

Touffou, en effet, a des titres de noblesse qui remontent fort avant dans la nuit des temps.

Dès le XII[e] siècle, le nom de Touffou apparaît dans les chartes. Il était, en 1127, la propriété de Guillaume, duc d'Aquitaine ; il fut, en 1438, le siège de la plus importante des seigneuries de Bonnes.

Les plus anciens seigneurs du Château paraissent avoir été les Montléon, originaires de Touraine, et venus en Poitou dans la seconde moitié du XIII[e] siècle.

La Seigneurie relevait alors de la baronnie de Chauvigny. Elle demeura dans la famille de Montléon jusqu'aux premières années du XVI[e] siècle. Mais, en 1519, une Claude de Montléon porta, par mariage, la seigneurie de Touffou dans la famille des Chasteignier de la Roche-Posay.

Le plus illustre de cette lignée fut Louis — le huitième fils de cette Claude — qui acquit le plus grand renom. Chambellan, membre du Conseil privé, conseiller d'État, ambassadeur, gouverneur de la Marche, son intimité rayonne de la présence de De Thou, Ronsard, Cujas, etc.

En 1602, la Terre de Touffou est vendue à un autre Chasteignier 91 000 livres tournois. Dès lors la seigneurie traverse les XVII[e] et XVIII[e] siècles sans sortir de la famille. A l'époque de la Révolution, on voit même le titulaire de ce temps présider en personne à l'application des idées nouvelles et constituer la municipalité, suivant les termes de la loi du 14 décembre 1789. Ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs d'être balayé par la tourmente révolutionnaire et de s'en aller finir sur l'échafaud, le 5 juillet 1793.

Dans le partage de la succession, Touffou passa à l'aîné des enfants ; il devait rester pendant toute la durée de l'Empire en la possession des Chasteignier ; mais, après être resté quatre siècles dans la même famille, Touffou allait connaître plusieurs maîtres. Le marquis de Chasteignier, qui avait été officier d'ordonnance de l'Empereur pendant la Campagne de Russie, vendit sa terre le 7 avril 1821 au comte de Gréaulme. Par donation testamentaire, elle passa ensuite au marquis de Sévelinges, qui la vendit à M. Isidore Chevallereau de Sély. Celui-ci mort en 1878, son frère Louis en hérita pour la léguer à son tour au comte de Céris, neveu d'un des officiers généraux de l'armée vendéenne. Elle passa enfin à l'actuel propriétaire, M. de Vergie.

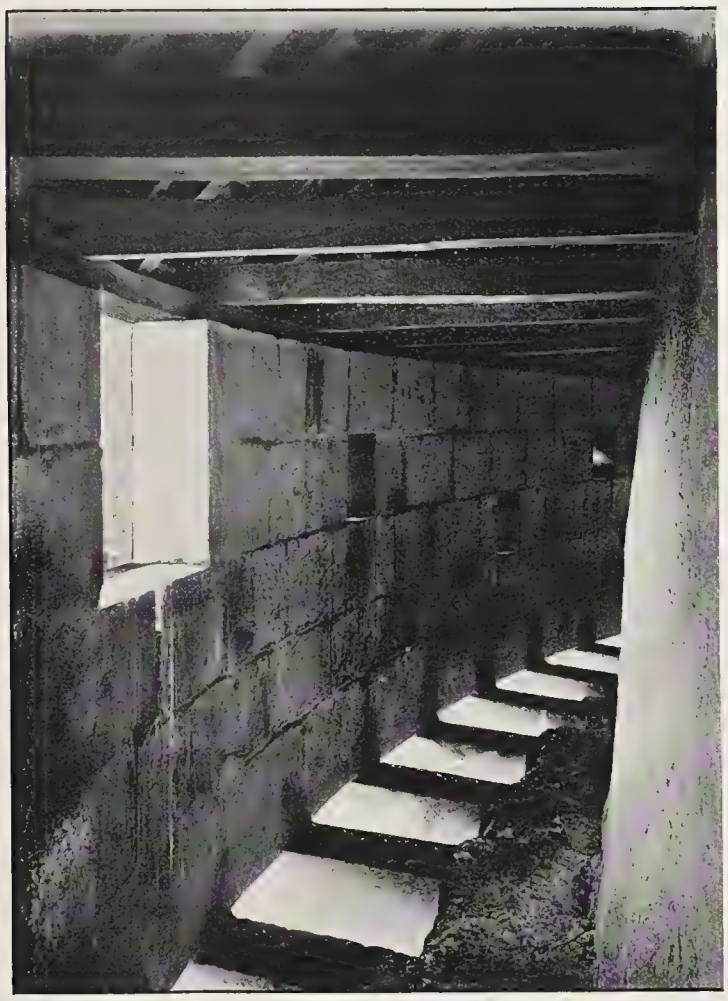
La balustrade de pierre, que le temps a rongée, surplombe la Vienne aux eaux paisibles. Elle s'encadre de deux massifs, et l'on ne peut s'empêcher d'évoquer le temps où Ronsard, à la cour de Louis de Chasteignier, y venait, sans doute, célébrer les belles. De là l'ensemble des constructions se présente bien en valeur. Aucune symétrie n'a présidé à leur arrangement. Au contraire, les âges différents et les styles paraissent s'être accordés pour conserver leur caractère propre et ne rien abandonner à une unification qui n'eût été que regrettable. C'est ainsi que, faisant fond, le Donjon, qui n'a plus rien de rébarbatif, lève sa masse imposante et se présente de face, tourné vers le Sud, tandis que de chaque côté, postées en avant comme de vigilantes gardiennes, la Tour Saint-Georges et la Tour Saint-Jean s'équilibrent, mais à distance.

Alors qu'aucune courtine élevée ne relie la Tour Saint-Jean au Donjon, puisqu'elle se hausse directement au-dessus des anciens fossés, la Tour Saint-Georges s'y rattache par des bâtiments d'époque postérieure, marqués au sceau de la Renaissance.

Un pont, jeté sur la large douve et dont l'entrée est gardée par deux lions de pierre aux gueules symétriquement tournées vers l'arrivant, donne accès à la plate-forme d'autrefois, qui est aujourd'hui la Cour d'honneur. Sous le sol, demeurent les fondations d'une tour carrée, qui s'élevait là jadis, au temps où le Château devait continuellement parer aux attaques. Les tours rondes servaient de bastions, et, comme, entre elles, la portée était longue, des tours carrées dites caponnières avaient été bâties dans l'intervalle.

Aussitôt à droite se dresse la Tour Saint-Jean, à laquelle on accède de la Cour d'honneur par une étroite courtine. La porte de cette Tour, toute piquetée des ferrures du temps

LA TOUR SAINT-JEAN, VUE DE LA TOUR SAINT-GEORGES, avec les anciens fossés, sur lesquels est jeté un pont qui du jardin d'arrivée donne accès à la Cour d'honneur. (Cl. *Vie à la Campagne.*)



DANS LES MACHICOULIS DES TOURS SAINT-GEORGES ET DU DONJON, la lumière produit les effets les plus fantastiques en se glissant par les trous le long des pierres aux arêtes usées et des poutres énormes. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LA GRANDE SALLE DU DONJON est aménagée en cabinet de travail-fumoir. De la fenêtre, située dans la façade Nord-Ouest, on aperçoit l'entrée du Château. C'est là que se plaçait jadis la châtelaine, épiant, pour tromper son ennui, le retour du seigneur.
(Cl. de S. A. I. R. Mgr le Prince de Bourbon-Bragance.)

(Cl. *Vie à la Campagne.*)

LA COUR D'HONNEUR DU CHATEAU DE TOUFFOU

LA CHEMINÉE DE LA GRANDE SALLE du Donjon est d'un caractère très sobre.
(Cl. de S. A. I. R. Mgr le Prince de Bourbon-Bragance.)

et surmontée du Lion des Chasteignier, semble, dans son encadrement de pierres blanches, auprès de la verdure qui monte, l'entrée d'un mystérieux retrait de tranquillité et d'étude. La Tour Saint-Jean paraît avoir été, dans les âges passés, le lieu de repos et de travail où se complaisaient ses hôtes, et si elle comporte une froide salle des gardes, au-dessus des cachots, elle montre en revanche au visiteur une chambre dite de François Ier, où demeurent des fresques primitives fort intéressantes, figurant avec une joviale naïveté les travaux des mois de l'année. Chacune d'entre elles est consacrée à l'une des quatre saisons. Mars, Avril, Mai, la vie reprend, les chiens qu'on va lâcher poussent vers les champs le troupeau, les voyageurs s'en vont, une femme trait sa chèvre. Puis voici l'été; une voiture rentre la moisson, une femme retroussée baigne ses pieds dans un ruisseau frais. Au mois d'automne, tout est au raisin. On verse les grappes dans les cuves, un homme aux jambes nues les piétine, une dame avide goûte au vin nouveau. Sur les mois d'hiver règnent la neige et le froid. Plus une feuille aux arbres. Une femme lie des fagots qu'un homme entasse sur un âne accablé. Ces peintures sont, assure M. Tranchart, semblables à celles des tableaux de Dawson, qui se trouvent actuellement au musée de Dulwich. Mme de Vergie s'attache à restaurer ces très curieuses fresques dans leur parfaite mesure et avec le goût le plus éclairé. Elles sont d'ailleurs, ainsi que le Château lui-même, classées dans les monuments historiques. Et ce n'est pas l'un des moindres agréments de ce Château que celui de voir encore, à quelques étages au-dessus du banc grossier du prisonnier, muni de son boulet, une frise de style, attestant de l'art du XVIe siècle, et montrant tous les genres de pêches et de chasses alors pratiqués en des peintures très curieuses et très intéressantes.

Cependant, plus haut dans la Tour et sous les combles, l'enchantement se poursuit ; c'est une véritable incursion dans le passé. Voici, baignés de soleil et d'ombre, les mâchicoulis de la Tour Saint-Jean, qui se dessinent régulièrement ; d'autres couronnent la Tour Saint-Georges, et de même l'on peut voir dans les combles du Donjon, sous les poutres et les solives de la toiture, le chemin de ronde, percé de jours qui permettaient aux défenseurs de jeter sur l'assaillant la poix fondue, les pierres et l'huile bouillante. Temps effacés, temps horrifiques où, à chaque heure, il fallait être sur la défensive. Maintenant, la Tour Saint-Jean demeure, comme une très mystérieuse ancêtre, pleine de souvenirs, altièrement dressée au bord de la Vienne qui court en long ruban d'argent dans le vaste panorama vu ainsi à vol d'oiseau.

C'était bien d'ailleurs et essentiellement un bâtiment de protection que ce Château ; on suppose que la construction primitive devait être un Donjon de refuge auquel on en adjoignit un autre ; à la taille de la pierre on pourrait le supposer du XIIe siècle. On dut ensuite construire les tours de défense et les remparts. Tout un système stratégique protégea alors le Château ; il se composait de fossés entourant complètement le Donjon et comprenait trois lignes de défenses superposées du côté de la Vienne. Les quatre tours rondes — les Tours Saint-Jean, Saint-Georges, de l'Hostellerie et de la Chapelle — servant de bastions, étaient reliées par des remparts et alternées de tours carrées. A cette époque, l'entrée du Château se trouvait au Nord-Ouest, près de la Tour de l'Hostellerie et, d'une sorte de loggia, la châtelaine la surveillait en filant. La fenêtre par laquelle elle se penchait subsiste dans la pièce aménagée en cabinet de travail.

La Cour d'honneur actuelle constituait une vaste plate-

UN DES COINS DE LA GRANDE SALLE DU DONJON. Une tapisserie, que l'on croit être du XIVe siècle, est bien mise en valeur au-dessus d'un très joli coffre.

LA TOUR SAINT-JEAN ET LA VALLÉE DE LA VIENNE, vues du Donjon du Château de Touffou. La Tour, à laquelle on accède par un chemin surélevé au-dessus des fossés, s'élève, gigantesque, au bord même de la Vienne, dont les eaux viennent baigner sa base. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

forme au-dessus de laquelle le Donjon — ou plutôt les deux Donjons accolés — se dressait, large et massif. Sa façade régulière, flanquée de tourelles aux angles, est d'une architecture simple qui semble s'opposer à la recherche d'ornementation du bâtiment en retour d'angle.

Au temps de la Renaissance, la demeure se fit plus aimable ; on atténua tout ce que le Château fort présentait de rébarbatif, et c'est ainsi que, dans le bâtiment accoté au Donjon, on construisit le grand escalier de pierre qui demeure ; puis on fit la partie Renaissance qui se soude à la Tour Saint-Georges, Tour qui doit son nom à ce que les propriétaires d'alors étaient Seigneurs de Saint-Georges de Rexe.

Les fenêtres de cette grande aile, qui furent dans la suite si déplorablement remplacées par des croisées ordinaires, étaient alors à meneaux. M. de Vergie s'est appliqué à les reconstituer, et voici que réapparaissent, telles qu'elles étaient autrefois, au-dessous des anciennes lucarnes avec leurs fleurons finement sculptés, les armoiries de la famille, ainsi que, dans le panneau de dessous, les initiales : J. C. (Jean de Chasteignier). Des pilastres, à droite et à gauche, encadrent chaque fenêtre ; ils semblent soutenus, au-dessous du bandeau de pierre qui supporte le tout et court le long de la façade, par deux consoles, alternativement unies et cannelées d'une fenêtre sur deux.

Les bâtiments de cette partie du Château se composent d'un rez-de-chaussée et de deux étages, dont l'un situé directement sous les combles. Au rez-de-chaussée, les fenêtres sont petites et le plafond bas ; là avaient été aménagées les servitudes. Pour accéder au premier étage,

LES FRESQUES DE LA CHAMBRE DITE DE FRANÇOIS Ier, dans la Tour Saint-Georges, représentent les travaux des douze mois de l'année. Mme de Vergie s'est attachée à restaurer ces très curieuses peintures. (Cl. de Mlle Tranchant.)

on monte par un escalier de bois dans la partie attenant à la Tour Saint-Georges, ou par le très bel escalier de pierre du bâtiment accoté au Donjon.

Une porte massive et basse, dans le retrait que laisse un rideau d'arbustes atteignant la hauteur des fenêtres, donne accès de la Cour d'honneur à cet escalier de pierre. Deux portes s'ouvrent à droite et à gauche du premier palier. A droite, celle qui donne accès au rez-de-chaussée très surélevé du Donjon ; à gauche, celle de la salle à manger, située dans l'aile en retour.

Le rez-de-chaussée du Donjon, presque à hauteur du premier étage de l'aile, contient de fort belles pièces : le hall, où se tenaient jadis le châtelain et sa famille, est aujourd'hui transformé en un cabinet de travail-fumoir de belle allure. Sur la pierre, mise à vif et conservée apparente, de belles tapisseries se présentent bien en valeur ; au plafond, les poutres et les poutrelles apparentes complètent cet ensemble harmonieux.

A côté, le salon est dans une tout autre note ; là, des boiseries Louis XVI reportent à l'avant-dernier siècle ; charmantes en vérité dans leur tonalité discrète, elles évoquent un passé qui, bien que relativement proche, n'en est pas moins teinté de mélancolie ; et, antithèse du modernisme, ces deux pièces : fumoir Renaissance et salon Louis XVI, sont reliées par des passages percés dans l'épaisseur imposante des murs gothiques.

Le Donjon étant primitivement moins long, quand on l'étendit, une de ses murailles devint par cela même simple mur de refend. Le bâtiment vit alors, dans ses murs épais, percer de grandes fenêtres rectangulaires, et on divisa l'intérieur en plusieurs étages. Une haute toiture, restaurée récemment, règne sur toute la surface. Manié et remanié successivement, le Donjon paraît avoir été habité régulièrement jusqu'à la fin de l'ancien régime. Au premier étage, un salon où l'on avait établi jadis une salle de spectacle laisse voir encore l'encadrement de la scène. Placé d'angle, dans le logis annexé, l'escalier de pierre permet d'accéder aux appartements supérieurs du Donjon.

Dans l'aile en retour est la salle à manger ; sa haute cheminée blanche apparaît couronnée d'un bandeau sculpté soutenu par de fines colonnettes. Avec son plafond de poutrelles aux entre-deux décorés et ses murs aux peintures simulant l'étoffe, cette pièce, largement éclairée par des baies dont l'éclat s'avive d'un store blanc, reste dans l'harmonie générale. Des bahuts où des flambeaux s'érigent et des appliques soulignent le caractère moyenâgeux de son aménagement actuel.

Après avoir traversé la chambre de la châtelaine, de style Louis XVI, un petit boudoir donne accès à la Tour Saint-Georges. Malgré les hautes fenêtres qui y ont été pratiquées postérieurement et ses ornements Renaissance, elle comporte encore tout un appareil de mâchicoulis et de meurtrières qui dénoncent son but primitivement défensif. Pourtant bien proportionnée dans l'ampleur de ses formes, la vieille tour ne donne pas une impression de lourdeur. Le revêtement qui devait protéger autrefois la base de la Tour Saint-Georges a disparu, et la pierre nue se révèle aujourd'hui, parée seulement, en partie, d'un manteau de lierre. A l'intérieur, on retrouve là des peintures de la Renaissance, entre autres un plafond de bois très bien conservé et formant un ensemble gracieux. Ces peintures furent faites, pense-t-on, en prévision d'une visite que François Ier devait rendre au seigneur de Touffou.

Au premier étage, une pièce dallée de noir et de blanc s'offre aux regards, dès l'abord ; c'est la chambre de M. de Vergie ; elle donne sur les fossés du Château. Des bahuts et un lit ancien ajoutent au charme que lui valent les poutres apparentes de son plafond et les décorations de la cheminée. Des tapisseries complètent cet ensemble. Un escalier à vis en pierre mène ensuite sous les toits,

dans une véritable forêt de charpentes nécessaire pour soutenir la lanterne qui domine la tour. Ce sont encore, vus de tout près, les mâchicoulis, et l'on ne peut se défendre d'un petit frisson à la vue de ces trous béants.

Et quand, sorti du vieux Château, le visiteur se retrouve dans la campagne, il se retourne encore pour contempler une dernière fois les murs dont chaque pierre parle à l'esprit.

Il admire, au-dessus de la Vienne calme, les murs à pic, les tours rondes, la masse imposante du Donjon et la jolie balustrade dans l'encadrement des arbres. Il suit alors, par la pensée, l'évolution qui fit du primitif Château fort une demeure confortable, en rapport avec l'adoucissement des mœurs et l'évolution continuelle des idées.

LA CHEMINÉE DE LA CHAMBRE DE M. DE VERGIE est un des ornements les plus intéressants de cette belle pièce dallée de noir et de blanc, à laquelle tout l'ameublement concourt à donner un caractère ancien.

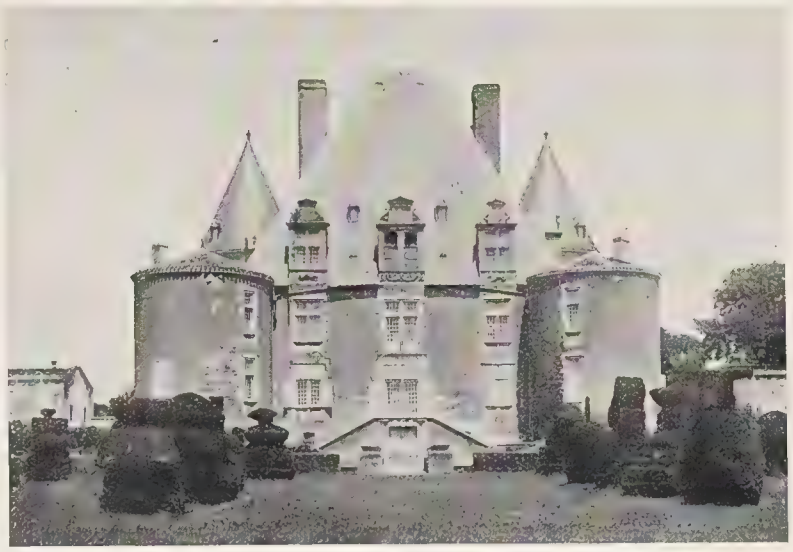
L'ENTRÉE DU CHATEAU DE SAINT-ÉLIX est flanquée, à droite et à gauche, de quinconces de marronniers, établis au XVIII^e siècle, laissant un emplacement très dégagé pour la grille. Celle-ci ne masque pas le Château, dont la façade étroite, quadrangulaire, coiffée d'un très haut toit pyramidal, est flanquée de ses deux tours rondes au toit en poivrière.

LE CHATEAU DE SAINT-ÉLIX

Saint-Élix (Haute-Garonne)

LA ligne de chemin de fer qui relie Toulouse à Bayonne suit la large vallée plane de la Garonne qui s'étend jusqu'aux derniers contreforts des Pyrénées, dans laquelle se succèdent les champs de céréales, les vignobles et où, en longues lignes, s'effilent les peupliers d'Italie. Dans cette verdure, les constructions aplatissent leurs toits, que couvrent des tuiles romaines, comme pour mieux dégager la merveilleuse toile de fond que compose la succession des cimes neigeuses des Pyrénées superbes, dont la grande chaîne s'incurve en une immense courbe. Mais voici, dressée dans la plaine, une demeure carrée comme un donjon, au toit très élancé, que flanquent quatre tours et qui oppose sa svelte silhouette aux toits plats des bâtiments d'alentour et aux larges formes arrondies et presque planes de deux magnifiques pins parasols.

C'est le splendide Château de Saint-Élix. Des ses fenêtres au Midi, on jouit d'une vue merveilleuse sur les Pyrénées, blanches de neige, alors que la sombre stature des pins parasols compose des coins de paysage à la romaine. Ce Château est un beau spécimen de l'architecture toulousaine de la Renaissance que le flanquement de tours relie à l'esprit des constructions du Moyen Age et sur lequel les époques suivantes ont marqué leur empreinte : le XVII^e, avec la grille d'entrée et peut-être les parterres ; le XVIII^e, le perron d'arrivée, le décor intérieur de quelques pièces et celui du Jardin.



LA FAÇADE SUD est également flanquée de deux grandes tours, nettement décapitées sous la Révolution. Les vieux ifs sont un vestige des alignements d'arbres taillés du jardin établi au XVIII^e siècle, devant cette demeure du XVI^e. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

L'origine du Château de Saint-Élix remonte au début du XVI^e siècle. On a tendance à attribuer, souvent inconsidérément, à tel artiste d'un centre comme Paris ou de l'étranger, ce qui est d'un artiste ou d'un artisan local. Ainsi, toutes les demeures de la Renaissance auraient comme maître d'œuvre, comme inspirateur direct ou comme auteur des plans, tel maître italien, ce qui est généralement controuvé.

Tel jardin à la française est attribué à Le Nôtre, même lorsque ce

LA FAÇADE NORD encadrée de deux superbes pins parasols, à la solide membrure conservée dans son intégrité, est un remarquable exemple de l'architecture toulousaine. (Cl. *Vie à la Campagne*)

LE CHATEAU VU DU MIDI est précédé de quelques vieux ifs taillés, tandis que, de part et d'autre, les façades des orangeries, établies au XVIII^e siècle, sont accompagnées de petits jardins particuliers, encadrés de hautes palissades de buis et d'ifs.

jardin fut dessiné postérieurement à la mort du célèbre jardiniste.

Ainsi, la légende galante affirmant que Saint-Élix, construit par François I^er pour une de ses maîtresses de Gascogne, était l'œuvre d'un artiste italien, a été détruite par les soins de M. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne; c'est à lui que nous empruntons les éléments historiques.

« Le fief de Saint-Élix dépendait, au temps de François I^er, de la seigneurie de la Terrasse et appartenait à Pierre Potier, écuyer, secrétaire du roi, époux de Béatrix Bertière. Dans cette époque d'ardeur et d'élan, de confiance dans l'avenir et de prospérité, ceux qui s'élevaient par le commerce ou par les charges publiques eurent à cœur de signaler leur haute situation par la splendeur de leurs demeures. Pierre Potier fut pris par la même noble ambition. Il fit appel pour la construction de son Château de Saint-Élix, commencé en 1540, à Laurent Clary, maître maçon (architecte) de Toulouse, connu par d'autres travaux. Les maçons qui travaillent sous ses ordres, jusqu'à Seguy et Arnaud Dorgueil, sont aussi des Toulousains ainsi que le conducteur des travaux, Martial de Colz. Le charpentier qui donna le plan du beau travail de bois qui, bien que rare dans la province, est analogue à la grande salle du Parlement et à celle du Château de Pinsaguel, s'appelait Jean Besson, « maître fustier de Toulouse ». Comme il n'y avait pas de couvreur d'ardoises à Toulouse, on eut recours, pour terminer la toiture, à Simon Beaulieu, d'Oloron. Le sculpteur des cheminées et probablement aussi des animaux enlevés en relief sur l'allège des fenêtres fut Jean Molis, tailleur de pierre à Toulouse. Ce fut encore un maître verrier de Toulouse, Joseph Greyssier, qui fournit les vitraux, et aussi un « arologeur » (horloger) de Toulouse, Jean Lebon, qui fabriqua en 1548 une horloge avec cadran et sonnerie pour un pavillon, au prix de 26 écus soleil. Les riches constructeurs d'Hôtels ou de Châteaux artistiques toulousains n'avaient donc nul besoin de demander des lumières et des secours à des artistes étrangers.

Si Pierre Potier de la Terrasse put voir terminer son Château, sa famille ne sut pas le conserver. Dès 1576, il passa au maréchal Roger de Saint-Lary de Bellegarde, puis en 1602 à sa fille Paule, qui le fit entrer dans la famille de Pardaillan, par son mariage avec Antoine Arnaud de Pardaillan, seigneur de Gondrin. Le marquis de Montespan, qui était un Pardaillan de Gondrin, posséda ensuite le Château et, après lui, le duc d'Antin, son fils, qui le vendit en 1702 à Jacques Jacob, ancien capitoul de Toulouse. François de Beauveau, archevêque de Toulouse, puis de Narbonne, prit le Château en location en 1722, y passa plusieurs étés et y installa une bibliothèque importante.

En 1735, le testament de Pierre de Jacob fit passer le Château de Saint-Élix à ses neveux : Charles Ledesmé, avocat au Parlement de Toulouse, et à Charles de Laroche-Thibaut. Le petit-fils de l'avocat devenu aide-major général, grand bailli du Valois, resté seul propriétaire de Saint-Élix, orna le Château et les Jardins de plusieurs statues, dont la sienne dans l'orangerie, dues à Lucas, statuaire toulousain de talent du XVIII^e siècle. Il laissa sa succession à sa femme, Françoise de Laroche-Courbon.

La tourmente révolutionnaire épargna Saint-Élix, malgré l'ordre du procureur du syndic du district de Rieux qui enjoignait à la municipalité de faire abattre les tours, créneaux, toiture, combler les fossés qui différenciaient le « ci-devant Château » des maisons des autres citoyens. Mais la tourmente passa sans que les ordres eussent été exécutés, sauf en ce qui concerne les deux tours du Midi décapitées depuis cette époque. En 1847, le Château, conservé jusqu'alors par la famille de M. Carrère, fut acheté par M. de Suarès d'Almeyda, dont un des petits-fils le possède aujourd'hui.

Un vaste et très beau quinconce de marronniers précède, de part et d'autre, l'entrée de Saint-Élix et masque ses hauts murs de clôture, découvrant une ample grille d'honneur, d'où le Château apparaît complètement dégagé, et dont les deux énormes piliers de briques qui le flanquent sont surmontés de sphinx de pierre. La cour d'arrivée ou

COIN DE LA FAÇADE NORD DU CHATEAU DE SAINT-ÉLIX. Les douves contournent les deux tours et l'avancée de la petite cour, dont le pont est gardé par deux lions. Détail amusant : une plate-forme en encorbellement occupe la base à l'angle du mur construit avec fruit. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

avant-cour est limitée latéralement par deux hauts murs qui la séparent des deux cours de service latérales, elles-mêmes entourées de murs, recouverts maintenant d'une ample végétation de lierre. Deux tapis de gazon se déroulent dans cette cour d'honneur, où trônent, au centre, deux superbes pins parasols aux membrures superbement équilibrées, encadrant le Château de leur saine ampleur.

Le Château se dresse au-dessus de ses larges fossés, seul dans l'espace, ayant comme fond lointain le moutonnement des Pyrénées, dont les cimes blanches se dessinent sur l'azur du ciel. De part et d'autre, cependant, on aperçoit à distance les deux pignons des orangeries, que le marquis de Montespan fit édifier au XVIII[e] siècle, et dont l'une a reçu depuis une affectation plus en rapport avec les nécessités de la vie actuelle. Un mur bas, précédé d'une marge de gazon et de fleurs, limite le fossé aux eaux vertes et, au delà du petit pont qui les franchit et que gardent deux lions couchés sur leur socle de pierre, une petite cour sablée, la Cour d'honneur, donne accès au perron à deux révolutions dans l'encadrement des deux tours.

Le Château, briques et pierres, est une haute construction carrée, que coiffe un très haut toit élancé, pyramidal, couvert d'ardoises, dont la hardiesse étonne dans ce milieu. La façade est étroite, à trois grandes baies de façade ; des fenêtres à meneaux de pierre d'esprit bien Renaissance, à rez-de-chaussée surélevé sur soubassement à sous-sol,

à deux étages dont le troisième, mansardé, s'éclaire par de grandes lucarnes à meneaux en pierre et à fronton. Le grand toit d'ardoise bleutée avec ses petites lucarnes comme des lanternes en saillies sur les grandes surfaces vides joue admirablement sous le ciel lumineux avec le gris de la pierre patinée et le rose vieilli, comme décoloré, de la brique. Tout l'effet est dans la recherche des lignes et dans le rapport des proportions ; ainsi, la hauteur du toit égale celle de la façade. Mais, cependant, quelques motifs sculptés ajoutent çà et là un détail, notamment l'allège importante des lucarnes ; de même de légers motifs en console paraissent vouloir supporter l'entablement des fenêtres ; d'autres consoles soutiennent de même le couronnement de l'encadrement de pierre de la porte, qui s'ouvre au sommet de chaque perron à double révolution et à balustres au devant de chaque façade. Car, la façade du Midi rappelle dans ses dispositions essentielles l'architecture de celle d'arrivée ; mais des guirlandes de fruits avec des têtes curieuses qui les retiennent ornent de ce côté la base des fenêtres.

UN PONT TRÈS ROBUSTE à deux arches enjambe les douves, faisant communiquer la grande cour d'arrivée avec la petite cour d'honneur qui précède directement le perron.

La physionomie du front Sud est cependant différente de celle qui regarde le Nord. De ce côté, en effet, les deux belles tours de briques, très élancées, à la superposition des trois baies simples que couronne un beau toit en poivrière, au-dessus de la corniche et d'une couronne inégale de pierres dans chaque tour, conservent toute leur sveltesse et l'élégance de leur élancement ; sur l'autre façade, celle du Midi, côté Jardin, au contraire, ces tours décapitées et découronnées sont couvertes d'un simple toit plat d'attente. L'impression en est très modifiée.

Le dessin des douves du côté de l'arrivée est tracé avec recherche ; leur construction en briques de petit appareil, aux parements et arêtes de pierres, avec fruit très marqué, l'est de même ; le détail y est soigneusement recherché. C'est ainsi qu'en encorbellement sur le fossé plaqué, contre les angles abattus de la petite cour d'honneur, dans l'enceinte des fossés, un cul-de-lampe soutient une plate-forme ronde, qui, vraisemblablement, supportait un motif autrefois.

Tandis que les balustres de pierre accompagnent le perron de la façade d'arrivée, une rampe de fer donne plus de légèreté à celui du Midi, d'où l'on descend à ce qui fut autrefois le Jardin régulier, dont l'ordonnance est celle d'un jardin de Le Nôtre, au crayon duquel on a attribué, d'ailleurs, le plan.

Qu'on pénètre dans le Château par le perron du Jardin ou par celui de l'arrivée, on accède au vestibule-galerie voûté avec ses panneaux de fleurs au-dessus des portes et son ancienne et curieuse lanterne en fer forgé et découpé. Deux pièces donnent au Nord, côté cour ; c'est, à droite, la salle de billard ; à gauche, la salle à manger ; regardant le Midi, côté Jardin, sur le Parc, sont le grand salon à

L'EMPLACEMENT DES ANCIENS PARTERRES DU CHATEAU DE SAINT-ÉLIX est maintenant en culture, et le dessin a disparu, mais les arbres taillés, qui marquaient les points principaux des parterres, s'alignaient dans les contre-plates-bandes ou jalonnaient les lignes essentielles, sont demeurés en grande partie.

LES PANNEAUX DE LA FONTAINE ET DE LA CHEMINÉE de la salle à manger ont été décorés par Lucas d'une série de panneaux admirablement conservés. Voici la fontaine en marbre blanc et vert, sa vasque et sa coquille encastrées dans une niche qu'accompagnent des roseaux surmontés d'une très fine guirlande de roses. Au-dessus de la cheminée, les roseaux sont remplacés par des attributs guerriers. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

droite, une chambre à gauche. La salle de billard est une grande pièce au pavement de carreaux de terre cuite, vernissés, très largement utilisés dans la région. Les plafonds ont été refaits, mais cette pièce reste particulièrement intéressante avec sa vaste et robuste cheminée dessinée par Laurent Clary, pour être exécutée par Jehan Mollis et pour laquelle un contrat fut passé « en l'an 1542 et le 14e jour du mois de février, lequel, de son bon gré, a promis à noble Pierre Potier, escuyer, seigneur de la Terrasse et de Saint-Élix, luy faire besoigne spécifiée, notamment fault savoir que tous les piedz droitz, basses des chemynées, sont faictz, réserve que fault faire la laudyman del feu.

« Plus fault faire pour les piedz droitz une grande corniche et une frise accompaignée de l'arc qui trève. Plus fault faire, par dessus lad. corniche, deux piedz droitz accompaignez de deux demyes colones et par devant lesd. piedz droitz quatre termes pourtant le tryonfle par dessus les armes et aussi fault faire les armes du mytan de lad. chamynée accompaignées de trois enfants nudz et de deux angelz que pourteront les armes. Plus fault faire, par dessus les termes, une corniche frise, accompaignée de l'arc qui trève et faire tout ce dessus en la forme del portret, talher, poser et massonner à ses despens.

« Lequel portret surce faict, signé des mains du notaire et Me Laurent Clary, est demeuré devers led. Molis, talheur, pour mieux faire lad. besoigne. Ledit. Sr. de la Terrasse a promys et sera tenu donner et payer aud. Molis la somme de 70 l. ts. payables de jour en jour, ainsi que besoignera. »

Cette cheminée est fort curieuse et admirablement conservée avec ses quatre cariatides drapées, à gaines à torsades, son motif central à personnages et la liaison de grosses guirlandes de fruits que soutiennent des amours minuscules et dont les extrémités reposent sur les robustes épaules des cariatides pour retomber en lourds pendentifs.

Les décorations de Lucas ajoutent de l'intérêt à la salle à manger à pan coupé : une niche-fontaine, ayant à la base une coquille de marbre blanc servant de vasque, campée comme sur un autel, niche décorée de grands jets de roseaux, d'amours soutenant des poissons que vient prendre un cormoran, que complètent de fines guirlandes de roses et un encadrement Louis XVI à la grecque.

La cheminée de marbre blanc et vert surmontée de deux amours avec pampres, fruits, guirlandes de roses, encadrement de grecques Louis XVI, panneaux latéraux avec panoplies militaires, est aussi fort intéressante. Ces deux compositions sont mises en valeur par l'agencement de pans coupés dans lesquels donnent des portes. Trois autres grands panneaux du même esprit de ton gris Trianon, dont l'enfance est le thème : amours et chasseurs reposant sur des nues, amours avec lapins et oiseaux, et oiseaux et fruits, amours aux raisins, composent un ensemble d'une belle tenue.

Lucas a donné libre cours à sa fantaisie d'artiste et n'a pas craint de joindre à toute cette fraîche jeunesse tels attributs militaires qui s'harmonisent d'ailleurs intimement : oriflamme et sabre, pavillons et épée, le soleil, le tambour, le fusil, etc., réalisant un thème qui apparaît un peu complexe, mais avec une grande faculté d'improvisation, une vigueur dans les moulurations et encadrements, une

MOTIFS DÉCORATIFS qui, au XVIII^e siècle, ont été établis pour souligner les dispositions essentielles, par le sculpteur toulousain Lucas et qui décorent toujours les points principaux du Parc. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

délicatesse dans les modèles des amours et des attributs en relief et une grâce souple et toute française dans la réalisation des guirlandes de roses.

LES JARDINS DU CHATEAU DE SAINT-ÉLIX. — Le jardiniste qui, au XVIII^e siècle, dessina, dans la manière de Le Nôtre, les parterres destinés à constituer un cadre au beau Château de Saint-Élix, n'avait certes pas la maîtrise du grand maître des Jardins à la française, à moins que des modifications ultérieures aient altéré son œuvre sur un point. Le miroir d'eau compris dans la composition d'ensemble, au lieu d'être axé sur le Château dans sa grande longueur, est situé transversalement, au centre d'un hémicycle, avec la ligne cintrée duquel ses propres lignes droites ne s'accordent pas. Mais ce fut peut-être un ajouté postérieur, ou bien a-t-il été établi là pour utiliser une dépression naturelle du terrain ? Le miroir ainsi situé ne se conçoit donc pas, à moins qu'on ait voulu, délibérément, négliger son effet du Château pour en avoir la surprise de près.

Pourtant, malgré ce détail, qu'il eût été facile de corriger, et la forme un peu carrée, par conséquent trapue, du parterre au Midi, les lignes nettes et classiques que nous montre le vieux plan, ses dispositions, aujourd'hui effacées, sont simples et plaisantes, et le tout d'une bonne tenue. Ce parterre, axé sur le Château, est du plus pur classicisme : une importante allée d'axe, avec deux plates-bandes et deux entre-allées, s'accompagne de quatre compartiments encadrés de plates-bandes et, latéralement, de deux larges rectangles, coupés par l'allée transversale, également entourés de plates-bandes. Le centre est marqué par un bassin circulaire, tandis qu'au delà le miroir, placé transversalement, et quatre tapis de gazon, flanqués de massifs d'arbres, rétrécissent la perspective comme pour l'allonger, mieux contenir et braquer le regard sur la plaine et sur les Pyrénées.

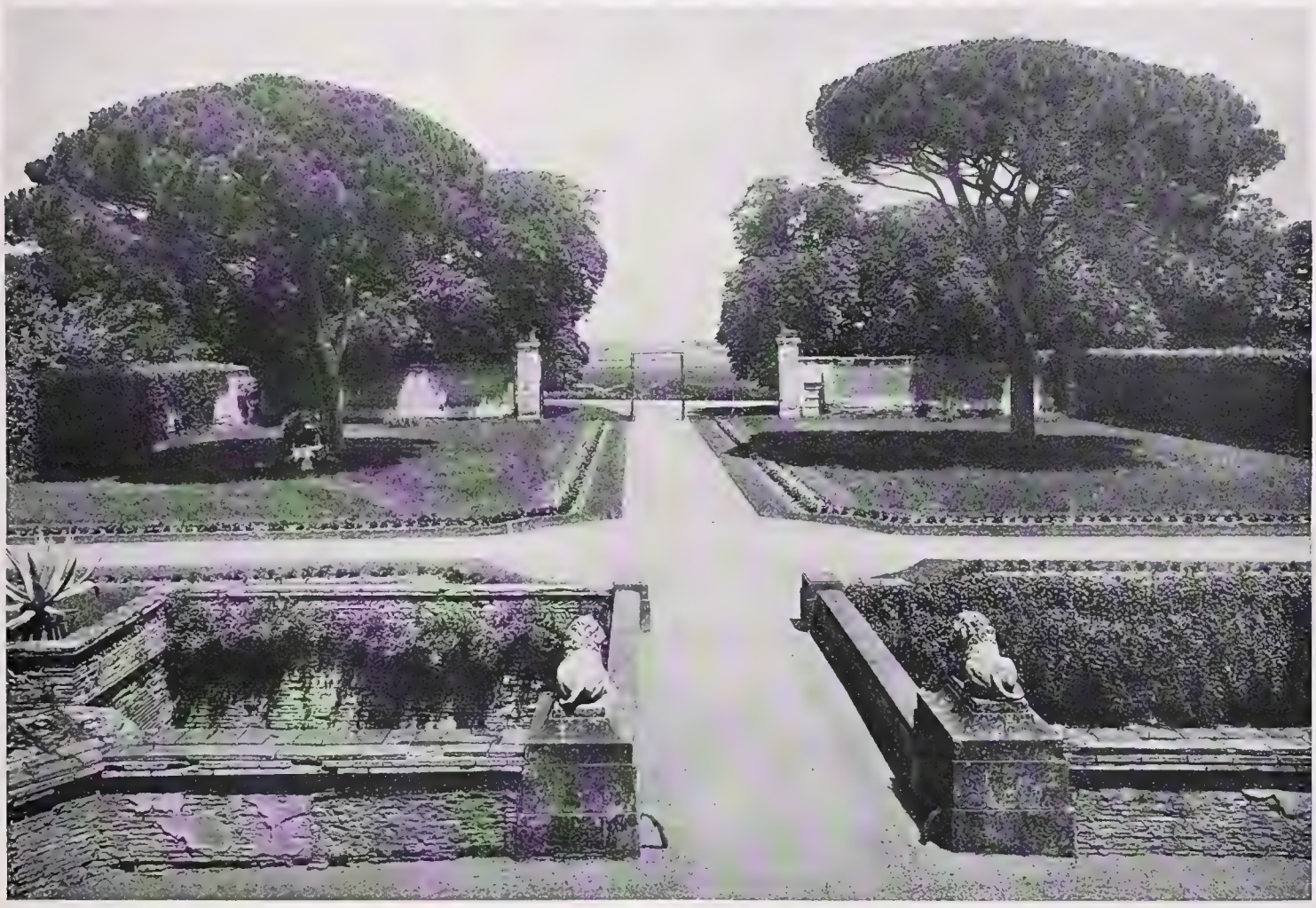
Dans l'axe des plates-bandes s'alignent des arbres verts taillés, presque tous des ifs, dont le développement fut d'abord contenu et qui ont pris, avec le temps et sans doute à la suite d'un abandon momentané, puis avec la fantaisie de quelques sculpteurs de végétal, les formes les plus variées et les plus curieuses, ainsi que nous le constaterons tout à l'heure. Ce Parterre s'encadrait de part et d'autre de vergers, au delà desquels des prairies étaient ordonnées par un réseau d'allées, avec carrefour très étudié et que complètent des agencements de bosquets, avec beaucoup de recherche. De part et d'autre du Château, devant les orangeries, s'étend un quadrilatère classique, à quatre compartiments entourés de plates-bandes, limitées par une allée en croix, avec bassin central. Vous connaissez, d'autre part, les dispositions du côté de l'arrivée qui demeurent, tandis que le dessin des parterres reste à l'état de souvenir.

Des motifs décoratifs marquent les points essentiels du dessin, en ajoutent leur attrait comme pour souligner tel dispositif d'un détail heureux. C'est ainsi que quatre statues se dressent sur leur socle de briques, chacune à un angle de ce que fut le Parterre du Midi. Aussi, des corbeilles de fleurs et de fruits couronnent des socles de briques, et des animaux en terre cuite terminent les gaines de briques adossées aux parois de verdure. La plupart de ces objets sont de Lucas, sculpteur-décorateur toulousain, qui s'était spécialisé dans les modèles décoratifs pour jardins ; ses œuvres sont surtout en terre cuite, à laquelle la composition naturelle de l'argile donne un beau ton rouge. Il modela, sans doute, les termes, statues, vases, figurines d'animaux, peut-être les deux sphinx et les deux lions du côté de l'arrivée.

Lucas était un excellent travailleur ; il eut un atelier à Saint-Élix, dans lequel il accumula quantité de maquettes. Il avait été appelé et apprécié par Jean-Charles Ledesmé, baron de Saint-Élix, aide-major général et grand-bailli du Valois, qui fut une manière de Mécène, très opportuniste d'idées. Sa statue signée E. Lucas et datée de 1762 trône toujours dans une des orangeries. Le baron de Saint-Élix chargea d'ailleurs Lucas d'effectuer les autres travaux que vous savez, dans la décoration du Château.

Que reste-t-il encore du Jardin et des Orangeries ? Au Nord, la cour aux deux tapis unis de gazon n'a pas été modifiée, et les sphinx que vous connaissez gardent toujours l'entrée. Si, du haut du perron, vous regardez la Cour d'honneur, vous êtes séduit par la simplicité des limites du cadre qui enferme les deux beaux pins parasols ; mais il vous reste l'impression de l'élégante et sobre ordonnance qui, au delà des quinconces des marronniers, allonge son tapis de gazon flanqué d'alignements d'arbres et de deux larges contre-plates-bandes vertes des dispositions du XVIII^e siècle.

Au Midi, la belle allée droite et parallèle à la façade du Château étire son ruban sablé le long de la haie soigneusement taillée, masquant le mur du fossé. A droite et à gauche,



VUE DU CHATEAU SUR L'ARRIVÉE. Voici, au premier plan, le pont qui enjambe le fossé et l'avant-cour avec ses deux grands compartiments gazonnés ; au milieu de chacun d'eux, s'étale la cime si caractéristique des pins parasols. Plus loin se déploie la large grille d'accès flanquée de piliers que couronnent des sphinx, au delà de laquelle des arbres jalonnaient autrefois les longues dispositions rectilignes des anciennes ordonnances. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

L'EMPLACEMENT DES ANCIENS PARTERRES au Sud, vu du Château. Les arbres taillés qui jalonnaient les plates-bandes se présentent toujours en ordre, mais ils ont été à la longue façonnés avec une fantaisie assez pittoresque. Les dispositions essentielles d'encadrements de parterres demeurent également, et, à la limite de la propriété, la ligne des pins parasols s'ouvre et dégage la vue sur les Pyrénées.

les façades des orangeries, avec leur décoration en trompe-l'œil, panneaux peints en blanc sur les parois de briques et leurs pots-à-feu, sont toujours précédés de leur quadrilatère, que cerne une palissade d'ifs d'un côté, de buis de l'autre, haute de 4 mètres. Mais le dispositif compartimenté a disparu d'un côté ; il existe encore de l'autre, où le bassin est remplacé par un berceau de roses et où les orangers en caisses s'alignent chaque été, comme des soldats à la parade. De même, la seconde orangerie reçut deux affectations différentes : d'abord écurie pour chevaux pur sang, elle passa ensuite au rôle de vacherie. Comme c'est le rôle de tout domaine rural, Saint-Élix est une exploitation agricole.

De même qu'au Nord, la nette sobriété de l'ordonnance demeure franchement indiquée (malgré la destruction des lignes au delà de l'entrée du Château) ; de même au Midi, le cadre du dispositif d'autrefois demeure comme jalonné. En premier plan, c'est le quadrilatère de l'ancien Parterre ; au delà, le miroir transversal ; plus loin, le resserrement de la perspective, appuyé de massifs d'arbres, jusqu'à la percée, qu'obstruent partiellement des buissons avec, à droite et à gauche, l'alignement des pins parasols qui s'arrête à l'ouverture de cette percée. En face, la vue s'arrête un moment sur les montagnes du Saint-Gironnais, avec le mont Vallier, alors que plus loin se découvrent les cimes des Pyrénées. L'emploi des alignements de pins parasols est ici en grand honneur. On en retrouve d'ailleurs à l'Ouest du Château.

Si les grandes lignes du cadre subsistent apparemment, les détails ont disparu. Les compartiments de gazon du parterre encadrés de plates-bandes et d'allées, tout cela est maintenant une esplanade gazonnée que l'on fauche. De nouveaux arbres bordent l'allée de tête du parterre parallèle au Château. Ces arbres taillés, des ifs, sont une curiosité, car on les a soumis aux silhouettes les plus variées et les plus amusantes. Ici, ils ne donnent pas cette impression d'un modelage étroitement précis, équilibré, et c'est pourquoi ils impriment à l'ensemble un caractère vraiment pittoresque.

Ainsi Saint-Élix, admirablement campé dans la grande plaine garonnaise, reste un remarquable spécimen de l'architecture toulousaine.

UN DES SUJETS EN TERRE CUITE de Lucas, couronnant un pilastre.

CHATEAU DE LOUBRESSAC (Fronts Nord-Est et Nord-Ouest, vus du versant Nord). Ce manoir reconstitué couronne un escarpement rocheux. Au soleil levant et au soleil couchant, ces deux façades sont éclairées en plein, tandis que le soleil du milieu du jour inonde la cour de lumière. De la terrasse et des fenêtres du château, la vue embrasse un rayon considérable et domine toute la plaine bornée par un cercle de montagnes.

LE CHATEAU DE LOUBRESSAC

Loubressac (Lot)

PERCHÉ au sommet d'un piton dont les blocs supérieurs sont à la fois assise, fondations, soubassements et contreforts de sa base, ce vieux Manoir du Haut-Quercy expose très haut au-dessus de la vallée élargie de la Bave ses deux façades en équerre, l'une caressée par les rayons du soleil levant, l'autre embrasée par les reflets du soleil couchant.

Fort agréablement installée, cette demeure offre un ensemble très raffiné dans un village d'aspect moyenâgeux. Un rideau de noyers la sépare à peine du Causse sauvage, tandis qu'à ses pieds s'épanouit une riante vallée et un cirque de montagnes boisées.

Le Quercy, voisin du Périgord, s'est plu autrefois à rivaliser de goût en ajoutant à la nature ces merveilleux châteaux qui sont encore aujourd'hui l'ornement plusieurs fois centenaire de ces contrées déjà si curieuses et variées.

Nous voici depuis Saint-Denis, Martel, Carennac, Gintrac, enthousiasmés par ces vieilles pierres, vieilles maisons, vieilles fermes ; tout y respire un air moyenâgeux tout à fait pittoresque. Maintenant c'est au tour de la séduisante Dordogne à nous faire connaître tout son charme. Trop vite nous la quittons pour gravir la route qui, quelques centaines de mètres plus haut, nous laissera aux abords du vieux Manoir de Loubressac, — qu'il est joli ce Manoir que chaque détour de route vous grandit à mesure qu'on l'approche !

Déjà en le contemplant au loin on se prend à l'aimer, si fièrement campé, semblant un logis de conte de fée. Nous sommes au village, sur la place aux nobles platanes, et puis une rue étroite bordée de très vieilles maisons et passant sous un grand porche pour aboutir au portail du Château, donjon moyenâgeux qui a toute la gravité de son siècle. Mais voilà que la grande porte s'ouvre sur la cour intérieure dont le fond est constitué par le Château lui-même, — quel enchantement ! Au centre, un bénitier gothique que des géraniums-lierre enlacent amoureusement ; à gauche, un cloître où statues et vieilles pierres voisinent agréablement. Une grande porte cloutée s'ouvre sur un vestibule et un grand escalier de pierre ; plus loin une loggia avec son escalier couvert de roses et de jasmin. Voici enfin le grand salon avec sa porte ogivale et sa fenêtre à colonnades aux précieux vitraux ; au-dessus, une grande terrasse.

Et maintenant, à droite, dans cette belle cour au sable rouge, tel un couchant qui s'éteint, voyez deux bancs de marbre rose ; entre eux, trois marches gardées par d'énormes boulets de pierre. De chaque côté un petit mur sur lequel s'alignent de vieilles gargouilles. C'est le seuil des jardins à la française et de la roseraie aux effluves embaumés.

COUR DU CHATEAU. Au premier plan se dresse le bénitier gothique fleuri de géraniums ; le petit jardin régulier dessine ses compartiments, les plus éloignés plantés d'arbres fruitiers, ayant comme fond les maisons du village et la silhouette du clocher. Un perron de jardin marque l'entrée ; sur le petit mur de soutènement, se dressent d'anciennes gargouilles. A gauche, se silhouettent les deux terrasses, dont l'une est couverte en loggia.

De-ci, de-là, de vieilles pierres, au fond un saint se perd dans les feuillages. Une charmille nous invite sous ses frais ombrages, mais comment s'y arrêter ; nous sommes à la terrasse au large mur surplombant les jardins où poussent les grenades, les figues et la vigne, à l'extrémité le gracieux petit escalier qui conduit à l'échauguette si joliment posée et charmante de lignes, puis enfin la terrasse supérieure avec sa vue prestigieuse.

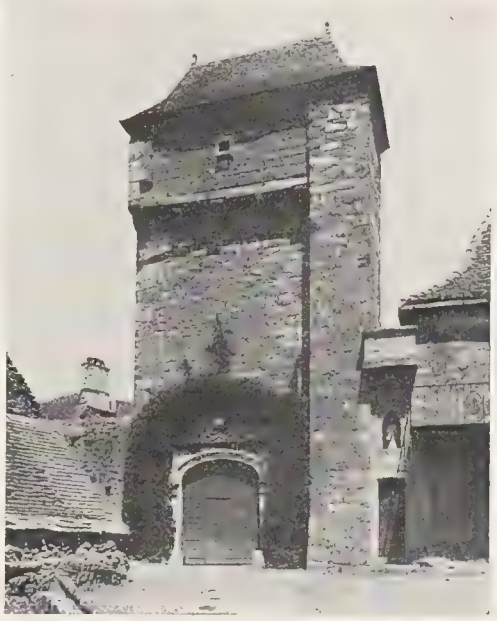
Le Château est bâti au bord même du rocher ; il domine tout ce qui l'environne, et les arbres qui le parent à l'extérieur d'un socle de verdure n'atteignent pas, de loin, à ses fenêtres.

Rien ne vient couper l'admirable panorama qu'on a sous les yeux : de la vallée de la Dordogne à gauche, aux derniers contreforts des Monts d'Auvergne à droite, il y a là dix lieues de pays étalé qu'on domine comme d'un avion.

Pas un bruit ne monte de toute cette étendue, sauf le chant atténué des cigales, et nous avons compris là « la verte douceur des soirs sur la Dordogne » chantée par Cyrano.

Ce que nous savons de l'histoire de Loubressac est concis. Nous lisons dans *les Châteaux de France*, de J. de Foville et A. Lesourd, ce qui suit : « Loubressac, dans le canton de Saint-Céré, est un joli manoir du XV^e^ siècle, remanié au XVII^e^. Il a été récemment acquis et restauré par M. Lavedan, de l'Académie française. Loubressac fut le siège d'une baronnie qui appartenait à la maison de Faudoas. En 1517, Catherine de Faudoas, l'apportait à Antoine de Rochechouart. Peu après, ce fief passait à la maison d'Espagne-Comminges et Jeanne-Germaine d'Espagne, dame de Saisses, le fit entrer en 1578 dans la maison de Noailles par son mariage avec Henri de Noailles. Sous Louis XIII, Loubressac appartenait à Charles de Gontaut, dont la fille et héritière, Marthe de Gontaut, épousa Georges du Thillet, marquis d'Orgueil. Enfin, la famille d'Aigrefeuille posséda la baronnie de Loubressac. »

D'autre part, des renseignements fournis par l'évêché de Cahors au curé de Loubressac rappellent que cette habitation faisait « jadis partie de la baronnie de Gramat ; le seigneur était primitivement le même dans les deux Châteaux : un Castelnau de Gramat. Des ventes firent passer la seigneurie à d'autres familles ; cela rentre dans l'histoire de Gramat jusqu'aux XVII^e^-XVIII^e^ siècles. M. du Thillet de Mauroux avait acheté cette seigneurie, qu'il céda par échange au sieur de Lauzan, Jean de Bauzon. Sans faire partie de la contrée de Turenne, les baronnies de Gramat et de Loubressac avaient des droits envers le vicomte, et le sieur de Bauzon dut lui payer des redevances à l'occasion de l'échange. Sur son domaine, dont le colombier seigneurial reste encore isolé sur le coteau, était situé une vieille église, l'église basse ; mais une autre église fut postérieurement construite près du Château. »



L'ENTRÉE DE LOUBRESSAC conserve son allure défensive. La porte principale s'accompagne d'un encadrement de buissons ardents. A droite, s'ouvre la porte des piétons tandis que se silhouette l'arête du toit d'un important bâtiment.

Loubressac appartint, après la Révolution, au général Soulié, dont le monogramme se lit dans la rampe de fer forgé du grand escalier. Déchu de sa splendeur comme tant d'autres, le Manoir fut affecté à l'usage de ferme, la salle à manger à l'ample cheminée était alors la cuisine. Au cours du siècle dernier, le Château fut séparé de ses vastes terres,

JEU DE TOITS. Les pavillons du Château de Loubressac se groupent d'une façon si pittoresque que la partie centrale forme une véritable agglomération de toits. Voici, au premier plan, la terrasse aux colonnes d'esprit roman. Dans l'angle droit, l'auvent d'angle abrite la porte d'entrée du service. Au delà, le pavillon d'entrée, et, à gauche, la grande aile à arcades.

qui furent disséminées par des ventes successives ne lui conservant que sa terrasse au Nord et ses pentes escarpées plantées de vignes, de figuiers et d'arbres d'ornement.

Le pittoresque, le charme de cette demeure abandonnée, pour qui désirait en faire le home de ses loisirs, furent signalés à M. Lavedan par le ténor Mouliérat, qui s'attachait à la restauration d'un de ses autres Châteaux, privés de leur domaine, le Château de Castelnau, de l'autre côté de la vallée. Le nouveau propriétaire s'enthousiasma pour cette demeure dévastée et entreprit de lui restituer son ancienne physionomie, tout en lui ajoutant quelques parures nouvelles du goût le plus sûr et le plus parfait.

Une grande cheminée de pierre d'époque Renaissance fut retrouvée dans le village. Il n'est point jusqu'à des façades d'alcôves, des planchers vénérables provenant de vieux hôtels qui ne furent adaptés à leur nouvelle destination. Alors que de caractéristiques ferronneries des XV^{e} et XVI^{e} siècles ont repris leur place ancestrale dans les âtres des cheminées Gothique et Renaissance, des souvenirs de l'époque révolutionnaire, parmi les toiles de Jouy dont le musée Carnavalet, à Paris, possède des exemplaires, ont été réunis et ont fourni les éléments de composition de deux pièces. Bien que de provenances diverses, boiseries, vitraux, pierres sculptées, meubles, bibelots, etc., ont permis de composer des ensembles agréables et très personnels.

A première vue, vous constatez que le Château de Loubressac, tel qu'il est restauré, n'est point d'esprit moyen-âgeux. C'est la résultante moins d'une restauration ou d'une reconstruction que d'un arrangement, utilisant ce qui subsistait, conçu et mis en œuvre dans l'esprit prévalant encore en architecture aux environs de 1900. Le tout compose un ensemble comme si les époques successives du Moyen Age, les périodes néo-Romane, néo-Gothique, et néo-Renaissance du XIX^{e} siècle y avaient contribué par leur apport dans une note pittoresque qui

L'ÉTROITE RUE QUI MONTE AU CHATEAU est enjambée par un pan de bâtiment qui forme ainsi tout naturellement un porche.

enchante par l'imprévu des assemblages. Regardez l'allée qui monte de l'entrée, entre la vieille grange arrangée et qu'il est agréable de contempler, et la maison basse du gardien. Voici, à gauche, s'étendant sur le côté de l'ancienne cour fortifiée qu'elle ferme, une longue aile de dépendances, puis une aile à étage, en face, avec le pavillon de l'entrée en saillie, le corps principal du logis qui se prolonge vers l'Est par une aile en terrasse que termine, dans l'angle commandant le défilé de la vallée, une échauguette, campée comme une tourelle de guet.

A droite, haussé de ses trois marches au-dessus de la cour, le petit Jardin aux broderies de buis, jardin régulier dans un périmètre irrégulier sur le même plan que la terrasse, domine latéralement comme une vaste baie ouverte sur l'immensité de la vallée. A droite toujours, le pignon de la grange se silhouette d'une amusante façon; au delà du Jardin, au Sud-Est et au Sud, les vieilles maisons du village se pressent en masse compacte, alors que le clocher de la vieille église se hausse au-dessus des silhouettes des toitures vénérables.

L'ENSEMBLE DU BATIMENT du château, au jeu très amusant de toits, vu de la roseraie avec, au premier plan, un des compartiments aux dessins de buis.

Les constructions du Château et de l'aile des dépendances, qui s'agencent en équerre très ouverte, soulignent leur jonction par l'agglomération autour du corps de logis, du pavillon d'entrée d'un escalier extérieur, d'une terrasse surbaissée aux piliers romans comme une grande loggia s'adossant en partie à la grande terrasse de l'aile droite. Tout cela motive un jeu de toitures, de tourelles, de lanterneaux, de cheminées, de lucarnes surbaissées, dont les encadrements et les tympans de bois remplacent vraisemblablement l'habillage de pierre d'autrefois.

Un pan de galerie aux ouvertures ogivales de bois posées sur une base de pierre s'adosse à l'aile gauche, alors qu'une vasque se détache en avant, dans la cour. Plus à droite, encore et en retrait, est l'aile avec toit en terrasse, à l'angle extérieur de laquelle s'accroche l'aile en encorbellement. Des portes qui s'ouvrent sur cette cour, la principale cloutée à l'encadrement du XVII^{e} est la plus marquante.

L'ANCIENNE ENTRÉE DU VILLAGE, près de l'église, compose, avec l'agencement des escaliers, un coin pittoresque.

Retournez-vous et vous êtes de nouveau séduit par l'ensemble qui comprend la porte d'entrée défensive et le pignon de la grange abrité d'un auvent, au beau et vaste toit arqué, d'une jolie ligne, descendant bas. Des détails amusants abondent qui vous retiennent : portes d'autrefois avec leurs verrous, vieux saints de pierre dans des niches ou sous des arceaux de vigne vierge.

CHAMBRE FIN LOUIS XVI. Comme beaucoup d'autres, par son arrangement, cette chambre forme un véritable petit salon. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Avant de visiter les intérieurs de Loubressac, il nous faut contempler de plus près, mais avec assez de recul, les façades du Château du côté où il apparaît perché en nid d'aigle, comme pour regarder et commander la vallée. Franchissons une porte basse qui, s'ouvrant à l'extrémité Est, sous l'escalier de l'échauguette, fait accéder aux rampes encaissées entre les escar-

DANS CETTE CHAMBRE sont groupés quelques souvenirs de la Révolution, paravent tendu de papier aux motifs tricolores et panneaux de papier peint encadrés.

pements et les étroites terrasses plantées de vigne, pour gagner le « raidillon » pierreux, ancienne route de Loubressac à Saint-Céré. Celui-ci dévale brusquement jusqu'à un gros bouquet de noyers, enveloppant, sur un ressaut du versant, ce qui reste des maisons autrefois massées autour de l'église basse. Porté par un piton rocheux, véritable escarpement au Nord, en saillie accusée comme une sentinelle avancée sur le versant et la vallée qu'il domine, le Château paraît s'accrocher avec son église, la longue façade de son presbytère, au delà de la grande baie de sa cour intérieure en partie découverte, sur le rebord de cet enrochement.

LA SALLE A MANGER. Au fond s'ouvrent deux portes donnant l'une sur le vestibule, l'autre sur la bibliothèque. Les meubles : bahut, armoire, table, sièges, forment un accord avec les poutres et poutrelles portées par des corbeaux.

Les deux façades qui surplombent la vallée et portent la vue à l'infini par les regards de leurs fenêtres sont plus simples. Leurs soubassements s arc-boutés sur le rocher, elles se dressent et se déploient sans qu'aucune adjonction ne vienne rompre les grandes surfaces nues, à part les deux tourelles d'angle et la fluette échauguette du guetteur, flanquant l'angle Est des constructions. Le corps principal de logis, assez étroit, est accompagné, à droite, d'une tour en saillie, à gauche d'un pavillon qui prolonge l'aile en terrasse avec sa tour en encorbellement, inondé de soleil dès son lever le matin. Au delà et détachées, se succèdent deux autres façades alors que se silhouette le clocher. A droite, au Nord-Ouest, s'allonge la longue aile en retour toute simple, qu'embrasent l'après-

***LE SALON** est tapissé de panneaux de toile de Jouy de l'époque révolutionnaire, d'un joli ton rouge-carmin-groseille, et rappelant des épisodes de la Révolution. La cheminée fin Louis XVI se couronne d'un fronton sur lequel est écrit : « La Nation ». Des meubles d'époque composent un ensemble simple et charmant.* (Cl. *Vie à la Campagne.*)

L'ENTRÉE A L'ALLURE DE DONJON vue de la cour d'arrivée. Le portail, flanqué d'une petite porte de piétons, et la vieille grange au toit cintré descendant très bas, au grand auvent couronnant le pignon, font un ensemble harmonieux.

midi les fulgurantes lueurs du soleil couchant. Au delà, se massent les maisons du village, dont on n'aperçoit que l'arête des toits les plus proches. Les lumières mettent des reflets de violine sur la gamme riche des nuances allant du jaune ocré au bronze intense de la pierre dure tirée non loin de là et de même nature que le roc occupé par le Château, au point que le tout s'incorpore intimement, ce qui ajoute une particularité au caractère de l'ensemble.

Posté au-dessus de la vallée, Loubressac permet de contempler le plus vaste des panoramas dans un circuit de trois quarts de cercle ; il domine, de l'autre côté, les maisons du village par lequel on joint les plateaux des Causses. Voici, vers le couchant, le Pelqueron aux pentes garnies de vignes ; plus au Nord dans la vallée, Carennac, Puybrun, le miroir des boucles de la Dordogne, Prudhomat ; le magnifique Château de Castelnau couronnant également un mamelon qui masque Bretenoux ; plus près, à la base du versant qui joint la vallée, le pittoresque manoir de Gramat ; dans un bouquet de noyers, ce qui reste des maisons autrefois pressées autour de l'église basse de Loubressac; dans la vallée vers l'Est, le Château de Montal. Au delà, se massent les maisons de Saint-Céré. Au-dessus, se dressent, sur un haut escarpement, les ruines du Château de Saint-Laurent, dont les arrière-plans ne sont autres que les monts du Cantal. Vers le Sud-Est, un plateau proche et fertile est couvert de noyers et de vignes, parmi lesquels se groupent les maisons de Segonzac, hameau de Loubressac, tandis qu'en arrière-plan se perçoivent les emplacements des grottes de Presque et des gorges d'Autoire.

Les intérieurs de Loubressac ont été aménagés pour quelqu'un qui désire y vivre longuement, avec un grand agrément. Ils le sont surtout dans l'esprit du Moyen Age et de la Renaissance pour la salle à manger et l'une des chambres ; dans le goût de la fin des XVII[e] et XVIII[e] siècles, interprété dans une note sobre, et même du début du XIX[e], pour la plupart des salons et des chambres.

Au rez-de-chaussée, la partie centrale d'arrivée est marquée par le vestibule d'entrée faisant accéder à l'étage ; en face s'ouvre la salle à manger ; à gauche, une porte donne sur le charmant Salon dit de la Révolution et une autre au dégagement qui dessert deux chambres. Ainsi, de l'Ouest à l'Est, se succèdent d'abord deux chambres, le salon Révolution ; la bibliothèque communiquant avec le salon et la salle à manger ; en retour, la salle à manger, un dégagement desservant la grande cuisine avec entrée sur la cour, et à l'extrémité le grand salon de compagnie ou hall, communiquant avec la salle à manger par ce dégagement et qu'une grande porte ogivale dessert directement de la cour.

Dans la principale chambre du rez-de-chaussée, très simple, tendue de papier rayé vert d'eau, à la jolie cheminée au trumeau fin Louis XVI, grise à rechampis blanc, que décore une peinture de l'époque révolutionnaire, *Offrande à la République*, sont réunis quelques-uns des souvenirs de la Révolution. Ce sont, notamment, des panneaux de papier de tenture encadrés ou tendus sur un paravent. Les papiers sont de couleurs vives, vibrantes comme *la Marseillaise*. Ils ont comme sujets dominants des motifs et attributs favoris : pique supportant un bonnet phrygien planté sur la tour de la Bastille, cocardes tricolores, faisceaux de licteurs, etc. Le type d'aménagement et les dispositions infiniment charmantes de cette chambre se répètent dans presque toutes les autres chambres : le fond de la chambre est marqué par une façade d'alcôve. Les façades de cet ordre mettent en œuvre de vieilles boiseries qui remplissaient le même office dans des logis et hôtels du XVIII[e] dont elles furent rapportées, pour être adaptées, ici, aux dimensions des pièces et souvent complétées. L'ouverture de chaque alcôve est toujours centrée face à la cheminée qui occupe la paroi vis-à-vis; elle est flanquée de deux portes vitrées : l'une à gauche s'ouvre sur le cabinet de toilette, éclairé directement par une fenêtre et séparé de l'alcôve par une cloison vitrée qui diffuse la lumière dans celle-ci. L'autre porte, à droite, comme rappel d'équilibre, est généralement condamnée, et l'alcôve s'agrandit de toute cette profondeur latérale.

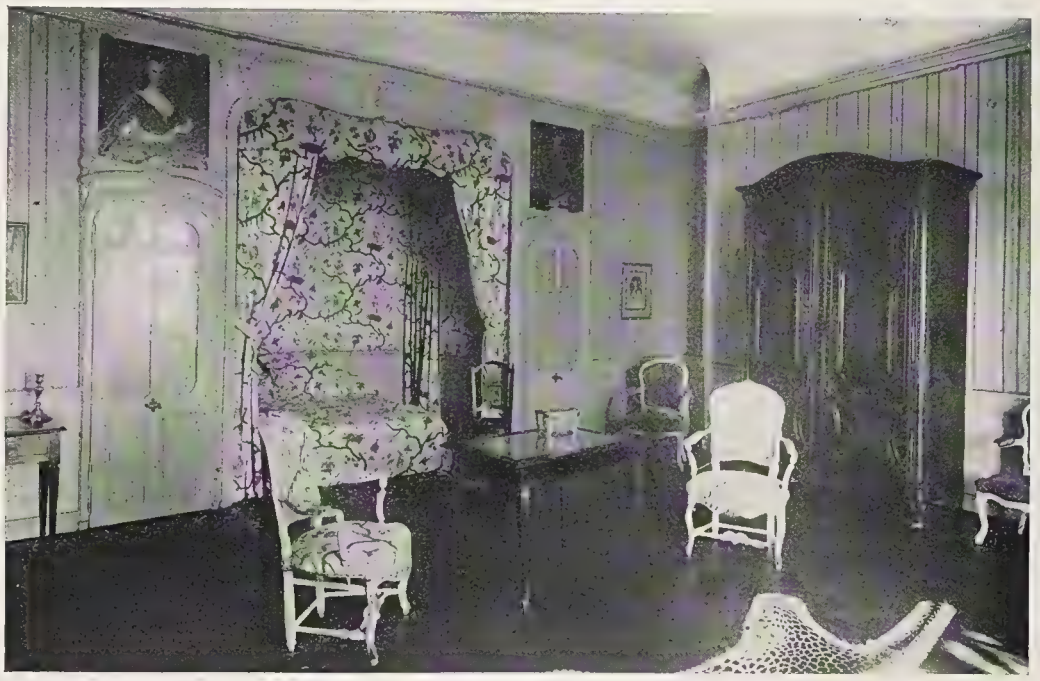
Le salon Révolution est délicieux, avec ses panneaux de toile de Jouy d'époque révolutionnaire, dont le musée

ENSEMBLE DU CHATEAU vu de l'arrivée. Au centre, un pavillon se détache en saillie sur le corps principal de logis. Une terrasse couverte en loggia et une grande terrasse découverte à droite déterminent une disposition originale en équerre. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LA SALLE A MANGER aux murs vert-gris, au plafond à la Française, est remarquable par sa vaste et simple cheminée. Une quantité d'ustensiles en vieille ferronnerie l'orne agréablement.

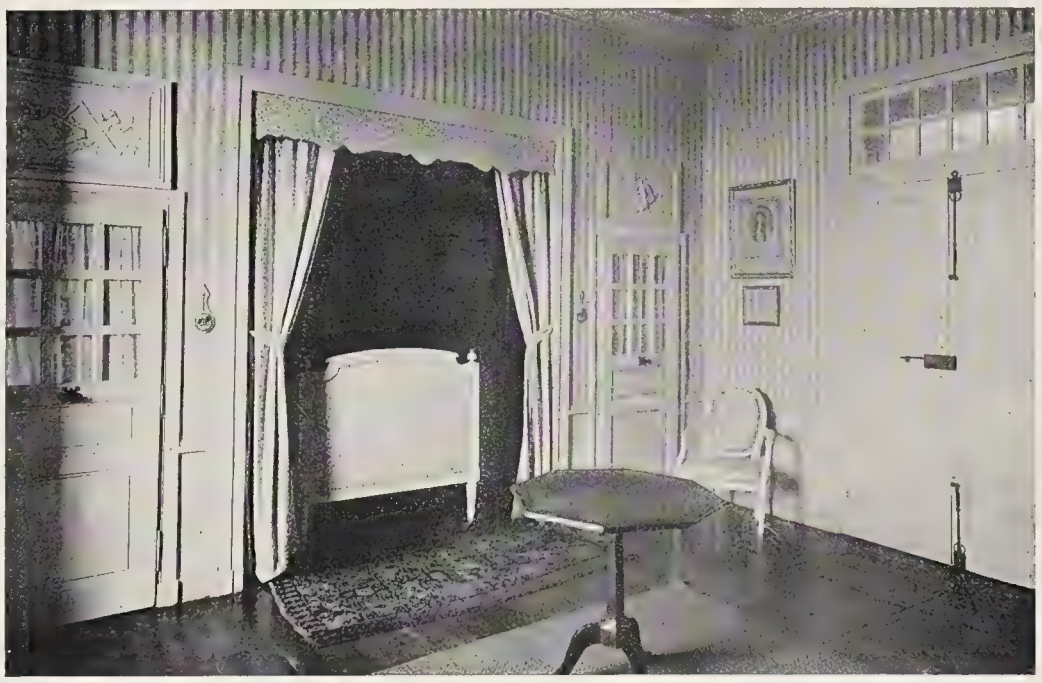
CHAMBRE GOTHIQUE-RENAISSANCE. Située dans le corps principal du logis, cette chambre est d'un caractère très sobre. Sa vaste et importante cheminée garnie de vieilles ferronneries, son lit à colonnes torses proviennent d'une ancienne abbaye ; ses coffres-bahuts Gothique-Renaissance et Louis XIII sont en accord avec les murs de ton rose ocré et les poutres du plafond dont le fond est d'un bleu atténué. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Carnavalet possède des répliques. Les motifs de cette toile d'un vieux ton rouge carmin délicieux sont autant de sujets de glorification de la Révolution et de la République : autel de la Liberté, fraternisation, carmagnole. La cheminée de bois, fin Louis XVI, à trumeau et à glace, sur le fronton de laquelle est inscrit « la Nation », est flanquée de deux portes vitrées à deux vantaux que surmonte un trumeau sculpté ; les portes s'ouvrent, l'une sur le dégagement de la chambre dont nous sortons, l'autre formant placard-vitrine pour une collection de verreries anciennes. Une ravissante table à ceinture elliptique, aux pieds carrés ; des sièges Louis XVI recouverts de même étoffe, d'autres d'époque Directoire, composent un agréable ensemble. Deux autres portes : l'une, centrée face à la fenêtre, donne dans l'entrée ; l'autre, face à la cheminée, fait accéder à la bibliothèque.



LA CHAMBRE PRINCIPALE, aménagée dans le goût du XVIII^e siècle, comporte une alcôve, garnie de toile de goût chinois et flanquée de deux portes Régence ornées de trumeaux.

La salle à manger est d'un tout autre caractère, avec sa très vaste cheminée fort simple, à l'encadrement de pierres aux tons violine et rouillé. Elle a grand air, cette cheminée, avec toute sa ferronnerie d'autrefois. Peinte en gris vert, au plafond à grosses poutres et poutrelles supportées par des corbeaux, à l'encadrement des portes en rouge violine, la salle à manger est d'esprit médiéval-Renaissance, cadre avec lequel s'harmonisent, d'ailleurs, table, bahut, armoire, sièges d'esprit régional marqué et d'époque postérieure.



UNE CHAMBRE. Les principales chambres comportent un agencement ingénieux qui était celui de quantités de vieilles Maisons d'autrefois. Sur l'un des côtés s'ouvre une alcôve, flanquée, à droite et à gauche, de deux portes vitrées surmontées de trumeaux avec attributs. La porte gauche s'ouvre sur un cabinet de toilette. Arrangée ainsi, la chambre forme un boudoir ou un petit salon.

Le premier étage comporte deux groupes d'appartements différents : celui des maîtres du Château, dans le corps principal de logis au Nord-Est ; celui des invités, dans l'aile regardant le Nord-Ouest. Sur le palier du premier étage s'ouvrent trois portes : celle de gauche sur la galerie desservant les chambres d'amis ; celle de face accédant à l'appartement particulier ; celle de droite sur la terrasse couverte en loggia, regardant la cour au Midi. L'appartement des maîtres du logis se compose de deux grandes chambres. La première est d'esprit médiéval-Renaissance et à poutrelles aux intervalles bleu clair, aux murs de ton rose ocré ; elle est dotée d'une très belle cheminée garnie aussi de ferronnerie. Le lit, d'époque gothique, à colonnes torses, provenant d'une ancienne abbaye, est garni de rideaux légers d'un joli bleu de lin qui met en valeur la richesse décorative du bandeau. Des coffres gothiques, des bahuts Renaissance, mille bibelots des mêmes époques affirment l'idée de composition d'un ensemble dont la table rustique centrale, au piétement Louis XIII, ne détruit pas l'harmonie.

La seconde chambre, très vaste, est d'esprit XVIII^e siècle. Elle communique, par une porte latérale, avec la grande terrasse au-dessus du grand salon, dont la tourelle en bretèche marque l'angle Est. Son caractère est donné par l'arrangement du grand panneau de fond. Centrée dans ce panneau, l'alcôve est flanquée de deux portes vitrées à trumeaux peints, du XVIII^e. Le mouvement Régence de la boiserie est infiniment charmant et crée une harmonie, avec ses tentures d'étoffe à grands ramages, à décor et à sujets chinois et le lit couvert de la même étoffe. Une de ces jolies armoires régionales, des sièges peints Louis XV parachèvent l'harmonie d'ensemble.

Situées au Nord-Ouest et desservies par une longue galerie que décorent des gravures, des affiches, des faïences de l'époque révolutionnaire pour la plupart, des chambres d'invités reçoivent les caresses du soleil couchant et le reflet des rayons matinaux. Trois des quatre chambres sont joliment arrangées : la première dans le goût du début du XVIII^e ; la seconde Louis-quatorzième ; la troisième, dans le goût de la fin du XVIII^e,

avec son lit Louis XVI, à hautes colonnes supportant un baldaquin.

Le principe d'arrangement de deux de ces chambres est le même que celui de la chambre du rez-de-chaussée, parti très heureux, ingénieux, élégant qui fait de chaque pièce un appartement. Celle du fond est Louis XVI à la cheminée de ton gris, surmontée d'un trumeau aux motifs dorés, papier à raies, étoffes des garnitures à fleurettes, sièges, guéridons, secrétaire Louis XVI, petits trumeaux aux attributs Louis XVI, au-dessus des vieilles portes à petits carreaux.

Les boiseries peintes ont fait place aux boiseries ton noyer dans la chambre suivante, d'esprit Louis-quatorzième, pour laquelle on a fait des emprunts à l'art provençal, d'époque postérieure, avec la cheminée de l'âtre de briques et pour le lit. Une belle chaise longue, une table-bureau dite table d'architecte avec son plateau extensible, une commode fin Louis XIV, les garnitures d'étoffe rustique à carreaux bleus à dégradés et fondus ton sur ton, achèvent de donner à cette pièce une physionomie avenante. Les tons soutenus des boiseries sur un papier à ramages, à reflets dorés, créent une vigoureuse harmonie.

Vous avez pu juger de l'intérêt de cette demeure. Pendant des années son rénovateur s'attacha avec passion à relever Loubressac de ses ruines et à lui donner sa physionomie d'aujourd'hui, pour en faire une aimable et confortable demeure qui ne montrât pas cet aspect rébarbatif de tant de Châteaux d'époque correspondante, bien qu'elle s'accroche comme eux hardiment, audacieusement, en nid d'aigle, au sommet d'escarpements.

Il est difficile de restituer des états que le temps et des générations ont abolis. Aussi, on semble avoir voulu évoquer d'une façon charmante ce que pouvait être un intérieur de grande demeure au Moyen Age et sous la Renaissance pour la salle à manger et une des chambres, alors que, par leur ameublement, leur décoration, les autres pièces rappellent les périodes essentielles des XVII^{e} et XVIII^{e}. Elles sont en quelque sorte d'esprit rétrospectif, par la réunion de souvenirs de l'époque révolutionnaire.

N'évoquez pas l'anachronisme du rapprochement d'arrangements d'époques différentes. Dans les demeures d'autrefois, que l'on ne rebâtissait pas, les différentes époques marquèrent ainsi leur empreinte par des transformations partielles, qui traduisent souvent les joies et les inquiétudes du moment, afin de mettre ces demeures au goût du jour.

LA CHEMINÉE DU GRAND SALON. Sommée de trois médaillons sculptés, elle est ornée, elle aussi, de ferronneries des XV^{e} et XVI^{e} siècles. L'ensemble est à la fois rustique et d'une élégance parfaite.

FAÇADE OUEST DU CHATEAU. L'imposante façade qui regarde la forêt, encadrée de deux grosses tours, coiffées de toits coniques d'ardoises, présente un rang d'arcades cintrées en anse de panier, dominant une balustrade de pierre.

LE CHATEAU DE LA ROCHE-COURBON

La Roche-Courbon (Charente-Inférieure)

APEINE sorti de Saint-Porchaire par une route bordée de chênes si vieux que leurs ramures puissantes retombent et forment un tunnel d'une perpétuelle verdure, on s'achemine vers le Château que Pierre Loti surnomma « le Château de la Belle au Bois dormant ».

On arrive d'abord près d'une porte en pierre rougeâtre où s'étalaient jadis les armes des Roche-Courbon et dont les soubassements sont ornés de bas-reliefs représentant des lions couchés. Cette porte date du XV[e] siècle. Puis, c'est le donjon du guet où l'on voit encore les rainures par où devaient passer autrefois les chaînes du pont-levis. Aujourd'hui il n'existe plus qu'un passage en terre-plein, bordé de balustres, d'où l'on domine les anciens fossés encore existants de ce côté du Château.

Ensuite vient l'avant-cour à la française, enfin le manoir. « Perché sur un coteau qui baigne une rivière aux eaux limpides, enveloppé d'une puissante frondaison, imposant avec ses ponts dormants jetés sur de vastes fossés en maçonnerie, fier de ses deux tours que décore une ceinture de petites consoles et que couronnent des toits d'ardoises, il paraît orgueilleusement protéger les entours, et de sa masse grandiose, qui a conservé je ne sais quelle majesté hautaine, se dégage toute l'éloquente poésie du passé. La façade principale regarde la forêt, et de sa terrasse à balustres mangés de lierre que supportent cinq arcades cintrées en anse de panier, on contemple une mer de feuillage qui lointainement se déroule, formidable et mystérieuse[1]. »

LA FAÇADE EST DU CHATEAU ET LE DONJON, vus de l'esplanade. Cette façade, qui regarde la cour, a été refaite il y a une centaine d'années en une restauration heureuse, sans anachronisme. (Cl. Braun.)

LE PASSÉ. — Tout d'abord forteresse féodale, le Château de la Roche-Courbon était un bel ouvrage de défense militaire dont certaines parties subsistant encore, telle la porte du pont-levis, attestent l'ancienneté ; cette ancienneté remonte sans doute au VIII[e] siècle. L'histoire du Château est intimement liée à celle des villes de Saintes et de Pons ; ses seigneurs étaient d'ailleurs

1. GASTON MAUBERGER, *Vie à la Campagne*, 1[er] juin 1929.

LE PORTAIL MONUMENTAL. Ce beau portail en pierre rougeâtre, qui, avec ses trois arches surbaissées, donne accès au Château, a été construit à l'époque de la Renaissance. Des lions couchés, à l'allure quasi assyrienne, veillent sur les bas-reliefs qui ferment les porches latéraux. (Cl. Braun.)

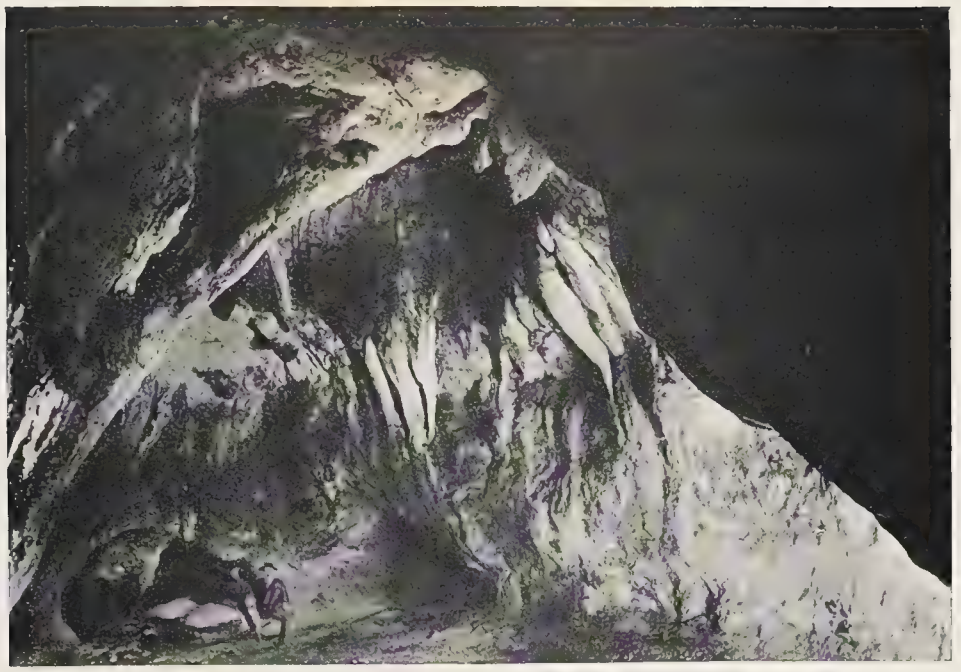
vassaux des sires de Pons et ne relevaient que du Roi.

Appelé autrefois fief de Romette, le domaine dut garder ce nom jusqu'au XVII[e] siècle. Après avoir été la propriété de différentes familles et en particulier de la famille de Latour, il passa aux mains des De Courbon, originaires de Touraine. Nous voyons, en effet, que Jacques de Courbon épousa en 1475 Jeanne de Combaud, héritière de Romette, et, par le rachat des droits sur les terres environnantes, constitua l'unité du domaine actuel dont il fut le premier possesseur. La famille de Courbon comptait dans ses membres de vaillants seigneurs : l'un d'eux, tombé aux côtés de Jean II le Bon à la bataille de Poitiers en 1356 est enterré dans l'église collégiale de cette ville. Plus tard, on les trouve à la tête des Protestants et des Ligueurs. C'est pendant leur passage que le Château connut sa plus grande splendeur ; de leur époque datent les balustres de pierre, les deux pavillons situés aux extrémités de l'esplanade et, sans doute, la galerie et les arcades de la façade donnant sur les marais. Le Château devait rester leur propriété jusqu'au XVIII[e] siècle. En 1719 il passa, par mariage, aux mains du comte de la Mothe Haudincourt, fut ensuite vendu au vice-amiral de Macneinara, et rentra de nouveau dans la famille de Courbon lorsque la Révolution éclata. Il appartenait alors au marquis Sophie-Jacques de Courbon, descendant direct de Jacques, premier possesseur ; le marquis n'ayant pas émigré, ses biens furent simplement mis sous séquestre. Vers cette époque, on dut démolir les deux corps de bâtiment situés à droite et à gauche du Donjon, laissant celui-ci complètement isolé (dans le bâtiment de gauche se trouvait la Chapelle qui existait encore en 1771).

On supprima également la tour qui se trouvait dans la

JONCTION DE DEUX ALLÉES DROITES, LE « BOUQUET ». Dans ce domaine mystérieux, royaume inviolé des Elfes et des Fées, les arbres forment par l'entrelacement de leur ramure une voûte d'ombre et de poésie.

AU PIED DES CAVERNES, LE « BOUILLE BLEU ». Sous les grands arbres toute une végétation d'iris et de sagittaires ceinture la petite rivière qui, sous le soleil d'été, brille comme une plaque d'argent fondu.



UNE DES GROTTES A STALACTITES. Habitées à l'âge de pierre par des hommes préhistoriques, ces grottes offrent un aspect féerique avec leurs stalactites qui pendent des voûtes, comme de prodigieux cierges de glace. (Cl. Braun.)

cour du Château et qui contenait l'escalier, on fit aussi remanier complètement la façade contre laquelle cette tour était placée. (D'après la tradition, cette tour dont on montre encore l'emplacement et la façade en question auraient été détruites par un incendie. Enfin les remaniements de l'ancienne salle de bains datent de cette époque.)

Après la mort de Sophie-Jacques de Courbon, sa fille, mariée au général d'Hédouville, voulut garder le domaine ; mais les créanciers étaient si nombreux que les époux durent le mettre en vente : il fut adjugé à M. Richard puis, à la mort de ce dernier, passa à son neveu. C'est à ce moment que Pierre Loti enfant, dont la sœur habitait Saint-Porchaire, venait rêver dans la grande forêt de la Roche-Courbon.

« Le domaine appartenait alors à un vieillard[1] qui n'y venait jamais, vivait cloîtré ailleurs, et qu'en ce temps-là je me représentais comme une sorte d'invisible personnage de légende. Le Château restait livré à un régisseur, campagnard solitaire et un peu farouche qui n'ouvrait la porte à personne ; on ne visitait pas, on n'entrait pas ; j'ignorais ce que pouvaient cacher les hautes façades closes et ne regardais que de loin les grandes tours ; mes promenades d'enfant en forêt s'arrêtaient au pied des terrasses moussues, enveloppées de la nuit verte des arbres et de leur silence.

« Ensuite, je m'en suis allé courir toute la terre, mais le Château fermé et ses chênaies profondes hantaient mon imagination, toujours ; entre mes longs voyages, je revenais comme un pèlerin y ramené pieusement par le souvenir, me disant chaque fois que rien des lointains pays n'était plus reposant ni plus beau que ce recoin si ignoré de Saintonge. Le lieu du reste se maintenait immuable ; aux mêmes tournants des bois, entre les mêmes rochers, je retrouvais les mêmes graminées fines, les mêmes fleurettes exquises et rares ; dans les clairières, sur les tapis des lichens jamais foulés, je voyais, çà et là, comme autrefois, pareilles à des turquoises, les petites plumes bleues tombées de l'aile des geais ; dans les fourrés, les renards en maraude poussaient leurs mêmes glapissements du soir. Rien ne changeait ; seulement les mousses épaississaient leurs velours sur les marches des perrons, les capillaires délicats gagnaient lentement les terrasses, et, dans les marais d'en bas, les fougères d'eau se faisaient plus géantes.

« Avec quelle mélancolie, l'autre jour, un après-midi de fin d'été, je suis revenu là faire un pèlerinage qui pourrait bien être le dernier. L'un des nouveaux héritiers, — jusqu'alors un inconnu pour moi, — averti de ma visite, avait eu la bonne grâce de me précéder pour me recevoir. Mais je voulais d'abord être seul, et laissant ma voiture à une demi-lieue du Château, en familier de ces bois, je me suis glissé par d'étroits sentiers dans le ravin où j'avais eu, au temps de mon enfance, mes visions les plus passionnées de nature et d'exotisme.

« ... La visite terminée, devinant déjà aux allures de mon hôte, à son esprit distingué, qu'il saura comprendre, je lui représente quel crime il commettrait en livrant à des barbares ce domaine. En effet, il était pleinement de mon avis. Mais, pour des questions de partage (nombreux héritiers tous dispersés et établis en d'autres sites), il fallait vendre, et les coupeurs d'arbres renouvelaient des offres pressantes. »

Aujourd'hui, grâce à l'appel d'alarme de Pierre Loti, le Château de la Roche-Courbon et ses dépendances, racheté par l'un de ses amis, est en voie de restauration et grand ouvert aux visiteurs.

LES INTÉRIEURS. — La visite intérieure du Château offre d'abord un vestibule datant du XVIII[e] siècle puis, communiquant avec lui, une grande salle à manger, aux murs habillés de boiseries sombres et meublée de beaux meubles Louis XVI. Face aux grandes fenêtres, on peut admirer un tableau peint au XVII[e] siècle et signé J. Hackaert ; ce tableau fut trouvé dans l'ancien logis de Briagne, près Saujon, qui appartenait aux seigneurs de Courbon ; mesurant 1 m. 55 de large sur 1 m. 40 de haut, il est une parfaite reproduction du Château et des superbes jardins à la française tels qu'ils étaient au milieu du XVII[e] siècle. On y reconnaît en effet, en dehors des principaux corps de logis : les dépendances de l'habitation, la Tour de la Fuye, l'esplanade qui formait

LE RAVIN AU PIED DES GROTTES. Sous ces rochers énormes qui surplombent le sous-bois, une végétation dense, touffue, inextricable, monte à l'assaut des troncs élancés ou tordus. (Cl. Braun.)

1. Henri Venant, membre de la Société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis,

VUE DES TOURS D'ANGLE DU CHATEAU DE LA ROCHE-COURBON. Les tours massives et robustes, cerclées d'un rang de mâchicoulis, ont conservé au Château son caractère féodal et agressif, malgré les toits d'ardoises qui à la Renaissance ont remplacé les créneaux. (Cl. Braun.)

alors un grand jardin orné de nombreuses statues, les deux pavillons situés aux angles de l'esplanade et dominant le ruisseau, qui existe toujours, sur lequel on voit une barque où se trouvent quelques personnes[1].

Non loin de la salle à manger, on pénètre dans une vaste pièce Louis XIII dont le plafond présente des poutres de bois diversement « peinturlurées ».

Mais il convient, avant de quitter les salles du rez-de-chaussée, d'étudier spécialement celle qui est dite salle de bains ; elle est située dans la tour Sud-Ouest et communique de plain-pied avec les appartements déjà cités : présentant la forme d'un quadrilatère irrégulier, éclairée de deux grandes fenêtres aux embrasures très profondes, elle n'est aujourd'hui que le vestige d'une ancienne chapelle.

Cette chapelle devait occuper le côté de la Cour d'honneur ; l'autel était placé dans le mur Ouest du porche d'entrée et se voit encore en partie dans l'excavation qui s'y trouve ; la pierre qui en forme la base et qui avance était l'autel lui-même ; on y voit sur le devant, au milieu, le trou qui contenait les reliques des saints.

Ornée à profusion de peintures et de sculptures ornementales, elle forme un ensemble très séduisant par son abon-

1. Henri Venant, *Le Château et les seigneurs de la Roche-Courbon.*

UN COIN DE LA FAÇADE OUEST DU CHATEAU. Le détail des porches, surmontés d'un balcon de pierre envahi de plantes grimpantes, contraste avec la tour d'angle. (Cl. Braun.)

LE DONJON. Cette construction est curieuse dans son ensemble et ses détails. Solidement plantée, elle présente sa façade trouée de portes cintrées et de grandes fentes dans le sens longitudinal, surmontée de créneaux en saillie.

dance et sa richesse : murailles, embrasures des fenêtres, voussures, plafonds sont recouverts de boiseries peintes ou sculptées remontant au XVII[e] siècle et du plus vif intérêt.

Une restauration habile et juste fait revivre aujourd'hui les différents tableaux dont la salle de bains est décorée. Sous la frise en bois sculpté, trois séries de tableaux entourant la muraille comme d'une ceinture : en haut, les travaux d'Hercule; au-dessous, une rangée de seize paysages; enfin, en troisième lieu, vingt-cinq panneaux représentant des figures allégoriques.

Le plafond n'est pas moins bien pourvu : sur un fond à petits damiers de couleurs vives s'inscrivent cinq grands médaillons entourés de fortes moulures en bois sculpté et reliés entre eux par des amours ailés et nus. Au plafond également, sortant d'une trompette tenue par un enfant, nous voyons un large écusson portant les armes du seigneur de la Roche-Courbon, telles qu'elles sont gravées sur la cloche de l'église de Saint-Porchaire.

Une partie de la salle de bains assez typique est cette excavation voûtée dont la destination ancienne n'est pas très définie. Elle aurait contenu à une époque relativement récente une baignoire aménagée là, dit-on, par la femme du général d'Hédouville en haine religieuse ; la voussure de la niche représente en effet, en trente-deux petits panneaux, les scènes de la vie du Christ (ces panneaux proviennent sans doute du retable de l'ancienne chapelle).

Enfin, pour compléter la description de la salle de bains, il reste à signaler une cheminée peu saillante, comportant des cariatides et des grimaçantes admirablement sculptées. Cette cheminée est un beau modèle du siècle.

Revenant dans le vestibule, on accède au premier étage par un large escalier de pierre ; là, différentes chambres sans grandes particularités, chambres paysannes en général et dont l'aspect reste très simple.

« Mais, s'écrie Loti enthousiasmé, ce qui est sans égal nulle part, c'est la vue que l'on a des fenêtres d'en haut ; au delà des grandes terrasses superposées et des vieux jardins à la française, partout, n'importe où l'on regarde, un lointain qui fait oublier le siècle présent, un lointain qui n'indique aucune époque de l'histoire ; si l'on veut, c'est le Moyen Age, ou même c'est le temps des Gaules, rien que le tranquille déploiement des branches, la paix infinie des choses que l'homme n'a pas encore dérangées. On respire l'éternelle senteur des arbres, des mousses et de la terre. Vers le Sud il y a les bois par lesquels je suis arrivé et qui tombent dans le ravin des grottes. Dans tout l'Ouest, au-dessus de la rivière et d'une ligne rocheuse, ces autres bois très embroussaillés, où je connais des sépultures gallo-romaines et qui, en dehors du champ de la vue, confinent à un étrange petit désert de pierrailles. Vers le Nord, enfin, c'est un moutonnement de cimes plus hautes et plus sombres, d'un vert intense, où jamais l'automne ne met ses teintes de rouille : la forêt de chênes verts que nous visiterons tout à l'heure. »

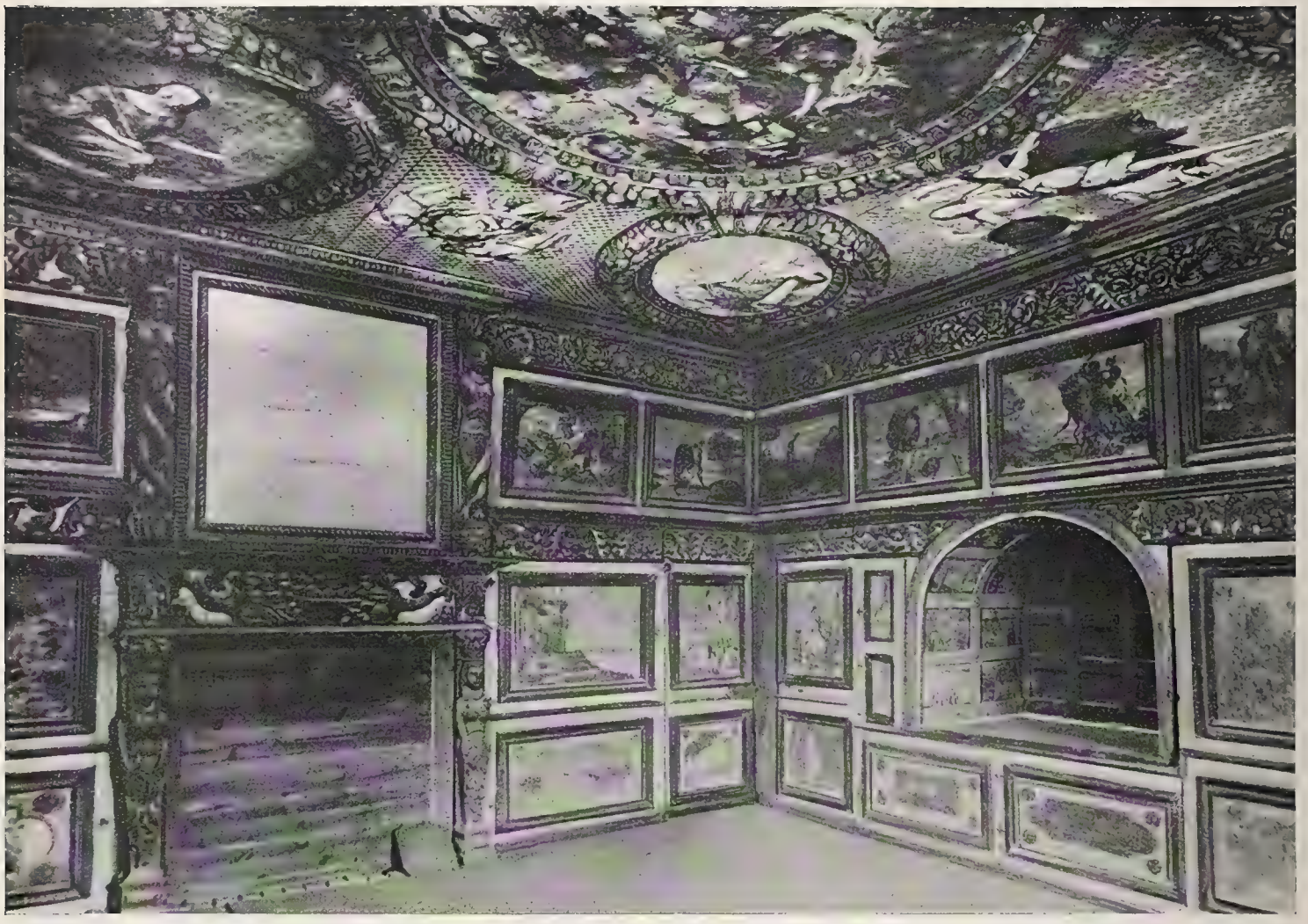
LES DÉPENDANCES DU CHATEAU. LES GROTTES. — Depuis longtemps déjà on a reconnu que les grottes avaient abrité des hommes de l'époque préhistorique. Il faut citer une trouvaille intéressante, celle d'une petite plaque d'ivoire (ou d'os) gravée d'un éléphant avec deux trous de suspension.

Dans un recoin, se rattachant à l'un des couloirs qui, à droite, partent de la grotte principale et à 15 mètres de l'entrée, des chercheurs avaient bouleversé un gisement et ramené en surface de nombreuses pierres ; on a pu recueillir dans les restes de ces fouilles trois pierres calcaires plates, un certain nombre de silex taillés et quelques os brisés mais indéterminables parce que trop petits[1].

Ces grottes si curieuses et si intéressantes pour les savants

1. Clouet, professeur à l'École commerciale de Saintes.

AUTRE VUE DE LA FAÇADE OUEST au temps où Pierre Loti jeta son cri d'alarme. (Cl. Braun.)



LA SALLE DE BAINS. Commencée au temps de la Renaissance, terminée en 1663, c'est un spécimen remarquable de la décoration intérieure des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Ornée sur les parois de peintures et d'encadrements sculptés en plein bois, figurant des lourdes guirlandes de fleurs et de fruits, elle contient une niche hémisphérique renfermant une pierre creusée qui servait, dit-on, de baignoire aux seigneurs du lieu.

créent au milieu du sous-bois un site dont Pierre Loti sait décrire tout le charme.

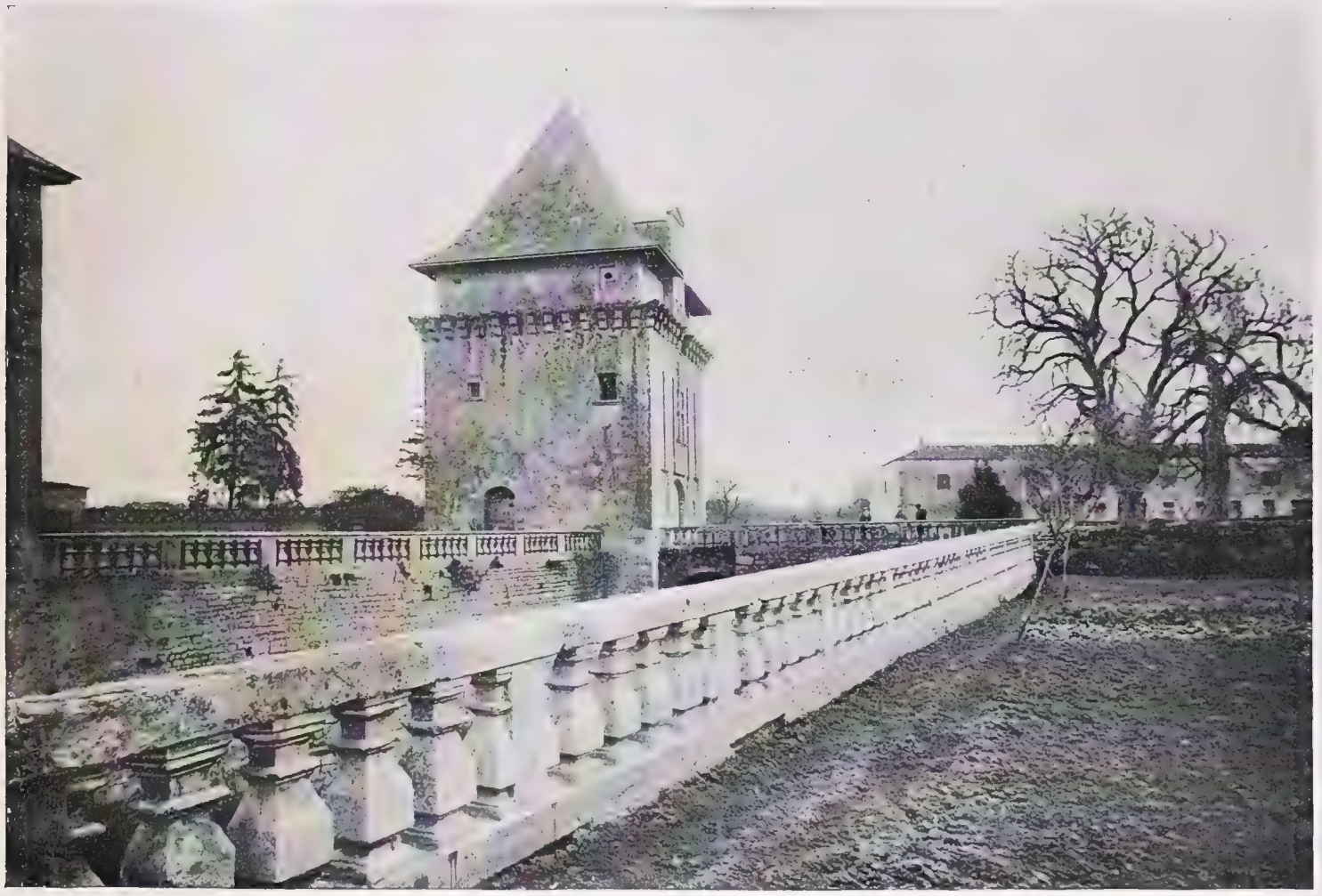
« C'est un lieu, dit-il, certainement unique dans nos climats. La petite rivière sans nom qui traverse toute la forêt dans une vallée très en contre-bas s'attarde là, plus enclose de rochers, plus enfouie sous l'amas des verdures folles ; elle s'épand au milieu des tourbes et des herbages pour former un semblant de marais tropical. Avant que j'aie vu les vraies flores exotiques, ce ravin déjà les révélait à mon imagination d'enfant. Les arbres qui y font de la nuit verte sont singulièrement hauts, sveltes, groupés en gerbes qui se penchent à la manière des bambous. A l'abri de ces voûtes de feuillage et de cette sorte de falaise qui garantit comme un mur, contre le vent d'hiver, toute une réserve de nature vierge demeure blottie dans une humidité et une tiédeur presque souterraines ; les roseaux jaillissent de souches si vieilles et si hautes qu'on les dirait montées sur un tronc comme les Dracénas ; de même pour la plus grande de nos fougères, l'osmonde, qui y semble presque arborescente. C'est aussi la région des mousses prodigieuses qui, sur toutes les pierres du sol, imitent des plumes frisées, et de mille autres plantes inconnues ailleurs, d'une fragilité et d'une défiance extrêmes, qui ne se risquent à paraître que sur les terrains tranquilles depuis toujours. Il faudrait préserver jalousement de tels Edens, sans doute millénaires, que ni volonté ni fortune ne sont capables de recréer. Dans la pénombre de sous-bois, je prends le sentier, plutôt l'incertaine battue, qui passe tout au pied de la falaise d'enceinte. Souvent les roches surplombent des roches d'un grisâtre un peu rose, tellement frottées par les siècles qu'elles n'ont plus que des surfaces arrondies. Voici d'abord dans cette muraille une étrange et adorable niche, toute festonnée de stalactites et frangée de capillaires, d'où s'échappe une source. Un peu plus loin, les roches lisses, ayant l'air de se plisser comme des draperies qu'on relève, découvrent peu à peu de profondes entrées obscures, et ce sont les grottes préhistoriques ouvertes le long de cet ombreux marécage ; rien n'a dû beaucoup changer aux entours, depuis les temps où des hôtes primitifs aiguisèrent leurs couteaux de silex. Il y en a plusieurs de ces grottes qui se suivent, montrant des porches en plein cintre, ou bien dentelés et d'un dessin ogival. Et enfin j'arrive à la plus grande, dont la salle d'entrée a comme un dôme d'église; le demi-jour verdâtre des feuillées n'y pénètre pas très loin, et on aperçoit au fond, entre les piliers trapus que lui ont faits les stalactites, des couloirs qui s'en vont plonger en pleine nuit. J'aimais m'y aventurer jadis avec une lampe et un fil conducteur, et je me rappelle qu'une fois, vers ma quinzième année, j'avais failli me perdre dans le dédale de ces galeries, que tapissaient comme d'épaisses coulées de neige ou de lait, et qui étaient toutes de la même blancheur de suaire.

« Le sentier, toujours couvert et demi-sombre, mais de plus en plus facile, remonte enfin au niveau de la plaine, dans des bois touffus où la flore devient tout autre, sur un terrain sec, feutré de mousses différentes.

« Maintenant, une large avenue droite, dans la direction du Nord, va me conduire au Château. Elle passe au milieu des bois, les pervenches lui font au printemps des tapis tout bleus, et les chênes verts la recouvrent, lui donnant l'air d'une interminable nef ; on s'en contenterait ailleurs, de ces chênes-là, mais ce ne sont que des arbres d'une soixantaine d'années, autant dire des arbrisseaux comparés à ceux qui m'attendent plus loin.

« Au bout de l'avenue, la nuit verte tout à coup s'épaissit davantage ; ici, les grands chênes ont des siècles, les mousses

TOUR DU XV^e^ SIÈCLE, SERVANT DE PIGEONNIER. Cette tour, dite Tour de la Fuye (d'où s'enfuyaient les pigeons), décore le côté Est du Château. Sa masse, échancrée au sommet par les créneaux, percée d'étroites et rares ouvertures, est un bon spécimen d'architecture militaire du Moyen Age.



LE DONJON FÉODAL, VU DE L'ESPLANADE. Il se dresse isolé en avant du Château, comme pour le protéger, avec son rang de mâchicoulis et ses façades percées de meurtrières. Des terrasses, bordées de balustres, dominent les anciens fossés. (Cl. Braun.)

VUE D'ENSEMBLE DU CHATEAU (FAÇADE EST). La vue générale offre aux yeux les grands toits d'ardoises, les poivrières des tours et la tache blanche des façades mise en valeur par la verdure des arbres, au milieu desquels le Château émerge comme une île dans la mer mouvante des feuillages. (Cl. Braun.)

et les fougères se sont installées sur les vigoureuses ramures. Et enfin, commence d'apparaître cette demeure de la Belle au Bois dormant. »

Avant de laisser Loti chanter encore la grande forêt qui lui inspira de si profonds accents, il convient ici de parler d'une légende qui se rattache au ravin des grottes.

« Les grottes, dit-on, étaient la demeure d'une fée ; or, il advint qu'un beau jour la fille du seigneur accorda son amour à un berger. Les amoureux se rencontraient sous les voûtes préhistoriques. Les ayant surpris, la méchante fée les jeta dans les eaux qui avoisinent les cavernes. Et les eaux se mirent à bouillonner — elles bouillonnent encore — et le soir, on voit sur leurs bords humides et solitaires errer les âmes des deux victimes.

« Dans ces eaux se mire le ciel, si bien que, dans la région, on les appelle le *bouille-bleu* : c'est le marais tropical dont Loti parlait plus haut, plein d'une poésie si tragique et si douce à la fois. »

(Gaston Mauberger).

LA FORÊT. — A la plume du maître nous laissons le soin de décrire la grande forêt.

« J'ai dit que le ravin des grottes était un lieu unique, de même pour cette forêt-là : en courant le monde, je n'en ai pas rencontré qui lui ressemble, si ce n'est peut-être en un coin perdu de la Grèce. Le chêne vert, qui, en France, n'existe à l'état d'arbre forestier que dans nos régions Sud-Ouest tempérées par le vent marin, porte des feuilles d'une nuance foncée, un peu grisâtres en dessous comme celles de l'olivier, et l'hiver, quand tout se dénude ailleurs, il reste en pleine gloire. C'est un arbre d'une vie très lente, auquel il faut des périodes infinies pour atteindre son complet épanouissement.

Lorsqu'il a pu se développer dans une tranquillité inviolable, comme ici, son tronc multiple s'arrange en gerbe, en bouquet gigantesque ; alors, avec son branchage touffu du haut en bas qui descend jusqu'à terre, avec sa belle forme ronde, il arrive presque à la majesté du Banian des Indes.

« Or, cette forêt *n'a jamais été touchée*, au cours des temps, elle s'est faite comme il lui a plu de se faire ; les arbres n'y sont pas serrés les uns aux autres, mais déployés avec calme, laissant entre eux des intervalles comme en une sorte de mystérieux jardin. Le sol y est d'une qualité rare : un plateau calcaire sur lequel les siècles n'ont déposé qu'une mince couche d'humus, et qui ne convient qu'à de patientes essences d'arbres, ainsi qu'à de très petites graminées, des mousses et d'extraordinaires lichens. Par endroits, ce sont les lichens qui dominent ; les pelouses alors prennent des teintes d'un grisâtre très doux, le même grisâtre que l'on voit ici sur toutes les ramures et à l'envers de toutes les feuillées, et c'est un peu comme si la cendre des âges avait poudré la forêt. Jadis on avait tracé au travers des chênaies deux ou trois larges avenues,— jadis, on ne sait plus quand, — elles subsistent sans qu'il soit besoin de les entretenir, car ce terrain ne connaît ni la boue, ni les ajoncs, ni les broussailles ; elles sont adorables, en décembre surtout, ces avenues, puisque les grands chênes verts et les Phylliréas, qui forment parfois des charmilles à leurs pieds, jamais ne s'effeuillent ; on peut y cheminer plus d'une demi-lieue sans voir autre chose que ces arbres magnifiquement pareils et, lorsqu'on arrive enfin au bord de la muraille rocheuse, qui limite le plateau et ses futaies, pour descendre à la zone plus basse des roseaux et de l'eau courante, l'horizon que l'on découvre est encore un horizon sans âge.

FENÊTRE RENAISSANCE DANS LA TOUR DU VIEUX PIGEONNIER. Cette fenêtre cintrée contraste par son exécution fouillée avec le reste de la tour, datant du XII^e siècle.

« Et le charme si singulièrement souverain de cette forêt, c'est l'espace, les passages libres partout. Entre les touffes majestueuses des feuillages vert-bronze atténués de grisailles, on circule aisément sur de très fins tapis, et cela donne une impression de bois sacré, de parc élyséen. Séjour pour le calme à peine nostalgique ou même pour le définitif oubli, dans l'enveloppement des vieux arbres et des vieux temps... »

FAÇADE, SUR LE PARC, DU CHATEAU DE CHITRÉ (front Ouest). Établi sur la motte de l'ancien château féodal et dominant la vallée de la Vienne, le Château de Chitré se dresse dans une admirable situation. Il a été en partie reconstruit dans son ancien caractère. Un triple étage de fenêtres à meneaux contraste de la façon la plus amusante avec les baies étroites du Donjon. Au premier plan, en retour, il reste quelques vestiges de l'ancien Château, dans lesquels est aménagée, au rez-de-chaussée, une confortable salle de billard. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DE CHITRÉ

par Vouneuil-sur-Vienne (Vienne)

A DIX kilomètres de Châtellerault, non loin de la route nationale qui mène de cette ville à Chauvigny, le Château de Chitré, dominant la riante vallée de la Vienne, dresse la masse imposante de sa silhouette féodale et Renaissance sur le fond ombreux des bois. Le Parc paysager, créé à flanc de coteau, lors de la restauration du Château, fait, entre lui et la route, une large marge de pelouses, sillonnées, meublées de bouquets d'arbres et de massifs. Plusieurs entrées donnent sur la route allant de Châtellerault à Chauvigny, — et qui borde l'un des côtés du Parc,— entrées dont les dégagements sont soulignés par des lisses blanches. L'entrée principale franchie, on peut emprunter l'allée carrossable qu'elle dessert, dont le jeu des grandes courbes et contre-courbes fait passer à distance, parallèlement à la façade principale du Château (front Ouest), avant que sa dernière boucle la fasse déboucher sur le vaste terre-plein devant la façade opposée (front Est), celle d'arrivée. Le Parc, qu'on vient de traverser rapidement, descend en pente douce, du côté de la Vienne, jusqu'à la route nationale de Chauvigny. Il est parsemé de bouquets d'arbres et de belles variétés de conifères ; quelques arbres sont magnifiques, notamment un très vieux chêne de 6 mètres de circonférence. Enfin, sur les autres côtés, les bois où foisonne le gibier lui font une suite naturelle. Le Parc et les bois de Chitré sont attenants aux bois de La Foye ou de Monthoiron, et à quelques kilomètres seulement de la forêt de l'État nommée La Moulière.

Le haut faîtage du Donjon, la tour crénelée du guetteur, surmontée d'une échauguette, ses autres tours à poivrières, couronnées d'un diadème de mâchicoulis et reliées l'une à l'autre par de hautes courtines, évoquent les époques guerrières et féodales. Les ouvertures étroites, pratiquées dans les murs épais, semblent prêtes encore à recevoir le carreau des arbalètes, ou la javeline qui repoussera les assaillants ; mais aussi le triple rang des larges baies dont se trouent les murailles hautes de l'édifice appelle la lumière dans les vastes salles du Château construites suivant le style de la Renaissance. Légèrement en retrait par rapport au Donjon, la façade Est s'étend tout le long de la Cour d'arrivée, ayant l'affectation de Cour d'honneur. Au point de vue architectural, bien que Chitré soit situé sur une motte naturelle, alors qu'Azay-le-Rideau se trouve dans une vallée, on ne peut s'empêcher de constater une similitude d'aspect entre le corps de bâtiment traité ici dans l'esprit du XVI^{e} siècle et celui d'Azay-le-Rideau. A son extrémité, deux tours en avancé, plus petites que celles du Donjon, amorcent la partie du Château tournée vers le Sud ; on aperçoit en face les débris écroulés de l'ancien Donjon, dont les ruines se cachent sous des massifs d'arbustes, de lierres et de ronces. Au rez-de-chaussée de cette vieille

tour non restaurée, on a installé une salle de billard dont la porte ogivale d'entrée se découpe dans la verdure.

La façade exposée à l'Ouest est très simple. Des massifs d'arbustes taillés en garnissent le bas, tandis qu'un peu plus loin s'élèvent de très beaux cèdres, et, notamment, un *Sequoia gigantea*, planté en 1868, le jour de la naissance de la fille du propriétaire. La blanche façade du Château, bien coiffée par son haut faîtage, où s'encastrent quatre grandes fenêtres à meneaux et à frontons découpés, se dresse, dominant les pelouses d'un vert tendre, qui descendent du côté de la Vienne. De ce côté, la Chapelle, adossée au Donjon, fait saillie. Elle est de style roman et comporte de belles arcades avec un rang de curieux mascarons. Une très belle fresque en décore le fond.

L'histoire de Chitré remonte assez haut, puisqu'il est question, dans les Chartes poitevines du X^e^ siècle, de la Villa de Chitré ; ce qui indique que cet endroit a été habité dès le début et peut-être même avant la Féodalité. On peut supposer que les Romains y séjournèrent à l'époque gallo-romaine et eurent là des habitations ou un castellum.

Il a été découvert, en effet, aux environs, une grande quantité de tombeaux, dont plusieurs contenaient des médailles romaines. On sait qu'une voie très importante suivait la rive gauche de la Vienne, mettant en communication Chauvigny et le Vieux-Poitiers (près Châtellerault), dont les ruines attestent l'emplacement d'une ville forte très importante.

Au Moyen Age, les propriétaires de Chitré devaient foi et hommage lige au baron de Chauvigny ; mais Chitré relevait de la baronnie de Monthoiron, pour les choses judiciaires, car à cet endroit se tenait la haute, moyenne et basse justice.

La châtellenie de Chitré a donné son nom à une famille qu'on trouve mentionnée dans les Chartes, parce que ses membres furent les bienfaiteurs de plusieurs abbayes poitevines. Elle est appelée Chitré, Chistré, de Chistrec, de Chistriaco ou Chitriaco. C'est, dit Beauchet-Filleau, une famille d'ancienne noblesse féodale que l'on trouve fréquemment citée aux XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles, dans les Chartes des abbayes de Nouaillé et de Saint-Cyprien.

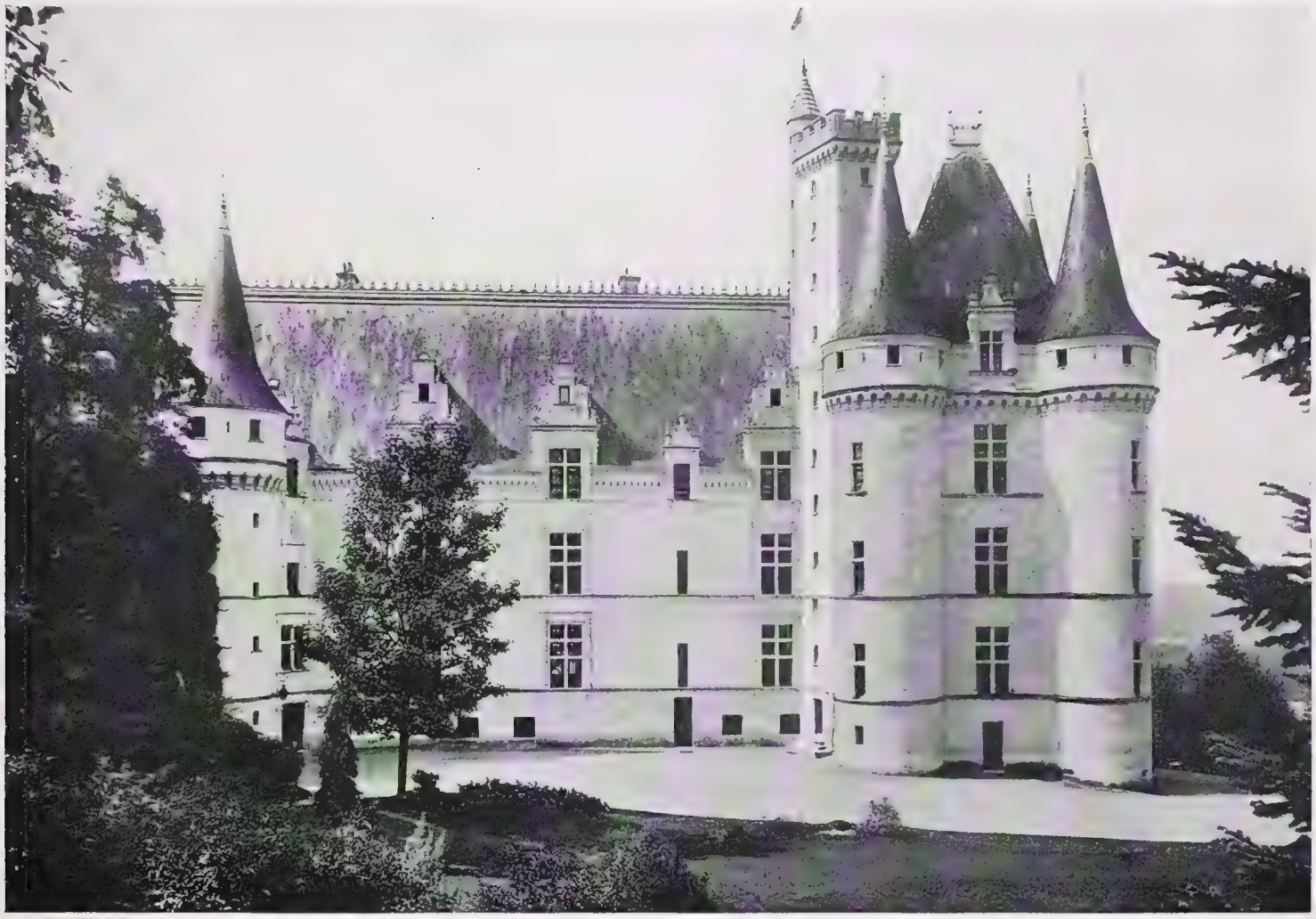
Ces membres furent : Hugues de Chistrec vivant en 1077 ; Geoffroy de Chistré (1077) ; Guillaume de Chistré (1081) ; Hubelin de Chistré (1095) ; Élie de Chistrec (1120) ; Willelmus de Chistrec (1120) ; N... de Chistré (1120) ; Airandus de Chistrec (1157) ; Petrus de Chistriaco (1200) ; Geoffroy de Chistré (1214) ; Aleardis de Chistré (1235) ; Guillaume de Chistré (1281) ; Hélie de Chistré, qui fait aveu de sa terre à l'évêque de Poitiers, baron de Chauvigny ; Jeanne de Chistré dont un aveu de sa tour de Chitré date de 1309 ; Anne de Chistré (1310) ; N... de Chistré qui eut procès avec l'évêque de Poitiers en 1343 ; Pierre de Chistré (1376) ; N... de Chistré, qui fut tué à la bataille de Maupertuis et enterré aux Cordeliers de Poitiers.

Par le mariage, avant 1310, d'Anne de Chistré, citée plus haut, avec Jean le Bœuf, la terre passa à cette famille châtelleraudaise. Ce Jean le Bœuf eut un fils, Philippe, et un autre, Hugues, auquel le comte de Poitiers retira sa châtellenie en 1340, parce qu'il était passé, avec d'autres seigneurs poitevins, au parti anglais.

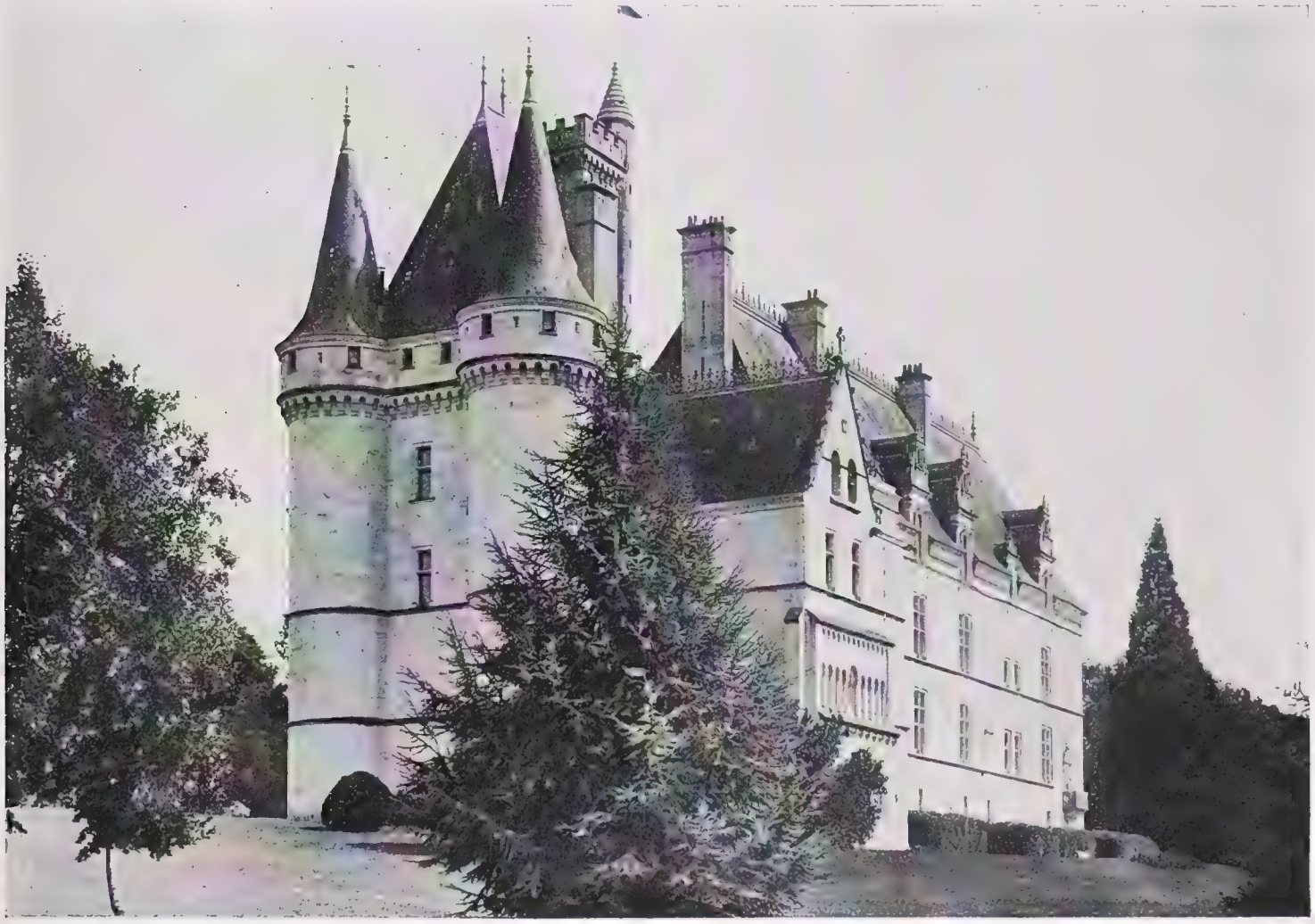
C'est à Pierre de Viesbourg que fut confiée la propriété ; puis Gui Turpin de Crissé s'en rendit acquéreur en 1378, et elle passa à ses descendants, qui furent : Lancelot Turpin de Crissé (1399), Antoine Turpin de Crissé (1443) ; Gui Turpin de Crissé (1487) et Jacques Turpin de Crissé (1494). A ce moment, nouveau changement de propriétaire. Charles Tiercelin, seigneur de la Roche-du-Maine, appelé le grand la Roche-du-Maine, parce qu'il fut l'un des plus brillants capitaines du XVI^e^ siècle, devint seigneur de Chitré, à cause de son alliance avec Anne Turpin de Crissé. Il se distingua sous François I^er^ et Henri II.

Présent à la bataille de Pavie (1525), prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, plus tard, au temps des guerres civiles, capitaine de Château de Chinon, la Roche-du-Maine se montra très vaillant. Il était de la Maison de Tiercelin, issue des anciens comtes de Toulouse et alliée à la Maison royale de France.

LA SALLE A MANGER DU CHATEAU DE CHITRÉ. C'est la plus vaste pièce du Château. Sa décoration a été traitée avec beaucoup de recherche, dans l'esprit de la première période de la Renaissance. Une large frise court au-dessous de son plafond à poutres et poutrelles décorées. Dans la bande qui la souligne sont disposées régulièrement des têtes de cerfs, rappelant le sujet principal de la cheminée. (Cl. *Vie à la Campagne.*)



LA FAÇADE EST SUR LA COUR D'ARRIVÉE du Château de Chitré. Une large esplanade sablée, faisant office de Cour d'honneur, s'étend devant cette façade. A droite, s'élève le Donjon ; à gauche, derrière une tour reconstituée, sont conservés les vestiges d'un corps de bâtiment et d'une tour du XIII^e^ siècle. On entre dans le Château par la porte basse, ménagée dans la partie en pan coupé qui relie le corps de bâtiment à la tour de gauche.



LE DONJON, L'AILE DE LA CHAPELLE ET LE CORPS PRINCIPAL DES BATIMENTS (fronts Nord et Ouest). Vu de ce côté, le Donjon, avec ses élégantes tourelles, prend tout son caractère. Malgré son importance, il reste en harmonie avec l'ensemble. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

CHEMINÉE SCULPTÉE DU XVI^e SIÈCLE attribuée à Jean Goujon. Au premier plan, couvrant une scène de chasse, le cerf de la légende de saint Hubert, protégé par la Croix. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

D'Anne Turpin de Crissé, il eut une fille, qui s'allia à François d'Apelvoisin, lieutenant de la Compagnie de son beau-père, et, par son contrat du 21 avril 1542, François ajoutait à son nom celui de Tiercelin de la Roche-du-Maine. En 1550, il était devenu propriétaire du Château et, de ce fait, la terre devenait l'apanage de la famille Tiercelin d'Apelvoisin jusqu'en 1793.

En 1793, le comte de Saint-Sernin devint propriétaire à cause de son alliance avec les d'Apelvoisin ; puis la terre passa au comte du Crozet, qui avait épousé Mlle de Saint-Sernin. Charles de Bouillé succéda au comte du Crozet, dont il avait épousé la fille, et, en 1856, M. Treuille se rendit acquéreur de Chitré et de ses dépendances.

Cette date est l'une des plus importantes de l'histoire du vieux Castel, car, à ce moment, on ne voyait plus que des ruines, vestiges de ce qui fut l'une des plus importantes forteresses des bords de la Vienne. Les deux tours (XV^e siècle) qui terminent le grand corps de bâtiment du XVI^e siècle étaient encore debout, et on voyait fort bien l'amorce de la tour du guetteur.

Il restait aussi plusieurs côtés du grand corps de bâtiment, et, à droite, dans la direction de l'Est, on voyait, longeant d'anciens fossés, les restes d'une tour et d'un Donjon (XIII^e siècle), qui n'ont pas été reconstitués. Il est à supposer que le grand corps de bâtiment (XVI^e siècle) fut édifié par de la Roche-du-Maine sur les ruines de l'ancien Manoir, probablement détruit pendant la guerre de Cent Ans.

L'entrée du Château de Chitré, l'un des plus beaux spécimens de l'architecture Renaissance en Poitou, se trouve sur la Cour d'honneur, dans la partie en pan coupé qui relie l'une des petites tours au long corps de bâtiment traité dans l'esprit du XVI[e] siècle. Elle est constituée par une petite porte basse. L'escalier d'honneur part du vestibule d'entrée. Cet escalier en pierre, qu'on ne saurait sans doute comparer à celui de l'ancien Chitré, n'en a pas moins fort grande allure, avec sa superbe rampe de pierre, formant balcon du premier étage, et son plafond à caissons que soutiennent des colonnes carrées.

A droite, s'ouvre la salle à manger ; à gauche, le salon, et, dans un retour, la salle de billard. La salle à manger se raccorde elle-même avec la Chapelle et avec une autre petite salle à manger, tandis qu'au rez-de-chaussée du Donjon sont installées les cuisines.

Si la reconstitution de Chitré, exécutée en 1879 sur les plans de l'abbé Brisacier, fut faite dans l'esprit de l'ancien Château en ce qui concerne les parties extérieures, l'ameublement des très beaux appartements dénote aussi le souci de rester dans le sentiment de l'époque.

Le plafond brun, aux poutres et poutrelles apparentes du salon, forme, avec les tapis rouges sur fond bleu, une très heureuse et très sobre harmonie. Une grande cheminée Renaissance ancienne, habilement restaurée, éclaire la pièce de sa note blanche. Des tapisseries très anciennes décorent les murs ; de grands fauteuils et de très vieux meubles vénitiens garnissent cette pièce.

La salle de billard, pièce où l'on se tient beaucoup et qui fait suite au salon, est voûtée dans le caractère féodal. Elle est ornée d'une belle cheminée gothique. Tandis qu'un billard en occupe le centre, deux de ses panneaux sont occupés, l'un par un lit clos, aménagé en bibliothèque basse, l'autre par un buffet superbement sculpté, provenant du Château d'Azay-le-Rideau. Des trophées de chasse décorent les murs.

La salle à manger, qui s'ouvre de l'autre côté du vestibule, est d'une noble tenue et d'une coloration sobre : un plafond au ton rouge s'harmonise très bien avec ses poutres et poutrelles apparentes, d'une nuance café au lait, et soulignées de rainures blanches. Le carrelage de la pièce est rouge et noir, en losanges ; des fleurs de lis décorent les losanges noirs au centre de la salle. Toutes les assises sont en chêne ; au-dessus, le mur est blanc, jusqu'à une très haute frise, comportant sur fond jaune brun une suite de peintures à l'huile en grisaille, œuvre du peintre Capelle, représentant les péripéties d'une chasse à courre Renaissance, depuis la bénédiction des chasseurs jusqu'au festin terminant la chasse. Des têtes de biches et de cerfs se détachent en saillie. Les têtes des cerfs sont ornées des bois les plus beaux parmi ceux des animaux tués. Une très belle cheminée de pierre, au fond de la pièce, monte jusqu'au plafond. Elle est ornée d'un fort beau bas-relief représentant le cerf de saint Hubert avec une adjonction toute moderne : une croix munie de petites ampoules électriques. Il repose au milieu d'une prairie et sur les bords de la rivière où l'on voit des hérons et des cygnes. Au loin, le Château se dresse ; le seigneur paraît en sortir avec son équipage de chasse. Ce cerf porte au cou l'écusson d'alliance de la famille de Chitré avec celle de la Roche-du-Maine. Cette œuvre d'art de la Renaissance (dont les Antiquaires de l'Ouest possèdent un moulage) date de 1557 et serait peut-être un ouvrage de Jean Goujon. A l'autre extrémité de la pièce, une biche, de grandeur naturelle, étendue sur un dressoir, fait face au cerf. Une petite salle à manger vient à la suite de cette vaste salle et la rattache aux cuisines. Son plafond, de fond bleu, est orné de poutrelles apparentes à la nuance bise. Elle comporte en outre une haute cheminée et de très anciennes tapisseries. De longues dessertes Renaissance la garnissent. On voit dans cette pièce le tableau célèbre *la Chanson de la Mariée*, du peintre Jean Brunet. Au premier étage, la disposition des chambres est la suivante : au-dessus du salon, à gauche de l'escalier, la chambre de M. Treuille. A droite, un long couloir permet d'accéder à plusieurs chambres très grandes, qui sont des chambres de famille. Il y a dans ce couloir de fort belles armoires. Il aboutit à la chambre de Mme Darblay, au-dessus de la Chapelle.

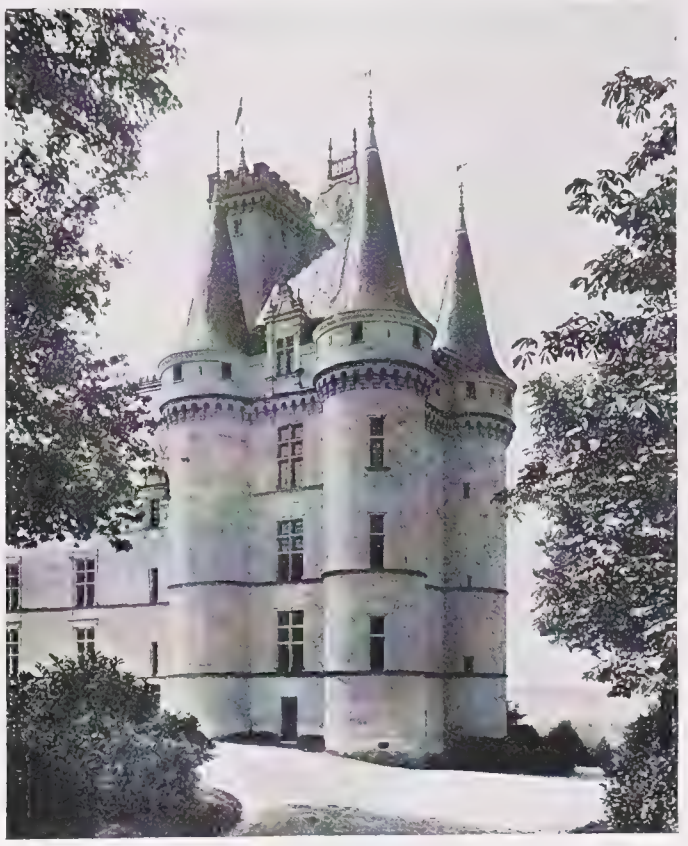
Le plafond de la chambre de M. Treuille s'orne de poutres et poutrelles au fond rouge serti d'un trait noir. Les murs et les sièges, d'anciens sièges en noyer, sont tenturés d'étoffes bleues et des tapisseries ornent les murs. Dans la chambre de Mlle Treuille, aujourd'hui baronne de Lestrange, un très beau lit à colonnes attire l'attention, ainsi qu'une superbe armoire à grosses colonnes torses.

La chambre de Mme Darblay mérite également d'être mentionnée. Avec son plafond rouge saumoné, aux poutrelles apparentes jaune-ocre, elle a vraiment une belle allure, que ne démentent ni la belle tapisserie apposée sur le mur, ni le très vieux lit à colonnes et à dais, ni le buffet aux fortes moulures anciennes et la commode de style Louis XV. Au premier étage du Donjon se trouve une chambre très grande, renfermant aussi un lit à colonnes ; dans l'une des tours, une petite chambre a été aménagée ; dans l'autre, un cabinet de bains.

Tels sont les intérieurs et aménagements de la magnifique demeure de Chitré. Au dehors, orientées au Nord-Est, les écuries se développent derrière des massifs d'arbres et d'arbustes.

Les bois de Chitré sont entretenus et aménagés avec le plus grand soin. Ils s'étendent dans la direction de Monthoiron, vers l'Est, et sont entourés de hauts grillages.

Dès les premiers jours d'automne renaît l'entrain des grandes chasses d'autrefois, où les seigneurs féodaux avaient droit sur « les grandes et menues bestes » de la châtellenie de Monthoiron, dont dépendait Chitré.



DONJON DU CHATEAU DE CHITRÉ. Situé derrière la Chapelle, à l'angle Nord-Est, le Donjon est flanqué de ses hautes tours, aux toits élancés, coiffées de leur diadème de mâchicoulis et reliées entre elles par de hautes courtines. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

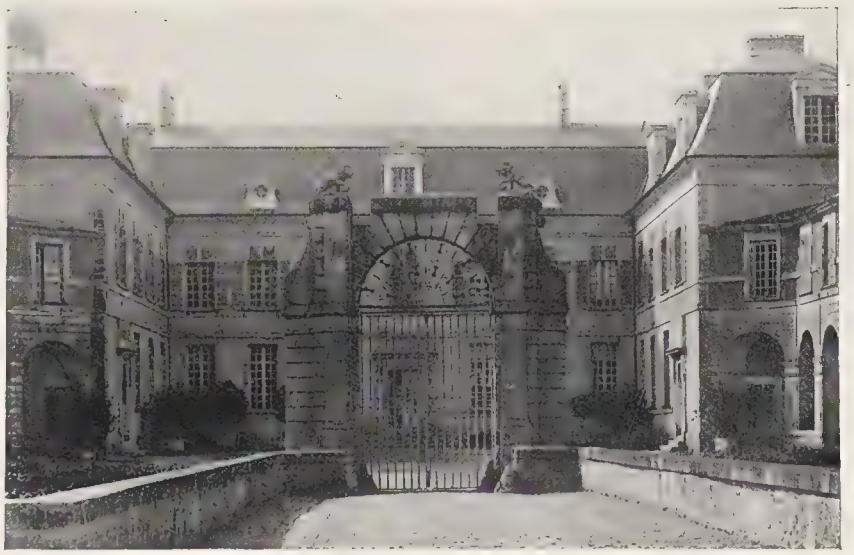
LE CHATEAU DE LA FERTÉ, du côté de l'arrivée, se présente en fer à cheval, avec cour intérieure flanquée de tours aux angles. Il est posé comme sur un socle, sur une terrasse quadrangulaire, encadrée d'un large canal qu'un pont enjambe pour joindre la Cour d'honneur. Ainsi ce ne sont pas les murs de soubassement du Château, mais ceux de soutènement de la terrasse qui se baignent directement dans l'eau du canal.

LE CHATEAU DE LA FERTÉ

La Ferté, par Reuilly (Indre)

LA terre de La Ferté constitue un cadre verdoyant à sa vaste habitation et aux dispositions architecturales immédiates qui l'entourent. Une ample avant-cour, gazonnée, encadrée par des tilleuls taillés, précède le Château et la Cour d'honneur à laquelle on accède par le large pont que ferme un portail à grille. Mais il faut se placer de côté pour juger de l'ensemble de cette architecture, dont le jeu des lignes souples est fort amusant. Le corps principal de logis, à un étage, à sept fenêtres de façade, s'accompagne à droite et à gauche de deux ailes, prolongées par deux corps de bâtiments moins importants, à l'angle extérieur desquels s'accolent les deux tours rondes au toit en dôme terminé par un lanterneau. Ces deux ailes basses, à l'italienne, avec galerie à arcade au rez-de-chaussée, au toit plat couronnant l'étage, s'accrochent de la façon la plus gracieuse par un pan coupé aux deux ailes principales qu'elles prolongent en retrait.

Un toit à la Mansard coiffe le corps principal de logis, sur lequel se découpent des lucarnes saillantes en pierre, à fronton triangulaire. Les fenêtres, régulièrement disposées, sont à petits carreaux, et le caractère de style du Château se trouve souligné par la disposition des caisses d'oranger et de lauriers-roses.



LE PONT ET LA GRILLE D'ARRIVÉE donnant accès à la Cour d'honneur, encadrée sur trois côtés par le corps de logis principal. Les deux ailes d'égale importance sont prolongées par des bâtiments plus bas à arcades. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Ce Château occupe l'emplacement de l'ancien fief de La Ferté-Gilbert qui avait appartenu au XVI[e] siècle aux Robertet et aux La Châtre. Le fief fut acheté le 4 mai 1656 par Jacques de La Fond à M. de L'Hospital, duc de Vitry, maréchal de France, gendre et héritier du maréchal de La Châtre. En 1659, Jacques de La Fond, sur-

LE VASTE HALL du Château de La Ferté et son escalier monumental. Les piliers carrés sont reliés par des pans de gros balustres Louis XIV qui donnent à l'ensemble une allure imposante. De part et d'autre de l'escalier, des retraits ont été ménagés en coins de repos. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

intendant des Finances, avait fait remplacer l'ancien Château par celui qui existe actuellement et avait choisi Mansard pour architecte. Brûlé en 1907, le Château fut restauré avec exactitude.

La façade opposée du corps principal de logis, qui regarde l'Ouest, est toute simple et flanquée de deux tours d'angle du même modèle que celles de l'extrémité des ailes de l'Est ; mais, ici, l'unique lucarne, encadrée de part et d'autre à distance d'une autre lucarne œil-de-bœuf, paraît souligner la nudité du toit.

Les soubassements du Château ne sont pas directement baignés par les douves. L'habitation se hausse sur le terre-plein qui forme terrasse sur ses quatre côtés, au-dessus de l'eau. Sur cette terrasse sont disposés de simples petits parterres, constitués chacun par une ellipse enchâssée dans quatre compartiments dessinant extérieurement un

L'ENCADREMENT D'EAU DU CHATEAU DE LA FERTÉ. Un large canal isole cette demeure, qu'une série de jardins enclôt de verdure et de fleurs.

VU DE L'EXTRÉMITÉ, dans sa plus grande longueur, sur un des côtés, le canal prend une grande importance. Il s'accompagne à droite d'une chaussée bordée de très hauts peupliers.

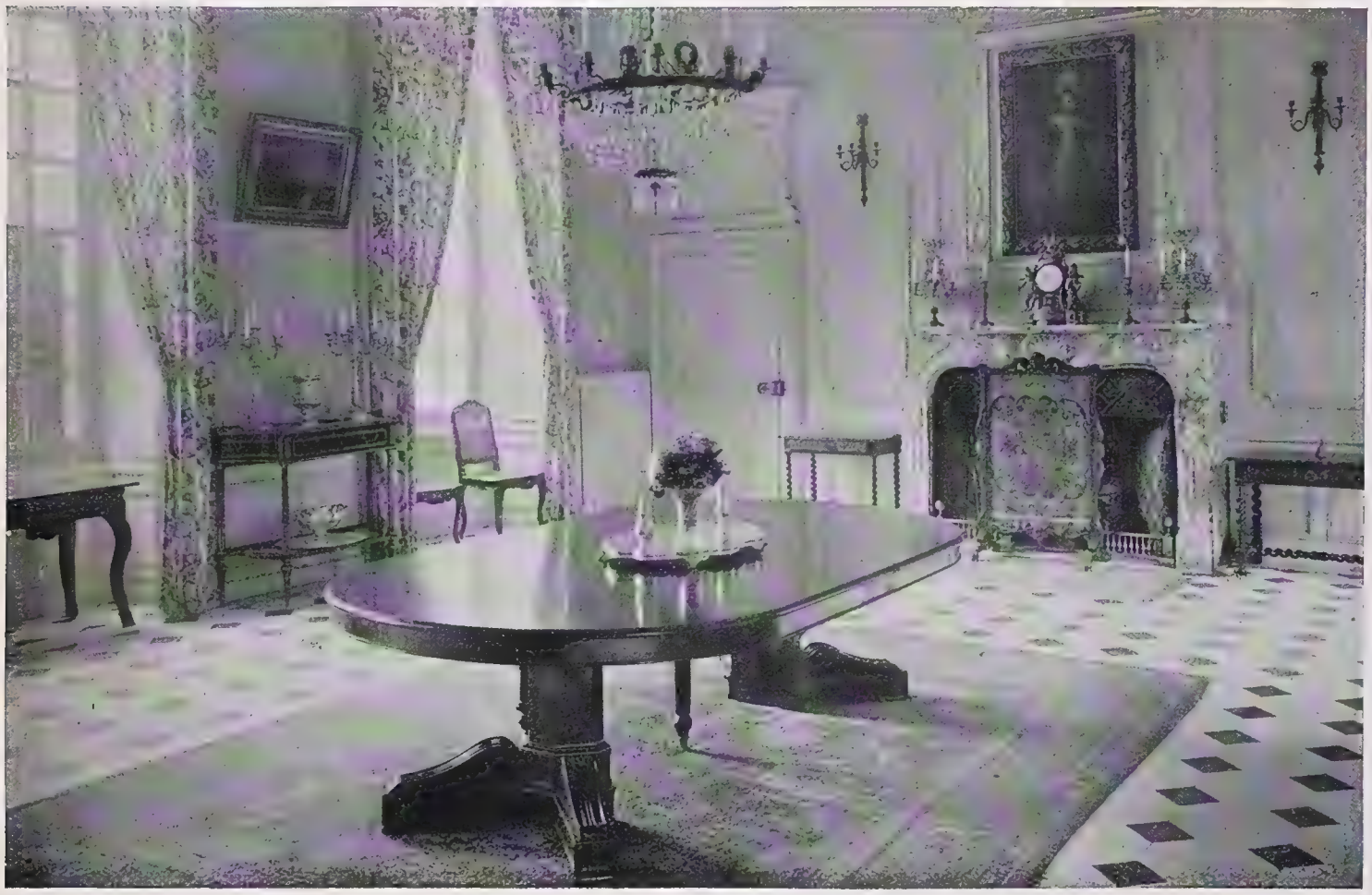
LA FAÇADE POSTÉRIEURE FLANQUÉE DE SES DEUX TOURS est nettement dégagée. La haie d'arbustes verts s'ouvre dans l'axe de cette façade, encastrant une ravissante grille-balcon en fer forgé du XVIII^e^. Sur le terre-plein se dresse un charmant cadran solaire.

rectangle, entourés d'épaisses bordures de buis, dans la manière des petits jardins réguliers de la fin du XVIII^e^ siècle imitée quelquefois encore dans la première partie du XIX^e^ siècle. Une épaisse haie de buis taillé, s'élevant au-dessus des murs de soutènement, clôt discrètement cet arrangement de petits jardins, tandis que quelques arbres et surtout quelques petits arbustes taillés découpent de nettes silhouettes. La haie est interrompue dans l'axe de la façade Ouest, pour permettre d'encastrer une ravissante grille-balcon en fer forgé du XVIII^e^ ; devant, s'étend un terre-plein dont l'axe est marqué par l'autel du jardin : un charmant cadran solaire.

Les ordonnances régulières se prolongent à l'Est par les dispositions de quatre compartiments verts de l'avant-cour, qu'accompagnent des arbres taillés en palissade à droite et à gauche et que termine un décrochement en hémicycle, limité par un mur bas. Au delà, s'étend un vaste tapis vert dans la profondeur du parc. Les bâtiments des dépendances, dans le même style, sont disposés sur les côtés de cette avant-cour, alors que, sur un tertre à proximité et formant point de vue, est conservée une ravissante gloriette de style Empire, aux façades garnies d'un robuste treillage et au mouvement du toit gracieusement incurvé. Aucune trace n'indique que d'autres dispositions régulières existaient en dehors de celles-ci.

Le long des grandes allées qui extérieurement accompagnent les douves, des lignes de peupliers forment des rideaux mouvants, au travers desquels le regard s'échappe sur les molles étendues vertes du vaste parc agrémenté de bouquets de bois. Il semble que vers l'Orient on ait voulu créer un coin pittoresque par le groupement d'un moulin et d'un vieux pigeonnier, qui aujourd'hui prennent une allure un peu romantique.

La note calme et reposante de ce parc apparaît surtout lorsqu'on le regarde des fenêtres des appartements de réception du Château. On a le sentiment de l'allure parfois imposante de cette demeure dès l'entrée traitée en un vaste hall, avec son grand escalier robuste et monumental marqué par ses importants piliers carrés, très simples, reliés par des pans de gros balustres Louis XIV. La ré-



LA SALLE A MANGER. Éclairée par trois fenêtres sur chacune des façades, dallée de marbre blanc et noir, peinte en gris-Trianon, avec sa cheminée en marbre jaspé, cette pièce a belle allure, et la simplicité du décor y met chaque détail en valeur. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE GRAND SALON décoré de tapisseries, avec son plafond à la française, à poutres et poutrelles apparentes ; cette pièce est disposée d'une façon classique et les hôtes peuvent s'y grouper selon leurs préférences. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

UN COIN DU BILLARD. Cette très belle pièce est décorée de superbes et grands panneaux de toile peinte, vraisemblablement d'époque Régence-Louis XV, dont les sujets d'influence chinoise très marquée se découpent sur un fond bleu-pastel. Ces toiles sont assemblées dans chaque panneau par grands lés, de telle façon que les sujets qui forment autant de motifs se présentent en alignement dans toute leur variété. A part le billard, les meubles de style Régence et Louis XV restent en harmonie avec le cadre décoratif.

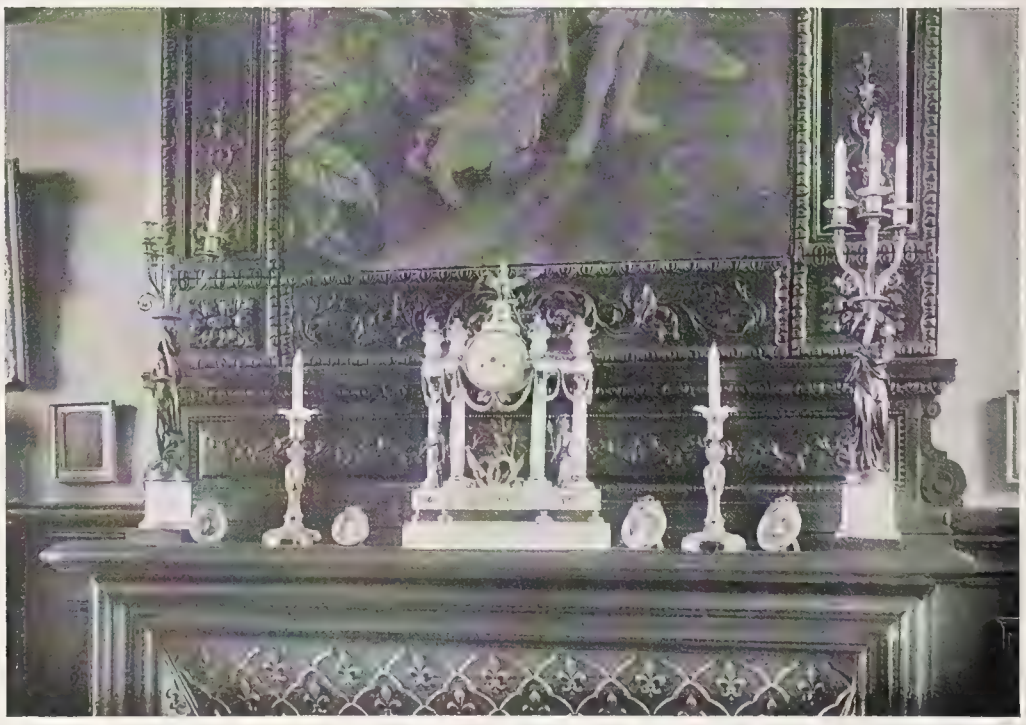
plique de cette entrée, également signée de Mansard, était au Château (aujourd'hui en ruines) de Chabrilland, près de Montélimar. Des meubles, dont une belle table-console Louis XVI et des objets choisis, placés où ils doivent l'être, bien que n'étant pas toujours du même style, composent un ensemble coordonné qui se tient. En dehors des beaux portraits qui décorent les pans de murs, dont un de Garbet, les retraits de part et d'autre de l'escalier ont permis d'aménager des coins de repos dont un avec bureau-cylindre marqueté et des sujets régionaux de caractère Louis XIV; même une horloge normande de forme effilée ne messied pas dans cet ensemble.

La salle à manger, située à gauche de l'entrée principale, est une belle pièce qu'éclairent trois fenêtres sur chaque face, et dont les tons gris blanc-Trianon des murs accentuent la luminosité. Elle est dallée de marbre blanc et noir; sa cheminée, en marbre blanc jaspé de gris vert, est surmontée d'un trumeau qui met en valeur une très jolie peinture de la fin du XVI^{e} siècle, au beau cadre doré de feuilles de chêne. Sur la tablette de cette cheminée, la pendule Louis XVI, flanquée de deux flambeaux et de deux torchères à plaquettes de cristaux, compose une belle garniture.

Des torchères de même style forment rappel à l'autre extrémité de la pièce. Elles sont posées sur un remarquable cabinet italien finement marqueté, supporté par une belle table-console en bois doré, de style Louis XIV, dont les pieds sont des cariatides, reliés en oblique à la base du motif central. Avec ses beaux portraits de famille, son lustre Empire à palmes, à perles de cristaux et couronne de bougies, ses consoles Louis XVI à galeries acajou et cuivre, ses gais rideaux de cretonne, cette pièce, très dégagée et très aérée, a vraiment grand air.

La salle de billard, qui s'ouvre à droite de l'entrée, est surtout remarquable par ses panneaux de belles toiles peintes du XVIII^{e}, vraisemblablement d'époque Louis XV, dont les motifs variés à personnages, avec leurs longs jets floraux arqués et formant encadrement sur un fond bleu-pastel, sont d'influence chinoise très caractérisée. Ces toiles ont probablement été composées lors de la décoration initiale du Château; elles étaient autrefois dans la salle à manger et ont été sauvées de l'incendie. Dans un des panneaux, bien en valeur, est une splendide et importante commode Louis XVI, demi-lune, en marqueterie.

Le grand salon est situé au premier étage. Il est remarquable par ses proportions : 15 mètres de long sur 8 mètres de large et 7 mètres de haut. Les poutres de son beau plafond à la française sont supportées par des consoles aux multiples petites poutrelles de chêne dont le ton clair ambré joue très bien sur le fond bleu. Il est orné de très belles tapisseries (faisant partie d'une suite dont plusieurs ont été brûlées), se détachant nettement sur le fond rosé des tentures murales. L'importante cheminée est en chêne, ainsi que son encadrement de trumeau cernant un panneau de tapisserie; devant, s'étend un splendide tapis d'Aubusson. Sur le beau ton lustré de ce bois, la délicate pendule



L'ARRANGEMENT D'UNE CHEMINÉE simplement réalisé par une jolie pendule Louis XVI formant le centre, accompagnée de part et d'autre de flambeaux simples et à trois branches. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LA CHAMBRE EMPIRE. Cette pièce est une des plus intéressantes du Château, car on y a réuni les meubles de la chambre de Napoléon Ier à la Malmaison : un grand lit, une commode, une console à cariatide, une table de nuit classique, etc.

de marbre blanc aux bronzes dorés se détache en clair, délicieusement flanquée de ravissants flambeaux; deux importantes torchères aux personnages de Clodion et de beaux chenets font un superbe ensemble de cheminée. Des consoles dorées Louis XVI mettent leurs formes nettes devant chaque panneau.

Suivant une manière assez appréciée dans beaucoup de Châteaux, le grand salon est abondamment garni de meubles, et leur groupement est tel qu'ils composent plusieurs ensembles de notes différentes assez marquées, bien que suffisamment liés, malgré les sortes de séparations que font d'importantes tables ou de grands canapés résolument placés en travers. De telles dispositions apparaissent sans doute moins solennelles. Ainsi, devant la cheminée, l'arrangement donne la dominante aux sièges Louis XVI à bois doré, recouverts d'une belle soierie damas rouge. Vers le centre se groupent de beaux sièges Louis XIV à bois doré, garnis de tapisseries, tandis qu'à l'extrémité les sièges Louis XV, d'un ton gris vert à ornements dorés, et Louis XVI en laqué gris mettent une autre note. Portraits de famille sur les murs, vitrines garnies de bibelots, petites tables avec leurs cristaux d'où s'échappent les fleurs qui mettent de la vie, ajoutent autant d'exquis détails. Cette disposition est heureuse pour les réceptions comme pour la vie de chaque jour; elle laisse la liberté de passage sur le côté et permet aux différents groupes de se former presque comme s'ils étaient dans des pièces différentes.

Une des chambres est, entre toutes, remarquable et historique : c'est la chambre Empire constituée avec les meubles authentiques de la chambre de Napoléon Ier à La Malmaison. Leur origine est certaine, car c'est le père du propriétaire actuel qui les acquit à la vente du mobilier de La Malmaison à la mort du baron Hagermann. Le mobilier de cette chambre est complet; il comporte même une très belle pendule. On s'est efforcé de donner un cadre à ces meubles, en terminant les panneaux par des arrangements à poutres triangulaires, tel autre formant trumeau au-dessus de la robuste commode. Le lit, pièce principale, à l'ouverture de forme bateau, est orné de superbes bronzes dorés ; piques et faisceau de feuilles de laurier, couronnes, glaives, rosaces en façade. La commode à quatre tiroirs est massive avec son dessus de marbre blanc; elle tire tout son caractère des boutons, des entrées de serrure des tiroirs, des motifs importants sur les montants et sur le tiroir

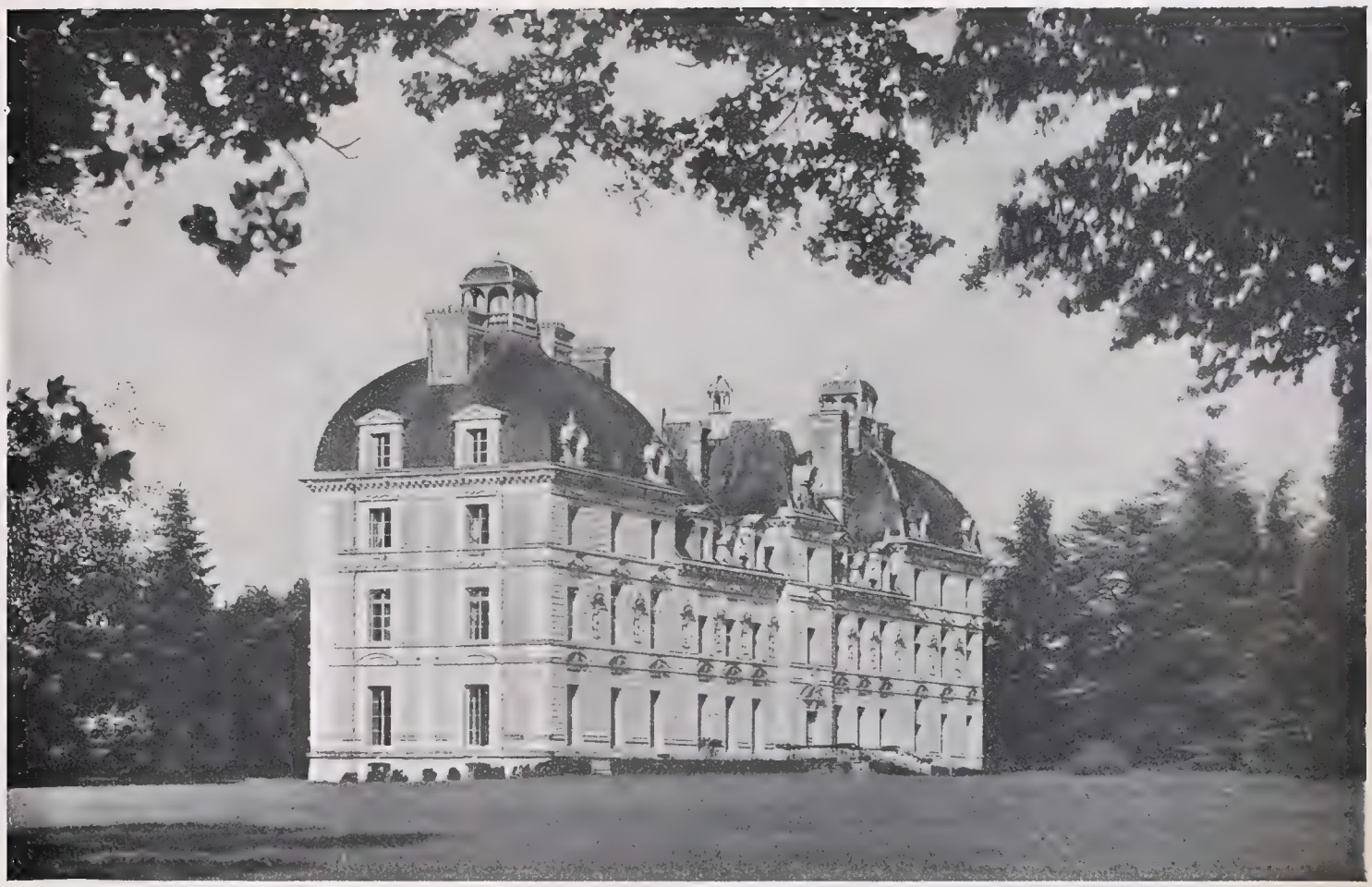
UN COTÉ DE LA SALLE A MANGER avec, au centre, un grand cabinet. Par la porte ouverte, s'offre une vue d'enfilade sur d'autres pièces.

supérieur formant frise. Il en est de même de la table de nuit aux colonnes mi-dégagées, surmontée d'un cygne dans une couronne et à dessus de marbre. Une console à cariatides, à pieds et à tête de bronze doré, toujours à dessus de marbre blanc, de la période de retour d'Égypte, est fort élégante. Deux autres consoles sont ornées de glaives. Un canapé, deux fauteuils genre gondole, une charmante coiffeuse complètent cet ensemble de grande valeur et de caractère d'époque, dont les tons rouges, de très bel acajou mis en œuvre, sont accentués par les souples soies vertes qui recouvrent les sièges et par les tentures de taffetas rouge à bordure d'or.

Par les grands souvenirs qui se rattachent à ces meubles, ainsi que par leur caractère d'époque, cette chambre complète dignement tout ce que cette habitation de la belle province du Berry offre de particulier et d'aimablement plaisant.

Ainsi les intérieurs s'accordent avec l'architecture du Château, comme celle-ci est mise en valeur par le miroir d'eau qui lui fait un cadre immédiat dans l'accompagnement des peupliers bruissants.

COMMODE DEMI-LUNE en marqueterie. Ce beau meuble d'époque Louis XVI orne un des panneaux de la salle de billard.



LA FAÇADE PRINCIPALE DU CHATEAU DE CHEVERNY. Composé d'un étroit corps de logis central, flanqué de deux ailes, terminées chacune par un très important pavillon, le Château de Cheverny forme une imposante et agréable masse d'architecture. Entre les fenêtres couronnées de très beaux frontons, jolis médaillons soutenant des bustes. (Cl. Ventujol.)

LE CHATEAU DE CHEVERNY

par Cour-Cheverny (Loir-et-Cher)

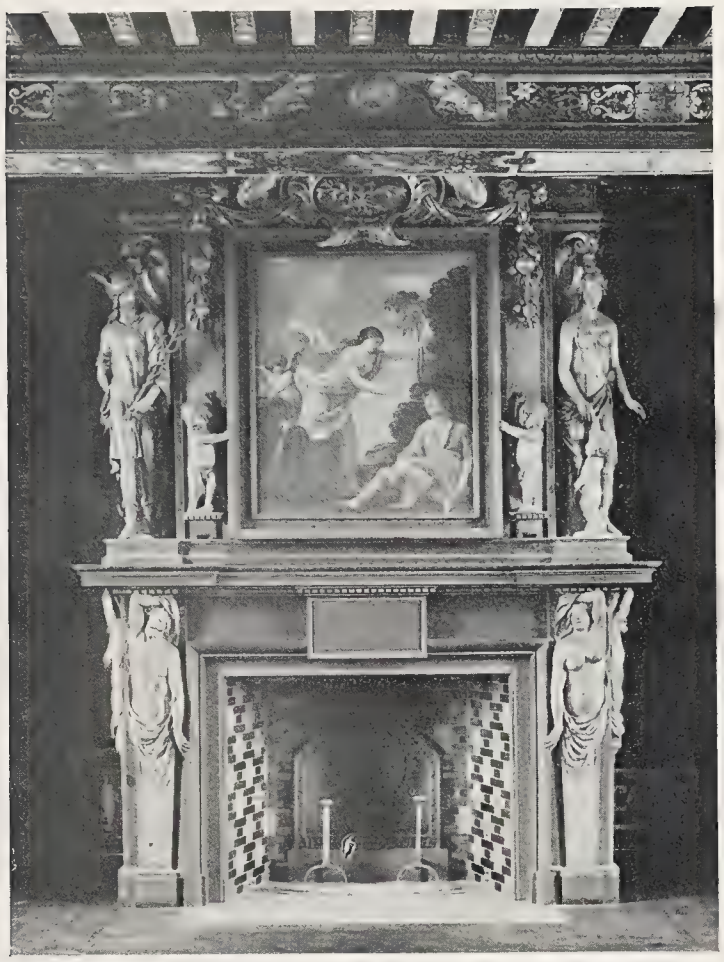
CHEVERNY est un de ces admirables Châteaux de la Loire que, en longues théories, les touristes ne manquent pas de visiter pendant les mois d'été.

Si son architecture extérieure n'a rien de comparable avec l'ampleur de Chambord, l'élégant décor de Chenonceaux, ou encore les admirables broderies de pierre des façades de Blois, le Château n'en a pas moins très grande allure, grâce à l'ordonnance de ses lignes, qualité si bien observée dans les belles constructions du XVII[e] siècle. Mais, par leur conservation et les restaurations qui en ont été faites avec goût, les intérieurs sont un sujet de ravissement pour tous ceux à qui plaît la manière des décors de la Renaissance.

Un aveu du XIV[e] siècle nous apprend qu'en 1315 Robert le Mareschau, puis son fils Henri, tenaient du comte de Blois leur « hébergement de Cheverny ». Quelques années plus tard, la seigneurie de Cheverny devint la propriété de la famille Hurault, originaire de Bretagne. Jean Hurault, premier du nom, suivit le duc de Bretagne, Jean II, dans ses guerres contre le Roi de France ; Philippe, son fils, fut un des plus fidèles partisans de Charles de Blois, aux côtés duquel il périt à la bataille d'Auray, en 1364.

Au XV[e] siècle, Raoul Hurault fit édifier un Château à l'emplacement occupé aujourd'hui par les communs. Il en reste un colombier, sans doute remanié depuis, qui réfléchit sa masse de pierre dans la vaste nappe d'eau d'une mare rectangulaire. Mais c'est en 1577 que le roi Henri III érigea, au profit de Philippe Hurault, la terre de Cheverny en vicomté. Il lui donna en outre (1578) la charge de Garde des Sceaux. Après la mort du cardinal de Birague, il fut élevé à la dignité de chancelier, fonction qu'il exerça jusqu'en 1589. Son fils Henri ob-

LA FAÇADE SUR LE PARC. Rappelant par sa disposition la structure de la façade principale, celle-ci est d'une architecture encore plus sobre. (Cl. Ventujol.)



CHEMINÉE DE LA SALLE DES GARDES. Cariatides et statuettes de bois doré. La peinture, de Jean Mosnier, représente un épisode de la fable d'Adonis.

tint, un peu plus tard, le titre de comte de Cheverny.

C'est vers 1634 que Henri Hurault, comte de Cheverny, fils du célèbre chancelier, ne trouvant plus cette demeure assez importante pour un personnage de son rang, alors que la Cour faisait de longs séjours en Blésois, fit construire le Château actuel pour remplacer le Manoir bâti par Raoul Hurault ; l'architecte en fut, s'il faut en croire Félibien, un Blésois, Boyer.

Des Hurault, le domaine passa à la famille de Montglas, par alliance. Élisabeth Hurault, marquise de Montglas et mère du dernier Cheverny, dont on verra le portrait en pied ainsi que celui de son mari, était la fille de Henri Hurault et son héritière. Son fils posséda aussi Cheverny, qu'il vendit à une dame d'Harcourt, dans la famille de laquelle il resta avant d'être acheté par Dufort, introducteur des Ambassadeurs, en 1764.

M. de Crèvecœur rapporte dans ses *Mémoires*, si précieux pour l'histoire du XVIII[e] siècle, les compétitions avec M. de Marigny, qui ne possédait pas encore Ménars, cet autre beau Château voisin, dont font l'objet les préliminaires de cet achat.

Le titre de comte de Cheverny, dont on rapporte qu'il fut restauré pour lui, ne fut, à cet égard, qu'une maigre compensation, puisque, à la suite de ces compétitions, M. de Marigny lui enleva la lieutenance générale de l'Orléanais pour ne lui laisser que la lieutenance de Blois. Cela ne dut cependant pas alarmer longtemps le nouveau comte de Cheverny, car il prit goût à son Château, se plut à l'embellir, achetant beaucoup, apportant des meubles superbes de Paris, et y mena grand train en donnant des fêtes qui eurent du retentissement.

La Révolution n'épargna pas le Château, et on confisqua notamment les belles grilles du Parc et jusqu'au plomb des cercueils des Hurault pour la fonte. Après la mort du comte de Cheverny en 1802, son fils garda peu de temps le Château, qui passa successivement dans les mains de deux propriétaires avant d'être racheté, en 1825, par la marquise Hurault de Vibraye. Ainsi le Château de Cheverny revint dans la famille qui l'avait édifié.

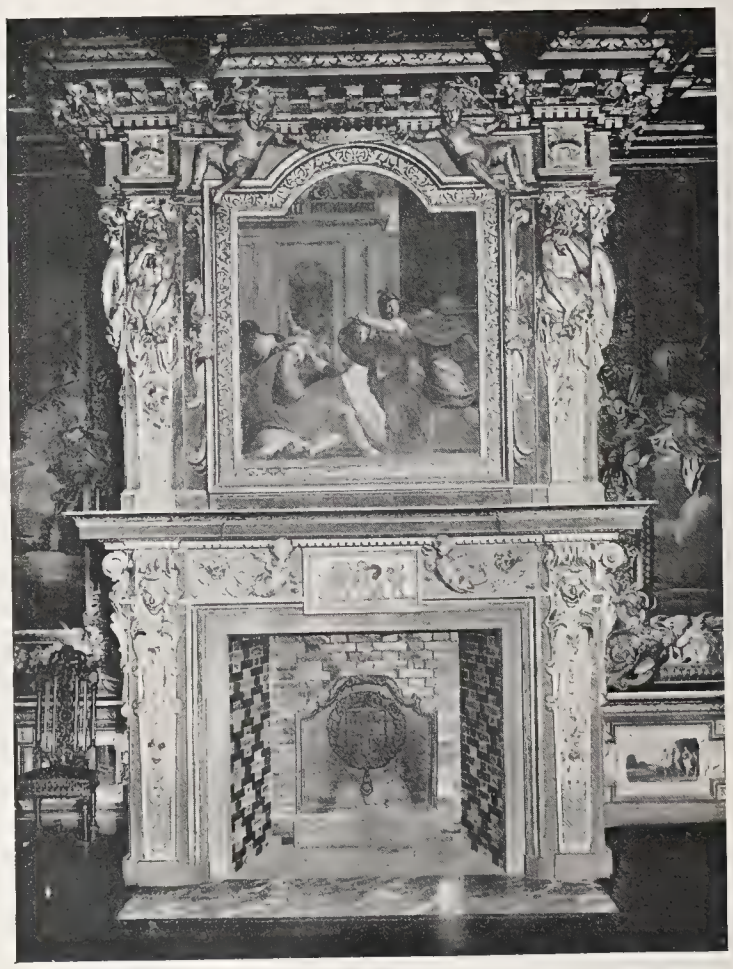
Cette succession rapide de propriétaires différents n'était pas destinée à réparer les atteintes que la Révolution lui avait fait subir, encore que, plein de souvenirs historiques de l'intéressante époque des Valois, Cheverny fût un des mieux conservés parmi les Châteaux de Touraine ; mais le propriétaire actuel, qui s'est attaché à lui restituer sa physionomie et sa splendeur, a depuis effacé les traces laissées par la période révolutionnaire.

Aussi le Château de Cheverny, une des plus belles demeures des campagnes françaises, conserve cette majesté et cette belle ordonnance de règle au XVII[e] siècle, que complètent pour sa très juste renommée les somptueux décors intérieurs.

La très large grille de la porte d'honneur s'ouvre au delà de la verte pelouse qui s'étale en avant de la façade principale du Château, dans l'axe de laquelle s'allonge une large et belle avenue de 6 kilomètres de longueur. Mais c'est par la porte située en face de la curieuse église du village, qui a conservé son porche roman, que l'on entre. Près de cette porte, à gauche, dans la cour des communs, le très vaste colombier atteste l'importance de la terre d'autrefois.

Cette allée d'arrivée secondaire se branche sur l'allée principale courbe ; puis, au delà d'un massif qui, intentionnellement, la masque, l'importante façade principale du Château apparaît, dans un cadre de beaux arbres, de cèdres surtout, précédée de caisses d'orangers, qui marqueraient si parfaitement la rectitude des grandes lignes d'un jardin à la française, mais qui perdent la noblesse de leur attitude devant cette pelouse d'un parc paysager.

Cette façade principale du Château a de la tenue. Celui-ci appartient, par sa structure, par la majestueuse ordonnance et par la belle symétrie de ses lignes, au style du XVII[e] siècle, qui atteignit son apogée sous Louis XIV, avec quelques



CHEMINÉE DE LA CHAMBRE DU ROI. La peinture, également de Jean Mosnier, représente Persée emportant la tête de Méduse. (Cl. Ventujol.)

rappels de l'architecture Renaissance dans les détails de cette belle façade.

Il se compose d'un corps de logis central, assez étroit, précédé d'un vaste perron, qu'accostent deux ailes plus spacieuses, mais légèrement en retrait, flanquées elles-mêmes à droite et à gauche de deux pavillons encore plus vastes, quoique de belles proportions, dans le même alignement ; un toit en dôme, terminé par un lanterneau, coiffe chacun de ces deux pavillons, d'un étage plus élevé que les ailes.

Le Château était autrefois entouré de vastes fossés. Ils ont été comblés en avant de cette façade principale ; mais ils sont conservés sur les côtés et devant la façade opposée.

Cette dernière, d'un plus sobre décor, présente les mêmes dispositions, avec cette différence que les deux pavillons d'extrémités sont en avancée sur les deux ailes. De près, elle se hausse résolument au-dessus des fossés, barrés en avant d'une haie, qui en masque les soubassements vus du Parc. Un très beau pont à trois arches enjambe ces larges fossés. Il donne accès du vestibule à cette partie du Parc, très grande pelouse flanquée à droite et à gauche de grands cèdres qui encadrent à la fois le Château et l'Orangerie habillée de verdure.

Avant de franchir le perron de la façade principale, les regards s'attardent sur la belle unité des grandes lignes et la sobre élégance du décor. Sans doute, surtout si on l'observe de trois quarts, l'étroit corps de logis central semble un peu maigre par rapport à la masse et à l'importance des deux pavillons ; mais les deux ailes qui le relient au premier atténuent cette impression, qu'on ne ressent guère de face.

Les baies du rez-de-chaussée, comme celles du premier étage, sont surmontées de frontons cintrés au tympan décoré de délicates sculptures pour celles du rez-de-chaussée, composé de deux épaisses volutes pour celles du premier étage.

PORTE DE LA CHAMBRE DU ROI. L'aspect de l'ensemble n'est pas surchargé malgré la richesse des ornements. (Cl. Ventujol.)

L'entablement du pavillon central se couronne d'une niche elliptique, au lieu d'une lucarne, encadrant le buste en marbre d'Auguste, empereur romain. Des niches semblables, formant médaillons, aux frontons délicatement sculptés, contenant également des bustes en marbre d'autres Empereurs romains, sont disposées entre chaque fenêtre du premier étage. L'ensemble compose, avec les grandes lignes du Château, une décoration très sobre, élégante et d'un très bel accord.

La porte d'entrée qui s'ouvre sur le perron donne accès au vestibule, d'où part l'admirable escalier de pierre aux ornements délicats, dont la facture est assez nettement Renaissance. Les décors des appartements offrent d'ailleurs cette différence très nette avec l'architecture extérieure — principalement les peintures murales — d'être conçus d'ensemble dans le sentiment de la Renaissance.

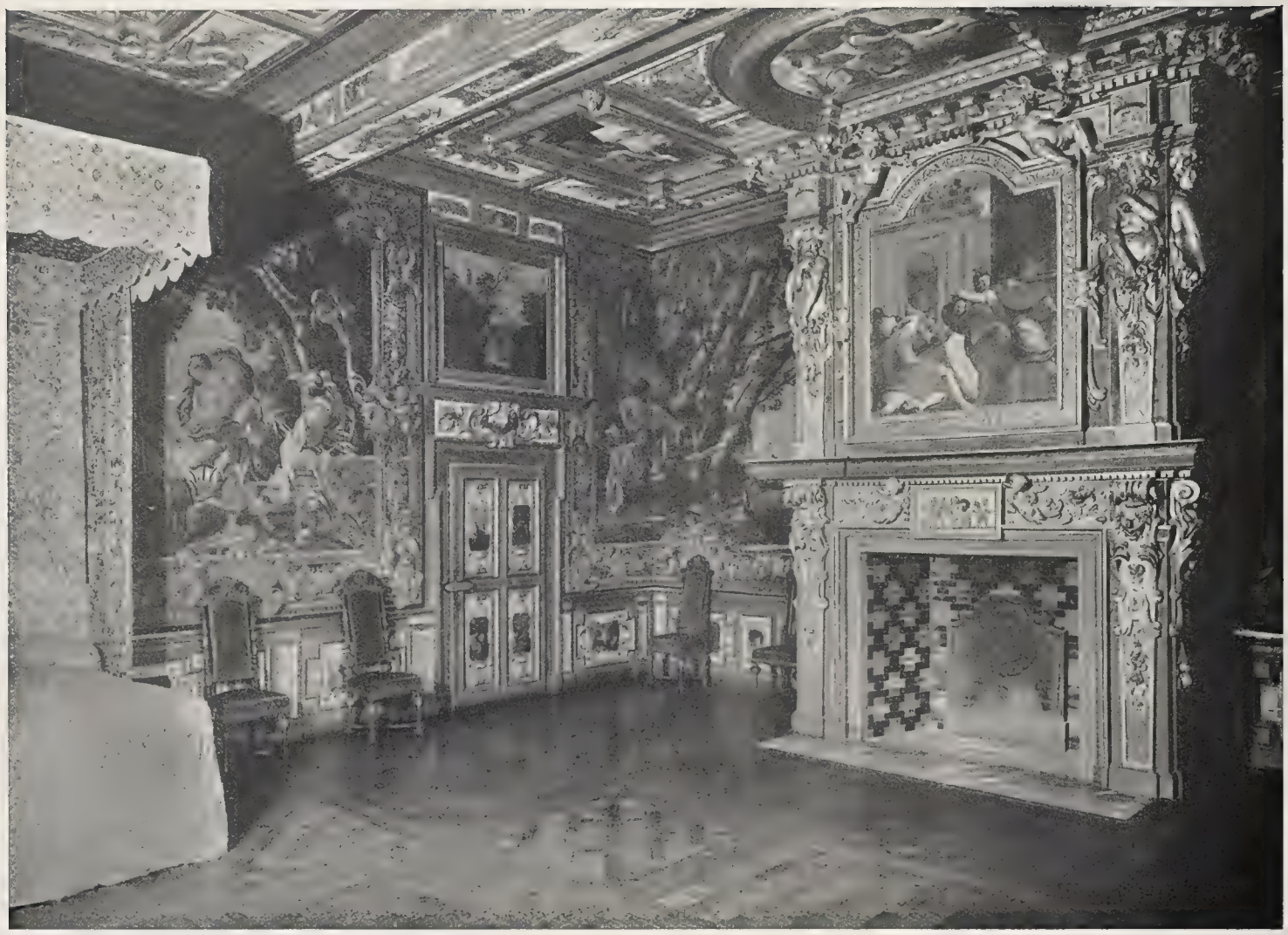
Dès l'entrée de l'antichambre, et immédiatement à droite, s'ouvre la porte donnant accès à la Galerie desservant la salle à manger, tandis qu'à gauche est celle desservant le grand salon, auquel succède un autre petit salon et la salle de billard.

La Galerie de la salle à manger conserve les anciennes peintures de son plafond et ses volets peints ; on y remarque un très joli petit coffre du XV^{e} siècle et surtout la belle série de panneaux de Jean Mosnier, l'artiste blésois, très bonnes et délicates peintures de la vie de Don Quichotte, dont la suite se continue dans la salle à manger.

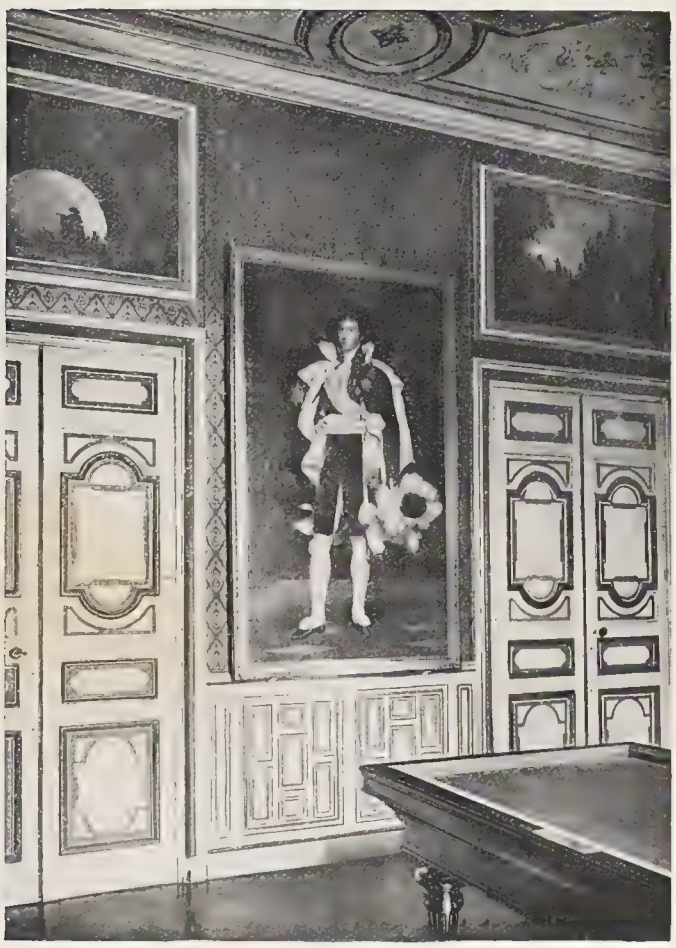
Celle-ci est tendue, au-dessus des panneaux de Mosnier, surmontant les lambris, de cuir de Cordoue de l'époque. Cette très vaste et belle pièce, à la riche et précieuse décoration, comporte une cheminée, avec le buste de Henri IV et un fort beau dressoir Renaissance.

Le salon, qui s'ouvre à gauche du vestibule, avec ses boiseries à la tonalité générale grisaille, la répétition des damiers de Henri III, son magnifique plafond, est d'une grande richesse de décoration. Sa belle cheminée est ornée

UN ASPECT DE L'ESCALIER DE PIERE, Rremarquable pour sa belle ordonnance et les sculptures variées consacrées) aux produits et aux plaisirs de la campagne.



LA CHAMBRE DU ROI, avec son lit ancien et son merveilleux décor de tapisseries et de peintures. (Cl. Ventujol.)

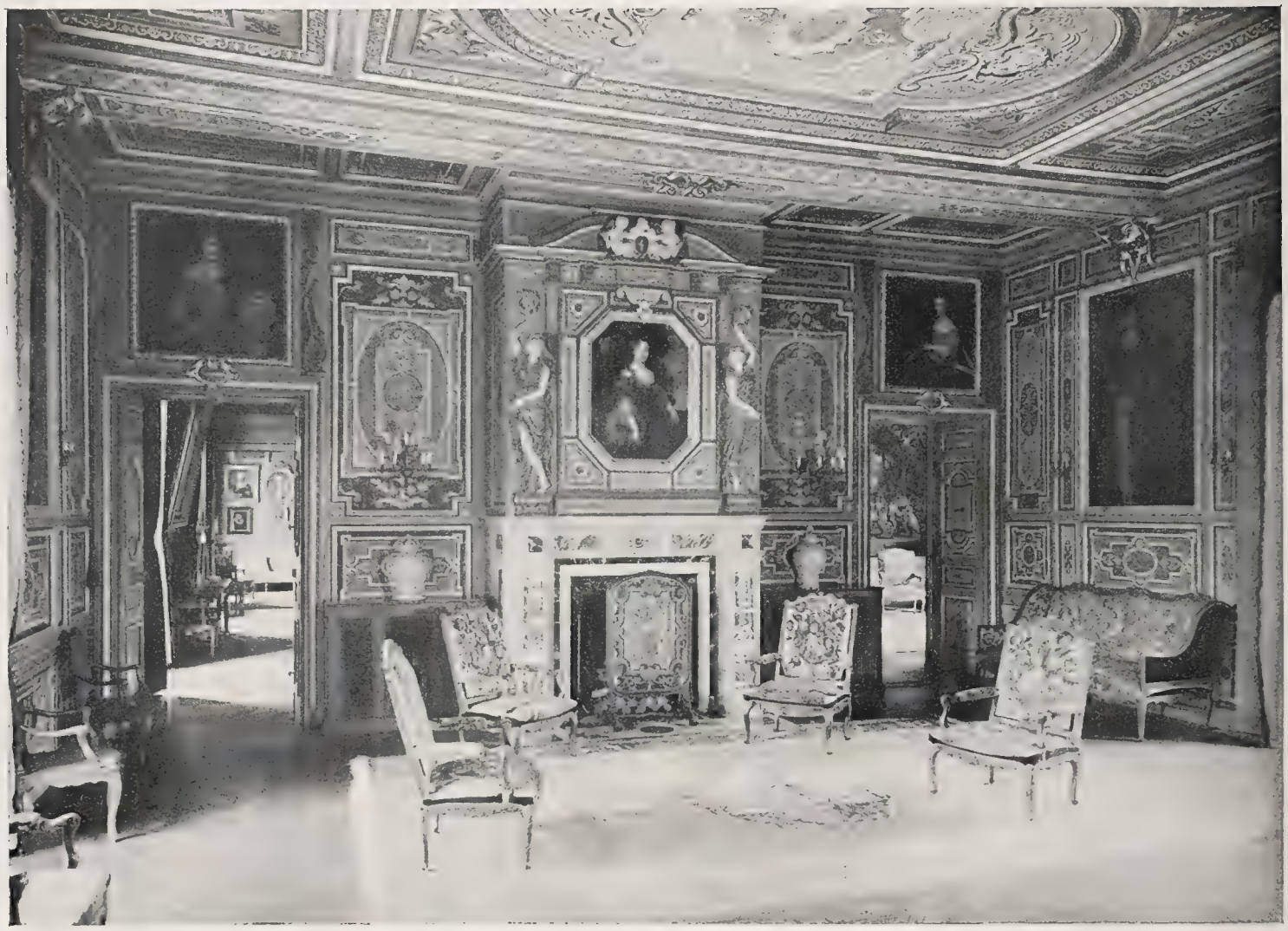


LA SALLE DE BILLARD, d'une tonalité verte générale, comporte de fort jolis dessus de porte d'Hubert Robert et de beaux portraits de famille, parmi lesquels celui du marquis Victor de Vibraye, ainsi que celui du Chancelier attribué à Porbus.

LA GALERIE DE LA SALLE A MANGER fait suite au vestibule. Avec son plafond à poutrelles, elle est, comme celle du salon, de style Renaissance, et rappelle l'ornementation de la salle à manger.

LA GRANDE SALLE DES GARDES conserve sa belle décoration de poutres, poutrelles, panneaux et revers de volets. L'extrémité du côté de l'entrée est superbement parée d'une admirable tapisserie flamande du XVIII^e^ siècle, pièce, unique à Cheverny, d'une inestimable suite, que posséderait la Maison d'Autriche.

AUTRE VUE DE LA SALLE DES GARDES. Cariatides et statuettes de bois, peintures de Jean Mosnier. La porte de gauche ouvre sur la chambre du Roi. Les panoplies d'armures et d'armes, qui occupent les panneaux, s'harmonisent parfaitement avec le décor général de la pièce.

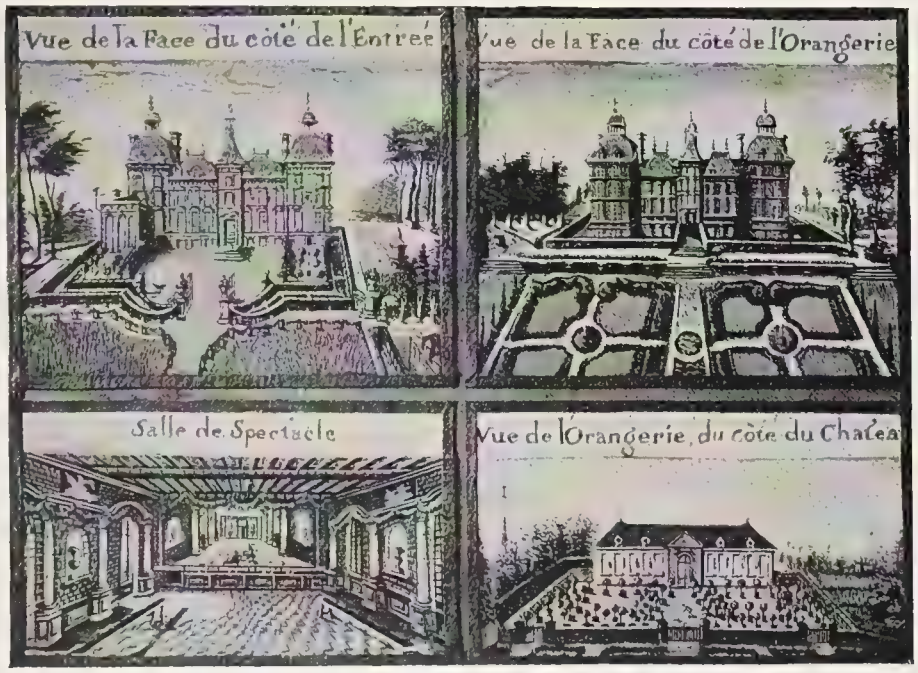


LE GRAND SALON qui s'ouvre aussitôt l'entrée, dans le vestibule et à gauche, est, avec son décor Renaissance, dans lequel s'encastrent des peintures de maîtres du XVIII^e siècle, d'une harmonieuse tonalité grise et d'une grande richesse de décoration. Son plafond, avec la répétition des damiers de Henri III, est de tous points admirable.

d'un très beau portrait de Mignard, Marie Jehanne de Saumery, comtesse de Cheverny (1727), et flanquée à droite et à gauche de précieux bahuts du plus pur style gothique flamboyant. Les délicates grisailles des panneaux et des trumeaux font un harmonieux encadrement aux portraits historiques de la famille, signés de maîtres du XVIII^e siècle, et aux ravissants dessus de portes. Tous les ornements de cette pièce ont été également peints par Mosnier, et les plus beaux sujets sont Louis XIII et Louis XIV.

Deux portes s'ouvrent au fond du grand salon ; celle de gauche donne accès au petit salon, dans lequel est un joli portrait de Rigaud peint par lui-même ; celle de droite, à la salle de billard.

De très beaux portraits de famille sont accrochés dans la Galerie réunissant directement le grand salon à la salle de billard. Une curieuse « vue de la maison de Chevergni, proche de Blois », d'après un document de la Bibliothèque Nationale, et un panneau de six vues du Château et des dépendances, sur étoffe, conservent le souvenir des aspects du Château et de ses Parterres avant la Révolution.



ASPECTS ANCIENS DU CHATEAU ET DES JARDINS. De précieux panneaux sur étoffe rappellent la disposition abolie de la Cour d'honneur, des parterres, de la cour précédant l'Orangerie et de l'intérieur de la salle de spectacle.

Aux grisailles du salon succèdent les tonalités vertes de la salle de billard, dont les peintures des impostes de portes sont d'Hubert Robert, et aux murs de laquelle sont accrochés toute une série de portraits de famille.

Le bel escalier de pierre, aux piliers et pilastres joliment décorés de motifs de pierre, d'une grande variété de sujets, en général longues quilles de fruits, attributs de chasse et autres, très fouillés et nettement encastrés dans la pierre, avec de belles baies rampantes, donne accès aux superbes appartements du premier étage, autrefois réservés au roi Henri IV.

Ces appartements comportent surtout une salle des Gardes, dans laquelle on pénètre d'abord, la chambre à coucher et plusieurs cabinets.

C'est à la vaste

LA SALLE A MANGER, d'une tonalité plus chaude que le salon, est tendue, au-dessus des lambris, de panneaux de cuir à bordure de l'époque. Le riche décor du plafond et les panneaux de Jean Mosnier retracent les épisodes de la vie de Don Quichotte. La cheminée ancienne, sommée du buste de Henri IV, est aussi très remarquable. (Cl. *Viz à la Campagne.*)

salle des Gardes, maintenant salle des fêtes, que l'on accède aussitôt, car elle ouvre directement sur le palier du premier étage. Cette splendide et très curieuse pièce donne une grande idée de la magnificence décorative, au XVII[e] siècle, des beaux Châteaux de cette époque.

Son plafond aux poutres et aux soliveaux apparents, ses lambris, ses volets intérieurs, ses portes, sont décorés d'arabesques, de fleurs, de devises et surtout de suites de panneaux.

Un groupe : « Petits enfants jouant avec la tête de Méduse », peints sur un fond d'or, est d'une grande finesse.

Toute cette décoration, malgré la variété des sujets : simples détails d'ornement, encadrements, arabesques, fleurs, jusqu'aux scènes d'un pittoresque amusant, est de Jean Mosnier.

C'est un peu l'iconographie de la flore du Blaisois au XVII[e] siècle, car Jean Mosnier a pris ses modèles parmi toutes les plantes et les fleurs des jardins, des bois et des champs.

Les panneaux et les trumeaux sont ornés de vieilles et superbes armures, de cottes de mailles, d'armes anciennes fort bien conservées, dont l'ensemble est fort harmonieux.

Cette impression d'ampleur, de tenue et d'accord malgré la multiplicité des sujets, est vivement ressentie dès l'entrée.

La belle cheminée est très décorative, avec ses cariatides et ses statuettes en bois, hardies de traits si elles sont parfois grossières d'exécution. C'est encore Jean Mosnier qui a peint les différents traits de la fable d'Adonis.

L'extrémité de la salle d'armes opposée à la cheminée — celle par où l'on entre — n'est pas moins attirante, avec son admirable tapis.

La décoration des volets est fort intéressante : série flamande du XVIII[e] siècle, l'enlèvement de la belle Hélène, dont la suite est, croit-on, à Vienne, au palais Impérial. Dans cette vaste pièce, les grands fauteuils Louis XIV et Louis XV recouverts de tapisserie des Gobelins y tiennent très peu de place.

La porte, qui s'ouvre à gauche de la cheminée, conduit à la fameuse chambre du Roi, dont les peintures sont également du pinceau de Mosnier, peintures fort bien conservées et qui lui donnent un caractère de somptuosité, encore souligné par d'admirables tapisseries des Gobelins du XVII[e] composées et tissées spécialement pour cette chambre. Le lit est très ancien ; c'est, assure-t-on, celui dans lequel mourut le chancelier Hurault, le 15 août 1599, dans le vieux Château. Dais, lambrequins, fond et dessus de lit sont des parties d'une riche tapisserie persane du XVI[e] siècle.

Les lambris peints à fresque retracent l'histoire de Théogène et de Chariclée ; les peintures des dessus et des panneaux de portes, des plafonds et de la cheminée représentent l'histoire de Persée et d'Andromède. Quant au parquet, il est très vieux, malgré qu'il soit parfaitement conservé. Parmi les meubles que contient cette chambre, on peut citer un très beau prie-Dieu Renaissance et le curieux coffre de voyage de Henri IV, vaste malle aux armes de France et de Navarre.

Au second est la Chapelle, avec son charmant vitrail du XVI[e] siècle.

Chacune des pièces est traitée dans une tonalité différente ; et, malgré l'indication très nette des traits du dessin, les notes de couleurs semblent avoir été cherchées pour se faire valoir, à ce point que l'œil en est ravi.

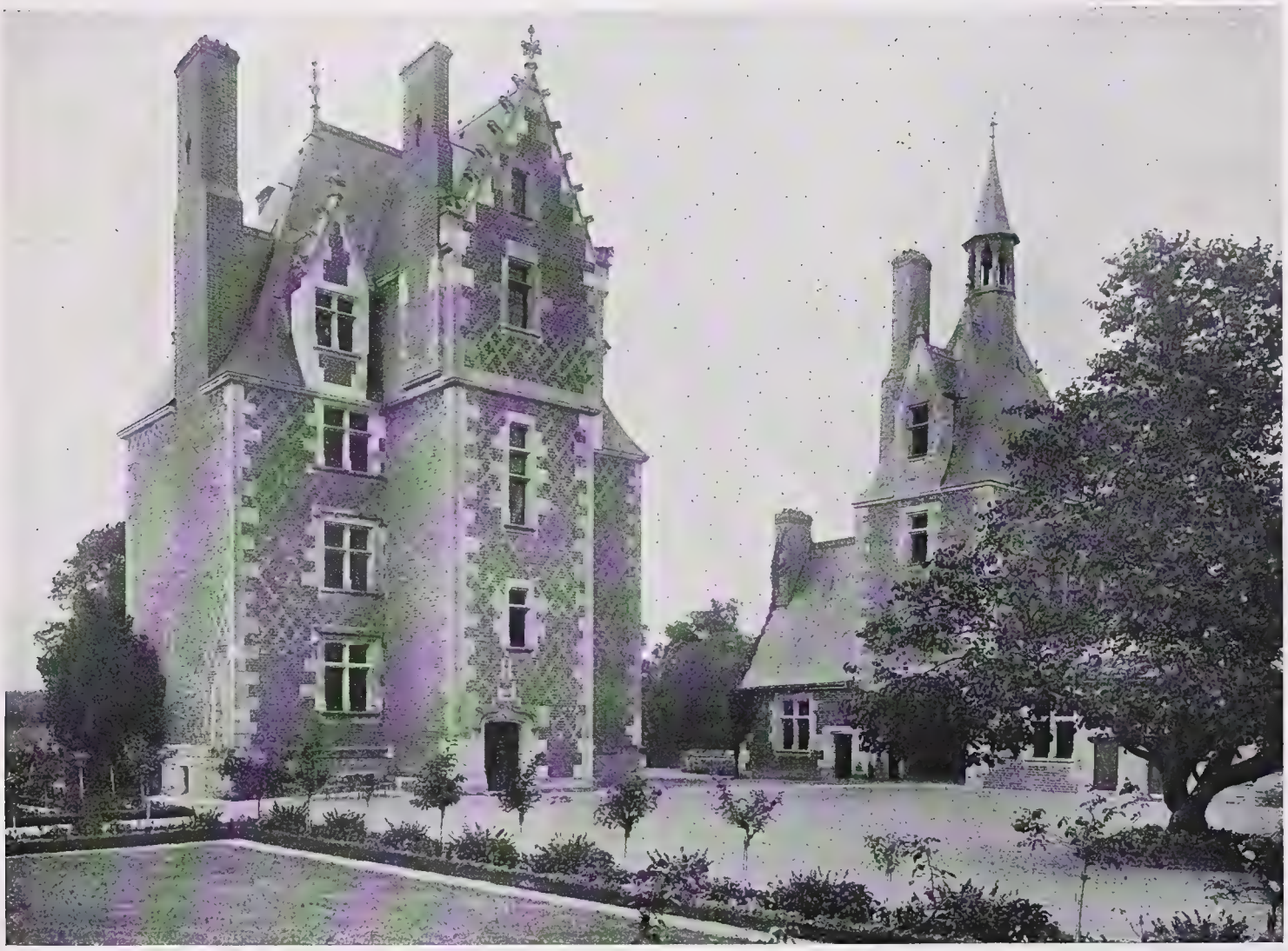
L'ordonnance architecturale du Château se compléterait de la plus harmonieuse façon et dans le plus complet accord des architectures par un Jardin à la française. C'était le

cadre d'autrefois, et on doit regretter qu'il n'ait pas été conservé et que de grands Parterres — aux plates-bandes fleuries ourlant le tapis vert, ou parés de précieuses broderies — n'étalent pas, entre le Château et l'Orangerie, leur décor, qui serait, dans une autre note, un aimable rappel extérieur des décors intérieurs. Malgré le charme de ses ombrages et la douceur de ses longues coulées vertes, le Jardin paysager ne saurait en aucune façon prétendre remplacer les premiers.

Les anciennes gravures remarquées tout à l'heure dans le Château le font regretter davantage. Il est dommage que l'Orangerie Louis XIV, qui avait la vue au Nord-Est, avec son frais enveloppement de verdure, ne soit plus précédée par sa cour fermée, dans laquelle s'alignaient les orangers.

De vastes chenils, cachés derrière les massifs d'arbres, à proximité des communs, sont peuplés de beaux chiens de meute. Ainsi le Château de Cheverny, auquel se rattachent tant de souvenirs, n'est pas seulement un des beaux Châteaux de Touraine les mieux conservés, c'est aussi une demeure où se perpétuent les grandes traditions de la vieille Noblesse française.

LE PETIT SALON. Très belle commode Louis XV laquée. Magnifique tapisserie de Beauvais d'après les cartons de Téniers. (Cl. Ventujol.)



FAÇADE DU CHATEAU DU MOULIN sur la Cour d'honneur. Réduction des anciens Châteaux forts et de la fin de la période féodale, ce manoir est d'une architecture aimable, avec ses arêtes et encadrements de pierre et sa maçonnerie de briques losangées. Tandis que dans le fond se profile le haut pavillon-donjon d'entrée, au premier plan s'étendent les compartiments d'un parterre au dessin très simple, dans le goût de ceux du XVIII^e^ siècle. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DU MOULIN

à Lassay (Loir-et-Cher)

ENTIÈREMENT entouré de ses larges fossés miroitants, le Château du Moulin dresse ses deux corps de logis dans un calme paysage de Sologne. Cette vieille demeure fut restaurée il y a une vingtaine d'années, avec le plus grand soin. Le Château du Moulin constitue, en effet, un exemple caractéristique de l'architecture féodale, à l'époque de l'abolition de la féodalité, alors que l'art de la Renaissance s'indiquait à peine et que l'on n'accordait que par faveur très spéciale le droit d'édifier des constructions d'un caractère défensif.

Le Château, commencé par Philippe du Moulin vers 1480, fut doté de ses ouvrages de défense après 1490, car c'est par une charte du 10 octobre 1490 que ce propriétaire fut autorisé à ériger en forteresse son Château, auquel il faisait travailler depuis dix ans, c'est-à-dire de le fortifier « de tours, barbaquannes, canonnières, arbalestrières, créneaux, archières, pont-leviz, foussés, et autres choses nécessaires [1] ». Cela après que, le 2 octobre, le comte d'Angoulême avait accordé à Philippe du Moulin le droit de haute, moyenne et basse justice.

1. Nous avons consulté la brochure : *le Château du Moulin*, par L. de la Saussaye (Blois, 1877), pour quelques-uns des renseignements historiques de cette Monographie.

Le Château proprement dit formait à l'origine, et forme encore aujourd'hui, un haut pavillon s'élevant sur un plan crucial, sur le côté Nord-Ouest d'une vaste cour quadrangulaire entourée de murs et de tours, qui joignaient de part et d'autre un bâtiment fortifié précédé d'un pont-levis, prolongeant le long pont à deux arches jeté sur le large fossé. Le portail, donnant accès à la cour de cette maison forte, était flanqué de deux tourelles et accosté d'une poterne. Un troisième bâtiment s'élevait face au corps principal de logis, joignant une tour aujourd'hui décapitée.

L'autorisation de construire un manoir fortifié constituait un privilège en faveur de qui le recevait. C'était généralement un seigneur valeureux, et Philippe du Moulin le dut à des faits d'armes personnels. Cette autorisation de construire le Château, donnée par le duc d'Angoulême à Philippe du Moulin; la charte qui lui donne le droit à haute, moyenne et basse justice, etc., sont conservées dans la Bibliothèque du Château.

Le Manoir du Moulin, en effet, réduction très caractéristique d'un grand Château féodal, sur lequel le goût de la Renaissance italienne mit une presque imperceptible empreinte, comportait deux enceintes fortifiées : la première constituée par le fossé existant encore aujourd'hui et le

L'ENSEMBLE DES BATIMENTS. A gauche, le haut pavillon du Château ; au fond, l'aile accostée au pavillon d'entrée dont portail et poterne ogivaux sont ouverts. A droite, la tour décapitée coiffée de verdure.

mur avec ses tourelles démantelées ; la seconde, à distance, dont il est demeuré quelques vestiges de murs à l'extrémité du potager qui s'étend dans l'axe de l'entrée.

Un état des lieux de la terre du Moulin, dressé en 1760, indique ces constructions en même temps que les « différences qui se trouvent aujourd'huy et ce qu'elle était en 1490 ». On avait dû, en effet, essayer d'égayer cette demeure. Le plan du Château et de la prairie proche, traversée par le ruisseau de la Croisne, montre que le Château était à cette époque doté d'un Parterre, ce dernier dessiné vraisemblablement au XVII[e] ou XVIII[e] siècle. Le Manoir ne semble pas avoir eu à souffrir de la Révolution : on ne relève aucune déprédation, sauf le grattage général des armoiries, auquel seul un écusson échappa ; mais la petite construction, face au corps principal de logis, fut démolie en 1805.

Le Château du Moulin ne fut sans doute pas régulièrement habité, malgré qu'il se soit transmis héréditairement pendant quatre siècles ; c'est à cela que l'on doit justement la conservation de son caractère du XV[e] jusque dans ses vieilles portes. Il appartenait encore aux Chenu de Thuet dans le dernier quart du XIX[e] siècle.

Lorsque le père de son propriétaire actuel en fit l'acquisition et entreprit sa restauration, dirigée par M. Genuys, laquelle dura de 1901 à 1906, le Château se présentait exactement dans l'état où il se trouve à l'heure actuelle, quant à l'ensemble des bâtiments. Les murs extérieurs et fondations étaient en bon état ; les intérieurs, à part quelques pièces, avaient été séparés par des cloisons pour faire des chambres ; la charpente en châtaignier était intacte, les plombs et épis qui surmontaient la toiture et la chapelle bien conservés. Seul le petit clocheton qui surmontait le porche d'entrée avait disparu. Grâce à la fresque de Saint-Christophe qui se trouve dans l'église de Lassay et où est représenté le Château dont on a retrouvé les accrochements dans la charpente, il est reconstitué à peu près exactement.

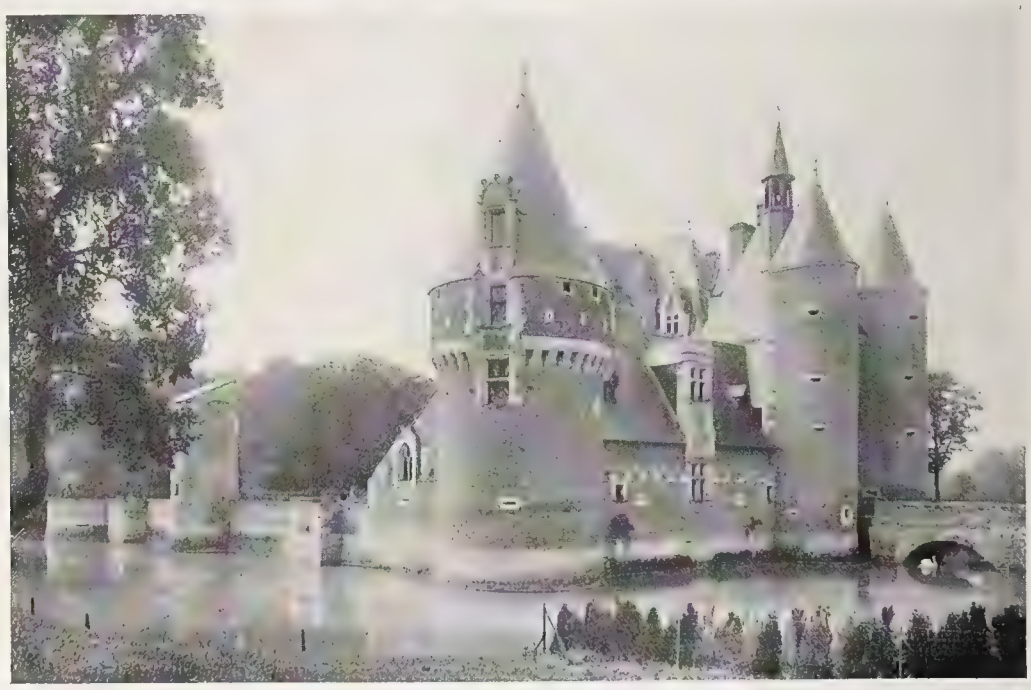
Les bâtiments qui se trouvent dans la cour d'entrée existaient tels qu'ils sont actuellement et constituaient une petite ferme composée d'une grange, d'une écurie et d'une habitation (le bâtiment en colombage) ; seule la grange a été conservée avec ses murs, sa charpente et sa toiture, mais elle a été aménagée pour faire une remise, des écuries, sellerie, et dans le comble on a établi des chambres pour le personnel. Les deux autres bâtiments ont été rasés et reconstruits dans les mêmes dimensions et le même aspect extérieur.

Le programme de reconstitution fut logique, simple restauration de ce qui existait sans aucune construction nouvelle. Les pierres qui étaient en mauvais état ont été remplacées ; la couverture a été refaite, mais conserve son caractère ancien, c'est-à-dire, par exemple, que toutes les noues sont en ardoises taillées. Les épis et la croix en plomb de la Chapelle ont été démontés et restaurés, les dorures refaites. Quelques fenêtres avaient vu leurs meneaux supprimés, ils ont été rétablis. Toutes les briques qui devaient être remplacées l'ont été par des briques faites exprès aux dimensions des anciennes, qui sont de taille plus grande que celles en usage actuellement.

Dans les intérieurs, les anciennes pièces ont été rétablies ; les plafonds qui existaient tous, mais étaient en mauvais état, ont été démontés et réparés. Les portes, volets ou fenêtres, les serrures ont été faites d'après les quelques spécimens qui restaient dans le château.

Les peintures murales sont des copies de peintures relevées au Musée de Cluny pour le salon, et pour une chambre une copie de peinture retrouvée dans l'une des chambres du Château. On a établi, en le dissimulant le plus possible, le calorifère à vapeur, l'électricité, le tout à l'égout, l'eau chaude, l'eau froide et le téléphone. En résumé, l'idée maîtresse a été de reconstituer ce qui existait dans son état primitif, en conservant le caractère et en n'ajoutant rien aux constructions.

Une large allée percée dans le bois au Sud et dans l'axe



LES CONSTRUCTIONS DE L'ENTRÉE. A l'angle, une importante tour avec chemin de ronde, à laquelle les trois fenêtres superposées, d'esprit Renaissance, ajoutent une note aimable. Le robuste pont de pierre se silhouette au second plan, laissant apercevoir la partie où était autrefois le « pont-leviz ». (Cl. *Vie à la Campagne.*)

de l'entrée fournit une agréable et claire perspective. L'accès au Château se fait par une route serpentant au milieu des prairies, des boqueteaux, des vieux pâtureaux aux têtards de chênes et de saules, coins de paysage de la vieille Sologne avec ses ronces, ses ajoncs, ses bruyères.

La vaste avant-cour prend grand air avec ses bâtiments de service, l'un en brique et pierre, l'autre en pans de bois et briques, ses larges dégagements sablés, son tapis d'herbe. Elle rappellerait telle belle cour normande, dans laquelle les saules, malgré leur cime surbaissée, n'ont point la même silhouette que les pommiers. Dans ce cadre soigné, l'or des soleils, le rouge vif des touffes de sauge jouent agréablement sur tous les verts et sur tous les gris des feuillages.

LE CHATEAU et les bâtiments de l'entrée. Le mur de défense et l'ancienne tour d'angle étant rasés permettent de juger de l'importance du Château, auquel est accolé un charmant oratoire. A gauche, le pavillon d'entrée flanqué de ses deux tours. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Flanqué de ses deux tours de briques, dont les dispositions losangées s'aperçoivent encore par places, le haut pavillon du portail briques et pierres, par lequel on a accès au Manoir, se hausse à l'extrémité du pont de pierre. Et dans ce pavillon s'ouvre la porte principale ogivale flanquée de sa poterne, toutes deux entièrement bardées de gros clous de fer forgé, dont la longue extrémité se rabat sur la face postérieure. Tout l'appareil défensif demeure sur cette construction : mâchicoulis, créneaux, meurtrières, y compris les deux décrochements hémicirculaires à l'entrée du pont.

Malgré sa sévérité apparente, cette entrée est infiniment intéressante avec ses deux tours haut coiffées d'ardoises et sur laquelle la Renaissance a mis des motifs de décoration, qu'on ne trouve pas dans d'autres Châteaux forts. Cela démontre que les considérations défensives n'ont pas été les seules qui ont guidé le seigneur constructeur d'alors, ni son maître d'œuvre. Notamment la porte d'entrée est surmontée des armes du noble chevalier Philippe du Moulin, sculptées avec la délicatesse et le fini des œuvres de la Renaissance, dans un bloc de pierre de liais.

Sous la voûte, l'œil est séduit par les arrangements des nervures et par les détails décoratifs discrets, mais d'un charme prenant. Un grand corps de bâtiment flanque la gauche de cette entrée, que termine une importante tour d'angle en saillie sur le fossé, avec son chemin de ronde et ses trois baies superposées, dont la plus élevée est couronnée d'un fronton à la coquille Renaissance qui enlève à la tour ce qu'elle pourrait avoir de rébarbatif. De même, deux autres baies superposées, à meneaux, dont une haute lucarne à pinacle, éclairent le bâtiment qui joint la tour et le pavillon d'entrée.

C'est d'ailleurs de l'extérieur de l'enceinte qu'il faut encore regarder l'ensemble des constructions de ce Manoir, s'élançant au-dessus du quadrilatère de leur vaste plateforme qui, elle-même, domine les fossés à l'eau miroitante. Et, dans cette eau, se mirent à loisir toutes les constructions ainsi que les silhouettes des grands arbres qui font à ces constructions un cadre discret et charmant.

Ces deux groupes de bâtiments forment un ensemble homogène, bien conservé dans son caractère d'époque, auquel les changements entrepris à l'intérieur sous Louis XIII n'ont pas modifié la physionomie et pour lesquels les années et les hommes n'ont pas été trop rigoureusement destructeurs. Seules, trois baies apportent une variante dans cette unité ; celle Henri II, de la salle à manger, les deux lucarnes au fronton Renaissance, une fenêtre gothique encastrée dans le bâtiment et flanquant le portail, qui doit être ce qui reste d'une des chapelles du domaine.

LA CHAMBRE GOTHIQUE. Sur le fond de tapisseries se découpe le lit à baldaquin, copie d'un spécimen de la collection Peyre du Musée des Arts Décoratifs. Devant la cheminée est posée une importante banquette d'âtre ancienne et massive. L'armoire est un meuble normand de la fin du XVIII^e siècle. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

L'ensemble constitue par cela même un modèle typique d'un Manoir féodal, soigneusement construit en briques losangées, rouges et noires, avec encadrement de baies et arêtes de pierre de taille de tuffeau. Des ouvrages défensifs extérieurs, il ne reste guère que le portail, puisque la tour Sud-Est est à moitié décapitée, et que les autres tours d'angle ainsi que le mur de clôture ont été démantelés et rasés à la hauteur d'un mur d'appui. Cette modification déjà lointaine permet de mieux contempler l'ensemble de la de-

LA SALLE A MANGER conserve son plafond à la française. Face à la cheminée s'étale, au-dessus d'un coffre faisant office de dressoir, une très belle tapisserie représentant les préparatifs d'une noce. Les chaises de forme Henri II sont recouvertes de très beau cuir de Cordoue. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

meure. Grâce à elle aussi, les habitants du Château ne sont pas enfermés entre quatre hauts murs.

La façade du portail et du bâtiment qui le flanque, sur la cour quadrangulaire, est de lignes et de silhouette plus simples que celle qui regarde l'extérieur ; cette simplicité est favorable à l'architecture même du Manoir.

Avec son plan crucial, le haut corps de logis, dont la partie en saillie a l'allure d'un Donjon, et dont la saillie antérieure est hémicirculaire, s'élance nettement vers le ciel. Il est à trois étages au-dessus d'un haut rez-de-chaussée, dont un sous comble, ce corps de logis, alors que les deux saillies en contiennent un supplémentaire. Toutes les fenêtres sont à meneaux, que l'encadrement de pierre fait valoir dans les pleins de briques rouges losangées.

Un ravissant oratoire, petite chapelle gothique particulière, flanque encore le corps de logis vers le Nord.

De très larges ourlets d'herbe forment une ample marge extérieure aux fossés, marge au-dessus de laquelle les frondaisons de quelques arbres isolés s'étalent à leur guise et découpent de robustes silhouettes. Cette note de verdure est d'ailleurs rappelée par les grands compartiments d'un simple parterre, qui s'étalent, bordés d'un galon de fleurs sur tout le côté Sud de la Cour d'honneur. Au-dessus des plates-bandes qui cernent ces tapis verts s'éploient, de distance en distance, les têtes, aux branches libres, des rosiers-tiges alignés comme à la parade. Sans doute, cet agencement de parterres, dans le goût des arrangements des plus simples du XVIII[e] siècle, n'est point très orthodoxe, mais il offre l'avantage de mettre ici la gaîté des fleurs, sans nuire à l'harmonie des lignes des constructions, ici avant tout verticales.

Les intérieurs de cette demeure ne sont pas moins intéressants à visiter. Sous la voûte du portail, une porte s'ouvre à gauche, dans une pièce au plafond à la française, de ton rouge brun, nommée aujourd'hui bibliothèque, à côté de laquelle une vaste salle commune, dite salle des Gardes, a été aménagée dans l'ancienne cuisine.

L'entrée du corps de logis principal, toute basse, donne dans la tour carrée en saillie, d'où part l'escalier de pierre qui n'a pas été modifié, et dans les parois duquel sont conservées les niches ouvertes pour y placer les chandelles, le seul brillant luminaire d'autrefois ; le motif intact de sa clef de voûte a servi de modèle pour ceux de la grande salle commune qui avaient été grattés sous la Révolution.

Quelques marches donnent accès aux pièces du rez-de-chaussée : salle à manger à gauche, grand salon à droite, d'où l'on pénètre dans l'oratoire au charmant petit autel.

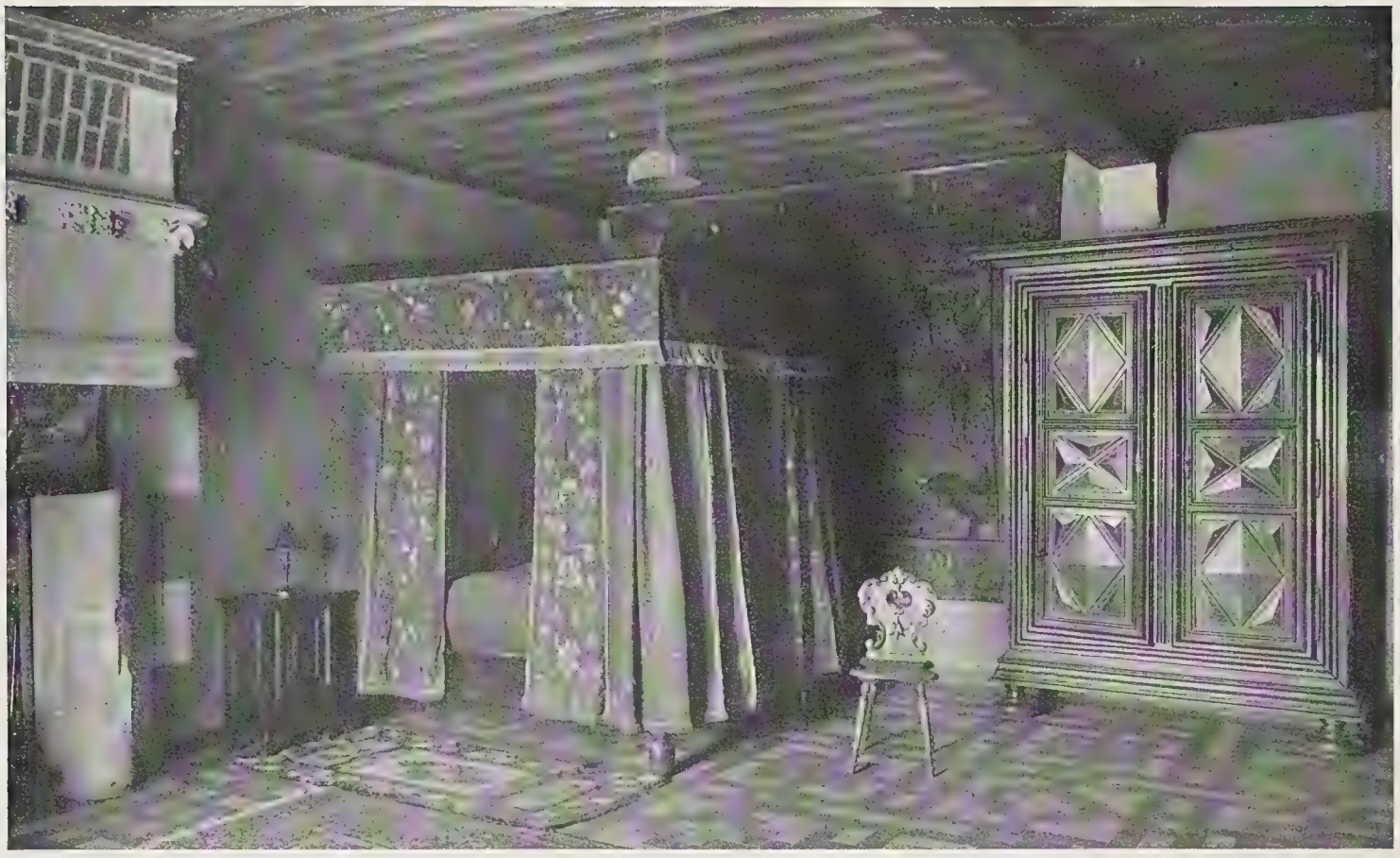
Les murs de ton rouge du salon sont peints au pochoir d'une succession de motifs floraux. Sur celui du fond, face à la cheminée, se découpe une belle tapisserie à personnages, à large encadrement également à personnages. Le plafond surtout est remarquable avec sa maîtresse poutre moulurée, dont le retombé des extrémités paraît être supporté par des consoles. Le plafond est peint de ton amarante et décoré de motifs floraux. Il comporte comme ameublement plusieurs coffres qui en soulignent le caractère, et ses sièges sont de style Louis XIII.

Le plafond de la salle à manger est également à la française et peint de ton rouge brun, alors que le carrelage est rouge et blanc. Les murailles sont de ton blé mûr, sur lesquelles se découpent des motifs floraux bruns et verts. Une belle tapisserie à grands personnages représente un repas de noces, cérémonie pour laquelle rien ne manque, pas même les musiciens. Les couleurs dominantes sont le

L'ENTRÉE DU CHATEAU DU MOULIN. A l'extrémité du pont de pierre, deux ponts-levis permettaient d'accéder au portail ogival ou à sa poterne. Ce grand pavillon central à l'allure de Donjon est flanqué de deux tours en maçonnerie de briques losangées. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

jaune doré pour les vêtements des personnages et le bleu pour les fonds. La cheminée XV^{e} fut refaite lors de la restauration du Château. De vieux coffres, dont l'un conserve ses anciennes grandes poignées, tiennent lieu de dressoirs, alors que les chaises Henri II sont recouvertes de cuir de Cordoue. Le lustre en fer forgé aux chandelles de cire jaune reste, grâce à ses couleurs discrètes, en harmonie avec l'ensemble.

Pour ne point trop se différencier du reste, les chambres ne peuvent prendre la physionomie des charmants intérieurs du XVIII^{e}, encore moins de celles qui se réclament du confort moderne. On a voulu donner à l'une d'elles un caractère gothique par son lit à colonnes, à dossier et à baldaquin, copie de celui de la collection Peyre du Musée des Arts décoratifs, sa table de nuit de même style et son ancienne et massive banquette de devant de feu. Une charmante petite table Henri II, une table-bureau et un fauteuil de même style, enfin une armoire normande dans la tra-



LA CHAMBRE LOUIS XIII comporte un grand lit d'époque Louis XIII, dont l'arrangement des rideaux à motifs de tapisserie et de broderie ne manque pas de caractère. La massive armoire à pointe de diamant, bien dans l'esprit des armoires bourguignonnes du XVII^e^ siècle, reste en harmonie avec l'arrangement de la pièce.

dition Louis XV et Louis XVI, ne paraissent cependant pas trop dépaysés. Le dallage de cette pièce est rouge, jaune et vert, et sur la muraille se découpe une très curieuse tapisserie de Bergame aux motifs et aux tons bistrés jaunes et rouges.

L'autre grande chambre du premier étage a nom chambre Louis XIII, ou chambre d'honneur. Son dallage est le même que celui de la chambre gothique ; son plafond est également à la française, et son vieux lit Louis XIII à colonnes lui donne beaucoup de caractère. Ce lit est simple de lignes, mais ses rideaux et son bandeau du haut sont particulièrement remarquables ; le fond est de ton violet-aubergine, à motif de tapisserie, de broderie et d'incrustations très soignées. Une armoire à grands caissons et à pointe de diamant de tradition fin Louis XIII met sa forme massive dans le fond. Avec ses larges pieds tournés, dans le genre des pieds « à miche », ce meuble paraît s'apparenter à celles de Bourgogne, encore qu'elle puisse très bien être d'un autre régime. Deux très belles tapisseries murales, qui ont comme sujet un hallali et une curée, sujet tiré du roman de Macé et Gombaud, ressuscitent des scènes de la vie d'autrefois dans cet intérieur qui, lui-même, évoque d'une manière troublante le charme des temps écoulés.

Une autre chambre voûtée, de forme ogivale, a été reconstituée, dans les combles, d'après le modèle ancien, et entièrement lambrissée. Elle est intéressante par cela même.

Ainsi, cette demeure qui s'élève dans le paysage aux étangs miroitants, aux vieux pâtureaux, présente ce double intérêt d'un Manoir fortifié mais non rébarbatif du XV^e^ siècle, pour lequel ni les années, ni les hommes n'ont été trop rigoureux, et d'un essai d'arrangement intérieur qui tend à harmoniser mobilier, décoration et architecture.

LE SALON est remarquable par son beau plafond peint et décoré, dont la maîtresse poutre est très ouvragée. Une tapisserie, dont le sujet est une scène de chasse, fait face à la cheminée. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DE LIGNIÈRES, vu de l'arrivée, est précédé d'un pont robuste jeté sur la large douve, et auquel aboutit obliquement l'allée d'accès. Deux pavillons se haussent à droite et à gauche, celui de droite joignant l'aile droite du corps principal de logis par une aile à galerie.

LE CHATEAU DE LIGNIÈRES

Lignières (Cher)

LORSQUE Colbert fit l'acquisition de la terre de Lignières, en 1683, le Château, dont le maître d'œuvre fut François le Vau, architecte du Roi, était déjà bâti. Ce dernier en avait dirigé la construction, commencée pour Jérôme de Nouveau vers 1660. Jérôme de Nouveau, qui avait acheté la terre en 1656 aux héritiers de M. de Brichanteau, ne conserva pas longtemps Lignières, puisque Anne de Gonzague de Clèves, princesse Palatine, en fut la propriétaire intermédiaire. La terre de Lignières appartint ensuite aux de Lordat, derniers représentants de Colbert, puis elle passa, par héritage, à une branche de la Maison de Bourbon-Lignières, qui la possède toujours.

Le Château du siècle de Louis XIV se dresse là où, dès 1032, s'élevait déjà le Château féodal de Lignières, fondé par la famille de ce nom. Jacqueline de Lignières apporta cette terre à la famille de Beaujeu, qui la conserva jusqu'en 1540. Le dernier Beaujeu en laissa la jouissance à Catherine d'Amboise et à la sœur de celle-ci, Antoinette, dame de La Rochefoucauld-Barbezieux, famille qui conserva Lignières jusqu'en 1578, pour parvenir, par alliance, à un Brichanteau jusqu'en 1653, époque où Jérôme de Nouveau acheta le Château féodal pour le démolir et construire celui qui existe aujourd'hui.

L'architecture du Château de Lignières est ordonnée comme toutes celles du grand siècle. Elle se dresse toujours dans l'entourage de ses larges fossés qui s'étalent latéralement et du côté du Parc. Ce Parc, autrefois tracé à la française, a été transformé au goût du jour, à l'anglaise, vers 1820. Il forme aujourd'hui, par ses grands arbres, pins et platanes, un majestueux et calme entourage, aux tapis onduleux et verdoyants qui s'étendent sur une soixantaine d'hectares et confinent aux deux fermes avoisinantes, où est pratiqué l'élevage de rapport.

L'ENTRÉE DE LA COUR D'HONNEUR est fermée par une grille importante qui s'ouvre à l'extrémité du pont, entre deux larges et robustes piliers.
(Cl. *Vie à la Campagne.*)

Le vieux plan du Château et de ses abords (le plan de la ville et Château de Lignières en Berry, ainsi qu'il est intitulé), dressé vraisemblablement au XVII[e] siècle, nous montre que les bâtiments mêmes du Château existent toujours, avec leur recherche particulière de décrochements et d'écoinçons, non dépourvus de préciosité.

L'AILE GAUCHE DU CHATEAU et le pavillon détaché en deuxième plan. La bordure du promenoir est faite d'une succession de jardinières. Sur les socles formant acrotères, s'enlèvent des vases de pierre garnis de fleurs. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Quant aux parterres, ils sont refaits dans l'esprit primitif par le propriétaire actuel. Le Château est bâti, tout près de l'église, sur la limite Nord-Ouest du village. De son entrée en pan coupé part la même allée conduisant obliquement, à travers l'avant-cour, au pont qui franchit le long fossé. Les bâtiments des dépendances, sur le côté droit (à l'Ouest) de cette cour, existent toujours, mais modernisés. Enfin, une allée droite avec des perrons conduit à l'orangerie, qui se retourne en équerre pour que sa façade soit baignée des rayons solaires du Sud-Est. La décoration de son fronton ne fut pas achevée, mais ces lignes simples en font un très beau bâtiment.

Le Château de Lignières, malgré la sévérité des lignes de sa façade Sud-Est, la plus importante, est d'une grande allure. Du côté de l'arrivée, au Nord-Ouest, le jeu de ses pavillons, le retrait de son corps de logis, la longue aile qui joint le pavillon Ouest au corps de logis, la variété des lignes, est un enchantement pour qui aime contempler l'ordonnancement recherché d'une architecture, à laquelle les vieilles pierres ajoutent un charme particulier.

Le Château se pose sur un socle important, dans un rectangle d'eau qui le baigne sur toutes ses faces. Deux hauts pavillons carrés d'angles, à deux fenêtres de façade, à rez-de-chaussée surélevé sur un sous-sol et à un étage, se dressent à chaque angle, flanquant tout l'agencement à décrochements qui limite la Cour d'honneur de ce côté, avec la grille accompagnée de ses hauts et larges piliers. Tandis que le pavillon de gauche reste isolé, celui de droite se relie par une galerie à une aile importante qui se soude avec le corps de logis principal du Château, au point de ne pas s'en distinguer sur la façade opposée : dissymétrie par ici, qui forme une ordonnance impeccable et parfaitement équilibrée sur le front Sud-Est, par la modification de l'axe des dispositions. Son centre ne correspond donc plus avec l'axe de la façade d'arrivée, ce que rien ne permet, d'ailleurs, de juger. C'est une des difficultés que les architectes de cette époque aimaient à se créer pour le plaisir d'en venir à bout.

La galerie qui joint le pavillon à l'aile Sud-Ouest est à haut rez-de-chaussée, couronné par une balustrade. Cinq hautes baies cintrées s'ouvrent dans sa façade, fermées par des grilles en fer forgé, semées de fleurs de lis dorées, d'un très beau dessin, et deux perrons assurent extérieurement sa communication avec la Cour d'honneur. Le corps principal de logis, entre ses deux ailes, qui font retour en avant, et dont les angles intérieurs s'échancrent fort élégamment, ne présente que trois fenêtres de façade, dont deux flanquent la partie centrale à panneaux et à pilastres, que termine un fronton triangulaire à sujets sculptés dans son tympan.

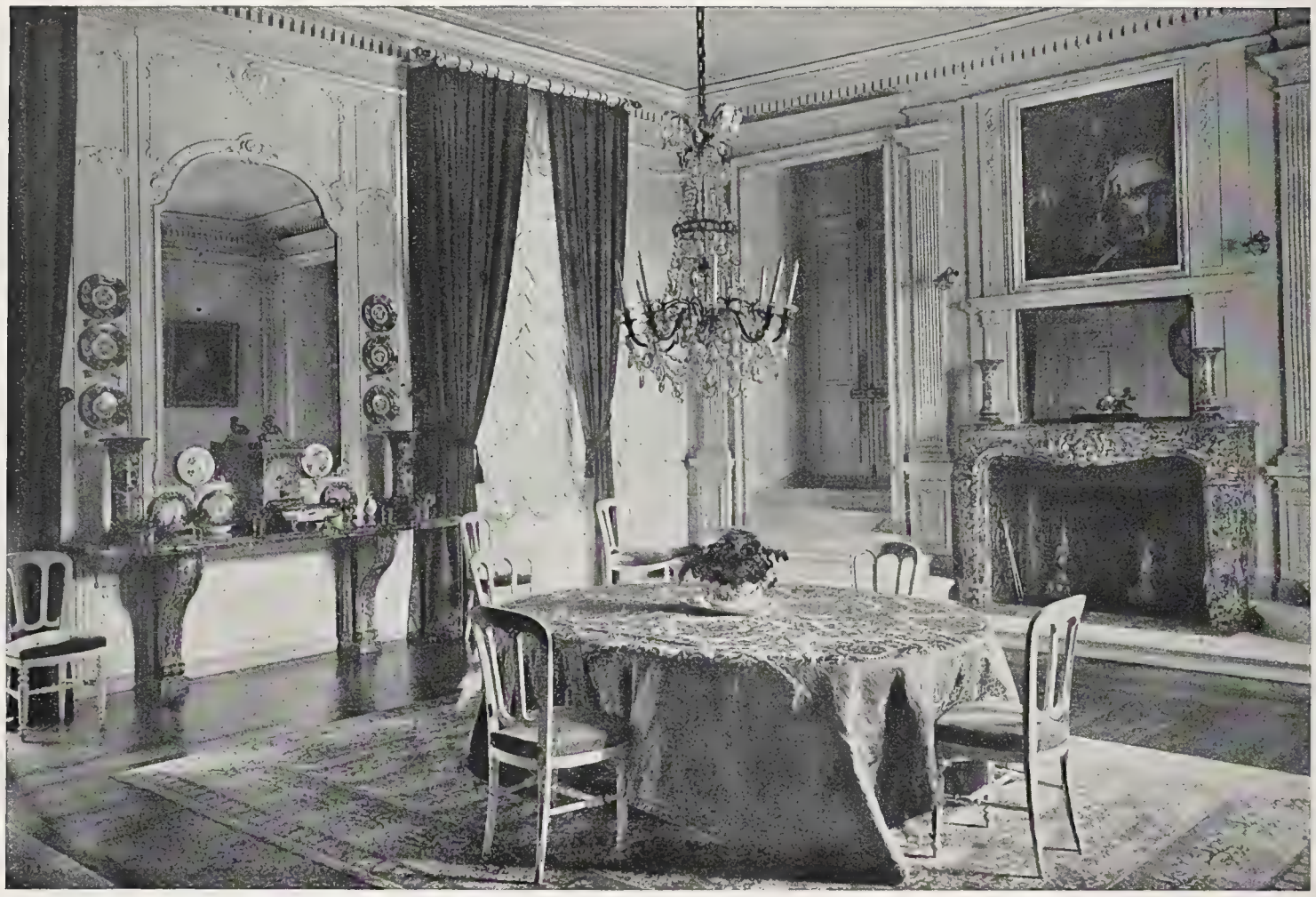
Le mouvement des lignes, le rapport des pleins et des vides, la hauteur contenue, les toits simples avec le jeu des lucarnes, et l'esquisse de fronton au-dessus des fenêtres, dans le larmier, le large perron qui règne sur toute la largeur entre les ailes en retour, l'appareillage des pierres, les écoinçons et les décrochements cintrés soulignent l'ordonnance et la recherche aimable d'une composition harmonieuse. On est séduit par tout ce fond d'architecture, qu'on le contemple au delà des fossés, avec, au premier plan, l'agencement de la grille, ou, dès que celle-ci est franchie, de la Cour d'honneur largement dégagée. Mais quels sont les rapports de ces dispositions avec le cadre immédiat et les maisons proches de la petite ville ?

A gauche, aile, galerie et pavillon ferment la Cour d'honneur de ce côté ; à droite, la large partie libre, entre l'extrémité de l'aile de ce côté et le pavillon posté en sentinelle en avant, fait pénétrer dans la cour des reflets de la verdure et de l'eau en une délicieuse lumière d'émeraude. Et les deux pavillons, reliés par la balustrade basse à la grille cintrée, marquent les deux points essentiels de l'ordonnance voulue. Tout près, au delà d'un mince rideau de conifères et de quelques arbres, l'église, formant en partie emprise sur le Parc, et son robuste clocher carré, se haussent

L'ORANGERIE. Située sur le côté droit du Château, c'est un très beau bâtiment de pierre aux lignes simples et classiques, dont les fenêtres sont encadrées de plantes sarmenteuses.

L'ENSEMBLE DES CONSTRUCTIONS vues du côté gauche. De ce point on distingue nettement les rapports entre les différentes constructions. Dans le fond, l'aile gauche du Château se hausse au-dessus de son promenoir-terrasse fleuri. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CORPS PRINCIPAL DE LOGIS, avec sa partie centrale couronnée d'un fronton, est flanqué par des ailes en retour, avec la plus élégante des liaisons à décrochements cintrés témoignant d'une recherche subtile. Les fenêtres des ailes sont également surmontées de frontons formant emprise sur le toit et dans l'important larmier. (Cl. *Vie à la Campagne.*)



LA SALLE A MANGER est à boiseries entièrement blanches, et quelques détails de sa décoration sont d'une charmante facture Régence. Une cheminée de marbre rouge occupe un large trumeau entre deux portes. La console, de marbre rouge également, chargée de pièces de porcelaine d'Extrême-Orient, garnit un entre-fenêtre. Les tentures sont rouges, le tapis de table broché est de ton vert. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

au-dessus des toits pressés des maisons environnantes.

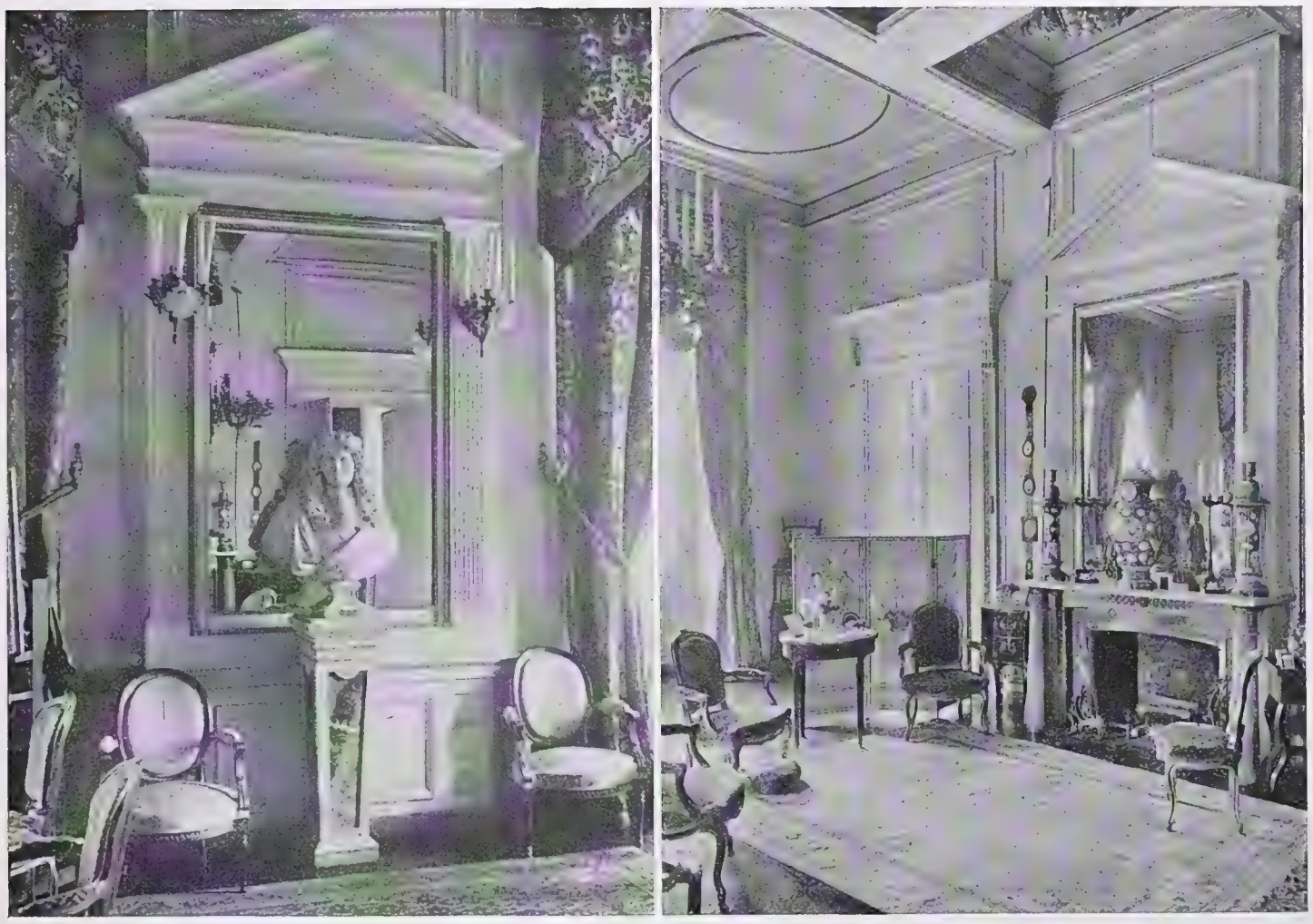
L'ancien plan comportait une vaste Cour d'honneur simplement sablée, une allée tracée dans l'axe de la Cour d'honneur, l'avenue d'arrivée à direction oblique, qui, avec l'allée de contour, découpent des tapis rectangulaires et triangulaires de gazon. Des modifications de détails qui témoignent d'une idée de recherche ont été apportées il y a quelques années. Dans la Cour d'honneur, un agencement de plates-bandes avec un jeu de décrochements sont disposés devant la balustrade entre les deux pavillons, pour venir encadrer un perron qui descend à un plan inférieur sur la droite et accompagner le discret encadrement de la cour. L'allée d'axe de l'avant-cour a été supprimée ; l'avance de biais d'arrivée, conservée, est rappelée par une autre avenue qui s'ouvre en V avec elle, pour se fermer sur une palissade d'ifs en hémicycle, formant buttée, près de laquelle un redent a permis de loger un banc. Et dans ce triangle s'agence un parterre en boulingrin, au cadre de plates-bandes fleuries d'une composition classique, sur lequel le regard se pose avec plaisir.

Il semblerait que c'est une autre demeure qui se dresse, lorsque, faisant le tour de la grande marge miroitante, au-dessus de laquelle se haussent Cour d'honneur et Château, on le regarde dans son ensemble. Le sentiment des proportions contenues disparaît par la recherche évidente d'une grande façade équilibrée, au-devant de laquelle s'ordonnaient les compartiments d'un cérémonieux parterre de broderie. Cette façade comporte un étage et onze fenêtres de façade chacune à parfaite correspondance avec une lucarne du toit ; son centre est toujours marqué par le jeu des panneaux et par son fronton, alors que les mouvements des ailes sont seulement indiqués par la légère saillie des pavillons latéraux. Cette façade comme ses côtés et les pavillons détachés prennent de l'importance, d'abord par la longueur de la première, ensuite parce que tous sont grandis de la hauteur de leur soubassement formant sous-sol, et par la petite terrasse fleurie qui leur constitue un cadre en contre-bas sur la marge d'eau. Devant la façade principale, un pont très important, avec le jeu de deux descentes en sens opposé à la terrasse inférieure qui forme cadre fleuri au bord de l'eau, fait communiquer le Château avec le Parc. Il faudrait regarder attentivement l'agencement des jardinières et des vases fleuris qui s'alignent sur le bord de cette petite terrasse, tant ces dispositions sont charmantes et rappellent un peu ce qui fut fait au Château de Dampierre.

Les architectes du XVI^{e} au XVIII^{e} siècle étaient des techniciens complets, et c'est à cela qu'on doit la correspondance et l'unité de la plupart des intérieurs avec les façades. Ici, le grand vestibule donne accès, à droite, à deux salons ; à gauche, au hall au bel escalier de pierre, grande pièce dallée de blanc et de noir, d'où on pénètre dans un autre salon pour accéder dans la salle à manger, située dans l'aile Sud-Ouest.

De forme cintrée du côté de l'entrée, avec le jeu des buffets bas de même forme, la salle à manger est entièrement blanche. Son fond est marqué par une importante cheminée en marbre rouge jaspé, garnie de fontes remarquables, et surmontée d'une glace et d'un portrait de Louis XIV, flanqué de pilastres et de deux portes, qui, au haut de quelques marches, s'ouvrent sur la galerie-salle des fêtes. Un pan de mur entre deux fenêtres se décore d'une large console chargée de porcelaines chinoises. Les tentures sont rouges, tandis que, sous le lustre à plaquettes, le cossu tapis de table broché de ton vert met en valeur les géraniums rouges qui parsèment la dentelle des adiantes, dans une vieille jardinière de porcelaine posée sur son plateau.

Le grand salon, dans le pavillon Ouest, est d'une belle



LE GRAND SALON. Cette vaste pièce, avec son haut plafond à caissons, a dû être remaniée sous l'Empire, ainsi qu'en témoigne le style de la cheminée de marbre gris. Lui faisant vis-à-vis, un beau buste de Colbert, posé sur un socle de marbre rouge, œuvre de Puget, offerte à Colbert par le Doge de Gênes pendant son séjour à Versailles.

allure, avec ses hautes boiseries et son plafond à caissons. Il dut subir quelques modifications de détail sous ou après l'Empire, ainsi que l'indique la cheminée de marbre gris à colonnes avec des feuilles d'acanthe dorées et les chapiteaux à palmes des pilastres encadrant la glace qui la surmonte. Cette glace, à fronton, est d'ailleurs répétée au centre de chaque côté de la pièce. Le buste de Colbert en marbre blanc, œuvre de Puget, posé sur une stèle de marbre rouge et blanc, fut offert à Colbert par le doge de Gênes, pendant son séjour à Versailles. Des sièges Louis XV et Louis XVI, deux ravissants cabinets chinois, un coffre en ivoire avec motifs d'écailles, tel autre petit meuble, une table ronde Louis XVI à galerie, sur laquelle sont adorablement posés quelques bibelots et de jolis bouquets, comme autant d'esquisses des bouquets de Monnoyer, les grands rideaux de soie blanc d'argent à grands motifs rouge-groseille, font de cette pièce un ensemble de belle allure et d'élégante intimité. Dans le premier salon qui forme galerie de portraits, sont plusieurs belles toiles de Rigault, Mignard, Largillière, Ducreux, etc., et un portrait en pied du maître de maison par Baschet. Des grandes fenêtres de la galerie des fêtes, on a vue sur une Roseraie qui s'agence devant l'Orangerie, et sur les terrasses, reliées par des perrons, reconstituées autour du Château.

De beaux chevaux irlandais animent le grand Parc verdoyant et le reflet de l'eau et les grands vases pleins de fleurs épanouies mettent un attrait charmant à cette demeure d'une belle époque.

FAÇADE DU CHATEAU sur le Parc. Cette façade est différente de la façade d'arrivée, avec laquelle son axe ne correspond pas. Rien ne laisse prévoir ni deviner ce subterfuge, solution d'une difficulté dont les architectes aimaient à se jouer.

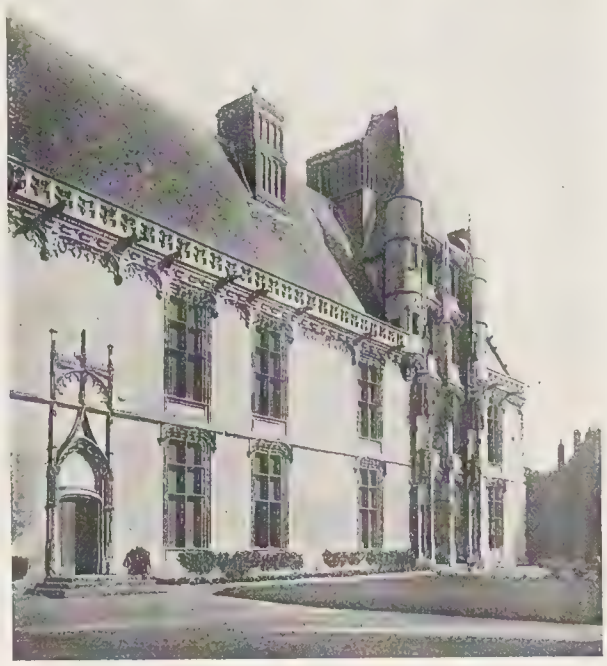
FRONT NORD DU CHATEAU. La longue façade percée de rares et hautes fenêtres se dresse avec hardiesse jusqu'à plus de 60 mètres au-dessus des eaux calmes du Loir. A l'extrémité Ouest, quatre pavillons accolés se couronnent de mâchicoulis avec poivrières aux angles. Deux tours tronquées forment terrasse à hauteur du second étage, aux deux extrémités du corps de logis principal. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DE CHATEAUDUN

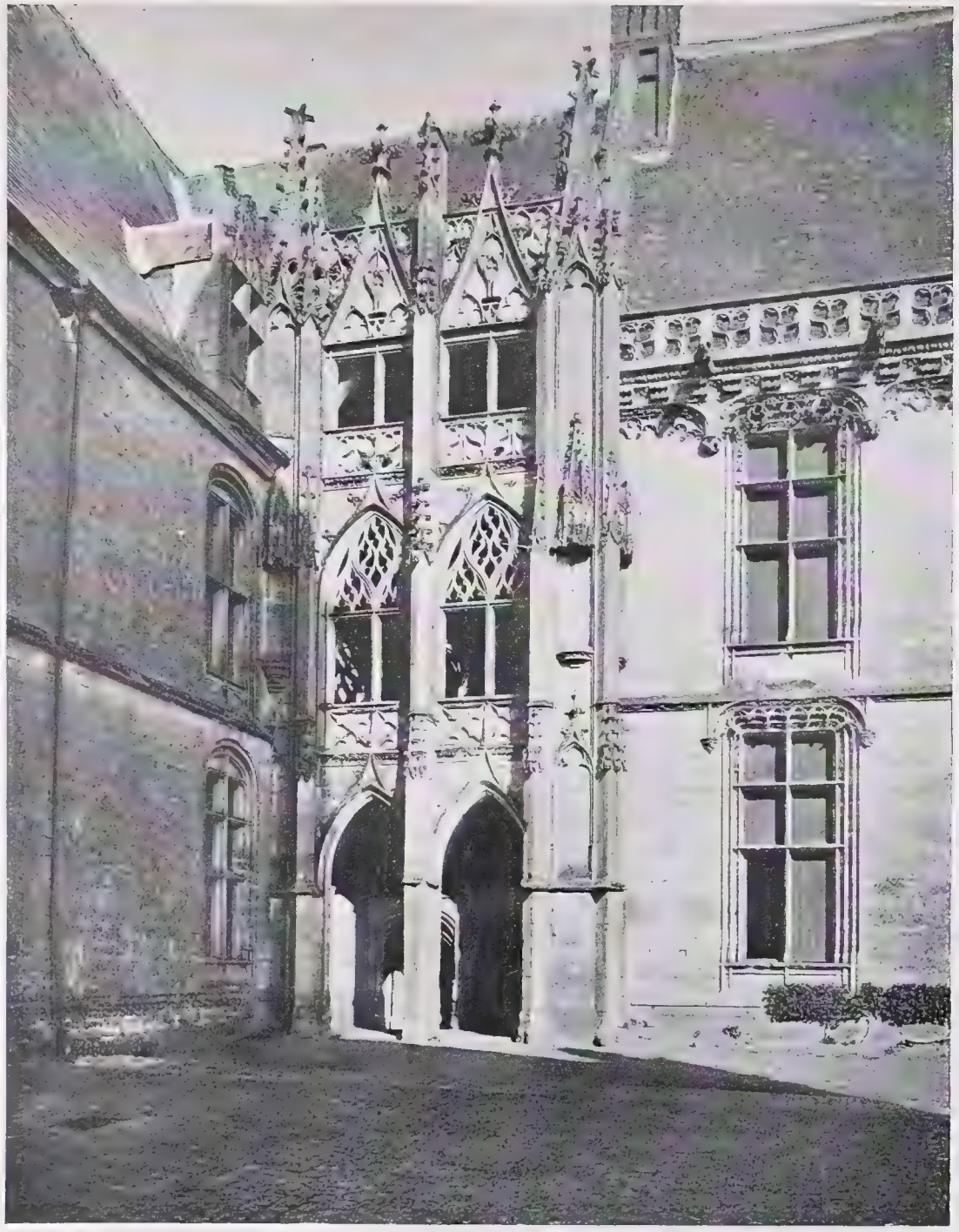
Châteaudun (Eure-et-Loir)

LORSQUE, par la ligne de Paris à Tours, on aborde Châteaudun, la vieille cité offre un panorama sur la vallée du Loir d'une belle étendue et du plus haut pittoresque. A travers la prairie, la rivière promène en plusieurs bras sinueux son onde profonde et claire. A gauche, dans la verdure, la ville s'étage sur une côte en demi-cercle, presque à pic. A l'extrémité de cette côte, une construction hardie s'élance : c'est le vieux Palais des comtes de Dunois, dont on a pu dire qu'il était là perché « comme un nid d'hirondelle ». Édifice immense qui, vu d'en bas, sur sa façade Nord, laisse l'esprit frappé d'étonnement, et qui, lorsqu'on le contourne et s'en approche davantage, montre peu à peu la stature puissante de son Donjon, la belle ordonnance d'une double Chapelle et la richesse détaillée d'une façade où le plus beau gothique tertiaire s'allie sans heurts à la grâce ouvragée de morceaux de pure Renaissance.

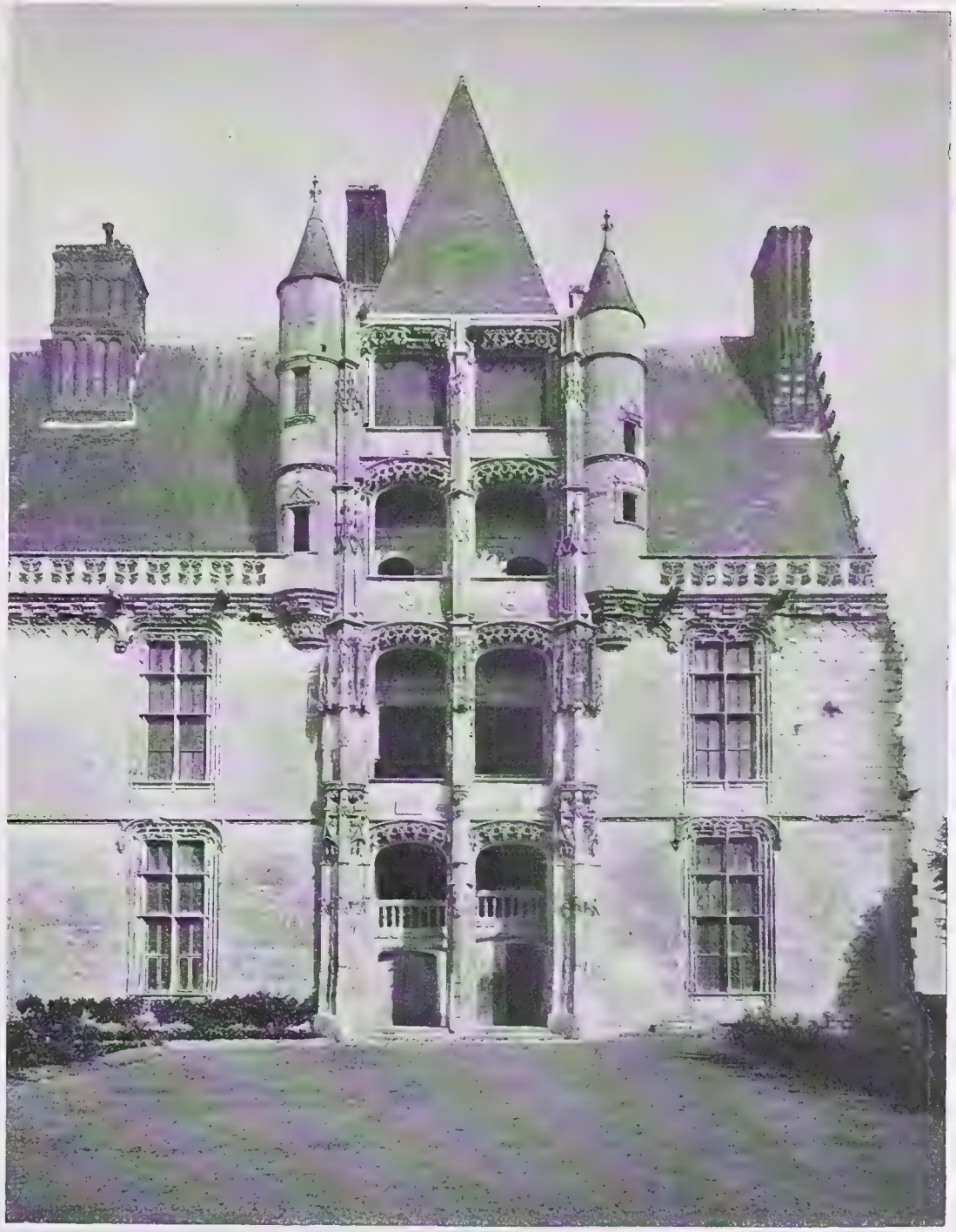
Mais, avant de pénétrer dans la Cour d'honneur et de visiter en détail le vénérable et imposant édifice, il faut admirer la façade Nord, qui se mire dans les eaux calmes du Loir. Cette construction montre des proportions justes et des matériaux si bien conservés qu'il s'en dégage une impression de puissante solidité. Appliquée à même des blocs de rochers que la nature et le temps ont parés de feuillages, la haute demeure n'a pas de ce côté d'autres fondations, bien qu'elle s'élance à plus de 60 mètres au-dessus de la rivière. Toutes les assises, construites en pierre dure du pays, se succèdent, régulières : d'abord le soubassement, qui s'élève en plan légèrement incliné à plus de 15 mètres de hauteur, soutenant trois étages de fenêtres à meneaux, assez clairsemées, d'une belle simplicité et de style gothique. Couronnant l'entablement, une galerie de mâchicoulis dessine dans le ciel la découpure de ses corbeaux en partie détruits. C'est enfin l'arête aiguë des toits que dominent encore en retrait le pavillon du grand escalier, situé de l'autre côté de l'édifice, et d'énormes cheminées de briques Renaissance. Quatre pavillons juxtaposés, dont le premier est en saillie, flanquent le côté Ouest de cette façade; ils sont reliés les uns aux autres par des contreforts à ressauts, dont la



LA FAÇADE DE LONGUEVILLE, simple dans sa conception, d'une richesse inouïe dans les détails, est la plus intéressante des façades de la Cour d'honneur. La porte au premier plan ouvre sur la salle des gardes. (Cl. *Vie à la Campagne.*)



ESCALIER DU FOND DE LA COUR. Moins séduisant que l'escalier d'honneur, cet ensemble gothique n'en est pas moins remarquable par l'élégance de ses fenêtres ogivales surmontées d'arcs en accolades et ses lucarnes à fleurons et à pinacles.



L'ESCALIER D'HONNEUR. Les niches s'espacent le long du mur. Quelques colonnettes devaient porter des statuettes qui ont été détruites. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

hardiesse et la conservation sont également remarquables. De rares fenêtres, semblables à celles de la façade, percent les deux premiers de ces pavillons ; les deux autres ne s'ajourent que par d'étroites meurtrières. A la hauteur des mâchicoulis, les contreforts s'adornent d'échauguettes aux toits pyramidaux, assises sur de robustes et pittoresques encorbellements.

Une vaste terrasse en pierres de taille, de plain-pied avec les fenêtres du second étage, pare l'autre extrémité de cette façade sur le Loir. Aujourd'hui, sans doute, elle apparaît quelque peu nue ; mais qu'on s'en approche : des nervures, des pendentifs, des arrachements, et aussi deux fenêtres superposées, à la somptueuse décoration, démontrent qu'autrefois elle devait supporter quelque précieux oratoire.

La partie devant laquelle on se trouve en contournant l'édifice, qui fait face à l'Ouest et que l'on nomme la façade de Saint-Médard, présente un aspect moins imposant. Les créneaux d'un mur d'enceinte éperonné d'antiques contreforts la cachent en partie. Cependant, son étendue, presque égale à celle de la façade Nord, ses proportions balancées, ses trois rangs de fenêtres gothiques, sa galerie de pignons sculptés, ses mâchicoulis que percent des lucarnes à immense faîtage aigu qu'une jolie échauguette flanque au Midi, donnent à cet ensemble un aspect digne d'attirer l'attention. Peut-être, cependant, le Donjon voisin qui la domine de sa haute taille nuit-il à cette façade par l'ampleur de sa propre masse.

Pour visiter l'autre côté de la vieille demeure, il faut pénétrer dans la cour du Château, au fond de la rue de Luynes, sous une porte de style ogival que le duc de Luynes fit construire sur l'emplacement d'un ancien portail, en 1850. La grandeur de la Cour d'honneur n'est pas proportionnée à l'importance des bâtiments, disposés en rectangle ouvert à l'Est et inégalement fermé sur trois faces, ce qui les fait valoir davantage. La face la plus intéressante est assurément celle du côté septentrional, dite « façade de Longueville ». La pierre s'y élance au cadre des fenêtres en flammes gracieuses ; elle court en galerie au rebord inférieur de la haute toiture ; elle trace dans le ciel des tourelles légères et porte sur le sol l'ombre de ses gargouilles fantastiques. Le gothique tertiaire y flamboie jusqu'à l'extrémité de l'aile, que termine un escalier d'honneur Renaissance. Sur l'étendue de cette façade, en effet, trois portes aux délicates sculptures s'ouvrent, celle du milieu sur la salle des gardes et celles des deux extrémités sur d'admirables escaliers. Le premier de ces escaliers, au fond de la cour, garde le caractère gothique de l'ensemble ; mais l'escalier d'honneur, digne de ceux de Blois ou de Chambord, est d'un tout autre style dans son ossature et son enveloppe aux admirables dentelles gothiques. Les travaux, commencés en 1512, suspendus en 1530, furent, en effet, repris sur l'ordre de Louis II d'Orléans, à une époque où l'inspiration des artistes du Moyen Age semble avoir fait place à l'amour naissant des formes nouvelles.

Frontons à jour, balcons découpés, frises de guirlandes et d'arabesques, où le rêve s'enchevêtre dans le réel, souvenir d'ornementation gothique fondue dans le pur atticisme, tout cela se retrouve dans la grâce de cet escalier, dont les deux étages de fenêtres en dentelles dominent toute la construction, grandiose et saisissante pourtant, malgré sa simple élévation d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée.

A l'Ouest du rectangle, la façade qui ferme la cour est loin d'être aussi remarquable. Les bâtiments de la Chapelle la masquent en partie, jusqu'au milieu ; d'ailleurs, à part une tourelle octogonale, ornée de petits contreforts prismatiques et de cordons, où se trouve un troisième escalier, l'ornementation est très simple ; quatre lucarnes sculptées en pierre en rehaussent seulement la partie supérieure.

La Sainte-Chapelle, baptisée ainsi depuis Dunois et primitivement appelée Chapelle de Notre-Dame et de Saint-Jean-Baptiste, s'appuie par l'extrémité de sa nef à la façade du côté Ouest de la cour et tourne son abside vers l'Orient. Elle figure, surtout intérieurement, une croix latine, et

LA SAINTE CHAPELLE est située au fond de la Cour d'honneur, à droite du Donjon, qui l'écrase quelque peu de sa masse et de son élancement. De l'autre côté s'y appuie un léger clocher au toit pyramidal. Cette Chapelle masque en partie la façade du fond, la moins intéressante de la Cour d'honneur, car elle n'est ornée que de trois lucarnes sculptées. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE DONJON. D'après une inscription, il fut élevé par Thibault le Tricheur, seigneur de Dunois, dans la deuxième moitié du X^e^ siècle. Dans l'épaisseur de ses murs est ménagé un curieux chemin de ronde. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

CHEMINÉE GOTHIQUE DU XV^e SIÈCLE. Un foyer haut et large s'encadre de fines colonnettes supportant un manteau d'une décoration sobre, avec frise d'un dessin très simple et une indication esquissée d'évolution.

CHEMINÉE RENAISSANCE DU XVI^e SIÈCLE. Le linteau encadré de moulures est décoré d'un écusson central et de fines arabesques. Le manteau de pierre très haut est surmonté d'une épaisse corniche. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

mesure dans l'œuvre 30 mètres de long sur 8 mètres de large, et 20 mètres de haut du faîtage au sol. Une belle fresque, restaurée dans les règles de l'art ancien par le peintre Steinheil, vers 1860, orne l'oratoire. Comme à la Sainte-Chapelle de Paris, on trouve ici, surmontant l'autre, une Chapelle supérieure. A cette Chapelle, un campanile élégant s'adosse sur la cour, composé de six étages que séparent des cordons prismatiques ; irrégulièrement, des fenêtres y ont été percées ; un entablement mouvementé et un toit sans élévation le surmontent ; aux quatre angles, des pilastres très simples s'élèvent jusqu'au cinquième étage ; ils s'ornent là de choux très fouillés ; des blasons, martelés sous la Révolution, se remarquent sur deux côtés du dernier étage. Le voisinage immédiat du Donjon n'a permis à ce sanctuaire que l'éclairage du Levant et du Nord ; deux rangs de fenêtres dans le style du XV^e siècle y pourvoient, dont les baies ogivales étaient jusqu'en 1815 ornées de beaux vitraux. Mais les Prussiens se chargèrent, cette année-là, d'en alléger le Château. Sur la muraille, extérieurement, à une hauteur de 3 mètres du côté de la cour, une bande noirâtre, coupée de distance en distance, marque le dernier vestige des importantes et mémorables funérailles faites en 1573 à Léonor de Longueville par sa bonne ville de Châteaudun.

A quelques pas de la Sainte-Chapelle, qu'il domine de sa masse formidable, le Donjon s'élève droit vers le ciel. Une inscription en attribue la construction au comte Thibaut le Tricheur ou le Vieux et fait remonter son origine au X^e siècle. C'est une construction circulaire, faite en pierres de petit appareil, par assises régulières, et qui, de la base au sommet, diminue insensiblement de grosseur. D'étroites fenêtres éclairent les chemins de ronde et les étages ; elles sont percées très irrégulièrement. Celles du dernier étage, à plein cintre, sont en outre géminées et ont un encadrement formant baie légèrement ovale. Depuis le XVII^e siècle, une immense toiture en poivrière, qu'une splendide charpente soutient intérieurement, couronne ce Donjon. Auparavant, le sommet de l'édifice se couronnait d'une plate-forme à créneaux et d'une échauguette, plus en rapport avec le caractère général de l'ensemble.

L'entrée, cachée dans la Chapelle, se trouve à la hauteur du premier étage. Il fallait, pour y accéder, se servir d'une échelle que l'on retirait derrière soi, ce qui augmentait les difficultés de l'attaque et facilitait la défense. Le rez-de-chaussée s'en trouvait à peu près sacrifié et ne servait guère que comme magasin à approvisionnement pour les éventualités d'un siège. On a fait, depuis peu, une trouée dans le soubassement, qui facilite l'accès de la puissante construction et laisse voir l'épaisseur formidable de ses murs. Ce Donjon devait se rattacher à d'autres murailles plus anciennes. A l'Ouest, des arrachements de fortes murailles, antérieures au X^e siècle, s'y remarquent encore. Assurément une forteresse précédait celle de Thibaut le Tricheur ; on voit encore, au pied même de la muraille, dans le lierre qui monte à l'assaut du Donjon, l'entrée d'un souterrain qui devait être utilisé pour le ravitaillement ou la fuite.

Si l'on s'en rapporte à l'histoire très documentée du Château de Châteaudun de M. L.-D. Coudray, on constate que, dès les temps les plus reculés, cette ville fut une forteresse importante. Avant l'invasion romaine, constituant la limite Est du territoire des Carnutes, l'*oppidum dunense* était destiné à défendre l'entrée du pays contre les invasions des peuples voisins ; aussi un fort s'imposait-il qui devait dominer la vallée du Loir, en occupant la position du Château actuel. Dès 587, les textes établissent qu'un Château existait à cette époque à Châteaudun.

Les rois de France y avaient d'ailleurs des comtes ou simples gouverneurs amovibles, et l'envoi de pareils représentants se serait-il opéré autre part que dans une cité

importante au point de vue stratégique ? En 911, les Normands emportèrent le tout d'assaut, et les ruines furent si considérables que, suivant la chronique, « l'on n'entendait plus un chien aboyer dans le comté de Thibaut ». Jusqu'ici la vieille demeure n'avait été que la résidence des représentants du Roi. Dès l'avènement des Capétiens, avec l'affranchissement des seigneurs, elle devint le séjour habituel et la propriété des comtes inamovibles qui tendent à s'affranchir de la tutelle royale.

Thibaut le Vieux ou le Tricheur fut, après le passage des Normands, le restaurateur de la cité et du Palais des comtes. Situé entre Blois, Chartres et Tours, le Château constituait le point central d'où il pouvait le mieux gouverner ses immenses domaines. Il en fit donc sa résidence et lui donna un tel air de grandeur que les siècles ne purent le lui retirer. Thibaut le Tricheur guerroya longtemps, fut mêlé à tous les troubles de son époque et, barbare ambitieux du X^{e} siècle, joignit des qualités de fourberie et d'astuce à celle de la force, qui marquait de son sceau sa génération et son époque. Il semble, cependant, avoir porté quelque intérêt au menu peuple de ses terres, à en juger par un règlement d'heures de travail qu'il avait établi pour ses journaliers, et qui subsista jusqu'à la Révolution parmi les vignerons de la contrée. A sa mort, survenue vers 975, le Château passa à sa veuve. Dès lors, les comtes de Dunois se succédèrent, s'efforçant d'étendre leur puissance. Cette chevauchée de guerre à travers les âges trouve son glorieux épanouissement avec l'apparition du bâtard Jean d'Orléans. Dès lors, le Château va connaître une ère nouvelle. Bientôt investi comte de Dunois, Jean d'Orléans veut une résidence digne de sa gloire et digne de la magnificence architecturale de son époque ; c'est à lui que l'on doit l'aile de Saint-Médard ou du Couchant. Par ses soins et ceux de sa femme Marie d'Harcourt, le Château fut doté de cette charmante Sainte-Chapelle qui remplaça une ancienne chapelle construite vers 1220 menaçant ruine.

Commencés en 1463, les travaux ne s'achevèrent qu'en 1465. C'est très vraisemblablement à François d'Orléans, fils de Marie d'Harcourt, et à Agnès de Savoie, que l'on doit aussi le bel escalier flamboyant, dit escalier d'honneur. Lui succédant, le cardinal d'Orléans-Longueville, archevêque de Toulouse, fit activement pousser les travaux de la magnifique aile du Nord. C'est surtout grâce à ce prélat très averti dans les questions d'art que le Château connut cette transition du gothique fleuri au pur style Renaissance, sans qu'aucun heurt ne vînt déparer la belle ordonnance de la façade et la délicate parure du grand escalier. Un siècle plus tard, le Château reçut en 1602, puis en 1685 la visite de Louis XIV, qui y passa en se rendant à Chambord. En février 1694, la maison de Longueville s'éteignit avec le dernier de ces deux abbés, et, en 1710, le mariage de Louise-Léontine-Jacqueline de Bourbon-Soissons, comtesse de Dunois, avec Charles-Philippe d'Albert, duc de Luynes et de Chevreuse, fait entrer le domaine dans l'illustre Maison des de Luynes. En 1723, un incendie, qui consuma presque toute la ville, porta les plus grands dommages au Château, qui subit de nouveaux ravages sous la Révolution, en 1815 par les Prussiens, puis, après des essais de restauration, en 1840 ; en 1870, l'artillerie prussienne bombarda le tout.

Aujourd'hui, malgré l'apparence délabrée du vieux Château, on aime à se promener de salle en salle, en évoquant ce passé, à prendre l'escalier d'honneur pour admirer à la fois ses belles proportions, l'ampleur de sa cage et son charmant décor. Un emmarchement fort doux, de nombreux paliers en facilitent la montée et permettent de détailler la succession d'élégants panneaux de sculptures légères, qui mettent sur le noyau, sans discontinuité et sans répétitions, la grâce de leurs arabesques ; ils évoquent toute la Renaissance dans un encadrement gothique. De l'autre côté des marches, d'élégantes colonnes alternent, tantôt complètes, tantôt coupées, pour former piédestal et dais aux statuettes qui devaient s'y intercaler jadis. Les dessus des portes se couronnent de délicats motifs Renaissance dans un robuste serti gothique. Des caissons aux dessins précieux servent de plafond à une loggia du deuxième étage ; sur la droite, l'on arrive à une tourelle ornée d'un très joli balcon gothique et, quand on se penche au dehors par les ouvertures de la pierre, l'œil plongeant sur la profondeur de la cour demeure étonné par la hardiesse des motifs d'une niche appartenant au gothique flamboyant de la transition. Cet escalier conduit aussi à deux pièces délabrées qui ont cependant gardé de leurs grandeurs passées deux cheminées, spécimens remarquables de l'art de la Renaissance.

Descendant vers les sous-sols, le même escalier conduit à une salle dont la voûte inférieure est soutenue par deux colonnes beaucoup plus anciennes que le reste de la construction. A la suite, une porte assez étroite, percée en pleine muraille et doublée de fer, donne accès dans une vaste salle éclairée du côté du Loir par deux fenêtres aux profondes embrasures donnant sur le Nord. Cette salle dite « du Berceau » est de forme cylindrique, et des arcs doubleaux moulurés coupent ses voûtes de distance en distance.

DANS LES SOUS-SOLS, les anciennes cuisines, divisées en plusieurs travées, montrent l'importance des services de bouche dans les Châteaux du XV^{e} siècle. Le bas de la cage de l'escalier d'honneur empiète dans un coin. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Ainsi l'on trouve d'abord la cuisine des gardes, puis la salle du Berceau et la salle des gardes donnant également sur la vallée par ses hautes baies. A l'extrémité, le dessous de l'escalier se trouve pris dans une cuisine du XV^{e} siècle, de 6 mètres de hauteur, aux très jolies voûtes ogivales ; elle est exposée à l'Ouest et possède une très vaste cheminée ; une autre cuisine lui succède, semblable ; puis deux autres pièces servant probablement d'office ; enfin, une

dernière leur fait suite, au plafond de poutres et de briques, qu'on appelle : la boulangerie. En outre, de nombreux souterrains de toutes formes et de toutes dimensions aboutissent à une poterne ménagée au bas de la belle terrasse vue extérieurement sur la façade Nord, et une sorte de puits rectangulaire garde maintenant encore le titre d'oubliettes.

Une belle porte gothique donne accès, dans cette même aile de Longueville, à une vaste salle, aux proportions imposantes, aujourd'hui malheureusement délabrée : la salle des gardes. Elle a conservé dans sa vétusté une grandeur qui impressionne ; son solivage mouluré menace ruine ; mais, à chaque bout, une cheminée monumentale dans les styles du XV^{e} et du XVI^{e} siècle témoigne encore de l'importance qu'eut cette salle. Au-dessus, une autre pièce ouvre sur l'escalier du fond de la cour, dont la cage de style gothique flamboyant est moins précieusement décorée que celle de l'escalier d'honneur, qui dessert l'aile de Saint-Médard. Toute cette aile porte encore les traces de l'incendie de 1723. A l'extrémité Sud, le visiteur découvre encore au rez-de-chaussée une salle dont le badigeon a caché les fleurs de lis ; occupée sous la Révolution par le Tribunal de district, elle en a conservé le grossier mobilier. Sur le dossier des chaises, on voit encore le bonnet phrygien surmontant une pique. Tout à côté de ce prétoire, une autre pièce vaste et nue est celle où se tenait autrefois la haute justice du comte de Dunois. Enfin un retrait aux parois et au plafond entièrement boisés s'offre tout petit, qui fut autrefois entièrement recouvert de tapisseries de Bruges et servait de cabinet de méditation à l'illustre compagnon de Jeanne d'Arc.

Une série de cachots aux étroits guichets, munis de verrous et de serrures, éclairés seulement par d'étroites meurtrières ou de petites fenêtres solidement grillagées, s'étend sous toutes ces pièces.

Se raccordant à l'aile Saint-Médard par un passage qui l'unit à la Chapelle haute, le Donjon de Thibaut le Tricheur dresse tout à côté sa masse puissante. On y accède par une galerie circulaire, ou chemin de ronde, creusée entre la voûte presque hémisphérique de la salle du rez-de-chaussée et le pavé du premier étage.

Entre le premier et le second étage, pareil chemin de ronde existe ; de profondes et étroites ouvertures, aménagées dans les murailles pour l'éclairage, montrent par leurs dispositions qu'elles servaient aussi à l'inspection de la campagne environnante, à une époque où la défense d'un Château résidait surtout dans la vigilance de ses sentinelles. Par un étroit escalier en spirale, on aboutit à une vaste salle voûtée hémisphérique, que trois hautes baies éclairent. Là les comtes de Dunois tenaient leur chambre baronnale et recevaient l'hommage de leurs vassaux. Après la Révolution, elle servit de loge aux francs-maçons de Châteaudun, et les traces de leur passage s'y lisent encore sur les murs en signes cabalistiques. Si l'on continue l'ascension du Donjon, l'on arrive au second étage dans une salle encore plus nue, plus vaste, dont le plafond primitif a fait place à la toiture actuelle. C'est une immense charpente rayonnante qui s'appuie sur le mur même d'un chemin de ronde. Le savant assemblage des pièces, son état de conservation la rendent fort intéressante.

Les bruits de jadis, qui faisaient la vie du vieux Château, n'existent plus ; aujourd'hui les hautes murailles grises dominent la ville ; cependant que le jour fuit, que les êtres passent, que les heures s'éteignent, elles demeurent immuables, témoins d'un long passé.

L'ESCALIER D'HONNEUR. Cet ensemble admirable par les proportions, la silhouette, le décor, a été construit à une époque où les artistes du Moyen Age commençaient à s'inspirer des idées qui caractérisent la Renaissance.
(Cl. *Vie à la Campagne.*)

FAÇADE PRINCIPALE DU CHATEAU DE SIGY. Un pont de pierre réunit, par-dessus des fossés, la cour intérieure à un pavillon assez élevé, encadré de deux élégantes tourelles en échauguette. A droite du pont, le bâtiment forme un vaste corps de logis terminé par une tour ronde dite la Grosse Tour. La tour isolée, au fond, sert de chapelle. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DE SIGY

Donnemarie-en-Montois (Seine-et-Marne)

ENTRE les riches moissons de la plaine de Montois et les croupes ombreuses d'une forêt séculaire, Sigy cache avec coquetterie ses antiques murailles au fond d'une vallée verdoyante, à 2 kilomètres de la petite ville de Donnemarie, en Seine-et-Marne.

Ce Château offre le modèle curieux d'une construction de belle allure, élevée à la fois pour la défense du sol et pour l'exploitation d'un domaine rural, double but auquel ses propriétaires n'ont jamais manqué tant que les guerres ont été un péril ou un fléau pour la province de Brie.

Les origines du Château et du domaine de Sigy sont anciennes. Le premier document conservé dans les archives dudit Sigy qui en fasse mention est de l'an 1312. Il fut démoli, puis réédifié au cours de la guerre de Cent Ans, et acquis en 1445 par Antoine de Roux, écuyer, bailli de Cordes-en-Albigeois, échanson de Charles VII, très noble Gascon qui était venu chercher fortune au service du roi de France. Depuis lors, Sigy se transmit héréditairement dans sa famille jusqu'à nos jours. Les du Roux, marquis de Sigy, occupèrent une grande situation dans la contrée et s'y allièrent à tout ce qu'elle contenait d'illustre. Le dernier marquis mourut en 1847 et laissa Sigy à son petit-neveu, M. Marc Jacobé de Haut, conseiller général, père du propriétaire actuel. Il était le petit-fils de la dernière des Sigy, mariée au marquis de Guerchy, fils du marquis du même nom, ambassadeur à Londres, et de Lydie d'Harcourt, fille du maréchal duc d'Harcourt.

Le Château de Sigy affecte bien la forme des châteaux forts du XV^{e} siècle. Remanié à différentes époques et agrandi au XVI^{e} siècle, il n'a pas varié d'une façon notable dans son ensemble, qu'il convient maintenant de décrire. La totalité des bâtiments d'habitation et de service — jadis d'exploitation rurale — forme un très vaste quadrilatère plus long que large, entouré de fossés profonds. Quatre tours en défendent les angles. La façade principale — façade du Midi — séparant les fossés d'une grande cour intérieure est la plus caractéristique.

A sa gauche, une tour du XV^{e} siècle, avec toiture plus moderne — comme toutes celles du Château, — sert de Chapelle. Elle est isolée, car on a abattu une partie des bâtiments qui la reliaient jadis au Château. A gauche encore, celui-ci comporte un pavillon assez élevé, entre deux tourelles en échauguette d'une grande élégance. Entre celles-ci, on voit les ouvertures destinées à recevoir les montants du pont-levis supprimé depuis de longues années et remplacé par un pittoresque pont de pierres, qui mire dans les

eaux calmes les lierres d'émeraude et l'or des giroflées dont le temps l'a décoré.

Tout, dans ces constructions, a une apparence de robustesse et de résistance, et l'on devine que ces vieilles pierres ont subi bien des assauts, que la porte ronde située en face du pont et par laquelle on accède dans la cour a dû maintes fois se fermer devant les entreprises ennemies... Mais, par une lente adaptation aux temps modernes, ce que Sigy avait de rébarbatif est devenu seulement pittoresque. Les fenêtres étroites jadis se sont, au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, largement ouvertes à l'air et à la lumière ; les larges murailles de grès ont été recrépies en couleur blanc-pierre ; les ouvertures ont reçu au XIX^e^ siècle un encadrement de briques d'une note très gaie, caractéristique des habitations de la contrée ; la porte fermée s'est ouverte, accueillante, aux réunions patriarcales.

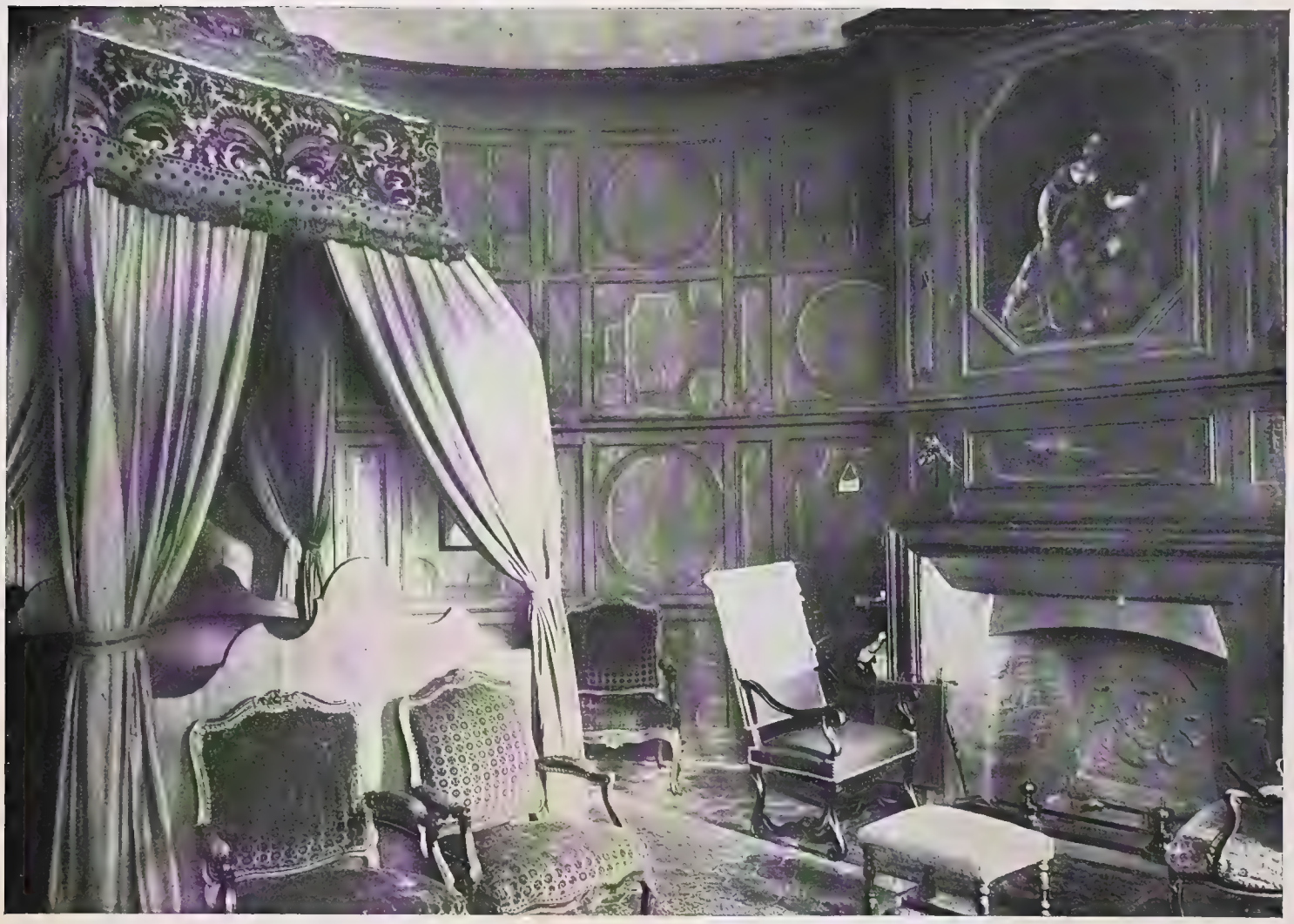
Sigy, en un mot, a « marché » avec son temps sans rien perdre de son caractère. Dans les retouches discrètes et successives que les constructions ont subies, on lit l'histoire des siècles passés. Sigy, c'est le Château fort qui s'est « apaisé » en quelque sorte à mesure que les temps devenaient moins durs et qui n'est plus maintenant qu'un nid familial et charmant.

C'est toujours sur la façade principale qu'on lit les traces de cet apaisement. A droite du pont, le bâtiment se continue en un vaste corps de logis, terminé par une tour ronde dite la « Grosse Tour ». L'histoire de ce corps de logis, édifié ou réédifié au XVI^e^ siècle, est bien curieuse, car elle prouve que nos aïeux de la Renaissance, fussent-ils des gentilshommes ruraux, aimaient la nature avant qu'elle fût mise à la mode par Rousseau. Jusque-là, le Château s'ajourait sur une cour intérieure, véritable cour de ferme dont nous parlerons plus tard. Or voici ce que nous lisons dans un mémoire de l'année 1600 mentionnant ce corps de logis élevé quelque cinquante ans plus tôt : « ... Au quatrième coin fut pratiqué par l'ayeule du sieur de Sigy présent un bâtiment... afin de donner à ses amis de plus agréables vues que celle d'une cour, auquel il y a une belle et grande salle (le salon actuel) ayant en ses longueurs et largeurs 32 et 28 pieds dans œuvre, laquelle regarde sur les jardins et vergers d'une part, de l'autre, sur cet ample fossez... et au delà du fossez on voit une belle aulnaie ou un costeau de vignes. »

Ce corps de logis, adjacent à la Grosse Tour achevée sous Henri IV, fut encore allongé dans le courant du XIX^e^ siècle. Derrière le principal bâtiment s'en élève un autre qui lui est perpendiculaire et s'avance dans la cour, en sorte que le plan cavalier du corps d'habitation est exactement en forme de potence. Ce dernier bâtiment s'adosse à une grande tour carrée de date imprécise, qui pourrait bien avoir été édifiée sur les fondations d'un ancien Donjon. Les parties basses de cette tour et de ses dépendances sont en effet très anciennes. L'occasion se présentera d'en parler au sujet des cuisines, en faisant la description de l'intérieur du Château.

A la suite de cette tour, contournant le long des fossés la cour intérieure, s'élèvent les bâtiments de service, qui furent jadis les bâtiments d'exploitation rurale de la ferme, dite de la *Basse-Cour*, exploitation sur l'historique de laquelle nous aurons à revenir. En 1868, leur état de vétusté exigeant, après tant de siècles, une reconstruction presque complète, ils ont été démolis partiellement ou désaffectés de leur usage primitif, et une ferme nouvelle, louée maintenant à un tenancier, a été construite dans le Parc en un lieu plus approprié à l'exploitation. Le propriétaire, M. Marc de Haut, a su tirer un heureux parti des dispositions de la cour, pour l'aménager d'une manière à la fois agréable et utile. Les étables qui s'élevaient à gauche dans la cour, derrière le Château, longeant une des douves, ont été jetées

LES FOSSÉS DU CHATEAU. Les douves mesurent 30 mètres dans leur plus grande largeur. Les fenêtres du logis, jadis étroites, se sont largement ouvertes à l'air et à la lumière et ont reçu un encadrement de briques d'une note très gaie. (Cl. *Vie à la Campagne.*)



LA CHAMBRE AUX MÉDAILLONS. Elle est intacte depuis longtemps. Le lit à baldaquin drapé de brocart écarlate et de velours de Gênes, dont les tons sont demeurés insensibles à l'atteinte des années, vient de M. de Trudaine. De curieuses boiseries du XVII^e^ siècle, avec panneaux et médaillons, décorent cette pièce de forme octogonale. L'ensemble est ton bois. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

par terre. La lumière pénètre ainsi largement sous les fenêtres du Château, tamisée par une belle allée de marronniers, dont les ombres se profilent sur la cour. Un parapet de pierres s'élève là où jadis étaient les auges des bestiaux et se reflètent dans les eaux où s'ébattent de beaux cygnes. En face de ce parapet, on remarque une petite île bien boisée.

C'est dans cette île, avec laquelle on communiquait jadis au moyen d'un bateau, qu'était jadis le potager des anciens seigneurs de Sigy.

Cette curieuse disposition est à remarquer. On retrouvait la même dans les fossés du Château féodal de Paroy, qui s'élevait jadis auprès de celui de Sigy. Elle avait pour but de mettre les fruits et les légumes à l'abri des coups de main qui menaçaient le domaine au moment des guerres nombreuses qui désolèrent jadis la Brie.

A l'extrémité du même parapet, une des quatre tours d'enceinte, celle du Nord-Ouest, située sur la même ligne que celle de la Chapelle, renferme, au-dessous d'un pigeonnier, l'ancienne prison de la haute justice de Sigy. Voûtée en arêtes, élevée de 1 m. 90, mesurant 16 mètres carrés, ajourée de quatre meurtrières presque au niveau de l'eau, cette étroite cellule, dont la porte vermoulue a conservé ses gonds rébarbatifs et son guichet, renferme une table grossièrement faite d'un bloc de pierre sur laquelle mangeaient les prisonniers. Les autres corps de bâtiment compris entre la prison et la tour Nord-Est et entre celle-ci et le Château ont été convertis en écuries, remises et hangars. Leur ensemble — modernisé sans excès — est, comme on disait au temps jadis, « propre, gay et fort agréable à la vüe ».

Après avoir accédé dans la cour par la voûte située en face du pont-levis, on trouve, à droite, la grande tour carrée déjà signalée plus haut et dont les parties basses indiquent une époque fort ancienne. On y remarque en effet, dans le sous-sol, une cuisine et un fournil voûtés en arêtes, d'aspect très archaïque. Chacune de ces pièces basses est séparée en deux par des arcades, qui s'appuient sur des piliers et des colonnes dont les chapiteaux frustes, à volutes épannelées, semblent indiquer une époque antérieure à la reconstruction de Sigy.

Par le rez-de-chaussée de la même tour, on pénètre dans le vestibule et la cage d'escalier. Vaste et imposante, cette cage est couronnée par un dôme Renaissance aux corniches ornées de vignes et de feuilles d'acanthe. L'escalier en bois peint est de même style. Ses murailles sont ornées de quatre grands portraits du temps de Louis XIV représentant quatre demoiselles de Guerchy en costume de carrousel.

En face de l'entrée est une galerie de 20 mètres de long, restaurée en 1866. Les fondations des murs en ont été reprises et élevées en béton et en grès. L'extrémité de la galerie qui forme proue sur les douves derrière la Grosse Tour est moderne. Reconstruire dans des fossés est toujours une entreprise périlleuse, et, lorsqu'on se livra à ce travail, il fallut pomper pendant un mois pour mettre à sec les douves alimentées par des sources et qui mesurent 30 mètres dans leur plus grande largeur.

Un grand nombre de portraits de famille d'inégale valeur décorent cette galerie. On y remarque plusieurs portraits du XVII^e^ siècle de la famille de Meaux, un curieux portrait de Benjamin de Brichanteau, évêque de Laon, duc et pair de France (au XVI^e^ siècle), faisant face à ceux de Mme de Sévigné et de la comtesse de Fiesque, née Gilonne d'Harcourt.

La galerie donne accès à droite, par une petite pièce, sur le rez-de-chaussée de la Grosse Tour, le grand salon (la

« grande et belle salle » édifiée au XVI[e] siècle et encore agrandie), la salle à manger et le petit salon, lequel est près de la voûte d'entrée.

Toutes ces pièces, qui communiquent entre elles, font donc partie de la façade principale et jouissent d'une vue ensoleillée et riante sur les douves et sur le Parc.

Dans la Grosse Tour est la chambre ronde dite chambre de Louis XIV, contenant un bon portrait du Roi Soleil. Le lit Louis XIII est curieux avec son *tiroir-cercueil*, vaste caisse servant de commode dissimulée entre les pieds du lit. Le baldaquin est en soie bleue passée, ornée de broderies chinoises. Des tapisseries, « œuvres de grand'mères », décorent la pièce. Elles sont anciennes, car, disséminées jadis dans un partage, on retrouve les mêmes au Château de Béru, en Bourgogne, appartenant à un lointain parent des Sigy. Et ce rappel des anciens temps évoque les heures paisibles d'autrefois, au cours desquelles les châtelaines ignorantes de la vie trépidante des jours présents se livraient, au coin de l'âtre, à d'éternels travaux de tapisseries...

Le grand salon, de 13 mètres de long sur 10 de large, est percé de grandes fenêtres de 2 mètres d'ouverture sur 1 m. 50 de profondeur. Le mobilier Louis XIII, Louis XIV et Louis XVI — on sent dans cet ameublement l'héritage d'une longue suite d'aïeux immobiles — s'harmonise heureusement avec les boiseries blanches et la cheminée au haut manteau dont les chenets armoriés sont de bon style Louis XIII. Les portraits de famille y sont nombreux. Certains sont à signaler, entre autres celui en pied d'Edme de Régnier, comte de Guerchy, mort en 1572, mentionné dans *la Henriade*, œuvre de Loys Robrun, qui a figuré à l'Exposition rétrospective de 1889 ; le portrait de Lydie d'Harcourt, marquise de Guerchy ; celui du marquis son mari, ambassadeur à Londres (1715-1767), bonne copie d'un Vanloo, dont l'original est dans la famille d'Haussonville, et d'autres qui ont fort grand air représentant d'antiques personnages des maisons de Brichanteau, de Meaux, de Haut, etc.

A remarquer aussi, dans la salle à manger, qui n'offre aucun caractère particulier, un portrait assez naïf de la « Belle Lydie de Guerchy », qui vivait sous Louis XIII, et plusieurs portraits des Jacobé de Haut et des du Roux de Sigy.

Au premier étage, répétition de la galerie du rez-de-chaussée, donnant accès à gauche sur les bâtiments de la cour, à droite sur ceux de la cour façade. Les propriétaires de Sigy — on ne saurait assez les en féliciter — y ont conservé le petit carrelage en briques rouges qu'on rencontre encore dans quelques vieilles gentilhommières de la Brie. Les chambres sont nombreuses et commodément disposées pour les familles non moins nombreuses dont s'honorait notre Ancien Régime. Plusieurs ont été embellies par des meubles achetés au moment de la démolition du Château de Montigny-Leucoup, demeure presque princière, où résidaient jadis, non loin de Sigy, les célèbres frères Trudaine, dont le souvenir s'est perpétué dans la région. La chambre « à médaillons » de la Grosse Tour est assurément restée intacte depuis longtemps. Le lit à baldaquin drapé de brocart écarlate et de velours de Gênes, dont les tons demeurèrent insensibles à l'atteinte des années, venant de M. de Trudaine, y fait bonne figure. De curieuses boiseries du XVII[e] siècle, avec panneaux et médaillons, ornent la pièce de forme octogonale. L'ensemble est peint en ton bois. Les médaillons sont des camaïeux représentant une Diane, une chasse à courre et différents paysages...

Ce qui fait le charme de Sigy, c'est que les styles s'y sont mariés, c'est que les époques s'y sont fondues en un harmonieux ensemble qui n'est point cherché. Les meubles

LA CHAMBRE DE LOUIS XIV. Située dans la Grosse Tour, la chambre ronde, dite chambre de Louis XIV, contient un beau portrait du Roi Soleil. Au pied du lit Louis XIII est disposé un tiroir-cercueil, vaste caisse servant de commode dissimulée. Le baldaquin est en soie bleue passée, ornée de broderies chinoises. Des tapisseries, « œuvres de grand'mères », décorent la pièce. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

y sont bien chez eux, dans leur cadre, et il semble bien qu'ils y aient toujours été. Les objets de prix y côtoient d'autres plus modestes. On a le bon goût d'y conserver ceux-ci, puisqu'ils évoquent le souvenir de générations abolies, qui, à Sigy sont nées, ont vécu et se sont endormies dans la mort. Bien que situé à moins de trois heures de Paris, ce Château conserve le cachet des manoirs lointains empreints d'une forte poésie, parce que la tradition n'y est point morte, parce que la chaîne avec le « bon vieux temps » n'est pas rompue. On y a fait d'heureux aménagements, mais on n'a pas cherché à y ranimer le coloris des miniatures centenaires, à y raviver les tons des pastels effacés. Et cela est bien ainsi, car on n'en a point chassé l'âme du Passé, qu'on y sent planer dans sa grandeur.

A Sigy, on peut encore vivre de la vie rurale. Bien qu'imposant, le cadre s'y prête et c'est cette existence-là que les seigneurs de Sigy menèrent pendant quatre siècles. Les vastes bâtiments agricoles qui, de trois côtés, entouraient la cour, l'expriment d'ailleurs encore dans leur état actuel.

C'est peut-être ici le lieu de remarquer — comme l'écrivait M. Marc de Haut dans le *Bulletin des Sciences économiques et sociales*, en 1885 — l'influence qu'a eue sur les destinées du domaine de Sigy cette longue possession de la terre par la même famille. Si on ajoute que les propriétaires y ont toujours résidé, qu'ils en ont toujours exploité par eux-mêmes une partie, on y trouvera un nouveau témoignage de l'heureuse influence qu'exercent l'action personnelle et la présence du propriétaire sur sa terre.

VIEUX ORMES DU PARC. Des ormes aux troncs noueux de 8 mètres de circonférence ombragent çà et là le velours d'un gazon qui se relève gracieusement en pente douce jusqu'aux extrémités du Parc.
(Cl. *Vie à la Campagne.*)

Dans le mémoire de 1600, déjà cité plus haut, il est fait mention de la surveillance facilement exercée sur les ouvriers agricoles par le châtelain de Sigy, dont la chambre était située dans le pavillon au-dessus du pont-levis : « Tout ceci, dit le mémoire, contemplé d'une seule vue de la chambre du maistre qui, d'une autre, regarde sur l'avenue de sa porte par laquelle, seule, tout entre et sort de cette grande cour. »

Depuis lors, la « chambre du maistre » est — on l'a vu — toujours demeurée la même. Et véritablement elle apparaît comme symbolique. On songe aux bienfaits qu'a valus au domaine cet *œil du maître* qui s'y montra tout à la fois vigilant et bienveillant pendant tant de siècles. La *terre ne meurt point* là où le châtelain a toujours compris ses devoirs, et Sigy en demeure la preuve. Tout d'abord le domaine, sans cesse accru, n'y a jamais diminué de valeur. Morceau par morceau, le propriétaire a su, dans cette contrée de petites locations, constituer une terre qui atteint maintenant 400 hectares. Enfin il y a toujours eu contact entre le châtelain et les paysans, en sorte que la Révolution ne s'y est point montrée trop brutale. Émigré, le dernier marquis de Sigy a fait racheter son Château par un prête-nom. A son retour en France, il en a trouvé les tours intactes. Détail touchant : la Chapelle elle-même n'avait pas été profanée. On y avait respecté une belle pierre commémorative qu'on y voit encore. On n'avait touché ni au calice, ni aux chandeliers d'argent. Ces détails sont caractéristiques et peuvent servir d'exemple aux propriétaires ruraux d'aujourd'hui.

La ferme de la *Basse-Cour* avait, il est vrai, occupé depuis plusieurs générations les paysans du village. Elle était importante.

Parmi les sources de revenus au XVII^e^ siècle, il est curieux d'en signaler deux, aujourd'hui presque disparues de la contrée : les noyers, « dont toutes les terres et les chemins étaient bordés en très grande quantité », et les vignobles : « L'on dira, mais avec vérité, écrivait fièrement au XVII^e^ siècle quelque intendant du seigneur, que pour quelque compagnie que l'on ait reçue pour quelconque occasion que ce ait été, jamais on a su, jamais on a ouï dire que l'on ait cherché du vin hors le cru et propriété de la maison et terres, et grâce à Dieu, grandes, bonnes et honorables compagnies ont été maintefois reçues et festoyées en icelle. »

Les climats sont changés !

Si l'on veut se faire une idée de ce que produisait au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle une ferme dont l'exploitation était alors de 600 arpents et du bétail qu'on y élevait, il faut se reporter à de vieux inventaires. Ces détails ont leur importance :

En 1657, on trouve dans les greniers de Sigy 300 bichets de blé valant environ 5 francs l'hectolitre, 1 000 bichets de méteil valant environ 9 fr. 50 l'hectolitre ; dans les bâtiments de la ferme, 213 bêtes ovines, tant brebis que moutons, et 66 agneaux, valant 950 livres ; plus 12 vaches mères, 1 génisse et 1 veau estimés 330 livres ;... plus

18 grands cochons et 13 petits de six semaines valant ensemble 150 livres.

Dans les écuries (pouvant contenir 40 chevaux) : 4 chevaux de carrosse estimés 800 livres, 2 chevaux de selle et « 1 petit cavalle », estimés ensemble 350 livres, plus pour la ferme 5 cavalles, 4 poulains estimés 350 livres, plus 2 chevaux estimés 150 livres, plus 3 pouliches et 1 poulain de deux ans estimé le tout 75 livres.

Plus 10 muids de vin vermeil du cru estimé 20 livres le muid ; plus deux mille et demi de foin en bottes estimés 180 livres.

En 1767, on constate dans les écuries la présence de 11 chevaux, dont 4 pour le service de la maison et 7 pour l'exploitation rurale, prisés ensemble 960 livres, 10 vaches et 1 taureau estimés ensemble 513 livres.

Le domaine se divisait alors comme suit : 100 arpents en prés, 300 en terres et 290 arpents de bois. Ceux-ci se coupaient à neuf ans et étaient « annoncés se vendre à cet âge 50 livres ou environ l'arpent selon que les taillis se trouvent plus ou moins chargés de chesneaux ». Aujourd'hui ces mêmes bois sont aménagés à vingt ans.

Les bâtiments de ferme restèrent jusqu'en 1868 dans les mêmes conditions, toujours renfermés dans l'enceinte des fossés et desservis par l'entrée unique qui passait sous la chambre du maître...

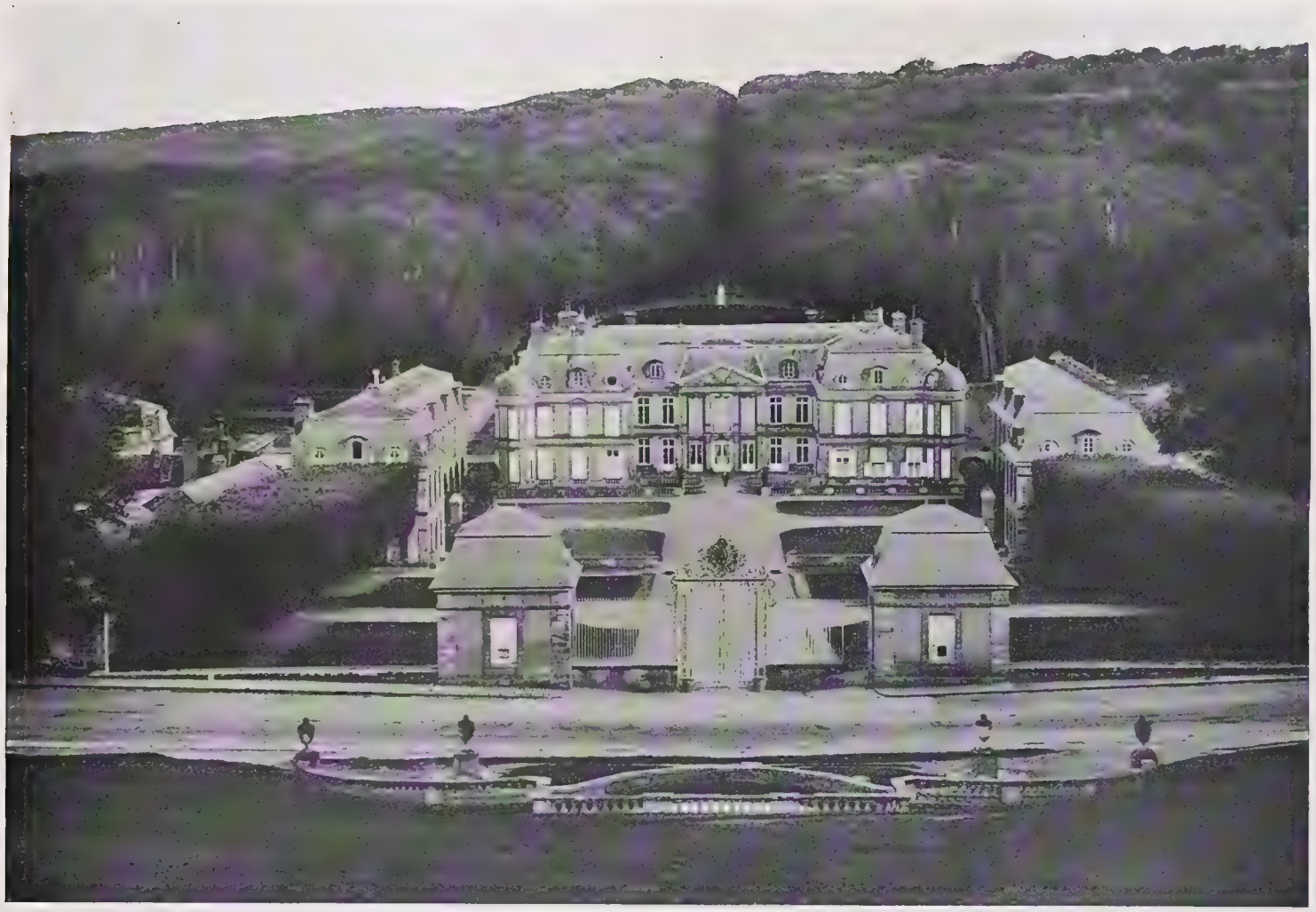
Le Château de Sigy s'adosse aux 120 hectares de bois qui, derrière lui, rejoignent la forêt de Preuilly. Seul un fossé le sépare de ces beaux arbres séculaires, dont les larges feuilles tombent en larmes d'or sur le miroir glauque des eaux dormantes, lorsque l'automne rouille les hêtres, les bouleaux et les ormes.

A l'Est et au Sud de la vieille demeure seigneuriale, un Parc de style paysager s'étend en larges surfaces gazonnées aux ondulations lentes. Ses ombrages ont remplacé, au XIX^{e} siècle, les vieux noyers, les aulnaies et les vignes. Seuls des ormes aux formes tourmentées, aux troncs noueux de 8 mètres de circonférence, épars çà et là dans le velours d'un gazon qui se relève gracieusement en pente douce jusqu'aux extrémités du Parc, évoquent les temps disparus.

A gauche du Château et à quelque distance, on a planté, vers 1868, plusieurs rideaux d'arbres, qui s'étagent harmonieusement et dissimulent les nouveaux bâtiments de ferme situés à 300 mètres de l'habitation. Ce sont d'abord de noirs sapins, dont les aiguilles se découpent en silhouettes dures sur le feuillage vert des sorbiers aux fruits de corail. Et derrière ceux-ci, les gleditchias et les acacias aux feuilles légères se détachent délicatement sur le ciel pâle des plaines de la Brie. Un heureux choix a présidé à la composition de ces massifs, dont les teintes de plus en plus douces donnent à l'œil une impression très réussie de profondeur.

C'est donc à l'abri d'une ceinture d'harmonieuses verdures que se dissimule, comme un vrai Château de la « Belle au Bois dormant », le Château de Sigy, qui par son « bel air », la poésie de ses souvenirs et la grâce de son ensemble mérite d'être présenté.

LE CHATEAU DE SIGY (VUE PRISE DE L'ILE). La cour était fermée autrefois, du côté des douves, par des étables qu'un simple parapet de pierre a remplacées. La tour de l'extrémité renferme, au-dessus d'un pigeonnier, l'ancienne prison de la Haute Justice de Sigy.



LE CHATEAU VU DE LA ROUTE EN AVANT DE LA GRILLE D'ENTRÉE. Le Château est encaissé entre deux coteaux boisés, au centre du village de Dampierre et en contre-bas de la route. L'ensemble des constructions se détache de la façon la plus heureuse sur les bois qui recouvrent la colline et dans lesquels est ménagée une large et très longue avenue percée dans l'axe du Château et de la grille flanquée de deux pavillons carrés. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU DE DAMPIERRE

Dampierre (Seine-et-Oise)

LE domaine de Dampierre présente le double intérêt de son admirable Château construit par Mansard et de ses Jardins, qui, dans un caractère plus moderne, empruntent les grandes lignes des superbes Parterres que Le Nôtre dessina.

Le Château[1], édifié dans le creux même de la vallée de l'Yvette, plus étroite en cet endroit, s'enchâsse entre les deux coteaux boisés qui lui font un cadre charmant, à défaut des vues étendues dont on aurait profité, s'il avait été situé sur la crête d'un de ces deux coteaux. Mais les eaux vives et bouillonnantes des sources, des canaux et de la rivière proche, la nappe somnolente d'un vaste étang sont une compensation au vaste horizon que le regard aurait pu découvrir.

Le village de Dampierre, au centre duquel se trouve le Château, est en effet situé dans un site agréable, non loin du confluent de l'Yvette et du ru des Vaux-de-Cernay, à la rencontre des vallées de l'Yvette, de Senlisse et du vallon de Foucherolles, à 17 kilomètres de Rambouillet, 18 de Versailles et 4 de Chevreuse. Il est cité par Suger parmi les domaines de l'Abbaye de Saint-Denis provenant des libéralités des rois Carlovingiens (Pépin et Charles le Chauve).

Une partie des terres du territoire de Dampierre resta dans le domaine de l'Abbaye, tandis que l'autre fut tenue en fief par les châtelains de Chevreuse, qu'une branche cadette posséda de 1180 à 1551. Dampierre passa ensuite à la famille Lafontaine pendant un siècle, puis à Jacques et Robert de Thumery et à Jean Duval, trésorier de François Ier. Le Château actuel a précisément pour première origine le Manoir construit par Jean Duval.

En 1552, Charles de Lorraine, cardinal-archevêque de Reims, père de François de Guise, qui venait d'acquérir le duché de Chevreuse, y joignit la seigneurie de Dampierre, qu'il acheta à la veuve de Jean Duval.

Le cardinal fit de ce Manoir une vaste demeure Renaissance, dont les travaux d'agrandissement et de décoration durent être dirigés par Claude Fonge, son architecte et l'un des vassaux de la châtellenie de Beaurain. Il respecta toutefois en partie le plan primitif, en lui conservant ce caractère féodal et militaire qui apparaît dans les constructions de cette époque, notamment dans les magnificences de Chambord. Ce caractère n'a pas entièrement disparu aujourd'hui, malgré sa complète transformation, grâce aux tours rondes placées aux angles et aux douves constamment remplies d'eau.

Androuet du Cerceau a décrit, dans son style naïf et figuré, cet ancien Château dans *Les plus excellents bâtiments de France*, publié de 1576 à 1607, dont une planche

1. Le Château est ouvert le vendredi, sur présentation de cartes spéciales envoyées, sur demande écrite, par M. le Duc de Luynes.

VUE D'ANGLE DE LA COUR D'HONNEUR. Deux bâtiments, détachés du Château, et élevés sur neuf arcades à jour, avec pavillon de départ, encadrent la Cour d'honneur de chaque côté. Au milieu, le Château s'élève au-dessus de ses fossés bordés de la classique balustrade.

gravée aux armes du cardinal de Lorraine, exposée à la mairie de Chevreuse, donne l'aspect de l'ensemble.

Cet architecte loue tout particulièrement le « fort beau jardin », le « bastiment assez bien accommodé de ses membres » et surtout l'avant-cour, « le bastiment principal, les estuves et baignoires pratiquées tant à une des tours du coing qu'à une petite place prochaine fort bien accoustrez, principalement l'étuve est de trois niches avec quelques colonnes, la voulte dessus ». Il n'approuve pas moins les décors d'un peintre italien, le Florentin Francesco dei Rossi, dit Il Salviati, venu en France en 1554.

Les bâtiments du Château formaient d'abord un vaste quadrilatère, avec pavillon carré et pont-levis au centre, sur la façade principale, flanquée de deux tours rondes aux angles. Ils se continuaient en une vaste enceinte close de galeries, dans laquelle était dessiné un jardin régulier aux parterres de broderies et à compartiments, le tout renfermé dans un large fossé rempli d'eau ; sur la gauche, au delà d'un autre fossé, étaient d'autres parterres, dont les contours paraissent être ceux du Parterre actuel, entouré de fossés, à l'Est du Château.

Bien que pourvu des moyens de défense, le Château fut pris et tenu momentanément en possession par les Huguenots, en 1567. A la mort du cardinal, en 1574, la seigneurie de Dampierre passa, en même temps que le duché de Chevreuse, à Henri de Guise, le Balafré, puis à Charles de Lorraine, son fils aîné, qui le céda à son frère Claude, époux de Marie de Rohan-Montbazon, veuve du connétable de Luynes, si connue sous le nom de duchesse de Chevreuse.

A son tour, Claude de Chevreuse abandonna Chevreuse, ses dépendances et la terre de Dampierre à sa femme, en

PERRON SUR LE PARC. Un large perron à trois escaliers descendant à droite et à gauche sur deux terre-pleins, et formant pont au milieu par-dessus les fossés, précède la colonnade surmontée d'un fronton qui forme la partie centrale de la façade.

compensation de la créance de 1 030 000 livres qu'elle possédait sur lui. La duchesse de Chevreuse en fit bientôt donation à Louis-Charles d'Albert de Luynes, fils du connétable, son premier mari. C'est ainsi que la terre de Dampierre, distraite du duché de Chevreuse, cédé à Louis XIV en 1692, entra dans cette famille, à qui elle ne devait pas cesser d'appartenir.

Le duc de Luynes, homme d'esprit et de savoir, bien différent de sa mère, « triomphante amazone » et « illustre conquérante », attiré par le monastère de Port-Royal des Champs, ne s'occupa guère de Dampierre.

Il en fut autrement de son fils, le duc de Luynes, ami de Fénelon et de Saint-Simon, qui épousa en 1667 Marie-Thérèse Colbert, fille du grand ministre, dotée de biens considérables.

S'inspirant des goûts de Colbert pour les grands travaux, il rasa le Château jusqu'à l'étage inférieur et, sur cette substruction, fit élever, d'après les plans de J.-H. Mansard, le nouvel édifice avec de nouveaux corps de bâtiments, — l'un des meilleurs spécimens d'architecture de cette époque, que l'on admire à juste titre aujourd'hui.

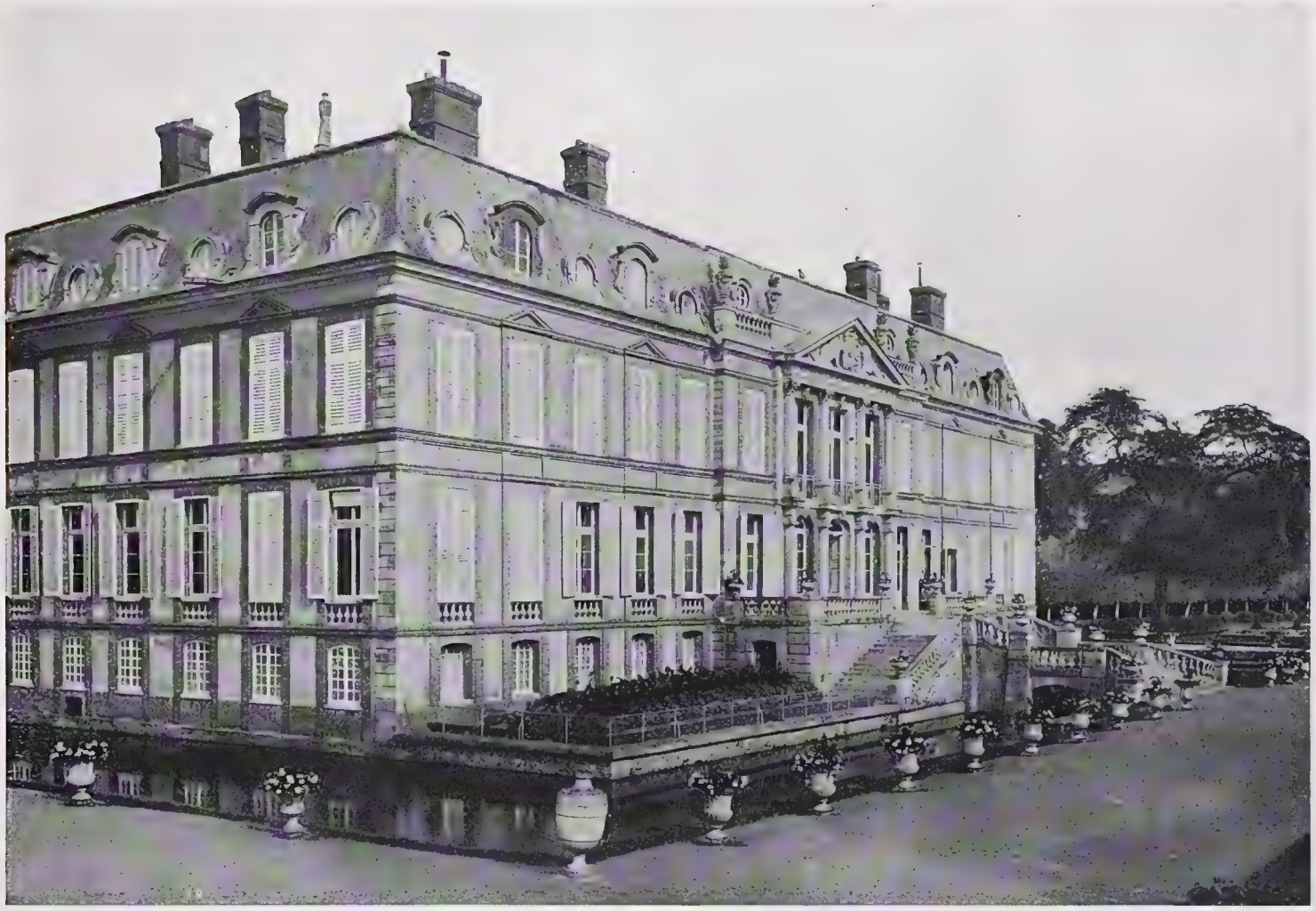
Pour compléter cette œuvre, il fit appeler Le Nôtre, qui dessina, dans sa manière classique, de superbes Jardins, qui ne furent pas complètement achevés.

Mais après la mort de Colbert, le secours financier que le duc de Luynes avait espéré lui manquant par ce fait, il fut obligé d'arrêter également les travaux d'architecture. Il dut même céder temporairement Dampierre à M. de Chaulnes, qui se chargea de son entretien. Aucune modification importante ne devait être apportée à l'architecture et à la décoration du Château, avant la restauration confiée à M. Duban, vers 1840.

Pendant ce temps, Simone-Elisabeth-Josèphe de Montmorency-Laval, devenue duchesse de Luynes par son union, établit à Dampierre une imprimerie ducale, aux travaux manuels, composition, brochage, etc., à laquelle elle s'intéressait.

De 1797 à 1803, dix-sept ouvrages, — dix-sept curiosités bibliographiques aussi rares que recherchées de nos jours, — sortirent des presses de Dampierre. Les titres de ces livres éclairent d'un jour intéressant la société de Dampierre à cette époque. D'autre part, les traductions d'ouvrages anglais préludèrent aux approches du Romantisme. Après 1803, c'est à ces traductions que l'Imprimerie de Dampierre fut consacrée, et on en était à la deuxième édition du *Spectateur d'Addison* lorsque le décret impérial de 1810 supprima toutes les imprimeries particulières.

La description que d'Argenville donna, en 1762, de Dampierre dans son *Voyage pittoresque des environs de Paris*, est toujours exacte de nos jours, tant les modifications apportées au Château sont peu sensibles,



FAÇADE SUR LE PARC. Le Château paraît plus imposant sur les trois façades qu'encadrent les parterres et que parent des vases garnis de fleurs en contre-bas de la Cour d'honneur. Corps principal et ailes forment alors une vaste construction carrée, gagnant en hauteur de toute celle des sous-sols. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

si le Jardin — dans le cadre que traça Le Nôtre — et le Parc devaient recevoir de nouvelles dispositions.

Cette constatation est un hommage dû au duc Paul-Honoré de Luynes, qui entreprit, en 1840, de rendre au Château son ancien éclat. La restauration fut dirigée avec une telle compréhension du passé, avec tant de goût et de largesse d'idée, qu'elle semblerait avoir été faite par le contemporain et l'émule de celui qui a conçu l'œuvre plutôt que par son imitateur.

A droite de la route qui trace son long ruban gris le long des murs du domaine, le terrain se relève brusquement en amphithéâtre, tandis que s'ouvrent les vantaux d'une fort belle grille d'entrée flanquée de deux pavillons carrés, aux toits en pyramide tronquée. De chaque côté des pavillons, la clôture se continue en saut-de-loup, dégageant ainsi l'ensemble des constructions du Château. Celui-ci est donc entièrement découvert, ainsi que la Cour d'honneur et l'avant-Cour, qui le précèdent. Bien que situé très en contre-bas du niveau de cette route, il s'en dégage une note d'un caractère si grandiose et si élégant, sans affectation, qu'il ne paraît pas écrasé. On circule librement entre toutes les constructions, et la lumière qui éclaire les tons passés, mais encore chauds, de la brique, semble augmenter le très large effet de perspective.

D'ailleurs, l'ensemble des constructions se détache de la façon la plus heureuse sur les bois qui recouvrent la colline, dans lesquels est aménagée une large et très longue percée dans l'axe du Château et de la grille.

Une chaussée pavée conduit de la grille au Château et, masquant les dépendances, deux rangées de tilleuls taillés, au-dessus de deux allées latérales, forment un rideau de verdure de chaque côté de cette première cour, parée de quatre carrés de gazon. Une balustrade, légèrement en terrasse, aux entrées latérales, avec marches, la sépare de la seconde, — la Cour d'honneur — pavée et sablée, plus plate, mais nettement en contre-bas.

Deux bâtiments détachés du Château et élevés sur neuf arcades à jour, avec pavillon de départ, encadrent cette Cour d'honneur de chaque côté et dans le prolongement des tilleuls de l'avant-Cour. Derrière ces bâtiments, sont d'autres très vastes cours bordées aussi de constructions. Cette disposition a beaucoup de caractère ; les galeries-promenoirs ajourées que forment les arcades, précédées en été d'orangers alignés, permettent au regard de s'étendre jusque dans les autres cours et de juger de quelle façon large cet ensemble a été traité.

Entre ces deux bâtiments qui sont comme deux ailes détachées, et en retrait, se hausse le Château, au-dessus de ses fossés conservés, que bordent des balustrades classiques, dont la pierre a reçu la patine du temps.

Les ailes de retour, qui bordent la très petite cour pavée, au delà du fossé, et que terminent les deux gracieuses tourelles à demi engagées dans les deux angles extérieurs, s'harmonisent avec le Pavillon central, à double étage de colonnes surmontées d'un fronton. Malgré ce rappel d'une architecture antérieure, l'ensemble est bien dans le caractère des Châteaux contemporains de Maisons-Laffitte et de Vaux-le-Vicomte. Mais ici le mélange de la brique, surtout employée en bandeaux et en encadrements, a été maintenu aussi bien pour le Château que pour les constructions qui l'encadrent.

Le Château paraît plus imposant sur les trois façades qu'encadrent les Jardins, en contre-bas sur la Cour d'honneur, de la hauteur d'un étage. Corps principal et ailes forment alors une vaste construction carrée, gagnant en hauteur celle des sous-sols. La partie centrale, avec sa colonnade à double étage et son fronton, comme sur l'autre façade, est précédée d'un large perron à trois escaliers,

orné de vases bondés de fleurs : les deux plus étroits descendent à droite et à gauche sur de petits terre-pleins entre cette façade du Château et le fossé, le plus large formant pont au-dessus du fossé. Le Château s'encadre sur ses trois façades du Parc et de ses Parterres.

L'admiration du visiteur pour ce bel ensemble d'architecture dont la matière a pris la patine que donnent les années, fondant et harmonisant les tons, s'accentue lorsqu'il pénètre à l'intérieur décoré et meublé avec autant de richesse que de goût.

Au rez-de-chaussée est le petit salon d'entrée, à gauche duquel est le grand escalier ; donnant sur les Jardins, se succèdent le grand salon, la salle de billard, le petit salon rose, la salle Louis XIII et la salle à manger, située dans l'aile Ouest. En dehors des appartements du premier étage, il faut surtout parler de la grande salle des fêtes et de la Chapelle.

De merveilleux panneaux de boiseries Louis XIV, rehaussés de dorures et d'ornements et provenant d'un Château du Midi de la France, recouvrent les murs de la salle à manger. Ces boiseries et les meubles, entièrement en noyer, composent un ensemble d'une très belle tenue. Le revers des volets est en petits carreaux de glace rappelant ceux des portes, de sorte que, le soir, lorsqu'ils sont fermés, ils reflètent la lumière des lampes et multiplient l'image et les détails de cette superbe pièce. Sur la cheminée est un buste du cardinal de Luynes par Barda, sculpteur du Roi, tandis que des toiles de valeur : le portrait de Gaston d'Orléans attribué à Van Dyck, celui du comte de Bullion, surintendant des Finances sous Louis XIII, par Philippe de Champagne, et un cartel donné par Louis XIV à la famille de Luynes, soulignent d'une note d'art ce cadre d'une si belle tenue.

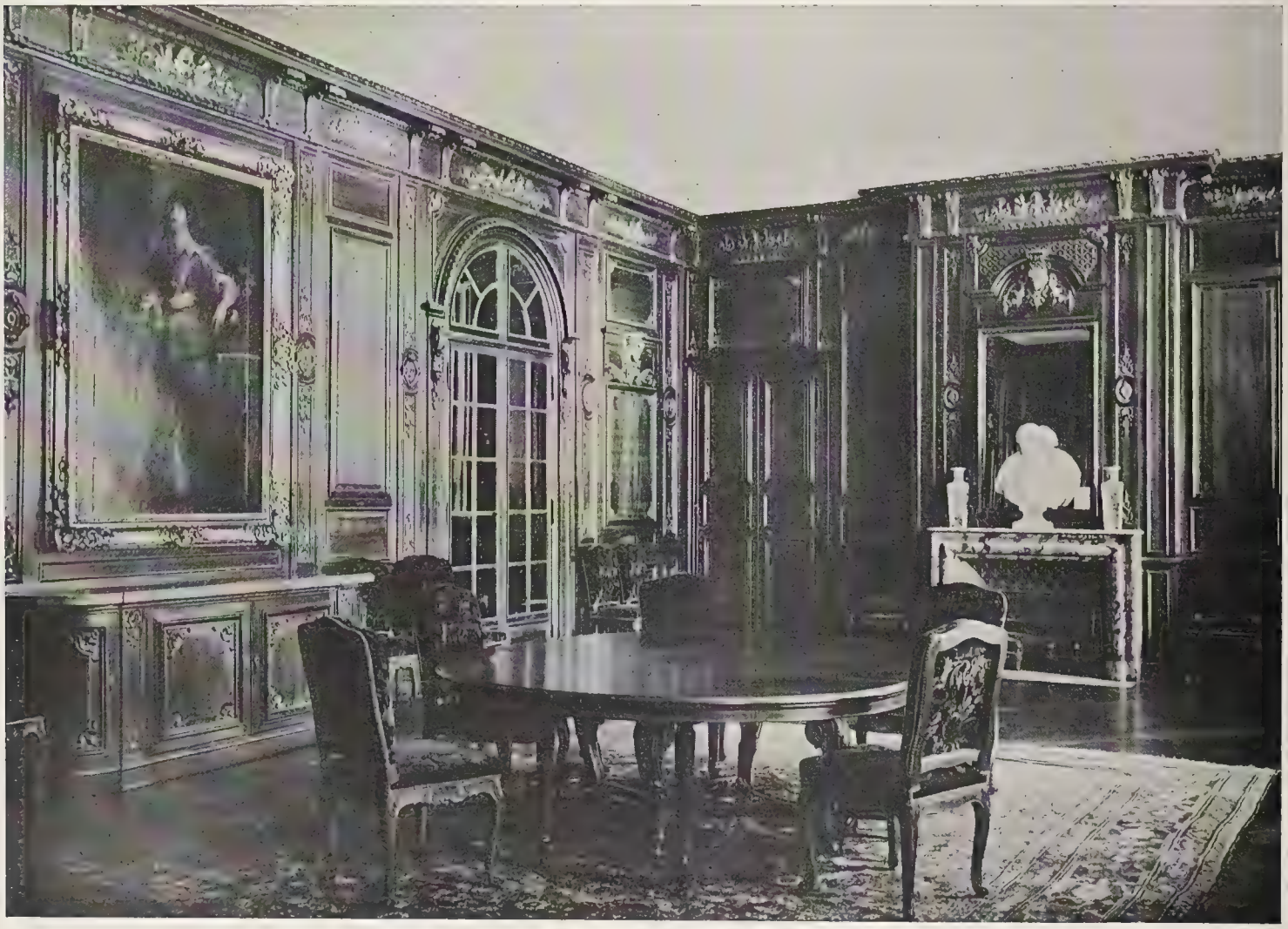
Tout près, est le salon Louis XIII, plutôt un sanctuaire consacré à ce Roi, témoignage magnifique du duc Honoré de Luynes au Prince qui fit la grandeur de sa maison. Au milieu d'une salle carrée, aux parois drapées de riches tentures de velours violet plaquées de grandes fleurs de lis d'argent, au plafond formé de feuilles d'or battues et gaufrées, au parquet recouvert d'un précieux tapis d'Aubusson trône, superbe, la statue de Louis XIII enfant, en argent, par Rude, véritable chef-d'œuvre de la sculpture.

Rude fut inspiré pour cette œuvre par une planche du *Manège royal* de Porvinel, représentant le Roi, alors âgé de dix-sept ans, prenant une leçon d'équitation. L'élégance de cette figure et du costume de ce temps, aux simples mais nobles dispositions, le frappa aussitôt.

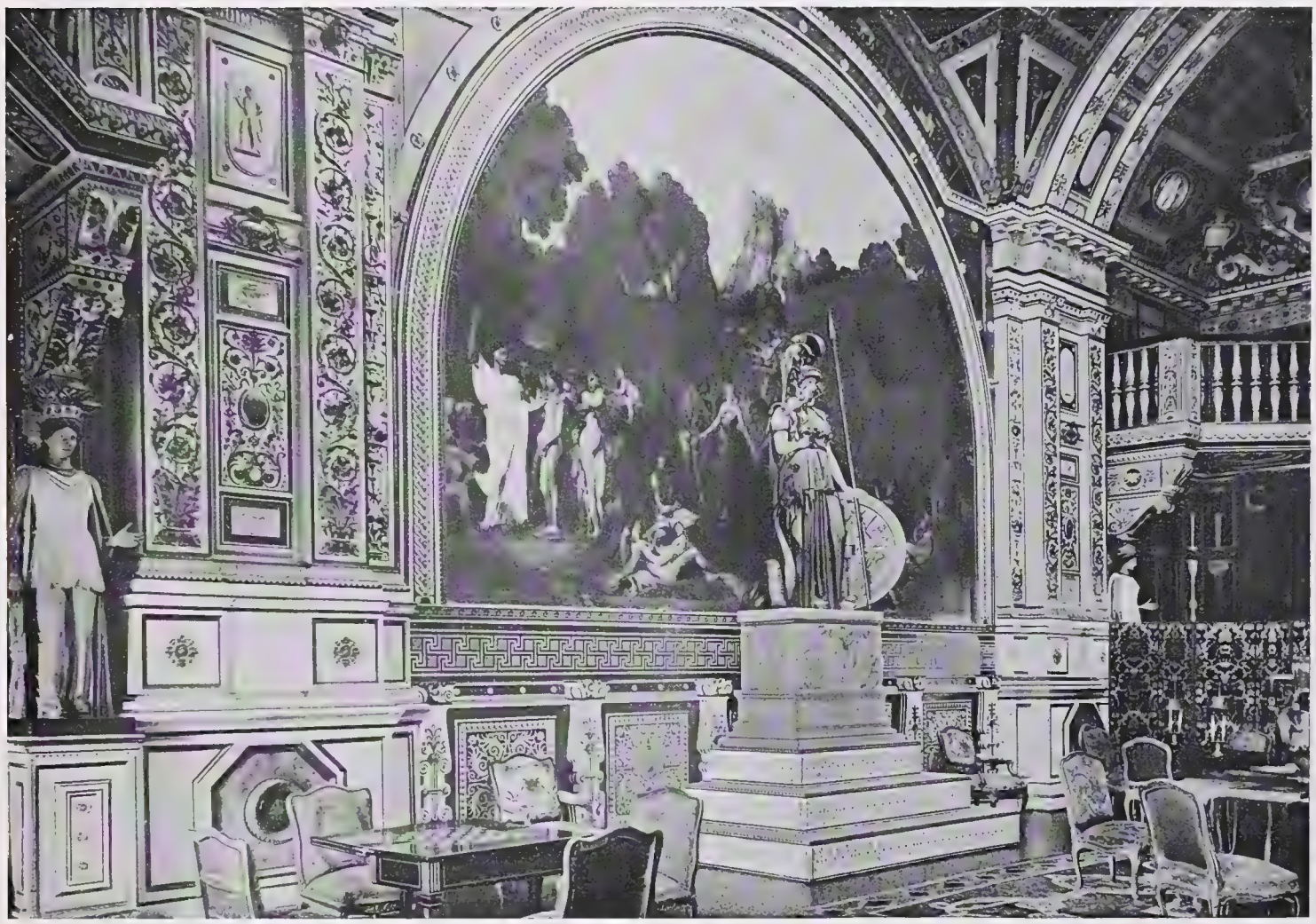
Comme ce fut le cas pour ses meilleures œuvres, qu'il conçut, étudia et poussa consciencieusement, Rude reprit vingt fois l'attitude du jeune Roi avant de le confier aux ateliers Eck et Durant, pour être coulé, et il présida sans relâche au travail délicat de la ciselure.

Rude rendit, avec une supériorité égale à celle qu'il avait montrée dans ses autres œuvres, l'élégance altière et l'aisance parfaite d'un jeune Prince du XVII[e] siècle. Tout est calme et sobre dans l'ensemble ; la figure est expressive ; les nombreux détails d'un costume du temps sont rendus avec exactitude sans que la ligne perde de son harmonie et de sa netteté, et les ciselures sont aussi fines, aussi nettes et aussi délicates qu'il est possible de les réaliser.

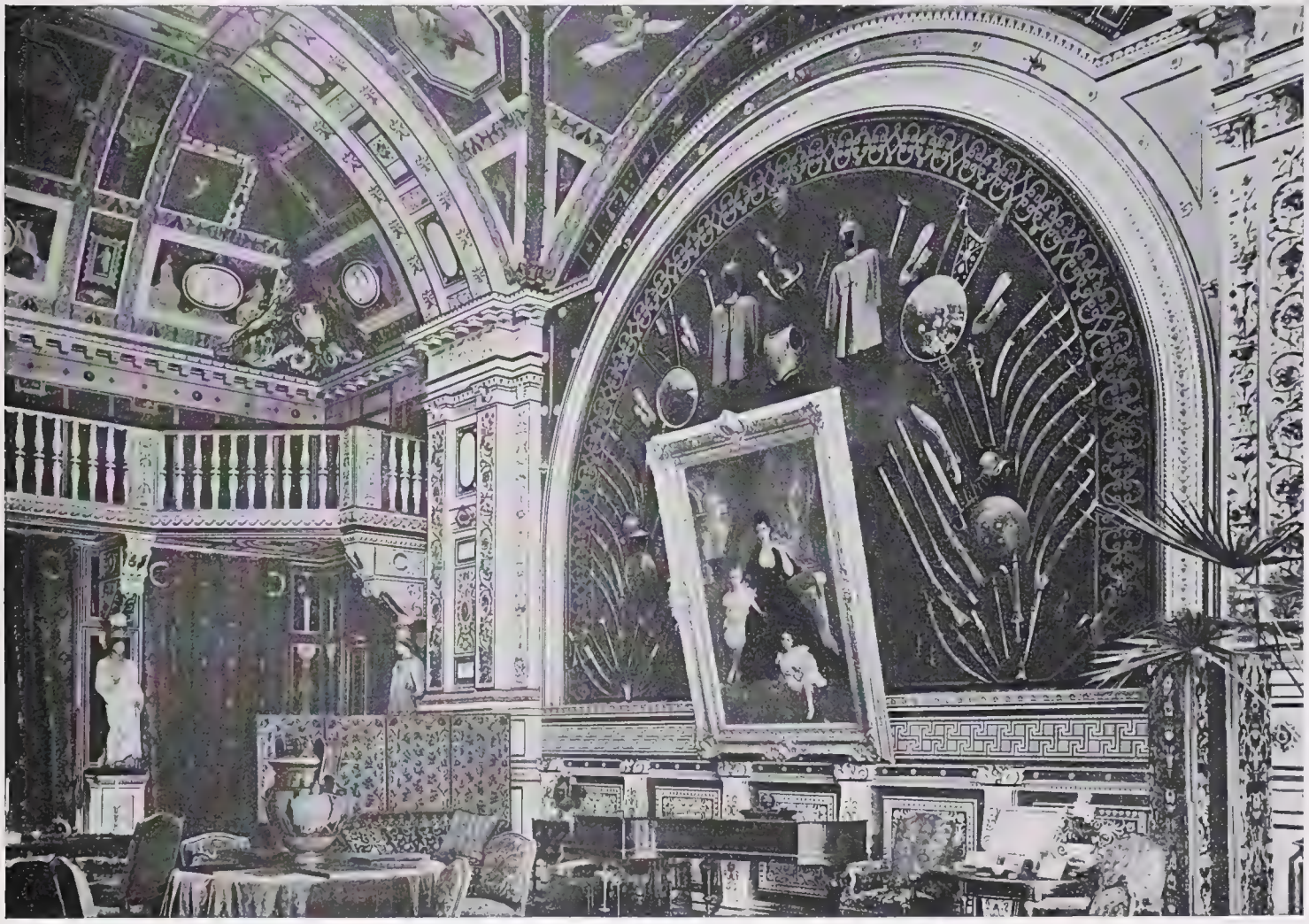
Le duc fut aussi satisfait que l'artiste de cette œuvre, et il tint à lui faire accepter 10 000 francs au lieu de 6000 convenus. Les frais de la matière et de la fonte étant évalués à 40 000 francs et le piédestal en ayant coûté 15 000, cette œuvre nécessita donc une dépense d'au moins 65 000 francs.



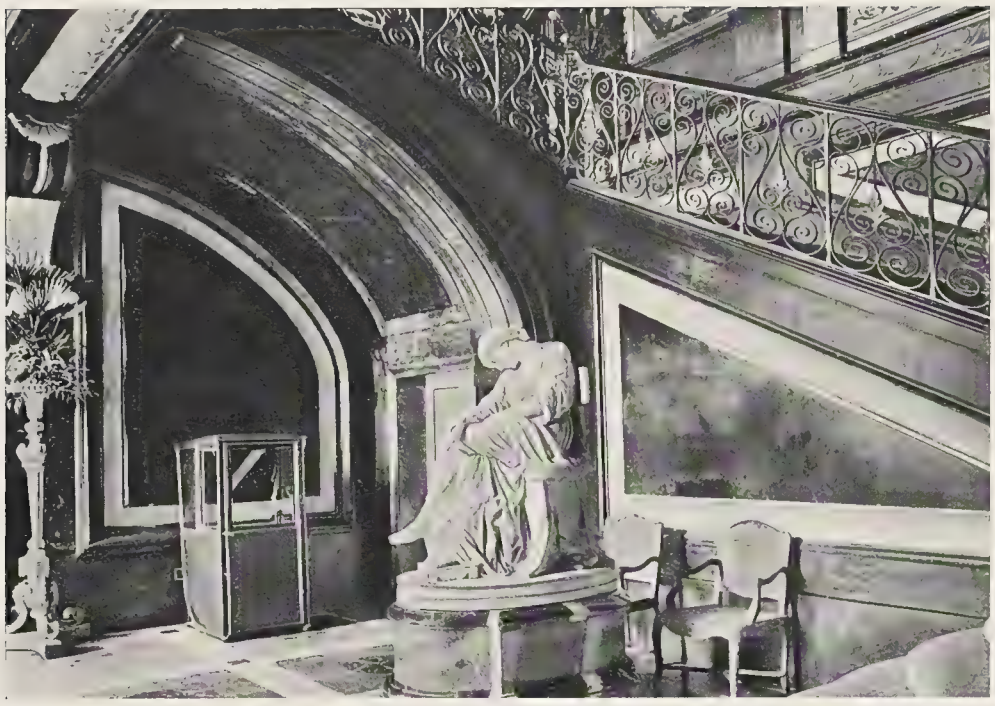
LA SALLE A MANGER. De merveilleux panneaux Louis XIV en noyer, rehaussés de dorures et d'ornements, recouvrent les murs. Sur la cheminée, buste du cardinal de Luynes, par Borda. Le grand portrait en pied de Gaston d'Orléans est attribué à Van Dyck.



*LA STATUE DE MINERVE DANS LA GRANDE SALLE DES FÊTES. Cette Minerve, due au sculpteur Simart, est un essai de reconstitution de l'*Athena, *de Phidias. Les chairs sont sculptées dans l'ivoire ; le costume et les accessoires sont en or. Majestueuse et froide, elle est d'une grande richesse artistique. La peinture qui se voit sur le panneau est le chef-d'œuvre d'Ingres,* l'Age d'Or, *malheureusement inachevé.*



UNE PARTIE DE LA GRANDE SALLE DES FÊTES. Sur ce panneau situé en face du précédent, Ingres devait peindre l'Age de fer. *Sur les rideaux de soie brochée bleu violet intense est disposée une riche et rare panoplie. Au milieu, est le portrait de la duchesse douairière de Luynes et de ses deux enfants, par Cabaret. Les figures mythologiques du plafond sont d'Hippolyte Flandrin, et les paysages de son frère, Paul Flandrin.*



ANTICHAMBRE DU GRAND ESCALIER. Au pied de l'escalier est une statue de Cavelier, la Pénélope endormie, *une des œuvres maîtresses de la sculpture française au XIX^e siècle.*

Cette précieuse statue, qui n'avait pas paru au Salon, ni quitté Dampierre, fut prêtée par le duc de Luynes à l'Exposition organisée en 1876 au profit des Alsaciens-Lorrains, où, au milieu de tant de chefs-d'œuvre des grandes époques de l'art, elle fut l'une des plus remarquées.

Le socle sur lequel elle se hausse est aussi infiniment gracieux et harmonieux de modelé dans ses quatre angles.

Des salons, de caractères différents mais d'une belle harmonie dans leur ameublement et dans leur décoration, se succèdent et donnent sur les Jardins. Il faudrait s'attarder dans chacun d'eux, car, autant par eux-mêmes que par les œuvres qu'ils contiennent, ils comportent une description détaillée.

Du salon Louis XV, on pénètre d'abord dans le petit salon vert Louis XV, aux sièges recouverts de belles tapisseries d'Aubusson, avec des scènes marines de dessus de portes de Flandrin et, sur les panneaux, des portraits de la duchesse de Chevreuse et de la comtesse d'Egmont-Pignatelli par Roslin, du duc de Chevreuse enfant par Rigaud.

Ensuite vient le petit salon rose, ancienne chambre de la reine Marie Leczinska, comportant un ameublement Louis XVI, avec deux dessus de porte de Boucher ; de chaque côté de la cheminée, un portrait de la duchesse de Chevreuse, de Nattier, et du duc de Chevreuse, gouverneur de Paris sous Louis XV ; sur les panneaux, une des œuvres remarquables parmi celles de Rigaud — le portrait de la princesse de Neufchâtel, — très intéressante par l'étude serrée du modèle. Cette pièce s'orne encore de deux vitrines bondées de vieux Saxes et de précieux émaux montés sur or.

Dans la salle de billard, dont les meubles sont de style Louis XIV, sont des portraits aux bords encastrés dans les dessus de porte ; on remarque surtout un portrait en pied du connétable de Luynes, attribué à Lenain, qui pourrait être aussi de Dumoustier, peinture d'un caractère consciencieux et de sincérité naïve.

La plus grande et la plus somptueuse des pièces du rez-de-chaussée est le grand salon, dont trois grandes baies en arcades s'ouvrent sur le salon d'entrée aux boiseries et à l'ameublement Louis XIV, — plus sobres d'ornements et d'or que ceux du grand salon, — aux peintures de dessus de porte en vernis Martin, et dans lequel on remarque, sur l'un des panneaux, un superbe portrait de Largillière : le cardinal de Luynes (cardinal-archevêque de Sens).

Le grand salon Régence est décoré de merveilleux panneaux sculptés en plein bois, comme les portes de la Chapelle de Versailles, rehaussés de splendides et riches encadrements qu'enjolivent des motifs de dorures.

Les quatre médaillons de ces panneaux représentent quatre scènes cynégétiques : le départ, l'action, la fin et le retour de la chasse.

Les dessus de porte engagés dans les boiseries sont des portraits de famille : Jeanne-Marie-Thérèse Colbert, la duchesse de Chevreuse, Mlle de Berghes, et, sur un chevalet, celui de Mlle de Luynes, par Juana Romani.

Sur la cheminée du salon est un admirable buste de Louis XV par Lemoine, donné par lui au duc de Luynes, et que la reine Marie Leczinska, qui demeurait souvent à Dampierre, tint à apporter elle-même au Château.

Dans l'antichambre, le grand escalier avec sa belle rampe en fer forgé est un très bon spécimen de l'art de la ferronnerie. Au bas est une des œuvres maîtresses de la sculpture française du XIX^e siècle : la *Pénélope endormie* de Cavalier, qui obtint une médaille d'honneur au Salon de 1849. Cette récompense était alors tout à fait exceptionnelle.

Ce voisinage retient l'intérêt au détriment des figures peintes des murs de l'escalier, — allégories un peu froides, de Gleyre et de Picot, — et dont quelques-unes ont été effacées. Avec ses dorures et son plafond très orné, cet escalier a cependant fort grand air.

Une autre grande et merveilleuse salle séduit le visiteur au premier étage ; mais il convient d'abord de s'arrêter dans la Chapelle, qui est un véritable bijou. Les murs sont entièrement revêtus d'anciennes et fort belles boiseries de chêne, aux sculptures admirablement fouillées, d'une superbe tenue, dont les tons du bois, infiniment discrets, s'enveloppent d'une délicate patine lustrée.

La balustrade de bois doré mat, qui précède l'autel aux sculptures rehaussées d'or brillant, était autrefois dans la chambre réservée à la Reine. Cinq statuettes de bois sont de Fromanger ; *la Femme adultère* est de Poussin, un enfant Jésus est attribué à Rubens, et un Christ en ivoire est de Bouchardon.

La partie centrale de l'étage, — sur toute sa profondeur, — l'ancienne salle de garde de Louis XIII, — est aujourd'hui la salle des fêtes, nommée aussi la salle de la Minerve, que le duc de Luynes, archéologue de grande valeur, voulut faire compter dans l'art du XIX^e siècle en la faisant décorer par les plus grands artistes de l'époque.

Le désir de voir s'allier, dans la décoration de cette pièce, l'inspiration de l'antiquité, l'élégance pure de l'art gréco-romain, et les conditions de la vie moderne fut réalisé, et cette œuvre restera un des modèles les plus harmonieux et les plus parfaits de l'art de notre temps.

Cette salle, haute et voûtée, au splendide parquet mosaïqué, formant comme un dôme central, est largement conçue dans son ensemble. Pilier, caisson, détails de ligne, disposition de teinte, tout fut étudié et discuté avec le plus grand soin. Alors que la sculpture des frises, la peinture des sujets dans les caissons du plafond étaient confiés à des artistes de talent, le duc de Luynes avait songé à Ingres pour la décoration des deux grands murs.

Celui-ci conçut deux très grandes compositions, *l'Age d'or* et *l'Age de fer*. Paul Flandrin collabora à la composition du fond (un préau élevé avec treilles et arbres fruitiers,

dominé par une grande montagne) du tableau de *l'Age d'or*.

L'Age de fer ne fut pas peint, et *l'Age d'or* est inachevé. Malgré les compléments qu'Ingres y aurait certainement apportés s'il n'avait pas capricieusement interrompu son travail après dix ans, cette œuvre comporte des beautés de premier ordre, faites de naïveté et de la force sereine des grandes époques.

La sculpture tient une très large place dans cette salle : dix bas-reliefs ronds et ovales à fond ancien, représentant des scènes de l'Antiquité, et quatre frises, admirables de composition et de fini : d'un côté « les Moissons » et « les Vendanges » ; de l'autre « les Malheurs de la Guerre » et « Une Ville prise d'assaut » rappelant *l'Age de fer*. Cette dernière, pleine d'action, est d'une grande pureté de lignes, et considérée comme l'une des œuvres maîtresses de Simart. Les figures mythologiques du plafond sont d'Hyppolite Flandrin et les paysages de son frère Paul Flandrin.

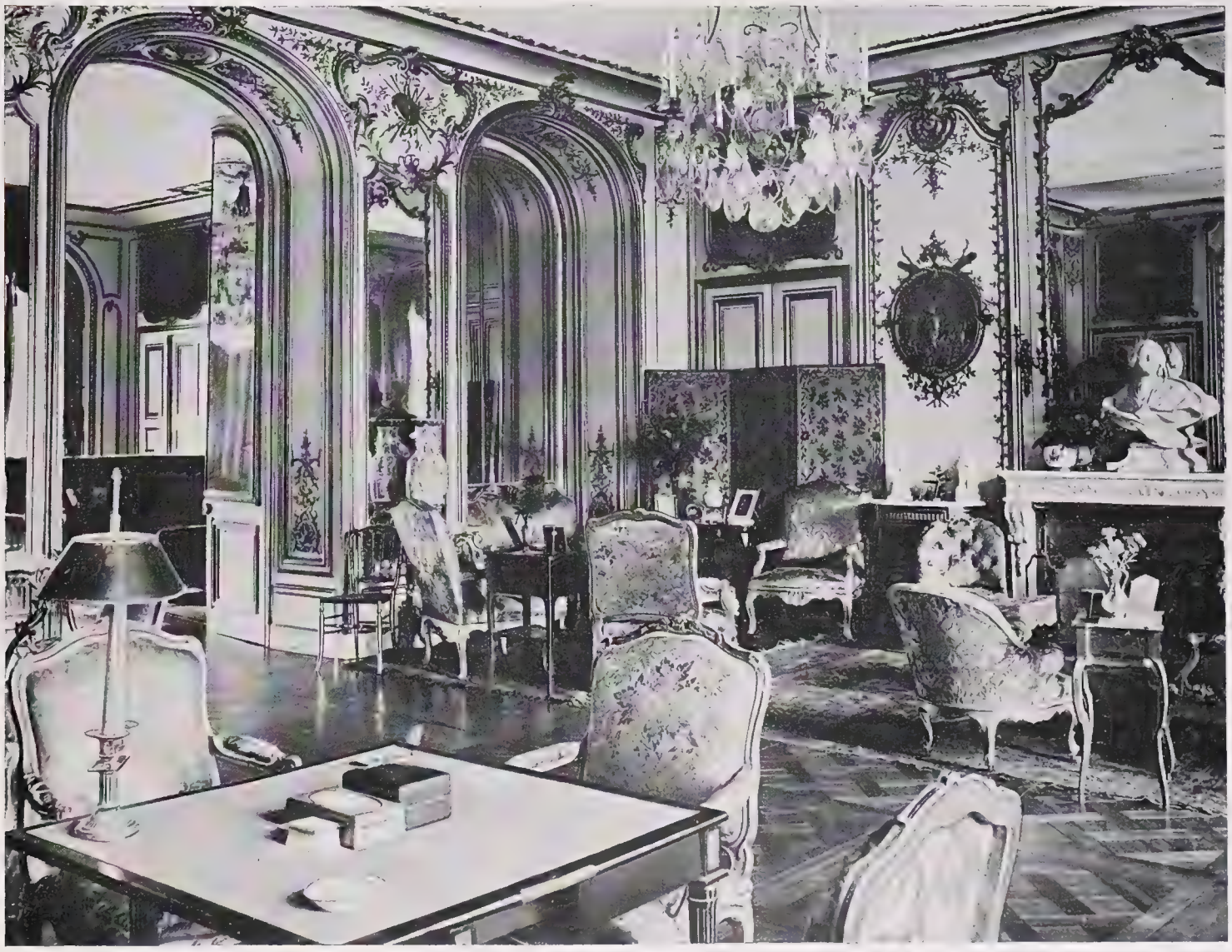
Sur le panneau, en face de la composition d'Ingres, où devait être représenté *l'Age de fer*, est maintenant disposée une des plus remarquables et des plus riches panoplies, malgré qu'elle ne contienne cependant plus sa pièce la plus rare, une épée de tournoi, provenant du roi maure de Grenade, Boabdil, ou de son fils Yousouf. Au centre et en avant, est un beau portrait de la duchesse de Luynes, douairière, avec ses deux enfants, peint par Cabaret. D'admirables rideaux en soie brochée, d'un joli bleu violet intense, avec les monogrammes H. A. (prénom des ducs de Luynes), tissés à Lyon par M. Yemenes, œuvre unique (payée 70 000 francs) car les modèles ont été détruits, closent les baies et sont tendus au-devant du tableau d'Ingres. Une œuvre trône dans cette salle : la « Minerve », reconstitution de « l'Athénée » de Phidias au Parthénon, par le sculpteur Simart, qui fut présentée à l'Exposition universelle de 1855, où elle obtint une médaille de première classe et un grand succès d'art et de curiosité. Cette statue chryséléphantine, — c'est-à-dire composée d'or pour les costumes et les accessoires, d'ivoire pour les chairs — haute de 3 mètres, majestueuse mais froide, est d'une grande richesse artistique.

Elle trône superbement sur un piédestal en marbre de Carrare, aux bas-reliefs : « Bacchus soutenu par Cérès s'avance vers le Dieu Apollon » ; « Apollon et Diane félicitant Vulcain » ; « la Naissance de Pandore » ; œuvres d'inspiration grecque, mais auxquelles Simart a donné un caractère moderne et un sentiment d'expression, de vie, très poussé et d'une grande délicatesse.

Signalons encore, en plus des meubles Louis XIV, une copie en bronze du fameux « Mercure » de Naples, provenant d'Herculanum, et des échantillons des plus anciennes porcelaines françaises de la fabrique de Vincennes, antérieure à celle de Sèvres.

Aussi, malgré l'absence de *l'Age de fer*, cette salle des fêtes, d'une belle et riche harmonie, est des plus belles et des plus somptueuses de celles que l'on puisse voir dans les grands palais.

Beaucoup de choses seraient encore à voir et à signaler dans ce magnifique Château. Il faut encore mentionner, pour terminer, la bibliothèque — une des mieux choisies qu'il y ait en France, sur les sujets historiques — occupant



LE GRAND SALON RÉGENCE est décoré de merveilleux panneaux sculptés en plein bois et rehaussés de riches encadrements ornés de motifs de dorure. Les médaillons représentent des scènes de chasse. Trois grandes baies en arcade ouvrent sur le salon d'entrée. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

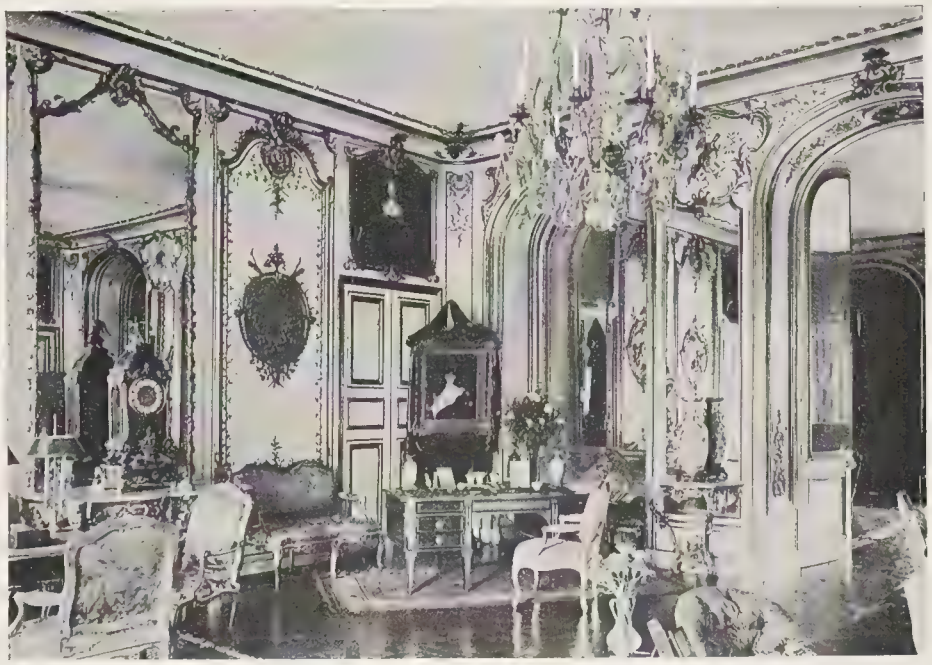
LES COURS ET LES TAPIS DE GAZON EN AVANT DU CHATEAU. Au delà de la grille d'entrée, sur le flanc de la colline qui lui fait face, se découpe une vaste coquille de gazon traitée en amphithéâtre et encadrée de lignes de marronniers en quinconces. Au sommet et dans l'axe de cet amphithéâtre et du Château, s'ouvre une vaste percée également bordée d'arbres taillés en charmille. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

toute une aile de la grande cour. Elle contient 18 500 volumes, quelques-uns très précieux, notamment des volumes de lettres autographes de Louis XIV et de Colbert, un *Coran* manuscrit, don de Soliman-pacha, une *Bible* du XIII[e] siècle, deux Livres d'heures du XV[e], deux manuscrits de Jarry, le célèbre calligraphe du XVIII[e] siècle, qui fut chargé par le duc de Montausier d'écrire la *Guirlande de Julie*, et de très précieuses archives de la famille de Luynes.

Enfin des collections d'histoire naturelle, principalement de géologie, sont disposées dans la salle de l'Astrée, dépendance de l'ancien Château.

Les magnifiques collections de Dampierre ont toujours attiré l'attention des artistes et des critiques d'art. Lorsque la *Minerve* parut à l'Exposition universelle de 1855, Théophile Gautier consacra à cet exemple de polychromie sculpturale une description dans laquelle il a admirablement évoqué la forme et la couleur :

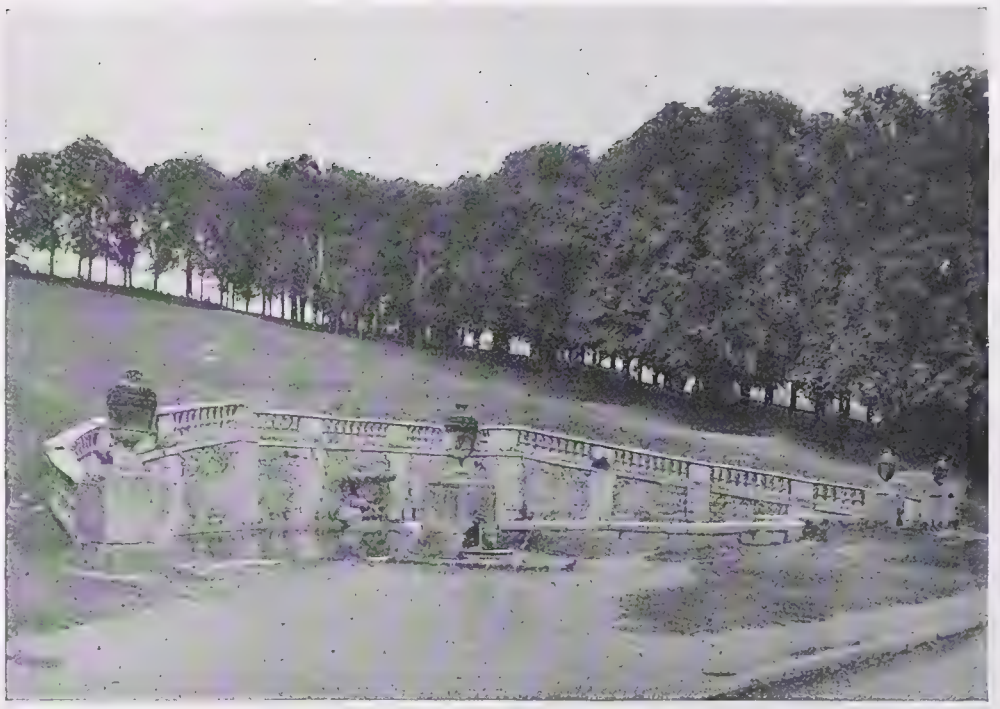
« La tête de la statue, au profil ferme et sévère, a bien l'expression de sérénité froide et de virginité dédaigneuse qui convient à la plus chaste des divinités de l'Olympe ; une pierre d'azurite enchâssée dans sa prunelle rappelle l'épithète de *glaucopis* qu'Homère ne manque jamais d'appliquer à Pallas-Athéné et donne à son regard une lueur étrange : on dirait un œil vivant qui regarde à travers un masque. L'effet est d'une bizarrerie inquiétante. Des boucles d'oreilles d'or et de pierres bleues accompagnent les joues pâles de la déesse. Les bras, taillés d'une seule pièce dans deux énormes défenses d'ivoire fossile, sont d'une rare beauté ; la transparence éburnéenne traversée de veines bleuâtres et de blancheurs rosées joue la chair à faire illusion ; on croirait voir la vie courir sous cette substance si polie, d'un grain si fin, qu'il imite parfaitement le derme délicat d'une jeune femme. Les pieds sont purs de forme comme il convient à des pieds qui n'ont jamais foulé que l'azur du ciel ou la neige étince-



UN COIN DU GRAND SALON. Les dessus de porte engagés dans les boiseries sont des portraits de famille. Sur un chevalet est le portrait de Mlle de Luynes par Juana Romani.

lante de l'Olympe. La tunique d'un or pâle, semblable à cet électron si célèbre dans l'Antiquité, descend à plis simples et graves et fait le plus heureux contraste avec les teintes blanches de l'ivoire, des bas-reliefs du bouclier, et ses sandales ont bien le caractère hellénique, et le serpent d'Erechthée déroule d'une façon pittoresque ses écailles d'or vert. La Victoire que Minerve tient dans sa main et qui fait palpiter éperdument ses frissonnantes ailes d'or est la plus délicieuse statuette chryséléphantine qu'on puisse rêver. »

Avec le Château, remarquable spécimen de l'architecture du Grand Siècle, exemple d'une restauration admirablement conduite, les œuvres capitales des écoles précédentes et surtout celles qui marquent dans l'histoire du XIX^e^ siècle, en fixant le souvenir de l'homme éminent qui les a rassemblées, classent Dampierre parmi les chefs-d'œuvre du Passé.



LA FONTAINE AU BAS DE L'HÉMICYCLE FACE A LA GRILLE D'ENTRÉE. En bordure du trottoir de la route, une fontaine encastre dans le talus son mur de vieille pierre grise couronné d'une balustrade à pilastres surmontés d'urnes en pierre.

LES PARTERRES ET LE PARC. — Comme il était de tradition dans les créations du Grand Siècle, toute demeure princière se complétait de Jardins, qui devaient constituer au Château un cadre bien approprié à son caractère.

Il n'en fut pas autrement à Dampierre. Tandis que J.-H. Mansard édifiait le Château, Le Nôtre était appelé pour dessiner les Parterres, qui contribuèrent à faire de cette terre seigneuriale une des belles Résidences de l'époque.

La Révolution de 1789 et la période qui suivit furent, comme à tant d'autres, funestes à cette belle œuvre de l'art des Jardins du XVII^e^ siècle.

Sans doute, les grandes lignes extérieures des Jardins réguliers d'aujourd'hui sont celles que dessina Le Nôtre. On retrouverait même à quelques-unes une origine plus ancienne. Il semble apparaître, en effet, que, pour le Parterre à l'Est, le créateur de Versailles dut se renfermer dans le périmètre des larges fossés de l'ancien Château, divisé sans doute à l'intérieur de carrés, de cercles, de rectangles — rappel des anciens Jardins romains — parés d'herbes de « bonnes senteurs », qui étaient la caractéristique des Jardins de la Renaissance, pour lesquels excellaient les Mollet, précurseurs plus modestes de Le Nôtre.

Parmi les vestiges qui existent encore, on peut citer un curieux labyrinthe, reproduction d'un grand dallage ancien de la cathédrale de Chartres — nommé pour cela *la lieue de Chartres*. Il n'a guère que 30 mètres de diamètre, alors que ses sentiers en cercles concentriques, avec leurs retours, séparés par des haies de troènes, se développent sur 500 mètres de longueur.

Le domaine est en grande partie couvert de bois — principalement au Sud du Château — qui l'encadrent à l'Est et à l'Ouest.

La vallée étroite est cependant dégagée, à droite (à l'Ouest), par la nappe d'eau de l'étang ; à gauche (à l'Est), par le Parterre, les fossés, puis par les coulées et les percées du vaste Parc paysager créé au XIX^e^ siècle.

LA FONTAINE AU BAS DU « FER A CHEVAL ». Au pied des talus dévalant en pente rapide, la fontaine jaillit du ressaut d'une longue dalle plate, dont les margelles découpent les contours. Une balustrade la surplombe, flanquée de deux pilastres massifs couronnés chacun par une vasque garnie de fleurs.

Les bois peuplés de très beaux arbres et exploités en partie sont sillonnés de larges et anciennes percées et routes dont les noms — quelques-uns empruntés à la Mythologie : routes des Faunes, des Hamadryades, de Diane, etc., et, proches, des routes des Mignons, du Sommeil, etc., — rappellent l'époque de la création du Parc.

Le Château est bâti au fond même de la vallée, sans horizon, et dominé par des collines au Nord et au Sud. On ne semble pas avoir cherché, au début du XVII^e^ siècle, ces grandes vues, qui seront bientôt — en longues perspectives — un des éléments des créations de Le Nôtre, puis plus tard les souples coulées des Jardins paysagers. Dampierre eût pu être aussi bien construit sur l'une ou l'autre hauteur qui encadrent la vallée et bornent son horizon, au lieu de reprendre l'ancien emplacement du Castel féodal. Mais il ne faut pas regretter cette situation. Elle a permis de composer un ensemble tout à fait

LE PARTERRE EST. Il est divisé en quatre sections par deux allées perpendiculaires, au croisement desquelles un motif central supporte une statue de Vénus. Chaque section se compose d'une corbeille centrale Louis XVI, sur un tapis de gazon, de même forme, que circonscrit un sentier. Corbeilles et tapis sont encadrés d'un gazon jalonné de buis taillé. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

grandiose, qui frappe le regard ravi de toute son ampleur et de sa beauté.

Ces Cours et Parterres, d'une belle unité, font au Château le cadre le plus heureux que l'on puisse concevoir, et, pour l'établir, Le Nôtre a vaincu des difficultés dont il tira un excellent parti. Sur le flanc de la colline qui fait face à la grille d'entrée, se découpe une vaste coquille de gazon traitée en amphithéâtre et encadrée de lignes d'arbres en quinconces — autrefois des ormes, aujourd'hui des marronniers — disposés symétriquement et régulièrement taillés.

De cet observatoire naturel, grandiose et sans doute unique en son genre qu'est cet amphithéâtre, on jouit d'un coup d'œil superbe.

C'est d'abord la Cour d'honneur, dont on peut admirer la belle ordonnance ; puis le Château, que l'on surplombe et qui se dégage dans ses encadrements de feuillages moutonneux, verts clairs, verts sombres, jaunes roux et mordorés, selon les saisons. On découvre ensuite les côtés des Parterres, un hémicycle qui se découpe dans les bois, dans lesquels s'ouvre une large percée se prolongeant au delà des limites que la vue peut embrasser.

Au bas de l'Amphithéâtre, en bordure du trottoir, une fontaine avec son large bassin — au mur de soutènement de vieille pierre grise couronné d'une balustrade, ses pilastres surmontés d'urnes en pierre — s'encastre dans le talus et complète cet ensemble, dont elle accentue le caractère.

Au pied du Château est d'abord un vaste Parterre plat, terminé par un grand tapis vert — qu'on désigne sous le nom de *Fer à cheval* — dont l'extrémité en demi-cercle, déjà aperçue du haut de l'amphithéâtre Nord, se découpe dans l'encadrement des hautes futaies dressées régulièrement comme une muraille de verdure. Côtés du Parterre et départ de cette muraille d'arbres taillés se raccordent également avec les lignes de tilleuls de l'avant-Cour.

Le Château est le point central de toute cette architecture de pierre et de verdure, qui a été conçue, étudiée et réalisée pour lui constituer un cadre régulier. Tout s'équilibre et s'aligne : les départs des percées sur le flanc des deux collines Nord et Sud, la flèche de la grille d'entrée, celle du Pavillon central du Château, la statue en haut du Fer à cheval, tout cela est impeccablement axé. On constate à peine une légère courbure de la grande percée, — que borde de chaque côté une palissade de tilleuls, — après son départ, ce qui se juge peu d'ailleurs.

Au Nord du Château est le rappel de ce qui est au Sud. Le *Fer à cheval* s'inspire des lignes et des dispositions d'ensemble de l'*Amphithéâtre* ; la fontaine d'où jaillit une nappe d'eau est à sa base, comme l'autre s'insère au pied de l'Amphithéâtre.

La façade du Château au Midi et ses fossés, l'allée d'extrémité — au delà de laquelle s'étend le Fer à cheval — puis, à droite et à gauche, les allées latérales font du Parterre Sud un vaste quadrilatère.

Ce Parterre est en contre-bas du Château et de la Cour d'honneur de la hauteur des sous-sols.

A droite du Château, vers l'Ouest, de l'autre côté de la chaussée, et jusqu'à son niveau, s'étale la surface transparente des eaux vives d'un étang de plus de 600 mètres de longueur et de 100 mètres de largeur. Il est bordé de larges allées régulières plantées d'arbres et coupé par une île avec un des quatre pavillons dans lesquels étaient données des fêtes sous Louis XIV. A l'extrémité de cet étang, fermant l'horizon, est une autre île avec un autre édicule.

A gauche du Château, du côté opposé à l'étang, est le Parterre Est, complètement entouré d'eau en larges canaux. Dans son prolongement sont des bosquets également entourés d'eau, dont le dessin est toujours celui de Le Nôtre. Au Nord des bosquets et des Parterres s'étend le Potager-fruitier, situé en terrasse.

LE GRAND PARTERRE ET LE « FER A CHEVAL » DU PARC DU CHATEAU DE DAMPIERRE.

LE PARTERRE PRINCIPAL ET LE CHATEAU VUS DU « FER A CHEVAL ». Le dessin est très décoratif ; deux larges tapis, en retour d'équerre, chacun d'un seul tenant, font un cadre très simple à la partie centrale, corbeille ronde entourée d'ornements circulaires. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

L'Yvette baigne le pied des terrasses de ses eaux abondantes et unies, non marécageuses. Elle coule en longs rubans réguliers, qui baignent le Château et enserrent les carrés, forme des miroirs, jaillit en fontaines et en cascades, prend une allure majestueuse, digne des futaies et des parterres qu'elle borde et du Château princier dont elle réfléchit les formes classiques.

Trônant au sommet du Fer à cheval, dans l'encadrement somptueux des trente-quatre superbes orangers qui — dans leurs bacs — jalonnent, comme au temps du Grand Siècle, les bords de ce tapis vert, est la statue de l'Enlèvement d'Hélène par C. de Batisse (1753).

A ses pieds, les talus dévalent assez rapides, comme pour ménager une esplanade à la fontaine qui jaillit en largeur d'un ressaut d'une longue dalle plate. Une balustrade flanquée de deux pilastres massifs, couronnés chacun par une vasque bondée de fleurs, se hausse au-dessus. Ce motif d'architecture complète admirablement le Fer à cheval, et les reflets de l'eau jaillissante animent ce grand repos de verdure.

Le Parterre Central et le Parterre Est ont été reconstitués dans le périmètre de ceux de Le Nôtre. Le dessin du premier, d'une jolie facture, est très décoratif, mais il lui manque cependant la noblesse, l'ampleur et la belle simplicité de lignes du Fer à cheval.

Des vases s'alignent et se haussent sur les margelles de pierre des fossés — tout enveloppées de mousse — en avant des trois façades du Château.

Bondés de plantes fleuries à profusion, ils se mirent coquettement dans l'eau des fossés et font au soubassement du Château un précieux encadrement.

Un pont aux balustrades de bois peint encastrées entre les quatre socles, — que couronnent des vases fleuris, — au-dessus des piles, assure la communication avec le Parterre Est.

Complètement entouré d'eau, ce Parterre est divisé en quatre sections, séparées par deux allées perpendiculaires. Au croisement de ces dernières est un motif central dans lequel trône une Vénus, par Tassaert (1776).

A droite et à gauche du pont, une bordure en mosaïculture de style, de beaucoup de caractère, et parfaite d'exécution, reproduit fidèlement la bordure du tapis du salon Louis XIII du Château.

Les quatre compartiments principaux du Parterre Est se composent chacun d'une corbeille centrale Louis XVI, bien en relief sur un tapis de gazon de même forme.

Le Parterre Est, dont beaucoup de détails sont aujourd'hui disparus, est séparé des anciens bosquets de Le Nôtre, qui le prolongent, par un autre fossé, que l'on franchit dans un bac.

C'est principalement du premier étage du Château qu'il faut contempler les Parterres, dont les dispositions se jugent infiniment mieux et dont les détails se présentent bien.

Le Parc, enclos de murs, d'une contenance d'environ 400 hectares, mesure près de 3 kilomètres dans sa plus grande longueur ; sa partie la plus pittoresque est la vallée de Becquencourt, à l'Est.

Cette partie du domaine est traitée en Parc paysager, pour une partie dessiné par M. Filleux, qui commença les travaux vers 1848 et aménagea surtout les approches du Château, et, pour l'autre partie, continués par M. Varé, un des maîtres de l'Art des jardins paysagers au XIX^{e} siècle.

De l'extrémité de l'avenue droite — à proximité du Château — presque à son point de jonction avec la longue allée sinueuse, on aperçoit, se détachant sur les massifs boisés, un pavillon un peu moyenâgeux, mis en valeur de la façon la plus heureuse, qui forme un fond de tableau et un sujet, attirant et retenant la vue. C'est le Pavillon de Becquencourt.

Une longue et belle allée carrossable continue l'allée droite, bordée de deux rangées de platanes, qui coupe transversalement le Parterre Central et longe le canal. Un peu raide au départ, elle se déroule vite en une suite d'harmonieuses courbes et contre-courbes, jusqu'à la porte donnant sur la route de Chevreuse, à l'extrémité du Parc.

Elle domine le vallon, au fond duquel serpente mollement un ruisseau, qui s'épanouit, presque à l'extrémité, en une vaste nappe peuplée de cygnes. Il semble, à voir plus loin, dans les paddocks des pelouses, la robe des bœufs du Charolais, qu'on ait recherché cette symphonie du blanc.

Au delà du cours d'eau et du vallon, se découpent les masses moutonnantes des hautes futaies et des hêtraies, qui s'échelonnent ensuite jusqu'à la croupe de la colline, et dont l'arête des cimes se découpe à l'horizon.

Le dessin des allées, le modelé du sol dans les vallonnements, la distribution des plantations en larges masses,

tout cela a bien la facture de l'architecte paysagiste Varé et porte les empreintes de sa large conception.

Les ondoyantes coulées, les longues perspectives sont ménagées avec plus d'art, et la raideur a disparu dans toutes les parties traitées par lui.

Presque à l'extrémité, l'allée suivie passe sous le Pavillon de Becquencourt, flanqué de ses deux tourelles, reste de constructions plus importantes, qui, avec leur entourage, constituaient un fief acquis par la Maison de Dampierre. Pittoresquement campé et suffisamment dégagé, il émerge d'un vaste bouquet d'arbres et d'arbustes.

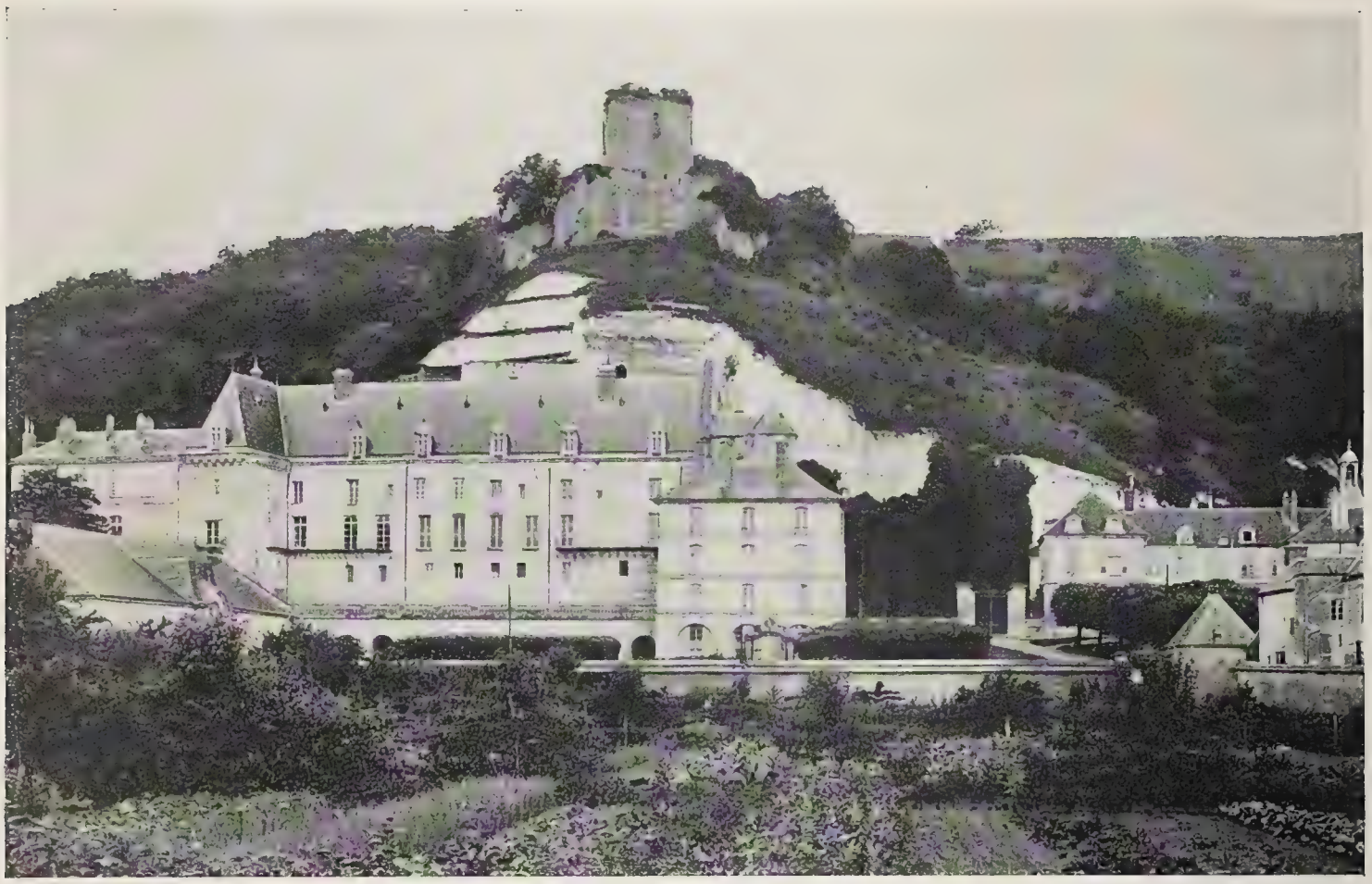
La liaison entre les Parterres symétriques, les avenues, les allées et les canaux droits, se fait sans heurt, insensiblement, de la façon la plus heureuse, avec les parties traitées en Parc paysager plus libres de forme dans l'imprévu et la souplesse de leur mouvement.

C'est là un exemple heureux d'un bel accord des deux genres de Jardins. Sans doute, on peut regretter que les plantations groupées le long de la grande allée n'aient pas été étudiées pour ce qu'elles devraient être maintenant, comme on le fait aujourd'hui. Mais ces groupements de hauts fûts de pins maritimes et sylvestres, dénudés de la base parce que trop serrés, ajoutent, sans qu'on l'ait cherché, un charme à la promenade et donnent, pour quelques instants trop courts, l'illusion de quelques vastes sous-bois landais et une note nouvelle qui n'est pas déplacée dans la symphonie générale.

Et le visiteur ne sait ce qu'il doit admirer le plus, ou de cette nature asservie, somptueuse par ses lignes, ses terrasses, ses tapis de gazon, ses eaux vives, calmes ou jaillissantes — ou de ce décor plus naïf du Parc paysager, qu'avec les années la Nature achève, opposant plus librement la majesté de ses grands arbres à ses vastes surfaces d'herbe qui semblent se dérouler tout naturellement ?

Mais l'indécision tient surtout à la belle unité de ce domaine, dont le Jardin d'autrefois et le Parc d'aujourd'hui composent un ensemble d'un si harmonieux accord et d'un charme incomparable.

LOUIS XIII ENFANT, PAR RUDE. Témoignage de reconnaissance au prince qui fit la grandeur de la Maison de Luynes, la statue en argent du jeune roi se découpe sous les tentures de velours violet plaquées de grandes fleurs de lys d'argent.



VUE D'ENSEMBLE du Château de La Roche-Guyon dominé par un Donjon du XII^e^ siècle. Les constructions originairement féodales de cette demeure furent sans cesse remaniées; elles groupent aujourd'hui les styles Gothique, Renaissance et Louis XV. La partie centrale est du XVIII^e^ siècle, l'aile droite aussi, mais elle est construite sur un rez-de-chaussée et des fondations infiniment plus anciennes. Un corps de logis Louis XV flanque le dernier pavillon à gauche.

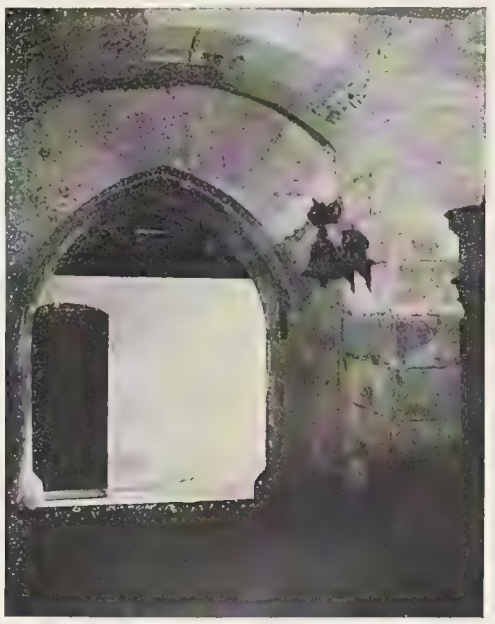
LE CHATEAU DE LA ROCHE-GUYON

La Roche-Guyon (Seine-et-Oise)

SUR la rive droite de la Seine, entre Mantes et Vernon, dominant une petite ville encadrée et dans un paysage coquet, s'élèvent fièrement le Donjon ruiné et le splendide Château plus moderne de La Roche-Guyon, l'un sur le sommet, l'autre à mi-pente d'une colline. C'est là un ensemble unique.

La tour rappelle un « lieu de force » dont Suger disait déjà en 1125 : « C'est un Château d'aspect sauvage et de mauvaise renommée » ; et en 1380 la chronique de Saint-Denis parlera du « tertre merveilleux sur quoi jadis fut formé un chastel trop fort et trop orgueilleux et appelé La Roche-Guyon. » Ensemble unique, disons-nous, car le Château de La Roche-Guyon, demeure étrange et superbe, présente les caractères fort rares d'un bâtiment féodal remanié sans cesse jusqu'à nos jours et singulièrement bâti au long d'une colline de craie, de telle sorte même que plusieurs de ses pièces sont taillées dans cette craie même.

Le Château, d'ailleurs, est aussi célèbre par lui-même que par les événements qu'il évoque et les familles illustres qui l'ont possédé. Fondé au X^e^ siècle, rebâti aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, consolidé au XV^e^, modifié plus tard, agrandi sous Louis XIII et Louis XV, restauré à une époque plus moderne, chacun de ses maîtres y a laissé son souvenir.



POTERNE située à gauche du grand escalier et faisant partie de l'ancien Château de La Roche-Guyon. Elle comporte des voussures du XIII^e^ siècle ornées des armes de la Rochefoucauld. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Les sires de La Roche-Guyon, issus à la fois des ducs de Guyenne et de la légendaire famille de Lusignan, conservèrent pendant des siècles l'inexpugnable forteresse dont ils portaient le nom. En 1097, elle appartenait à Guyon de la Roche, dont elle a gardé le nom. Sous Louis XI, cette lignée de preux d'où sortirent, au XV^e^ siècle, un grand pannetier et un maréchal de France, s'éteignit dans les mâles, mais Marie de la Roche-Guyon épousa en secondes noces Bertin de Silly qui hérita du fief. Après avoir appartenu, pendant plus d'un siècle, aux Silly, puis aux Pons, d'origine quasi royale, il passa aux du Plessis-Liancourt, neveux des Silly, en faveur desquels le comté de La Roche-Guyon fut érigé en duché-pairie. Jeanne-Charlotte du Plessis-Liancourt ayant épousé François de La Rochefoucauld, celui-ci hérita des

L'ENTRÉE PRINCIPALE DU CHATEAU. Adossée d'un côté à une haute muraille de craie et de l'autre flanquée de l'aile remaniée au XVIII^e siècle, cette entrée constitue, avec ses deux tourelles, un spécimen original du style du XV^e siècle. La porte, entre deux pilastres, surmontée d'un ensemble d'architecture orné de pieds-droits et de colonnes avec fronton en cintre, donne l'idée d'un porche de monument religieux du XVII^e siècle. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

riches domaines et, depuis lors, le Château de La Roche-Guyon, que d'innombrables célébrités habitèrent et où, dit-on, Louvois signa la Révocation de l'Édit de Nantes, a toujours appartenu à ses descendants. Après avoir été pendant un temps aux Maisons de Rohan, il est revenu aux La Rochefoucauld, et c'est maintenant M. de La Rochefoucauld, duc de La Roche-Guyon, qui en est le propriétaire.

LE DONJON EN RUINES qui domine le Château date de la fin du XII^e siècle. C'est un des derniers spécimens des constructions féodales défensives qui encerclaient l'Ile-de-France et permettaient à ses occupants de guetter l'ennemi. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Le « voyageur » qui descend la Seine aperçoit sur la berge un mur en briques qui sert de digue à un vaste Jardin. Derrière celui-ci, se présente la lourde façade du Château, d'aspect Renaissance en son ensemble, porté sur dix hautes arcades. A droite, il est flanqué d'un grand pavillon à trois étages qui fut élevé au XVIII^e et qu'on nomma Pavillon Fernand. Il date de la restauration principale du Château, entreprise en 1730 par la duchesse de La Rochefoucauld, fille de Louvois, et continuée par son fils le duc Alexandre. Il remplace, ainsi que le pavillon de gauche, plus moderne, deux anciennes tours féodales dont nous donnent encore l'idée les gravures de Silvestre. A la même époque, les créneaux disparaissent pour faire place à un étage supérieur, qu'en 1891 le dernier duc de La Roche-Guyon a heureusement remplacé par une toiture à mansardes. Vers 1763, on construisit le prolongement du Château s'étendant au-dessus de la Seine, derrière le pavillon de gauche, pour y établir la fameuse bibliothèque dans laquelle travaillèrent Turgot, Young, Condorcet, Delille, Mably, d'Alembert et tant d'autres, amis de la duchesse d'Enville, et une salle de théâtre maintenant abandonnée. Le Château forme donc un long bâtiment un peu massif peut-être, très majestueux assurément, et dont les parties principales se groupent autour de trois cours intérieures, presque creusées dans la colline de craie, connue dans le pays sous le nom de « bove ».

De la ville on accède à la première cour, la Cour d'honneur, située à droite, en regardant le Château, par une magnifique grille aux armes de La Rochefoucauld.

A l'Est de cette cour, qui a une autre issue sur un terrain en pente, s'élèvent les communs, qui, à eux seuls, formeraient une superbe habitation du XVIII^e siècle. Ils ont neuf fenêtres de façade et un pavillon au milieu, surmonté d'un fronton aplati et d'un clocheton Louis XV, dit le Pavillon de l'Horloge. Leur aspect grandiose n'a d'égal que celui des écuries situées dans le Jardin du bas, avec leur portail également Louis XV, sommé d'un haut-relief.

Dans la Cour d'honneur, le regard s'étonne d'être brusquement arrêté par la haute muraille de craie de la colline qui au Nord, à quelques mètres, écrase l'ensemble de sa masse imposante. Mais, en tournant à gauche pour entrer dans le Château, une surprise ravit le visiteur. C'est l'aspect inattendu et original de la façade Nord-Est du Château et de la porte par laquelle on entre dans celui-ci. Cette façade, accostée de deux tourelles dont l'une domine

PETIT PAVILLON du début du XVII^e siècle de proportions agréables, situé sur la rive gauche de la Seine, du côté opposé au Château. C'est dans ce charmant édifice que se retirait discrètement la marquise de Guercheville, quand Henri IV résidait au Château.

LA SALLE DES GARDES. La sobriété de l'ameublement Louis XIII, l'élégance des plafonds à poutrelles, l'heureux accord dans les proportions de cette vaste pièce donnent le sentiment de l'harmonie parfaite. Il n'y a rien de trop et il y a de tout assez dans cette salle ornée de portraits d'aïeux. Le poêle monumental du XVII^e^ siècle en faïence de Rouen est une pièce unique. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE GRAND ESCALIER en pierre de taille, large de 6 mètres, est accompagné d'une importante rampe à pilastres et orné de vasques de marbre rose. Des panneaux de tapisserie du XVIII^e^ siècle, à sujets mythologiques encastrés dans des encadrements moulurés, composent, avec ce modèle simple et pur de l'architecture du Grand Siècle, une décoration du plus bel effet.

le Pavillon Fernand, et dont l'autre est adossée à pic à la muraille de craie, est en grande partie du XV[e] siècle. La porte, entre deux pilastres, est surmontée d'un ensemble d'architecture orné de pieds-droits et de colonnes avec un fronton en cintre, au-dessus duquel court une galerie continue, formant troisième étage. Le large péristyle à colonnes d'ordre dorique dont elle est décorée, au milieu, donne beaucoup d'allure à cette entrée.

Derrière le Château, dans le roc extrêmement friable, on a largement creusé, derrière une des chapelles dont nous parlerons, de vastes couloirs situés à hauteur de la Cour d'honneur et qui sillonnent la colline et desservent les cours intérieures du Château. Au-dessus de la première des chapelles, au contraire, à la hauteur des toits, s'élève un vaste réservoir contenant les eaux amenées d'une source de la Chérence, et là, sur une petite terrasse dominant la dernière cour intérieure, on est encore une fois adossé à un mur de craie, d'une blancheur éclatante, au-dessus duquel s'élève le Parc, par lequel on accède aux ruines du Donjon. Ce Donjon, tour ronde qui de très haut dominait les environs, est un vestige de la forteresse de Guyon de la Roche. Posé sur des substructions énormes, il surmonte le rocher juste au-dessus du Château. Des arbustes l'ont envahi, ce n'est plus qu'une ruine, mais tel quel il donne encore une grande idée de ce qu'étaient les défenses féodales qui encerclaient alors l'Ile-de-France.

Le Parc, d'une dizaine d'hectares, extrêmement escarpé et planté à grands frais au XVIII[e] siècle, dans un terrain crayeux, ne saurait être luxueux certes, mais l'artiste qui l'a dessiné a tiré un merveilleux parti de ce site étrange.

De larges allées en forme de labyrinthe qui rappelle celui du Jardin des Plantes conduisent à de singuliers reposoirs taillés dans le roc, dont les parois sont garnies de coquillages. Le promeneur arrive ainsi à une porte de l'antique forteresse en ruine, et, après avoir ainsi suivi la double ceinture de murailles, parvient jusqu'au Donjon découronné du XI[e] siècle, d'où il découvre au loin la merveilleuse vallée de la Seine.

En pénétrant dans le Château, on peut constater également que, comme dans une précieuse mosaïque, s'enchâssent et s'enchevêtrent des joyaux d'art accumulés durant le cours des siècles.

LES INTÉRIEURS. — Au charme et à la noble allure de ses architectures, le Château de La Roche-Guyon ajoute cette particularité que ses intérieurs ont conservé, comme la construction elle-même, le cachet des âges successifs.

LES COMMUNS du Château de La Roche-Guyon. Au fond de la Cour d'honneur, face à l'édifice principal, s'élèvent les communs et le « Logis de la suite des Seigneurs », qui, au XVIII[e] siècle, ont été édifiés avec un luxe emprunté aux écuries de Chantilly. Ils ont neuf fenêtres de façade, et le pavillon central, dit Pavillon de l'Horloge, en est le plus bel ornement. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Il renferme toujours les souvenirs les plus vivants des familles illustres qui habitèrent cette demeure.

La porte d'entrée monumentale, semblable à un porche de monument religieux du XVII[e] siècle, donne accès au vestibule, en face du grand escalier. La vision est d'une imposante harmonie.

Cet escalier de 6 mètres de largeur est orné de vasques de marbre rose, de rampes en pierre aux pilastres d'un noble dessin, de cinq panneaux de tapisserie du XVIII[e] siècle à sujets mythologiques, dont deux à gauche encastrés dans des arcades protégées par des balustres répondent à la rampe de l'escalier. Sur le palier du haut, neuf arcades, dont les cinq en tapisseries, deux en portes et deux en vitraux modernes aux armes de La Rochefoucauld, forment un ensemble du plus bel effet.

Au premier étage, on arrive dans la salle des Gardes, galerie de vingt mètres sur sept mètres ajourée de cinq fenêtres de trois mètres de profondeur dominant un panorama admirable sur la vallée de la Seine. Sous les solives apparentes du plafond décoré de nos jours, d'après d'anciens modèles,

DANS LE GRAND SALON à peine transformé, le mobilier en velours de Gênes, les beaux lustres, le parquet en point de Hongrie et surtout les incomparables tapisseries des Gobelins datant de 1762 et rappelant la fameuse histoire d'Esther et d'Assuérus, de De Troy, évoquent le siècle de Louis XIV. Des consoles Louis XVI, en bois doré, complètent la décoration intérieure.

UN AUTRE COIN DU GRAND SALON comporte deux autres panneaux de tapisseries de 6 mètres de haut, représentant le triomphe d'Esther et faisant suite aux précédents. Remarquez les grands fauteuils en velours de Gênes, les chaises et fauteuils en soie brodée de la Chine, le bureau de Boulle, le petit boudoir en soie de Chine apporté au XVIII^e^ siècle, le bureau sur lequel travaillait Louvois. Les dessus de porte et les bas-reliefs sont de Lecomte. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LA CHAMBRE D'HONNEUR offre un ensemble des plus harmonieux. Les tapisseries des Gobelins à sujets religieux sont d'époque Louis XVI, le bureau Louis XV est orné de cuivres remarquables. Les tentures et le baldaquin du lit sont en velours de Gênes.

de devises qui répondent aux armoiries peintes dans les embrasures, une suite impressionnante et nombreuse de portraits des sires de La Rochefoucauld forme un ensemble artistique comme on en voit rarement. Parmi ces portraits, il faut signaler des Nattiers, des Mignards, des Rigauds, etc., un bien joli Greuze. Au fond de la pièce, un poêle en vieux Rouen monumental, du XVII[e] siècle, ajoute à la majesté du mobilier Louis XIII.

De la salle des Gardes, on passe dans la salle de billard, dont il faut remarquer le parquet Louis XIV, le curieux billard et les meubles de la même époque, les boiseries et surtout la jolie collection qu'une main heureuse a réunie là : vingt-trois portraits de femmes de la famille des seigneurs du lieu dont un de Nattier.

Le petit salon se présente ensuite avec ses boiseries Louis XV, ses blancs panneaux gracieusement chantournés de caprices légers et coquets (l'un d'eux s'orne d'un portrait par Greuze), ses fauteuils Louis XIV de toute beauté, ses portraits et ses dessus de portes; puis le petit cabinet de travail, la chambre Louis XV qui en sont comme des annexes.

Mais il convient de réserver toute l'admiration pour le grand salon du Château. Il n'a point changé depuis que Arthur Young le célébrait en 1787, avec ses boiseries, ses consoles Louis XVI en bois doré, ses grands fauteuils en velours de Gênes, ses chaises et fauteuils si rares, en soie brodée de la Chine, apportés au XVIII[e] siècle par les ambassadeurs, la magnifique table de Boulle qui appartint à Louvois. Mais ici les regards sont surtout captés par les quatre fameux panneaux des Gobelins (1762) d'après les tableaux de De Troy (1740).

Ces pièces de 6 mètres de haut, exécutées par Audran et Copette et représentant le « Triomphe d'Esther », sont parmi les plus belles dont le pays puisse s'enorgueillir, et la fraîcheur de leur ton demeure incomparable.

Il faut aussi admirer l'harmonie de la Chambre d'honneur, avec sa commode en forme de « tombeau renflé » tout à fait intéressante, le parfait ensemble de son lit et de ses tentures et baldaquins en velours de Gênes indique si bien qu'ici « tout est en place » et qu'aucune maison n'a proposé cet ameublement aristocratique et si particulier.

Il faut passer, hélas ! sur plusieurs pièces curieuses, grandes ou petites, dominant le labyrinthe des cours pour tourner à droite vers la Bibliothèque, la pièce de choix du bel esprit que fut au XVIII[e] siècle la duchesse d'Enville. Dans cette vaste pièce oblongue avec galerie, 10 000 volumes s'alignent en de riches reliures, ainsi que de précieux manuscrits, notamment un manuscrit du XV[e] siècle, abrégé de l'histoire universelle, découvert vers 1840 derrière une boiserie.

La Bibliothèque donne sur une partie basse du Parc ainsi que son annexe, où l'on remarque particulièrement une belle et grande armoire à un corps Louis XIV à fronton surbaissé, à sculptures disposées en ligne courbe.

En revenant en arrière, on arrive à la salle à manger, belle et longue pièce avec tentures de damas rouge et mobilier en tapisserie, puis au fumoir, etc., et l'impression se dégage très nettement. Un volume serait nécessaire pour signaler tant de beaux meubles, si supérieurs à la majorité de ceux que l'on rencontre dans la plupart des Châteaux anciens. Il faut cependant signaler encore le Pavillon Fernand, dans lequel on accède par une porte voûtée en poterne du XV[e] siècle, où l'on voit encore des poids de péage et des couloirs souterrains à gauche de l'entrée.

C'était naguère la demeure de la duchesse de La Roche-Guyon, née Nivière, dont on connaît le talent de poète.

Au deuxième étage, sans entrer dans les chambres privées de cette demeure immense, il faut citer celle d'Henri IV

laissée respectueusement en l'état : lit et rideaux en satin jaune, fauteuils, bahuts et miroir vénitien.

Ainsi le Château de La Roche-Guyon, construction bizarre et déconcertante mais d'une rare majesté, est une superbe habitation, d'une puissance d'évocation singulière, car aucune, peut-être, n'est aussi imprégnée de souvenirs de cinq siècles de l'histoire ; car chaque siècle a marqué sa griffe dans la demeure des sires de La Roche-Guyon. L'on y peut suivre l'évolution de notre architecture depuis le Moyen Age jusqu'au XVIII[e] siècle, en considérant les détails de ce Château fort qui subit tant d'additions successives. Et par une heureuse fortune, rien n'a disparu parmi les meubles rares, les armes anciennes, les belles tapisseries et les pièces précieuses que les puissantes Maisons, dont La Roche-Guyon fut l'apanage, y ont laissés comme impérissables souvenirs de leur grandeur.

CETTE MAGNIFIQUE GRILLE, aux armes de La Rochefoucauld, s'ouvre sur le pont qui conduit à la Cour d'honneur. C'est un des plus beaux spécimens de ferronnerie Louis XV.

LA FAÇADE D'ARRIVÉE (front Est) du Château d'Eu. Elle s'étend, précédée d'une marquise, derrière un hémicycle de gazon, dans la vaste Cour d'honneur sablée. Au premier plan est la Chapelle, à laquelle succèdent les bâtiments incendiés en 1902 et qui n'ont été remis en état qu'à l'extérieur. A l'autre extrémité, dominant la vallée de la Bresle, s'étend l'aile droite et le pavillon (épargnés par l'incendie), tous deux habités. La Cour d'honneur est fermée sur les côtés par des murs bas, percés de grilles flanquées d'épais piliers couronnés par des lions. Tandis qu'au premier plan le terrain remonte, à l'autre extrémité il s'infléchit brusquement vers la vallée de la Bresle. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

LE CHATEAU D'EU

Eu (Seine-Inférieure)

AUX confins du département de la Seine-Inférieure, et à proximité du Tréport, dont on aperçoit l'arête des falaises crayeuses, le Château d'Eu, dominant la petite ville, jadis détruite par Louis XI, et la vallée de la Bresle, dresse ses murailles pierres et briques, lourdes d'histoire, où le passé dort parmi les souvenirs.

Avec sa cour d'arrivée spacieuse, ses bornes que relient des chaînes, ses lions couronnant les pilastres, l'on comprend que de cette demeure toute peuplée d'ombres princières, on ait fait, il y a quatre-vingts ans, une villégiature royale.

Le Château actuel fut commencé en 1578 par Henri de Guise, sur les plans des frères Leroy de Beauvais. Lorsque Mlle de Montpensier en prit possession en 1661, seule l'aile droite était construite, et le pavillon donnant sur la vallée était en construction. La position, forte naturellement, — le versant d'un coteau qui s'incline vers la rivière, — a dû voir, aux premiers siècles, se succéder les murailles et les bastilles sur l'emplacement d'une tour aujourd'hui aménagée en musée-bibliothèque. Que de souvenirs ! La tradition veut que Jeanne d'Arc, prisonnière, y ait fait son avant-dernière étape avant le bûcher ; Roland, défendant le Château en 925, y fut tué ; Charles le Simple y reçut en 917 l'hommage du duc de Normandie ; Guillaume le Conquérant s'y fiança puis s'en empara en 1041.

Des hêtres, quatre fois séculaires, gardent dans le Parc la mémoire de Henri de Guise le Balafré et de Catherine de Clèves, qui les plantèrent ; la belle Marguerite de Lorraine, princesse de Conti, y abrita ses « jeux et promenades », en rêvant au Vert Galant, dont elle avait été aimée, et qui passa jadis si près de ce Château, par la plaine d'Arques ; puis ce fut la Grande Mademoiselle, lasse de l'endroit mélancolique et toute turbulente encore des bagarres de la Fronde : « Que peut-on mander d'un désert comme celui-ci, écrit-elle en novembre 1663, à Bussy-Rabutin, où l'on ne verra personne de tout l'hiver, les chemins étant impraticables ?... » Et, de fait, il n'y avait guère que la « procession salée », qui mît quelque animation dans la petite ville. Cela remontait à une épidémie de peste, survenue en 1636. Le maire, M. Bonnet, avait fait vœu de pèlerinage à Notre-Dame-de-Septembre, et chaque année on ne manquait pas de voir se dérouler le pieux cortège. Il passait par le grenier à sel de la ville d'Eu. Or le sel faisait l'objet d'un monopole sévère ; tous ceux qui entraient dans la ville étaient fouillés. Mais comment fouiller tant de pieux pèlerins ? Et les gens d'Étalondes, paroisse proche, en profitaient pour entrer du sel sous leurs vêtements dans la ville d'Eu. D'où le surnom de « procession salée » donnée à leur fructueuse dévotion.

Mais de cela Mlle de Montpensier n'avait cure ; l'image de Lauzun, prisonnier à Pignerol, leur réunion, leurs algarades, le pardon imploré à genoux par le gentilhomme dans la galerie des Guises, la séparation définitive enfin et les années de regret mélancolique de la Grande Mademoiselle vieillie, couperosée, mais se souvenant toujours, voilà ce que gardent, dans leur silence séculaire, les pierres du vieux Château. D'autres souvenirs aussi demeurent : les intrigues de cette petite duchesse du Maine, si petite qu'on l'avait surnommée : « la poupée du sang », et le pieux duc de Penthièvre, et sa fille, qui épousa Philippe-Égalité.

La Révolution guillotine celui-ci et confisque le Château. Il sert d'hôpital en 1795, puis de résidence de la séna-

torerie de Rouen. Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, en prend possession en 1821 ; il devint bientôt résidence royale. Mais, en 1830, l'étiquette a bien changé, ou plutôt il n'y a plus d'étiquette. Chaque été le Roi vient dans une vieille berline y passer six semaines en famille. En 1843, la reine Victoria, jeune et blonde, y est reçue ; elle garde un souvenir inoubliable de ces « chères gens » qui sont : la duchesse Hélène d'Orléans, avec ses enfants, le comte de Paris et le duc de Chartres ; le duc de Nemours, le prince de Joinville, les ducs d'Aumale et de Montpensier... 1848 ! De nouveau l'exil s'appesantit sur toute cette lignée princière, et la vieille demeure des Guises retomba dans le morne silence des herbes amoncelées. Mais la politique a ses revirements. Après 1870, le comte de Paris reprenait possession de la demeure ancestrale, et la vie familiale de jadis ranima les pierres endormies. Pour la troisième fois, la loi d'exil, en 1886, obligeait la famille à s'embarquer au Tréport. L'herbe reprit possession du Château. En 1902, un incendie qui n'épargna que l'aile droite et la Chapelle, l'avait détruit en partie.

Le comte d'Eu, fils du duc de Nemours, racheta alors la résidence au duc d'Orléans ; il entreprit de relever les ruines et de rendre la vie au Château. La princesse, sa femme, héritière de Dom Pedro, l'Empereur infortuné du Brésil, le seconde activement dans son œuvre. Simplicité et charité clairvoyante sont les caractères distinctifs des hôtes actuels du Château, qui, l'été venu, s'anime de la présence des princes Pierre et Louis-Antoine, fils du Comte et de la Comtesse.

La grande grille, qui s'ouvre sur la vaste Cour d'honneur rectangulaire, se dresse à l'ombre de l'église Saint-Laurent, ancienne collégiale et remarquable monument. La porterie se raccorde aux bâtiments de service et le pavillon dit « des Ministres ». Celui-ci est ainsi dénommé de ce que, sous Louis-Philippe, quand la Cour venait au Château, ce pavillon était affecté à leur logement. Une allée longe le bas des contreforts du Château et se dirige vers le Tréport, en dessinant en même temps les parties basses du Parc. La Cour d'honneur se ferme à gauche par une grille, au-dessus d'une douve sèche ; à droite, une autre grille fait face à celle-ci et domine la pente, au bas de laquelle s'étend le Parc paysager.

La pelouse demi-elliptique étale son ample tapis de verdure sur le vaste rectangle sablé devant la façade Est du Château, dans une opposition heureuse avec le ton patiné de la pierre et de la brique. Les appartements de la partie gauche, qui fut incendiée en 1902, n'ont pas été reconstitués; la partie droite, habitée, comporte les appartements intéressants à visiter.

Légèrement désaxé sur la droite, le vestibule donnant sur la Cour d'honneur plaît dès le seuil au visiteur par son allure sobre.

A droite et à gauche partent des couloirs que desservent les appartements du rez-de-chaussée, tandis que l'escalier principal donne accès à ceux du premier étage. Son architecture, comme d'ailleurs la décoration des intérieurs, est bien celle de la première moitié du XIX[e] siècle, peu en rapport avec notre goût actuel pour l'architecture, la décoration et l'ameublement dans l'esprit de la tradition française du XVIII[e] siècle principalement. La rampe est constituée par des pilastres de chêne sculptés, entre lesquels s'encastrent des motifs de fer forgé. La main courante, au-dessus, est remarquable par la largeur du limon et sa forte gorge.

Du plafond, descend vers la cage de l'escalier une lanterne en fer forgé ; elle comporte, au-dessus de ses glaces, les pans coupés de petits écussons aux armes de la famille.

Les yeux s'arrêtent aux peintures, qui s'accrochent aux murs du palier : tableaux de collection, tableaux de famille, une entrée de la reine Victoria au Château d'Eu ; l'assaut du Château par Guillaume le Conquérant ; et, surtout, deux grands tableaux qui montrent : l'un, le portrait d'Alphonse Henriquès, premier roi de Portugal, le Constantin du Brésil, l'autre : François de Lorraine, duc de Guise, présentant au roi Charles IX, assisté de sa mère la reine Catherine de Médicis, les guerriers qui s'étaient distingués à la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562. Cette peinture, qui fut commandée par le roi Louis-Philippe à Alfred Johannot, en 1836, évoque ainsi les annales des anciens hôtes de la demeure.

Le plafond, d'une tonalité bleue générale, s'agrémente, dans la voussure, des armoiries des comtes d'Eu, depuis les premiers comtes auxquels leur parent, Guillaume le Conquérant, conféra ce domaine, jusqu'au roi Louis-Philippe ; des lambrequins et des casques complètent cette ornementation. Une torsade de laurier et de chêne aux glands dorés court au-dessous et au-dessus de cette ornementation, à laquelle correspond la frise du dessous par compartiments comportant une succession de cartouches où figurent des inscriptions se rapportant aux écussons du haut. Cet agencement est tout particulier, car l'avancé dans la partie basse de la corniche donne beaucoup d'importance à celle-ci.

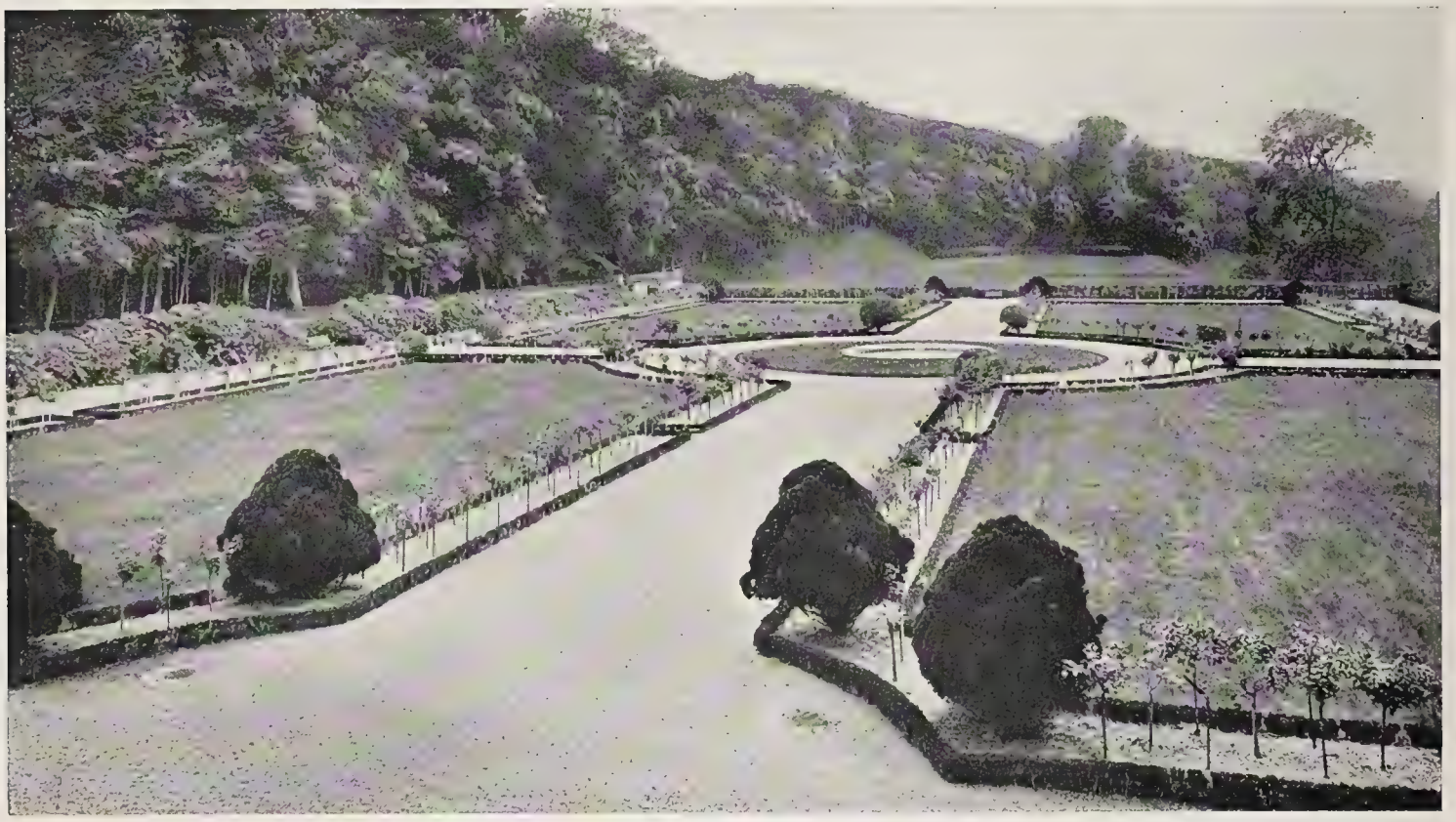
Visitons, au premier étage, deux des pièces principales : le salon noir et la salle à manger. Le salon noir, qui s'ouvre à droite sur le palier, est la pièce où se tient volontiers la comtesse. Il fut aménagé du temps du comte de Paris, alors que la mode faisait immuablement régner le noir dans la décoration et l'ameublement. Ici, tous les sièges et boiseries étaient noirs. Si ce salon nous rappelle une fâcheuse époque dans l'histoire de l'ameublement, puisque ce goût, poussé à l'extrême, faisait peindre d'un affreux vernis noir les sujets adorables du XVIII[e] siècle gris, dorés et naturels avec leur jolie patine, il n'en est pas moins intéressant. La cheminée massive, toute en ébène sculpté, occupe le centre de l'un des murs. Le parquet est d'un dessin très recherché ; il présente d'abord un encadrement extérieur très large, constitué par tout un jeu de lames disposées à

LA FAÇADE POSTÉRIEURE (front Ouest) du Château s'allonge à l'extrémité du Jardin régulier que Le Nôtre aurait dessiné, ainsi que la terrasse. Au premier plan, le mur du large fossé termine le Parterre ; à droite, la hêtraie lui forme un rideau de verdure au Sud, tandis qu'à gauche court, au-dessus de la vallée de la Bresle, un très haut mur de soutènement.

bâtons rompus avec, à chaque angle de la pièce, une étoile composée de bois de différentes couleurs, qui rend des oppositions et des dégradations.

Une bande plus nette, montrant une succession de losanges de deux tons différents, cernant nettement, à l'intérieur du cadre, le milieu de la pièce, est mise avec son étoile d'acajou et d'autres bois d'essences rares. Parmi les tableaux qui occupent les panneaux, on remarque le portrait du duc de Nemours, père du comte d'Eu, et celui de Dom Pedro, père de la comtesse.

Le salon noir donne accès dans la salle à manger, pièce très vaste, richement décorée : somptueux plafond, magnifiques tapisseries, parquet à effet. Les lambris de chêne constituent un encadrement plus sobre d'une douce tonalité aux cinq grandes et merveilleuses tapisseries, dont la plus importante, placée au-dessus du dressoir, et figurant une chasse au sanglier à travers un paysage, unit dans une



LE JARDIN RÉGULIER VU DU CHATEAU. Deux allées principales en croix le divisent en quatre compartiments classiques gazonnés, ceinturés de plates-bandes lisérées de buis et plantées de rosiers. Le bassin central est entouré de larges anneaux de gazon. Ce Parterre est bordé au Sud par la hêtraie, au Nord (à droite), par le haut mur de soutènement, à l'extrémité par un large fossé au delà duquel s'étend la pelouse de la Reine-Blanche. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

très belle harmonie la gamme des couleurs : vert, bleu, rouge, et montre ses personnages avec beaucoup de relief et de netteté. Ces tapisseries, rapportées par la comtesse, remplacent celles qui se trouvaient ici quand le comte de Paris habitait le Château. Deux de ces cinq pièces, disposées en hauteur, encadrent la cheminée, aux trois lis de France, le portrait de la Grande Mademoiselle écrivant ses Mémoires.

Des dessus de portes modernes, peints par Louise Abbéma, jettent la tonalité claire d'azalées jaunes, de clématites, de soleils, de bignones, de dahlias et de chrysanthèmes, qui jaillissent de beaux vases et s'harmonisent avec la décoration générale. Le parquet, en damiers de plusieurs sortes de bois (chêne, acajou, ébène, dont le cadre enferme des octogones circonscrivant une étoile), a quelque chose de précieux.

Le plafond, très décoré, et aux ors abondants, se compose d'un grand caisson carré central, qu'entourent huit caissons plus petits, chaque caisson d'angle étant également carré et les autres rectangulaires. Des peintures allégoriques occupent le fond de chaque caisson, avec un important motif d'encadrement. Meubles en chêne clair et lustres ne sont malheureusement pas en harmonie avec la décoration de cette pièce. Des fenêtres, qui s'ouvrent sur les deux façades, l'œil intéressé contemple, à l'Est, l'église d'Eu, toute proche et, à l'Ouest, dans le lointain, celle du Tréport, précédée de bouquets de verdure avec des échappées sur la mer.

Au rez-de-chaussée, se présente d'abord le petit salon, précédant le grand salon, anciennement cabinet de travail du comte de Paris. Le plafond comporte un décor Renaissance, en couleurs, où domine le bleu. Le monogramme de Louis-Philippe d'Orléans (L. P. O) s'en détache ; au-dessous du plafond, une large frise rouge, avec des motifs bleus et blancs, répète le monogramme et court au-dessus de la peinture à fresques des murs. Les colorations chatoyantes de deux jolis vitraux attirent nos regards, tandis que le riche parquet, de lames mosaïquées, en bois différents : acajou, ébène, palissandre, etc., semble sur le sol une réplique, dans une autre note, du décor du plafond.

Près du petit salon, s'ouvre l'ancienne chambre à coucher de la comtesse de Paris, décorée dans le même esprit : parquet subtilement mosaïqué, plafond au décor Renaissance. On souhaiterait voir dans ces pièces, comme dans celles du premier étage, plus d'harmonie entre le décor général de chaque pièce et l'ameublement ; mais on sait que l'agencement général fut remanié sous Louis-Philippe et que depuis le Château ne fut pas continuellement habité.

La galerie des Trophées de chasse donnant sur le Parc est une longue pièce, où la lumière joue, agréablement tamisée par de jolis vitraux dont la composition est de Viollet-le-Duc et qui furent mis en place en 1879, du temps du comte de Paris. Elle est surtout intéressante par sa collection des trophées de chasse disposés contre le mur du fond. Ceux-ci : cornes d'élans, pieds d'éléphants, d'hippopotames, peaux d'ours et de rhinocéros, etc., proviennent des chasses du prince Pierre Pedro, aux Indes, dans l'Himalaya et l'Afrique équatoriale.

La chambre de la Grande Mademoiselle conserve encore aujourd'hui la merveilleuse ornementation du XVII[e] siècle, au chiffre de cette princesse, répété sur le plafond et sur

UN COIN DE LA SALLE A MANGER. La salle à manger est somptueusement décorée par un plafond à caissons, où jouent les ors et les couleurs et que rappelle un parquet mosaïqué de bois rares. Sur les murs, s'étendent de merveilleuses tapisseries ; les dessus de portes sont ornés de peintures modernes de Louise Abbéma. La cheminée monumentale est surmontée d'un beau portrait de Mlle de Montpensier (la Grande Mademoiselle). (Cl. *Vie à la Campagne.*)

tous les murs ; au deuxième étage sont situées les chambres destinées au duc de Lauzun.

Au rez-de-chaussée de la partie incendiée était un grand vestibule, au-dessous de la splendide galerie des Guises, qui renfermait des tableaux, de belles boiseries et des planchers rares qui furent sauvés. Mais à l'extrémité, la Chapelle demeure encore avec son magnifique vitrail qui comporte une fine rosace dans le haut et deux panneaux avec des fleurs dans le bas.

De la chambre du Roi et la chambre de la Reine, il ne subsiste qu'un délicieux boudoir, échappé aux flammes, dégarni à présent, mais qui conserve, avec l'ancien superbe décor, sur un vantail de fenêtre, des peintures de fleurs, contre une bande de verre dépoli, qui disent le charme disparu de cette pièce en retrait.

De la Terrasse au-dessus de la galerie des Trophées de chasse, on surplombe un Jardin régulier en terrasse, sur la vallée, jardin simple et classique de lignes, dessiné par Le Nôtre pour la Grande Mademoiselle, aujourd'hui paré de rosiers par les soins de la comtesse de Paris.

Ce Jardin forme comme un large palier à flanc de coteau dont Le Nôtre également fixa les contours. Légèrement en contre-bas, au Sud d'une partie boisée, il domine au Nord, grâce à son mur de soutènement, haut d'une douzaine de mètres, la vallée et le Parc paysager très encaissés, tandis qu'il se ferme à l'Ouest par un fossé très profond. Nous supposons que c'est à la fois pour lui conserver un caractère d'intimité, en constituant comme une terrasse, un socle en avancé précédant le Château, qui occupe le fond, et vraisemblablement pour continuer en retour très nettement l'effet du haut mur de soutènement qui, au-dessus de la vallée, se campe audacieusement sur le revers du coteau. Sans cela ce large fossé ne s'expliquerait pas, puisqu'au delà, dans le prolongement du Parterre, l'esplanade gazonnée qui sensiblement le prolonge semble être une levée de terre dans l'axe du Château.

LA GALERIE DES TROPHÉES DE CHASSE. Cette galerie, dont les vitraux ont été dessinés par Viollet-le-Duc, est garnie des trophées de chasse du Prince Pierre Pedro. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Le dessin de ce petit Jardin est tout à fait élémentaire : deux allées en croix, deux allées latérales reliées par l'allée d'extrémité. Un encadrement de plates-bandes lisérées de buis court autour des rectangles de gazon, tandis qu'un bassin rond avec son anneau d'herbe occupe le croisement des deux allées. Au delà du fossé, l'esplanade gazonnée contourne le Parterre ; une allée verte lui succède, qui s'enfonce dans les futaies. Au delà des fossés, si l'on se retourne, la façade du Château s'allonge plus qu'elle ne se dresse, simple avec ses deux pavillons latéraux en avancé.

A gauche (au Sud) du Parterre, la splendide hêtraie — celle même du Balafré et de Catherine de Clèves, où sont des exemplaires colossaux et quatre fois centenaires — s'élève, comme une muraille sombre de verdure qui accuse davantage la dépression soulignée par le mur de terrasse. La mer venait le battre, assure-t-on, et on montre encore, au carré d'extrémité, l'endroit où Guillaume le Conquérant s'embarqua.

L'esplanade gazonnée, la Pelouse de la Reine-Blanche au delà du Parterre se prolonge, comme on voit, par une longue avenue qui conduit à l'une des grilles du Parc. Parallèlement à celle-ci, et bien en contre-bas, une autre avenue conduit à la grille Sainte-Croix, à l'extrémité du Parc, vers le Tréport. Entre les deux, se dresse le charmant pavillon du XVII^{e} siècle, élevé par Mlle de Montpensier, d'où se découvre une large vue sur la mer.

C'est dans la hêtraie, surélevée au-dessus du Parterre, que s'ouvre la salle ronde qu'entouraient jadis des hêtres trapus ; l'un d'eux subsiste encore, qui mesure 1 m. 20 de tour. La table de pierre hexagonale qui occupe cette salle fut placée par les soins du roi Louis-Philippe, et c'est, assure-t-on, en s'appuyant sur une tradition contestée qu'il fit graver cette inscription : « C'est à l'ombre de ces hêtres que les Guises tenaient leurs conseils au XVI^{e} siècle. » La hêtraie est traversée par une allée droite, à gauche de laquelle sont les bâtiments de l'ancienne glacière, bâtie par le roi Louis-Philippe. L'allée se poursuit dans le Parc, bordée de hêtres parallèlement à la route du Tréport à Eu.

Elle limite à gauche la pelouse de la Reine-Blanche, et une allée courbe en part, qui, entre les gazons soutenus en talus, descend jusque dans la partie basse conduisant à la porte des Fontaines.

Le Parc paysager s'étend dans la vallée. Il est limité par le canal maritime allant à la mer. L'ancien lit de la Bresle le traverse. Longeant tout d'abord le Château sur sa droite, la Bresle court ensuite dans le bas du vallon, puis elle forme un coude et, entre deux rives, où sont répartis d'admirables conifères d'essences rares, des *Gleditschia triacanthos*, des chênes verts, des chênes pyramidaux et de très beaux magnolias, elle va déverser une partie de ses eaux dans le canal maritime.

Ainsi, dans la parure de ses arbres, dans la grâce de son petit Jardin français, dans la simplicité sans apprêt de sa Cour d'honneur, le Château des comtes d'Eu se dresse et rappelle tout de suite à l'esprit les souvenirs dont il est rempli.

Il dit la gloire passée des choses et des êtres, et, un moment résidence de Roi, il reste, parmi tant de domaines, la synthèse d'une époque hésitante, comme un écho de tumultes passés, un monument aux blocs duquel s'est pétrifié, pour se survivre, un peu de notre histoire.

LA FAÇADE POSTÉRIEURE, FRONT OUEST du Château de Tocqueville, oppose deux constructions de caractère et d'aspect complètement différents : A gauche, le vieux Château du XVI^e^ entre deux tours ; à droite, le pavillon carré, construit dans l'esprit néo-Renaissance au XIX^e^ siècle et que les grandes baies d'une galerie relient à la tour d'escalier du XVI^e^, qui conserve son affectation primitive. En retrait, de part et d'autre du Château, s'allongent les bâtiments des communs.

LE CHATEAU DE TOCQUEVILLE

Tocqueville (Manche)

L'EXTRÊME pointe septentrionale de la plantureuse presqu'île du Cotentin encadre toute une série d'importantes habitations : Tourlaville de curieuse mémoire, Pépinvast, Martinvast, célèbres par leur haras, Saint-Pierre-Église, d'autres encore, Tocqueville enfin. Bâti à proximité de la route qui conduit de Saint-Pierre-Église à Barfleur, Tocqueville mire une de ses façades dans la nappe d'eau immobile d'un petit étang, aux bords sinueux, comme ceux que les architectes paysagistes dessinaient, tant cette manière était en faveur au cours du XIX^e^ siècle. Mais son Parc conserve quelques-unes de ces majestueuses lignes droites d'une époque antérieure, dont l'école paysagère n'a jamais atténué le prestige.

Le tout s'harmonise d'ailleurs assez intimement, car, dans cette région, les arbres splendides qui foisonnent au-dessus de l'émeraude des prairies préparent au pittoresque. Nous admirons Barfleur, dont le clocher à claires-voies et fuselé se découpe à la fois sur le ciel et sur les rideaux d'arbres. Ses maisons basses et grises, longues et trapues, bâties d'un rude granit, s'encapuchonnent de chaume épais s'élevant en d'élégantes courbes au-dessus des baies des lucarnes. Et c'est l'opposition des grandes prairies d'un vert brillant, des murets bas, avec les pentes arides des coteaux à la végétation maigre, couverts d'ajoncs d'or : un vrai paysage breton, transporté en Normandie.

LA FAÇADE D'ARRIVÉE DU CHATEAU DE TOCQUEVILLE se mire dans la nappe d'eau que les mousses parsèment de taches vertes. L'ensemble rappelle le XVIII^e^ et la période du goût paysager du XIX^e^. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Ce contraste s'affirme lorsque, de la station du chemin de fer, la route monte vers le village de Tocqueville, dominant parfois le ravin très encaissé : au fond du vallon, la masse opulente des arbres dans laquelle s'encadre un joli moulin et quelques maisons ; sur les pentes rocheuses, une végétation maigre où courent des sentiers raides barrés d'emmarchements irréguliers.

Sur la route de Saint-Pierre-Église à Barfleur

LE CHATEAU DE TOCQUEVILLE

UN ASPECT DE LA FAÇADE D'ARRIVÉE, front Est, du Château de Tocqueville. Dans l'encadrement de ses beaux arbres, le Château de Tocqueville apparaît de proportions calmes. A gauche, c'est le pavillon construit au XIX^e^ siècle dans le style Néo-Renaissance ; à droite, on aperçoit un des bâtiments des communs, regardant le Nord, tout encapuchonné de lierre. Sur les gazons, les hortensias mettent des taches fleuries, alors que des gulneras étalent leurs feuilles d'une ampleur prodigieuse.

se branche une allée droite qui conduit à une vieille porte crénelée flanquée de son portillon. Cette allée se continue à l'intérieur par une somptueuse avenue de chênes. Au delà, c'est la clarté lumineuse de l'étang dont l'eau immobile miroite et intensifie les rayons du soleil. Enfin l'allée courbe qui limite la longue pelouse devant la façade du Château s'élargit en terre-plein devant son front Est.

Au XV^e^ siècle, le Château de Tocqueville, aptint à la famille Hennot. Il passa, au XVI^e^ siècle, entre les mains des Du Mesnil, puis, paralliance, des Le Verrier, et fut vendu, en l'an 1661, aux Clérel d'Auville qui en ont, jusqu'à présent, conservé la propriété. Le célèbre historien de l'*Ancien Régime et la Révolution*, le comte Alexis de Tocqueville, appartenait à la famille Clérel d'Auville.

L'architecture classique de cette façade à un étage aligne ses dix baies, partie à petits carreaux, et se coiffe d'un long toit d'ardoises, aux dimensions contenues, avec léger avant-corps central au fronton triangulaire. Le tout est nettement en retrait d'un important pavillon quadrangulaire situé à gauche, vers le Sud, et d'une tour dressée à l'angle Nord-Est.

De part et d'autre du vaste terre-plein et bien détachés, sont les bâtiments des dépendances qu'envahit la végétation tapissante des lierres. Derrière, comme s'il était centré, se découpe le toit en éteignoir d'une autre tour-Donjon, reste de la vieille gentilhommière, qui contient encore l'escalier de granit aux larges marches.

L'ANCIENNE PORTE CRÉNELÉE, flanquée de son portillon, barre la grande allée d'arrivée, partant de la route de Saint-Pierre-Eglise à Barfleur, et marque le départ d'une splendide voûte de chênes, au bout de laquelle une trouée lumineuse laisse voir la pièce d'eau dans laquelle se mire le Château. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Plusieurs époques ont ajouté leurs pierres et leur facture à l'ancienne bâtisse du XVI^e^ siècle (de 1560), qui occupe le côté

LA GRANDE TOUR qui flanque le Château de Tocqueville à l'angle Nord-Est. Alors que la façade du XVII^e^ a été plaquée comme un décor sur des bâtiments plus anciens, les deux importantes tours ont été conservées et gardées dans leur esprit Renaissance, une au centre de la façade Ouest, celle-ci à l'angle Nord-Est. Les fuchsias et les plantes grimpantes montent à l'assaut des façades. Dans le fond, un des bâtiments des dépendances est caparaçonné de lierre ; ses lucarnes, au fronton cintré à coquilles dans le tympan, rappellent l'architecture Renaissance. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

Nord de la façade Ouest. D'abord, la construction classique du XVII^e^ siècle ou du début du XVIII^e^ ; puis, le Pavillon quadrangulaire qui forme l'important front latéral en saillie sur les deux façades Est et Ouest, datant de 1896, dans le goût Néo-Renaissance de cette période. La liaison de ces différentes architectures est réalisée avec une telle recherche d'accord harmonieux que la jonction se fait sans heurt, presque normalement, tant la végétation enveloppante estompe les attaches.

La façade principale, de granit sévère, est de sobre tenue, avec ses grandes fenêtres à petits carreaux et à impostes, dont quelques-unes masquées par des doubles fenêtres. Les fuchsias drapent les intervalles, car, dans ce climat maritime, ils croissent comme de grands arbustes rustiques

CHEMINÉE DE LA RENAISSANCE ALLEMANDE. Dans la salle à manger du Château, on a installé cette cheminée de la Renaissance allemande, bien curieuse, quoique de proportions disculables, avec ses cariatides un peu maigres soutenant le coffre supéricur au bandeau à panneaux.

et se couvrent l'été de myriades de clochettes bicolores, offrant le pourpre du calice au violet profond des corolles.

Malgré la simplicité des lignes, on a l'impression, devant cette vieille demeure, d'un décor classique plaqué au XVII[e], le tout parachevé au XIX[e]. L'aspect de cette façade n'a pas, en effet, le caractère pittoresque de la façade postérieure, la partie qui s'allonge de la tour centrale vers le Nord se différenciant nettement de celle remaniée au XIX[e] et qui se dresse vers le Nord-Sud.

Cette partie du vieux logis est la plus ancienne; c'est aussi la plus intéressante et la plus imprévue des architectures. Ce corps de logis étend ses deux façades, dont une un peu sacrifiée, entre les deux vénérables tours aux toits en poivrière surmontés d'intéressants « épis » de poterie. De ce côté, le toit, fait d'épaisses et rudes plaques de schiste maçonnées, descend si bas sur le mur bâti de moellon, entre le chaînage de l'angle et les encadrements réguliers des baies, qu'il vient encapuchonner les fenêtres, lucarnes cintrées, pourtant surbaissées, du premier étage. Cette disposition imprime, de ce fait, une série de lignes sinueuses et de longues boursouflures dans le toit que percent, à mi-pente, de minuscules œils-de-bœuf.

On constate combien ce toit est charmant, d'abord par sa forme, puis par les inflexions de ses renflements sur les parties planes des entre-baies, et aussi parce qu'il est fait d'épaisses plaques de schiste irrégulièrement taillées, à l'aspect rugueux, sur lesquelles les mousses de toutes les tonalités, du vert doux au vert bronzé, posent des taches veloutées, tandis que les lichens y mêlent leurs coulées qu'on dirait de vieil argent patiné.

L'aile neuve, un peu massive, ajoutée au Sud, se soude cependant assez intimement avec les parties les plus anciennes. Elle ne remplace rien, car on semble l'avoir prévue au XVII[e], les constructions, de ce côté, se déterminant avec des pièces d'attente. Dans les plates-bandes qui bordent étroitement les façades, croissent les fuchsias somptueux, les rosiers sarmenteux, les simples clématites et toutes les plantes grimpantes.

UNE CHEMINÉE EN BOIS, DU XVII[e], au coffre important, dont le médaillon s'orne du portrait de Duguesclin, a été conservée dans la bibliothèque entièrement lambrissée. Nous sommes dans l'ancien bureau de M. Alexis de Tocqueville.
(Cl. *Vie à la Campagne.*)

Les bâtiments des communs, qui, à droite et à gauche, se tiennent à distance avec leur carapace de lierre, se couronnent de fenêtres à frontons cintrés à coquilles, et de facture assez naïve, tout à fait dans le caractère Renaissance, quoique exécutées au XVIII[e], comme celles d'une des tours. Les bâtiments de gauche sont datés de 1725, ceux de droite de 1734. Dans le prolongement subsistent les parties maçonnées d'un colombier important, découronné pendant la Révolution, à proximité duquel on a reconstitué l'encadrement d'une vieille porte Louis XIII, qui donne accès à la cour et au faire-valoir.

UNE TRÈS CURIEUSE TAPISSERIE FLAMANDE, très relevée en couleurs, mais que les années ont un peu ternie, s'étend dans la bibliothèque du Château, où elle met une note infiniment agréable.
(Cl. *Vie à la Campagne.*)

Il semble que toutes les recherches décoratives se soient concentrées sur l'architecture extérieure. Il en est souvent ainsi de maintes demeures, pour lesquelles le temps ou l'argent manquait autrefois, pour mettre le tout à l'unisson. La distribution des pièces de réception, « d'assemblée », est classique. Au centre est le vestibule, au fond duquel, situé dans la tour Ouest, part un robuste escalier de granit. A gauche donne le salon, à droite la salle à manger aux parois lambrissées de chêne. Dans la bibliothèque s'étale une belle et longue tapisserie flamande aux savoureuses tonalités, que le temps a, toutefois, atténuées. Une des pièces les plus anciennes est cette bibliothèque, qui servait de cabinet de travail à M. Alexis de Tocqueville,

LE CHATEAU DE TOCQUEVILLE, front Est. Trois époques différentes ont laissé leur empreinte sur cette habitation. A droite, une des deux vieilles tours du XVI^e^. La façade et son fronton triangulaire au centre plaquent un décor du XVII^e^ ou du début du XVIII^e^ sur l'ancienne construction, telle qu'on la voit sur la façade postérieure. A l'extrémité, le pavillon quadrangulaire à deux étages de style néo-Renaissance.

LE COIN DU VIEUX CHATEAU regardant l'Ouest et le Nord s'étend entre deux tours de la même époque, engagées en grande partie dans la construction ; tandis que le rez-de-chaussée est un peu surélevé, l'étage à moitié enfoui sous les combles paraît surbaissé. La disposition de la toiture faite de grosses plaques de schiste maçonnées ensemble épouse les ondulations qui encapuchonnent le haut des fenêtres cintrées. Les pierres et moellons gris dont cette ancienne demeure est bâtie soulignent son caractère rustique. (Cl. *Vie à la Campagne.*)

lorsque le grand écrivain et ministre libéral avait le loisir de s'y réfugier au retour de ses voyages en Italie, en Angleterre où il rencontra miss Motley qu'il devait épouser, en Allemagne, aux États-Unis dont il étudia les constitutions dans un ouvrage sensationnel, *La Démocratie en Amérique*, lorsque la Chambre des Députés et les Académies ne le retenaient point à Paris.

Dans cette pièce se trouve une belle cheminée ancienne, en bois sculpté, qui comporte en médaillon le portrait de Duguesclin. Un beau buste de Malesherbes, aïeul du comte de Tocqueville, décore le panneau principal.

Dans la salle à manger, on voit une belle cheminée en pierre de la Renaissance allemande avec des cariatides un peu menues, un bandeau décoré de petits panneaux, sculptés dans le bloc de pierre dure.

La visite du Château terminée, on peut admirer les fertiles prairies avoisinantes où paissent les vaches laitières de la ferme modèle de Tocqueville. Ces prairies soulignent l'aspect calme de ce domaine d'agrément et d'élevage.

PORTE LOUIS XIII. Cette vieille porte a été reconstituée dans une partie des dépendances qui donne accès au faire-valoir ; robuste, avec son fronton surbaissé, elle ne manque pas de caractère.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Pages.

CHATEAUDUN (CHATEAU DE) (Eure-et-Loir)..... 112
CHAUMONT (CHATEAU DE), SAINT-BONNET-DE-JOUX (Saône-et-Loire)..... 26
CHEVERNY (CHATEAU DE), COUR-CHEVERNY (Loir-et-Cher) 93
CHITRÉ (CHATEAU DE), PAR VOUNEUIL-SUR-VIENNE (Vienne)..... 81
DAMPIERRE (CHATEAU DE) (Seine-et-Oise)..... 125
EU (CHATEAU D') (Seine-Inférieure)..... 146
FLAGHAC (CHATEAU DE), SAINT-GEORGES-D'AURAC (Haute-Loire)..... 41
LA FERTÉ (CHATEAU DE), PAR REUILLY (Indre)..... 86
LA ROCHE-COURBON (CHATEAU DE) (Charente-Inférieure) 72
LA ROCHE-GUYON (CHATEAU DE) (Seine-et-Oise)..... 138
LIGNIÈRES (CHATEAU DE) (Cher)..... 107
LOUBRESSAC (CHATEAU DE) (Lot)..... 63
MOULIN (CHATEAU DU), LASSAY (Loir-et-Cher)..... 101
ORIGNY (CHATEAU DE), NEUVY-LÈS-MOULINS (Allier) 31
REICHSHOFFEN (CHATEAU DE) (Bas-Rhin)..... 15
SAINT-CHAMANT (CHATEAU DE) (Cantal)..... 35
SAINT-ÉLIX (CHATEAU DE) (Haute-Garonne)..... 54
SIGY (CHATEAU DE), DONNEMARIE-EN-MONTOIS (Seine-et-Marne)..... 119
TANLAY (CHATEAU DE) (Yonne)..... 21
TOCQUEVILLE (CHATEAU DE) (Manche) 151
TOUFFOU (CHATEAU DE), PAR BONNES (Vienne) 46
VIC-SUR-AISNE (CHATEAU DE) (Aisne)..... 7

TABLE DES GRAVURES

Pages.

LE CHATEAU DE CHATEAUDUN

Front Nord du château 112
La façade de Longueville 112
Escalier du fond de la cour 113
L'escalier d'honneur 113
La Sainte Chapelle 114
Le donjon 115
Cheminée gothique 116
Cheminée Renaissance 116
Dans les sous-sols 117
L'escalier d'honneur 118

LE CHATEAU DE CHAUMONT

L'ensemble des écuries 26
La façade Sud-Est 27
La façade d'arrivée 27
Partie centrale des grandes écuries 28
Le panneau face à la cheminée du salon 29
Deux meubles d'époque Louis XVI 30
Autre aspect des grandes écuries 30

LE CHATEAU DE CHEVERNY

Façade principale 93
Façade sur le parc 93
Cheminée de la salle des gardes 94
Cheminée de la chambre du Roi 94
Porte de la chambre du Roi 95
Un aspect de l'escalier de pierre 95
La chambre du Roi 96
La salle de billard 96
Galerie de la salle à manger 96
La salle des gardes 97
Autre vue 97
Le grand salon 98
Aspects anciens 98
La salle à manger 99
Le petit salon 100

LE CHATEAU DE CHITRÉ

Façade sur le parc 81
La salle à manger 82
La façade Est 83
Le donjon, l'aile de la chapelle et le corps principal .. 83
Cheminée sculptée 84
Donjon 85

LE CHATEAU DE DAMPIERRE

Le château vu de la route 125
Angle de la cour d'honneur 126
Perron sur le parc 126

Pages.

Façade sur le parc 127
La salle à manger 128
La statue de Minerve 129
Une partie de la salle des fêtes 129
Antichambre du grand escalier 130
Le grand salon Régence 131
Les cours et les tapis de gazon 132
Un coin du grand salon 132
La fontaine face à la grille d'entrée 133
La fontaine au bas du « fer à cheval » 133
Le parterre Est 134
Le grand parterre et le fer à cheval 135
Le parterre principal et le château 136
Louis XIII enfant, par Rude 137

LE CHATEAU D'EU

La façade d'arrivée 146
Le façade postérieure 147
Le jardin régulier 148
Un coin de la salle à manger 149
La galerie des trophées de chasse 150

LE CHATEAU DE FLAGHAC

A travers les frondaisons du parc 41
La prairie 41
Les fossés gazonnés 42
Une chaussée a remplacé l'ancien pont-levis 43
Le château de Flaghac 43
La porte du château 44
Les tourelles de la deuxième enceinte 44
De la plate-forme du château 45
La charmille des tilleuls 45

LE CHATEAU DE LA FERTÉ

Le château vu de l'arrivée 86
Le pont et la grille d'arrivée 86
Le vaste hall 87
L'encadrement d'eau 88
Le canal, vu de l'extrémité 88
La façade postérieure 88
La salle à manger 89
Le grand salon 89
Un coin du billard 90
L'arrangement d'une cheminée 90
La chambre Empire 91
Un côté de la salle à manger 91
Commode demi-lune 92

LE CHATEAU DE LA ROCHE-COURBON

Façade Ouest 72
Façade Est 72

Pages.

Le portail monumental 73
Le « Bouquet » 73
Le « Bouille-Bleu » 73
Une des grottes à stalactites 74
Le ravin au pied des grottes 74
Vue des tours d'angle 75
Un coin de la façade Ouest 76
Le donjon 76
Autre vue de la façade Ouest 77
La salle de bain 78
Tour du XV^e siècle 79
Le donjon féodal..... 79
Vue d'ensemble (façade Est) 80
Fenêtre Renaissance 80

LE CHATEAU DE LA ROCHE-GUYON

Vue d'ensemble..... 138
La potence..... 138
L'entrée principale 139
Le donjon en ruines..... 140
Petit pavillon 140
La salle des gardes..... 141
Le grand escalier 141
Les communs..... 142
Dans le grand salon 143
Un autre coin du grand salon 143
La chambre d'honneur..... 144
Magnifique grille 145

LE CHATEAU DE LIGNIÈRES

Le château vu de l'arrivée 107
L'entrée de la cour d'honneur 107
L'aile gauche 108
L'orangerie 108
L'ensemble des constructions 109
Le corps principal de logis..... 109
La salle à manger 110
Le grand salon 111
Façade sur le parc 111

LE CHATEAU DE LOUBRESSAC

Le château, fronts Nord-Est et Nord-Ouest..... 63
Cour du château 64
L'entrée de Loubressac 64
Jeu de toits 65
L'étroite rue qui monte au château 66
L'ancienne entrée du village..... 66
L'ensemble du bâtiment..... 66
Chambre fin Louis XVI 66
Dans cette chambre..... 66
La salle à manger 67
Le salon 67
L'entrée à allure de donjon..... 68
Ensemble du château..... 68
Autre aspect de la salle à manger 69
Chambre gothique-Renaissance 69
La chambre principale 70
Une chambre 70
La cheminée du grand salon 71

LE CHATEAU DU MOULIN

La façade sur la cour d'honneur 101
L'ensemble des bâtiments 102
Les constructions de l'entrée 102
Le château et les bâtiments d'entrée..... 103

Pages.

La chambre gothique 103
La salle à manger 104
L'entrée du château 105
La chambre Louis XIII 106
Le salon 106

LE CHATEAU D'ORIGNY

La façace Sud..... 31
Le grand salon 32
La grande cheminée 32
L'entrée de la cour du château 33
La façade Est 33
La poterne..... 34

LE CHATEAU DE REICHSHOFFEN

La façade sur le parc 15
La façade sur la cour d'honneur 15
La tour d'angle 16
Le grand salon 17
La terrasse sur le parc 18
La Schwartzbach et le château..... 19
Pendule de Caffieri 20

LE CHATEAU DE SAINT-CHAMANT

La cour d'arrivée 35
La façade sur la rivière 35
L'entrée de la tourelle 36
Le donjon 36
Le château 37
Le parterre..... 38
Le château vu de la colline 38
La salle à manger 39
Le grand salon 39
La chambre aux tapisseries 40

LE CHATEAU DE SAINT-ÉLIX

L'entrée 54
La façade Sud 54
La façade Nord 55
Le château vu du Midi 56
Coin de la façade Nord 57
Un pont très robuste..... 58
L'emplacement des anciens parterres 58
Panneaux de la fontaine et de la cheminée de la salle à manger 59
Motifs décoratifs 60
Vue du château sur l'arrivée 61
Vue du château sur les anciens parterres 61
Un des sujets en terre cuite..... 62

LE CHATEAU DE SIGY

Façade principale 119
Les fossés 120
La chambre aux médaillons 121
La chambre de Louis XIV..... 122
Vieux ormes 123
Le château vu de l'île 124

LE CHATAU DE TANLAY

Vue du château, angle Nord 21
Le petit château 22
Une des façades 23

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Une des tours d'angle 24
Plafond de la tour de la Ligue..... 25

LE CHATEAU DE TOCQUEVILLE

La façade postérieure 151
La façade d'arrivée 151
Un aspect de la façade d'arrivée 152
L'ancienne porte crénelée 152
La grande tour 153
Cheminée Renaissance allemande 154
Cheminée en bois du XVII[e] siècle 154
Une très curieuse tapisserie flamande..... 154
Le château de Tocqueville (front Est) 155
Le coin du vieux château 155
Porte Louis XIII 156

LE CHATEAU DE TOUFFOU

Vue générale 46
La tour Saint-Jean 47
Dans les mâchicoulis..... 48

Pages.

La grande salle du donjon 48
La cour d'honneur..... 49
La cheminée de la grande salle du donjon..... 50
Un coin de la grande salle du donjon 50
La tour Saint-Jean et la vallée de la Vienne..... 51
Les fresques 52
La cheminée de la chambre de M. de Vergie 53

LE CHATEAU DE VIC-SUR-AISNE

La façade intérieure 7
La borne milliaire 7
La salle à manger..... 8
Faune de Coysevox 8
Endymion, de Coustou 9
La salle de marbre 9
Les sphinx du grand perron 10
Le donjon 10
Le parc vu du perron 11
La chambre du cardinal de Bernis 12
Le perron et le fronton sur le parc 13
Le salon rouge 13
Chambre de la duchesse de Berry..... 14

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-et-O.)
3733 - 10 - 1930

3 0081 012 728 410